


Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL
EX BIBLIOTHECA
WARCLANENSI
COMIT: DE BORCH
J Halle fc
VELUT·ARBOR·ÆVO
Library
of the
University of Toronto





Dans le feu de ſes yeux la ſaillie étincelle.
Sur ſes levres on voit le Ris fin et mocqueur;
Mais ſa bouche retient l'Epigramme cruelle,
Le trait en ſ'échappant feroit ſeigner ſon Cœur.

par Mr. Coſson.

Dessiné par Cochin fils. *Gravé par Dupin fils.*

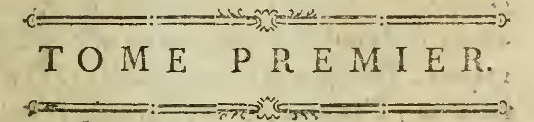
ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. L'ABBÉ

DE VOISENON,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.



TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE de MADAME, de Madame la Comteſſe d'ARTOIS rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

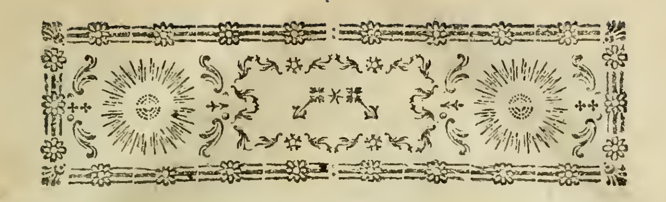
Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVIS DU LIBRAIRE.

Ce qui a été publié jusqu'ici des Ouvrages dramatiques de M. l'Abbé DE VOISENON, *se réduit au Recueil que Duchesne, Libraire, donna en* 1752, *sous le titre d'Œuvres de Théatre de M. D****, *un vol.* in-12, *contenant les* Mariages assortis, *Comédie en trois actes; la* Coquette fixée, *en trois actes; le* Réveil de Thalie, *en un acte; l'*Ecole du monde, *Dialogue en vers, précédé de l'*Ombre de Moliere, *Prologue; & le* Retour de l'Ombre de Moliere, *en un acte.*

Le Recueil qu'on offre au Public renferme non seulement un plus grand nombre de Comédies, soit en vers, soit en prose, ou mêlées d'Ariettes; mais encore ses Poëmes lyriques, dont plusieurs ont eu dans le temps des succès éclatans; ses Poésies fugitives, ses Contes, des Fragmens sur l'Histoire, &c.

Dans le Recueil de Duchesne, on n'a suivi aucun ordre; dans cette édition on s'est assujetti à l'ordre du temps où les Comédies ont été composées ou représentées, en observant cependant de ne pas confondre les Comédies mêlées d'Ariettes, avec les autres Drames.



PRÉCIS HISTORIQUE DE LA VIE DE M. L'ABBÉ DE VOISENON.

CLAUDE-HENRI DE FUSÉE DE VOISENON, de l'Académie Françoiſe, Abbé du Jard, & Miniſtre Plénipotentiaire du Prince Evêque de Spire, d'une famille ancienne, naquit au Château de Voiſenon, près de Melun, le 8 Juillet 1708. Il tenoit de ſa mere, qui mourut de langueur peu de temps après l'avoir mis au monde, une conſtitution foible & délicate, & il puiſa, dans un lait étranger, l'aſthme qui le tourmenta juſqu'à la mort, & des crachemens de ſang habituels. A l'époque de ſa naiſſance, il ne ſe trouva qu'une ſeule nourrice dans le village de Voiſenon; on ignoroit ſes infirmités, & elle eut grand ſoin

de les cacher : il ſut toujours ſouffrant, & d'une ſanté ſi chancelante, qu'on lui a ſouvent entendu dire que la Nature l'avoit ſûrement formé dans un moment de diſtraction. Son enfance ſut une maladie continuelle, dont chaque jour ſembloit devoir être le dernier. Parvenu, contre toute eſpérance, à ſa ſeptieme année, ſon pere ne ſongea qu'en tremblant à ſon éducation. On n'exige guere des Inſtituteurs, que des mœurs & de l'habileté : on en chercha, pour un tel éleve, qui joigniſſent à ces qualités eſſentielles, une patience à toute épreuve. Son pere n'oſa même pas s'en rapporter à eux ; il dirigea leur conduite, & partagea leurs ſoins : mais il s'apperçut bientôt que la Nature avoit été plus libérale dans la conſtruction morale de ſon fils, que dans la formation de ſes organes.

La rapidité de ſes progrés parut d'autant plus extraordinaire, qu'elle ne prit point ſur ſa ſanté : en cinq années il en ſut autant que ſes Maîtres. Le premier Poëte qu'on mit entre ſes mains, développa ſon goût & ſon talent pour la Poéſie. A peine avoit-il onze ans, qu'il adreſſa un Epître à M. de Voltaire, dont Œdipe & les premiers eſſais de la Henriade fixoient déjà ſur lui tous les regards. Encouragé par la réponſe qu'il reçut, il haſarda une

ſeconde Epître; & M. de Voltaire, ſurpris de l'imagination & de la facilité du jeune Poëte, lui écrivit : » Vous aimez les Vers ; » je vous le prédis, vous en ferez de char- » mans ; ſoyez mon Eleve, & venez me voir «. On croira aiſément qu'il n'y manqua pas ; & le Maître & le Diſciple furent dès ce moment liés de l'amitié la plus tendre. Bientôt ſa vivacité, ſa jeuneſſe, & quelques Poéſies légeres, le firent admettre dans les meilleures Sociétés ; M. l'Abbé de Bernis voulut le connoître, & devint ſon ami.

Le Grand, Poëte Comique & Comédien, à qui il avoit communiqué quelques eſſais dramatiques, encore informes, l'encouragea à ſuivre la carriere du Théatre. Il donna ſucceſſivement l'*Ombre de Moliere*, l'*Ecole du Monde*, & le *Retour de l'Ombre de Moliere* : la premiere & la troiſieme de ces Pieces, étincelantes d'eſprit, remplies d'une critique fine, & d'une philoſophie agréable, firent concevoir d'heureuſes eſpérances. Le Public lui pardonna le défaut d'intérêt, en faveur des traits gais & piquans qui l'avoient amuſé. *L'Ecole du Monde* n'eut pas le même ſuccès, quoiqu'elle plaiſe beaucoup à la lecture. L'auteur fut le premier à ſentir qu'un Dialogue dénué d'intrigue & d'action, entre des perſonnages

métaphyſiques, exigeoit du Spectateur une attention trop ſoutenue, & ne devoit pas l'intéreſſer.

Sa foible ſanté faiſoit déſirer à ſon pere qu'il embraſſât l'état eccléſiaſtique ; mais, jeune & dans l'ivreſſe des premiers ſuccès, il ne croyoit pas qu'il fût temps encore de prendre un parti, lorſqu'un mot imprudemment lâché lui attira une affaire de la part d'un Officier avec lequel il ſe battit, & qu'il bleſſa. Il frémit de s'être vu expoſé à tuer, malgré lui, un homme qu'il avoit offenſé. Cette réflexion lui inſpira le dégoût du monde & de ſes Loix cruellement bizarres ; il écrivit à ſon pere, &, croyant avoir fait un divorce éternel avec les Muſes, il entra au Séminaire, s'enfonça dans l'étude de la Théologie & des Peres, &, ſe livrant avec ferveur à tous les devoirs de ſon nouvel état, il devint, dans la retraite, un exemple de piété, comme il l'avoit été de diſſipation dans le monde.

M. Henriot, Evêque de Boulogne ſur Mer, ſon parent, lui donna un Canonicat dans ſon Egliſe, l'ordonna Prêtre, & le fit ſon Grand-Vicaire. Il ſe repoſa ſur lui de la plus grande partie des ſoins de l'Epiſcopat. M. l'Abbé DE VOISENON répondit à ſa confiance

& à ſon amitié, par un zele infatigable. Il penſoit que le moyen le plus sûr de faire triompher la Religion, étoit de la faire aimer. Il regardoit la charité comme la vertu la plus agréable à Dieu, & ſes exemples la perſuadoient encore mieux que ſon éloquence. Je me bornerai à un ſeul.

Un Mandement qu'il avoit compoſé pour l'Evêque de Boulogne, lui attira une critique ſanglante, mais anonyme, remplie de traits mordans contre ſa perſonne, & de plaiſanteries indécentes ſur ſon ſtyle épigrammatique & léger. Il lut le Libelle, & le mépriſa; mais le Magiſtrat fit des recherches, découvrit l'Auteur, le fit mettre en priſon, & ſe diſpoſoit à le décréter. Auſſi-tôt que l'Abbé de VOISENON en fut informé, il courut chez les Juges, &, par les ſollicitations les plus preſſantes, obtint l'élargiſſement du Zoïle. Le premier uſage que le Priſonnier fit de ſa liberté, fut d'aller demander pardon à ſon libérateur, & de le remercier. » Vous ne me » devez aucun remercîment, Monſieur, lui » dit le Grand-Vicaire en préſence de l'Evê» que; c'eſt à moi à vous en faire de m'avoir » averti que les vérités de l'Evangile exigent » de ceux qui les annoncent, un ſtyle plus » ſimple, un ton plus noble & plus grave:

» je n'aurois pas dû l'oublier, & je vous pro-
» mets de faire uſage de vos conſeils «.

M. Henriot le regardoit comme ſon fils, & M. l'Abbé de VOISENON avoit pour lui le reſpect & la tendreſſe qu'on a pour un pere. On imite ſans peine un modele qu'on aime; il régloit ſa conduite ſur les mœurs auſteres du Prélat. Malgré les fréquentes maladies de poitrine que lui occaſionnoit le ſéjour de Boulogne, par le voiſinage de la mer, deux années s'étoient écoulées dans les douceurs de cette union : il ſe flattoit qu'elle dureroit encore long-temps, lorſque M. Henriot lui fut enlevé preſque ſubitement. Sa maladie ne dura que ſeize heures. Une indiſpoſition, qu'on crut très-légere, prit, en peu d'inſtans, un caractere funeſte. On éveille M. l'Abbé de VOISENON au milieu de la nuit; il vole auprès du malade, qui le prie de l'adminiſtrer. Cette triſte fonction, qu'il exerça pour la premiere fois, a toujours été préſente à ſon eſprit; il n'en parloit jamais ſans verſer des larmes.

A peine M. Henriot eut-il rendu le dernier ſoupir, que la Ville & le Clergé de Boulogne firent conjointement une députation au Cardinal de Fleury, pour le ſupplier de faire nommer le Grand-Vicaire au Siége vacant :

mais l'Abbé de VOISENON, averti de cette démarche, part de nuit pour Verſailles, & court chez le Miniſtre, pour lui demander comme une grace, de rejeter le vœu des Boulonnois : » Eh ! comment, lui diſoit-il, » veulent-ils que je les conduiſe, lorſque j'ai » tant de peine à me conduire moi-même «? Il parut ſi extraordinaire de voir à la Cour un jeune Eccléſiaſtique ſolliciter un refus, que tout le monde s'empreſſa de le connoître. Le Miniſtre ne voulut pas laiſſer ſans récompenſe un déſintéreſſement ſi rare ; il lui donna l'Abbaye Royale du Jard, qui n'exigeoit ni réſidence, ni devoirs au-deſſus de ſes forces.

Rendu à lui-même, il ne put revoir ſes amis & la Capitale, ſans que ſon goût pour la Poéſie ne ſe réveillât. Les gens de Lettres les plus recommandables formoient alors deux Sociétés. M. de Voltaire étoit le Chef de la premiere ; il y attira ſon ancien Eleve, qui s'acquit l'eſtime & la confiance de Madame la Marquiſe du Châtelet (*), & qui a conſervé l'une & l'autre juſqu'à la mort de cette femme célebre.

La ſeconde avoit été formée par Mademoiſelle Quinaut du Frêne : elle étoit com-

(*) Voyez les Anecdotes Littéraires, Article *Voltaire*.

poſée de douze à quatorze perſonnes. De ce nombre étoient le Chevalier d'Orléans, Grand-Prieur, Moncrif, Crebillon le fils, Fagan, Duclos, M. Collé, &c. On dînoit tantôt chez Mademoiſelle Quinaut, tantôt chez le Comte de Caylus. M. l'Abbé de VOISENON fut admis à ces aſſemblées, où regnoient le goût, l'eſprit, la gaieté, & la bonne plaiſanterie (*).

Chacun payoit ſon écot par quelque ouvrage de Proſe ou de Vers. Quelquefois on propoſoit un ſujet qu'on traitoit en commun, & la Gaieté étoit toujours la Muſe qu'on invoquoit. Tous ces Ouvrages formoient le recueil du jour. On le livroit à l'impreſſion, & le Public ſe l'arrachoit (**). Ces Recueils ſont connus ſous les titres des *Etrennes de la Saint Jean*, des *Œufs de Pâques*, des *Ecoſſeuſes*, du *Recueil de ces Meſſieurs*, des *Bals de Bois*, des *Fêtes roulantes*, &c. Ces deux derniers ſont de M. l'Abbé de VOISENON. Il avoit fourni à la Société la plupart des Contes, qui furent enſuite recueillis en deux Volumes *in*-12, & dont on prépare une nouvelle édition chez l'Etranger.

(*) Voyez les Anecdotes Littéraires, Art. *Vadé*.

(**) Voyez les mêmes Anecdotes, *ibid*.

Les ſuccès qu'il avoit obtenus au Théatre avant ſa retraite, le ſollicitoient de rentrer dans cette carriere, la ſeule où le Public, malgré les traits empoiſonnés des Zoïles, & les cabales de la rivalité, rend enfin juſtice aux talens. Mais l'ancien Grand-Vicaire de Boulogne héſitoit. Mademoiſelle Quinaut le détermina : elle lui donna le ſujet de la *Coquette fixée*, Comédie qui eut le plus grand ſuccès, & qui fit, ainſi que toutes les Pieces de cet Ecrivain, autant de plaiſir à la lecture qu'à la repréſentation. Il donna ſucceſſivement le *Réveil de Thalie*, les *Mariages aſſortis*, la *Jeune Grecque*, & quelques autres Pieces qui obtinrent également les applaudiſſemens du Public. Il a enrichi tous les Théatres d'un grand nombre d'Ouvrages. L'Opéra, qui ne trouve plus de Poëtes, en a perdu un dans M. l'Abbé de VOISENON. Si quelqu'un eût pu relever ce genre, & épargner à notre ſiecle la honteuſe & barbare reſſource de mutiler les chef-d'œuvres de Quinault, c'étoit lui ſans doute ; mais, peu fait pour l'intrigue, il a vu le mauvais goût prendre le deſſus, & s'eſt contenté de gémir de la perte du bon.

La célébrité que ſes Ouvrages lui avoient acquiſe, un caractere doux & complaiſant, de l'enjouement, une converſation agréable,

facile, pétillante d'esprit, toujours variée, toujours accommodée aux circonstances; les saillies les plus heureuses, des Poésies légeres & du meilleur ton, répandues dans ses Sociétés, le firent rechercher du plus grand nombre : il eut souvent la satisfaction de s'appercevoir que, devant à lui seul l'accueil qu'il en recevoit, il n'avoit d'autre avantage à tirer de sa naissance que le droit de pouvoir impunément accabler de ridicule, ceux qui, n'ayant aucune espece de mérite personnel, s'en font un d'avoir des aïeux.

Il parut à la Cour, & s'y fit des amis. Tandis que bien des Courtisans ne le regardoient que comme un homme aimable, M. le Duc de Choiseul démêloit, sous les dehors les plus séduisans, des qualités plus essentielles. Il le jugea propre aux affaires, & ce Ministre, protecteur de tous les talens, qui désiroit de récompenser son mérite, lui fit part du dessein qu'il avoit de le présenter à Sa Majesté, pour le faire nommer Ministre de France dans une Cour étrangere. L'Abbé de VOISENON frémit du projet, lui témoigna sa reconnoissance, &, sous prétexte de sa santé, supplia son Protecteur de lui réserver sa bienveillance pour une autre occasion. Le refus d'une grace est souvent une offense

auprès des Grands, ou tout au moins une raiſon de n'en plus accorder. M. de Choiſeul ne fut fâché de ce refus, que parce qu'il lui ôtoit un moyen de marquer ſon eſtime à M. l'Abbé de VOISENON : il en trouva bientôt un autre.

Louis XV avoit imaginé de faire compoſer des *Eſſais hiſtoriques*, propres en même temps à orner l'eſprit & à former le cœur des jeunes Princes ſes petits-fils. M. le Duc de Choiſeul fit charger l'Abbé de VOISENON de ce travail, & obtint pour lui, de Sa Majeſté, une penſion de 6000 liv. ſur les Affaires étrangeres. Il eut alors le bonheur d'approcher du Monarque ; il gagna la confiance & l'amitié de Madame la Marquiſe de Pompadour : il ſe hâta de profiter de ſon crédit, pour ſolliciter des graces en faveur du mérite ; il fit accorder une penſion à M. du Belloy ; il en fit obtenir à pluſieurs Gens de Lettres, qui ont toujours ignoré que c'étoit à lui qu'ils devoient les bontés du Roi.

M. le Duc de Choiſeul lui ouvrit le dépôt des Affaires étrangeres, pour y puiſer des matériaux utiles à l'Hiſtoire. Il lui eût été facile, dans cette circonſtance, d'obtenir la place d'Hiſtoriographe de France, qui étoit vacante ; mais il ne fit aucune démarche, & la

vit, ſans jalouſie, paſſer à un homme de mérite qu'il n'aimoit pas. Il fit une vaſte collection de recherches curieuſes, il rédigea des Mémoires hiſtoriques : il ne gagna, dans ce pénible travail, que de nouvelles infirmités. On ignore entre les mains de qui ſes Manuſcrits ſont tombés ; on n'a trouvé parmi ſes papiers, que quelques fragmens ſur les négociations entre la France, l'Angleterre & la Hollande, pour la paix d'Utrecht ; ſur les affaires d'Angleterre à cette époque, & ſur le Miniſtere de Colbert, relativement au commerce, aux manufactures, à la navigation, & cet Ouvrage fait juſtement regretter ceux qu'on ne trouve point. Les perſonnes qui les poſſedent ne manqueront pas de s'approprier le fruit de ſes veilles, & de s'en faire honneur.

Quelques années après, le Prince Evêque de Spire le nomma ſon Miniſtre Plénipotentiaire à la Cour de France. Le peu d'attention qu'il donnoit à ſes propres affaires ne ſembloit pas en promettre beaucoup pour celles d'autrui : cependant, à peine ce Prince lui eut-il remis ſes intérêts, qu'il reprit quelques négociations interrompues depuis long-temps, & qu'il les termina à la ſatisfaction de l'Evêque,

vêque, de la Cour de France, & peut-être à ſon grand étonnement.

En 1763, l'Académie Françoiſe le nomma à la place de Crébillon : le Poëte des Graces ſuccéda au plus terrible de nos Poëtes Tragiques. Le Diſcours qu'il prononça à cette occaſion, fut digne de l'un & de l'autre. La peinture des deux Temples, l'un de la fauſſe, l'autre de la véritable gloire, a le double avantage d'être ingénieuſe & vraiment poétique. Il fit les honneurs de cette compagnie, lorſque le Roi de Danemarck & le Prince héréditaire de Brunswik y parurent (*); les Vers qu'il y lut obtinrent leurs applaudiſſemens, & l'Académie eut lieu de ſe féliciter de l'avoir choiſi. Il fut long-temps aſſidu à ſes aſſemblées; il y fit admirer la juſteſſe de ſon goût. Il en avoit donné une preuve éclatante à M. de Voltaire.

Ce grand Poëte, après une lecture de Mérope, lui ayant demandé ce qu'il penſoit de cette Tragédie, l'Abbé de VOISENON, dans l'enthouſiaſme, & les yeux humides de pleurs, lui répondit, en l'embraſſant, que c'étoit une de ſes meilleures Pieces, & qu'il lui garantiſſoit le ſuccès le plus éclatant. Eh bien !

(*) Ces deux Pieces ſont imprimées parmi ſes Œuvres Mêlées, tome III, p. 265 & 295.

lui dit Voltaire, les Comédiens viennent de la refuser. Les barbares ! s'écrie l'Abbé de VOISENON ; & auffi-tôt il court à leur affemblée, leur fait fentir mille beautés qu'ils n'avoient point apperçues, leur repréfente qu'ils font déshonorés à jamais, fi l'Auteur obtient un ordre pour la leur faire jouer malgré eux, ou s'il la fait imprimer ; enfin il les fait rougir de leur jugement, & les force à le révoquer.

Les ennemis de M. l'Abbé de VOISENON ont voulu le faire regarder comme un homme inconféquent & frivole. Les faits qu'on vient de lire démentent cette imputation. Je pourrois en rapporter beaucoup d'autres, qui prouvent qu'il étoit plus eftimable par les qualités de fon ame que par celles de fon efprit. Les plus grands facrifices ne lui coutoient rien en faveur de fes amis, & il en avoit beaucoup. Dans le temps où il étoit le plus tourmenté par fon afthme, Madame la Ducheffe de Choifeul, qui ignoroit fon état, lui propofa de l'accompagner aux eaux de Cotterets : il cacha fon mal le mieux qu'il put, partit, & paffa quatre mois à Cotterets, pendant lefquels il fouffrit des oppreffions continuelles fans fe plaindre, & eut des crachemens de fang plus fréquens, effet de la vivacité de l'air de ce pays.

Lorſqu'il ſut que M. le Duc de Praſlin étoit exilé, l'Abbé de VOISENON, renonçant à ſes plaiſirs & à ſes ſociétés pour l'aller joindre au lieu de ſon exil, y arriva en même temps que lui. » L'amitié, diſoit-il, doit prévenir » la demande de l'amitié, & qui attend les » circonſtances pour en donner des preuves, » eſt indigne du nom d'ami «; ſentiment qu'il a conſacré dans une Piece de Vers à Madame la Marquiſe de Pompadour, qui lui avoit fait dire combien elle étoit touchée de ce ſacrifice.

Tous les Gens de Lettres qui venoient le conſulter, trouvoient en lui un guide & un ami : il ne ſe contentoit pas de leur donner des conſeils, il refondoit leurs Ouvrages, les corrigeoit, y mettoit beaucoup du ſien : aux uns il fourniſſoit des ſcènes entieres; aux autres des tirades, qu'il appeloit des paquets de Vers; il leur indiquoit des ſituations. Combien d'Auteurs, qui ne s'en vantent pas, lui doivent les morceaux les plus applaudis & le ſuccès de leurs Ouvrages!

Ce déſintéreſſement & ſon amitié pour l'Auteur de la *Chercheuſe d'Eſprit*, de l'*Anglois à Bordeaux*, & de tant d'autres Ouvrages, firent imaginer à quelques Gens de

Lettres, jaloux du repos de l'un & de la gloire de l'autre, que M. l'Abbé de VOISENON avoit la plus grande part aux Pieces de son ami ; que *les Sultanes*, *Isabelle & Gertrude*, & *la Fée Urgelle*, étoient entiérement de lui. Pour détruire cette opinion, il suffisoit de comparer l'élégante simplicité, la délicatesse des pensées, les graces naïves qui caractérisent tout ce qui sort de la plume de M. Favart, & la finesse, la critique des mœurs, l'esprit, la tournure épigrammatique qui sont propres à M. l'Abbé DE VOISENON : on n'avoit qu'à se rappeler que *la Chercheuse d'Esprit*, *Ninette à la Cour*, *le Coq du Village* & quelques autres Pieces avoient fait la réputation du premier, avant d'avoir formé aucune liaison avec l'Auteur de *la Coquette Fixée*. Cependant, comme la malignité trouvoit son compte à accréditer ce bruit, M. Favart ne pouvoit rien mettre au Théatre qu'on ne l'attribuât à son ami, qui gémissoit de cette injustice, & qui enfin la repoussa avec indignation. Mais il faut qu'on sache, pour leur honneur, que, malgré ces imputations semées avec adresse, & peut-être imaginées pour les brouiller, leur amitié n'en souffrit pas un seul instant.

M. l'Abbé de VOISENON éprouva, quelque temps après, un chagrin auquel il fut très-

ſenſible. Dans une fête, où il eût été à déſirer qu'il ne ſe fût pas trouvé, on chanta des Couplets qui attaquoient un grand Miniſtre alors dans la diſgrace : on les attribua à l'Abbé de VOISENON ; c'étoit l'accuſer de la plus noire ingratitude. Ce bruit s'accrédita, & lui attira une foule d'ennemis. En vain le véritable Auteur, pour juſtifier l'accuſé, déclara-t-il qu'il les avoit compoſés par des ordres ſupérieurs ; la calomnie prévalut. Les meilleurs amis de l'Abbé de VOISENON le fuyoient, & feignoient de ne pas le connoître. Il tenta pluſieurs fois de prouver ſon innocence ; tous ſes efforts furent inutiles. Ceux qui connoiſſoient le fond de ſon cœur, ne l'abandonnerent point, & furent témoins qu'il ne lui échappa jamais un mot contre ſes accuſateurs.
» Ils ne me connoiſſent pas, diſoit-il ; telle
» choſe qu'on eût pu me dire contre eux,
» je ne l'aurois jamais cru «.

J'ai inſiſté ſur cette Anecdote, parce que j'en connois la fauſſeté, & qu'elle a empoiſonné la fin de ſa vie. Son caractere étoit entiérement oppoſé à la tracaſſerie, & plus encore à l'ingratitude. Il n'offenſa jamais perſonne de deſſein prémédité, & depuis la querelle qui le décida à embraſſer l'état eccléſ-

ſiaſtique plutôt qu'il n'auroit ſait, il fut très-réſervé ſur la plaiſanterie. Il étoit inſenſible aux traits de la ſatire, lorſqu'elle ne tomboit que ſur lui.

Un Ecrivain, que la fureur de médire tourmentoit, vint un jour lui apporter une Satire amere contre ſa perſonne & contre ſes Ecrits. L'Auteur eut l'effronterie de l'engager à la lire, en le priant de lui en dire ſon avis. Après cette lecture, pendant laquelle l'Abbé de VOISENON n'avoit marqué ni ſurpriſe ni humeur; » Monſieur, dit-il au Satirique, » il y a bien des fautes dans cet Ouvrage; » permettez-moi de les corriger «. Il s'approche de ſon bureau, efface, polit, aiguiſe pluſieurs traits, en ajoute de nouveaux; & rendant, avec le même phlegme, la Satire à l'Auteur: » Je la crois très-bien à préſent, » lui dit-il, vous pouvez la faire courir, elle » me fera du tort «. Le Satirique, déſarmé par cette modération jeta ſes Vers au feu, lui demanda ſon amitié, fut conſtant dans la ſienne; & c'eſt même dans ſes bras que l'Abbé de VOISENON a rendu ſes derniers ſoupirs. Il ſe permettoit quelquefois la raillerie, & la vivacité de ſon eſprit le ſervoit ſi à propos, qu'il terminoit quelquefois d'un ſeul mot les affaires les plus difficiles.

Le Prince de C*** croyant avoir à se plaindre de lui, témoigna son mécontentement devant quelques personnes, qui en informerent M. l'Abbé de VOISENON : il courut à son audience pour se justifier ; mais dès que le Prince l'apperçut, il se tourna pour l'éviter. » Ah ! mon Prince, s'écria l'Abbé de VOISENON, je suis satisfait ; je vois que vous » ne me traitez pas en ennemi. Pourquoi » donc, demanda Son Altesse ? C'est que, » reprit il, vous ne lui avez jamais tourné » le dos. Mon cher Abbé, lui dit le Prince » en lui tendant la main, il est impossible » de vous bouder, & même de le feindre «.

Il rendoit des devoirs assidus à une Dame recommandable par ses mœurs. Madame de R*** en fit des reproches à celle-ci en présence de l'Abbé de VOISENON. » Madame, » lui dit-il, ma vertu est de l'aimer, la sienne » est de le souffrir «.

A la représentation de la Comédie *du Cercle*, par Poinsinet, Piece dont quelques Scènes, écrites du ton de la bonne compagnie, en font la peinture, quoique cet Auteur ne la fréquentât guere : » Ah ! le fripon, » dit à ce sujet l'Abbé de VOISENON, il a » écouté aux portes «.

Un jeune Eccléſiaſtique, dans la ferveur d'une dévotion outrée, lui diſoit, du ton le plus affirmatif, que S. Louis lui avoit apparu en eſprit. » Je le crois, lui répondit l'Abbé » d'un ton perſuadé, il venoit sûrement ſe » faire écrire pour le vôtre «.

M. l'Abbé de VOISENON ne ceſſa de travailler que deux ans avant ſa mort. Les maux que ſon aſthme lui faiſoit éprouver devenoient plus aigus, & ſes crachemens de ſang plus fréquens : ſa gaieté en fut altérée, il devint plus ſédentaire. Les attentions & les ſoins qu'il reçut du petit nombre d'amis qui lui reſtoit, lui firent perdre de vue ſes brillantes ſociétés, & il regrettoit alors tant de jours perdus dans le tourbillon.

Il partit, le 15 Septembre 1775, pour le Château de Voiſenon, » afin, diſoit-il, de » ſe trouver de plain-pied avec la ſépulture » de ſes peres «. Il voyoit approcher avec courage le terme de ſa vie, & lorſqu'on lui porta le cercueil de plomb qu'il avoit commandé, il dit à un de ſes Domeſtiques qui pleuroit : » Voilà une redingote que tu ne » feras pas tenté de me voler «. Sa fermeté ne l'abandonnoit que lorſqu'il voyoit le Comte de Voiſenon ſon frere, pour qui il avoit toujours eu la plus grande tendreſſe.

Monſeigneur le Cardinal de Luynes, Prélat plus diſtingué par ſes vertus & par ſa piété que par ſes dignités éminentes, alla le voir dans les derniers temps de ſa maladie; il fut édifié de ſes ſentimens & de ſa réſignation. Sans trouble, ſans effroi, n'attendant plus rien des ſecours de la Médecine, M. l'Abbé DE VOISENON demanda les ſecours ſpirituels, & après avoir reçu tous ſes Sacremens, il expira, le 22 Novembre 1775, dans la ſoixante-huitieme année de ſon âge. Ses amis ne ſe conſolent point encore de ſa perte: il fut généralement regretté des pauvres, au ſoulagement deſquels il diſtribuoit tous les ans les revenus de ſon Abbaye, ne ſe réſervant pour vivre que la penſion de ſix mille livres que la protection de Monſieur le Duc de Choiſeul lui avoit procurée, & quelques rentes qu'il avoit d'ailleurs. Peu de temps avant ſa mort, il avoit fait un contrat de ſix mille livres de capital, en faveur des pauvres de Voiſenon. Il ſoutenoit pluſieurs familles indigentes, parmi leſquelles étoient des familles Catholiques Angloiſes, que la perſécution avoit forcées de ſe réfugier en France. Monſieur de Voltaire & quelques autres Poëtes ont conſacré des Vers à ſa mémoire. Les

ſuivans ont été dictés par le ſentiment & par la vérité.

Jeunes Auteurs, pleurez un Maître,
De vos talens il dirigeoit l'eſſor :
Pleurez, Amis, vous perdez plus encor,
Vous ſeuls avez pu le connoître.

L'Auteur de ces Vers étoit ſa véritable amie *, & s'en glorifioit : perſonne ne le connoiſſoit mieux qu'elle. Peu de jours avant ſa mort, il dépoſa entre ſes mains tout ce qu'il lui reſtoit d'Ouvrages manuſcrits. Elle écrivit à M. de Voltaire la Lettre ſuivante.

* Madame la C. D. T.



LETTRE
DE L'ÉDITEUR,
A M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 19 Mai 1776.

QUICONQUE aime les Lettres, Monſieur, quiconque s'en occupe, ſemble avoir acquis le droit de vous importuner. M. l'Abbé de VOISENON, qui fut mon ami particulier dans les derniers années de ſa vie, vous appeloit ſon Maître. Il m'a confié, en mourant, ſes Manuſcrits; je les garde précieuſement, comme le fruit de vos leçons. Je remplirai l'intention de mon ami, en publiant ſes Ouvrages; je les remplirai encore mieux, ſi j'obtiens votre agrément. Je vous fais encore une priere, c'eſt de me permettre d'inſérer dans le Recueil de ſes Œuvres, ce que j'ai pu conſerver de ſa correſpondance avec vous. Il n'eſt rien à quoi votre nom ne puiſſe donner le ſceau de l'immortalité. S'il vous reſtoit entre les mains quelques Vers de M. l'Abbé de VOISENON, quelques Manuſcrits que vous jugeaſſiez dignes de paroître, je vous ſerois infiniment

obligée de vouloir bien me les envoyer. Je ſaiſis avec empreſſement cette occaſion de vous aſſurer de l'admiration avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

L. C. D. T.



RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, ce 6 Juin 1776.

MADAME,

Vous & moi avons perdu un ami : je le ſuivrai bientôt ; l'état où je ſuis m'en avertit à chaque moment. Vous rendez un grand ſervice à ſa mémoire, & en même temps au Public, en faiſant connaître ſes Ouvrages, & en joignant votre eſprit au ſien. Pour moi, accablé d'années, de maladies cruelles & d'ennemis plus cruels encore, j'aurais voulu, du fond de ma retraite & du bord de mon tombeau, épargner à jamais au Public tous mes Ecrits auſſi malheureux que moi, & toutes les correſpondances des perſonnes qui valaient mieux que moi en tout genre. La véritable gloire appartient au petit nombre d'hommes qui ont reſſemblé à Monſieur votre pere ; ceux qui ne reſſemblent qu'à moi doivent être ignorés.

Parmi ceux qui ſe ſont dévoués aux Lettres, votre ami s'était diſtingué par un mérite perſonnel qui le mettait à l'abri de toutes les horreurs dont j'ai été la victime. Je me ſuis cru obligé, dans ma derniere maladie, de brûler la plus grande partie de toutes mes correſpondances, & d'arracher au moins quelque pâture à la haine & à la malignité. Si j'ai été aſſez heureux pour conſerver quelques-uns de ces légers Ecrits de M. l'Abbé de VOISENON, qui faiſaient le charme de la ſociété, je ne manquerai pas de vous les reſtituer, Madame; tout ce qui eſt du domaine des Graces vous appartient; c'eſt une grande conſolation pour moi de pouvoir obéir à quelques-uns de vos ordres.

J'ai l'honneur d'être, avec reſpect,

MADAME, &c.

VOLTAIRE,

Gentilhomme ordinaire du Roi.





TABLE
DES MATIERES
DU PREMIER VOLUME.

Fin de la Table.

AVERTISSEMENT



AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

M. l'Abbé DE VOISENON n'avoit que vingt ans lorſqu'il compoſa cette Comédie; le ſujet n'en eſt point feint: il n'eut, pour ainſi dire, qu'à diſtribuer en ſcenes le fait tel qu'il ſe paſſa ſous ſes yeux. Il étoit dans la Terre d'un de ſes amis, près de Rouen. La rentrée du Parlement attiroit beaucoup de monde dans les environs de cette Ville : parmi les perſonnes qui étoient à cette campagne, il y avoit un frere & une ſœur jumeaux : leur reſſemblance étoit ſi frappante, que ſans la différence des vêtemens, on ne les eût point reconnus; la ſœur du Chevalier étoit l'amie intime d'une jeune Demoiſelle dépendante abſolument d'elle, dont le bien étoit conſidérable, & qui avoit fait une forte impreſſion ſur le cœur du Chevalier. Il reſſembloit trop

à sa sœur pour ne pas intéresser son amie ; l'intérêt augmentoit chaque jour d'un côté, & la passion de l'autre : mais par un effet de ce même sentiment, on évitoit mutuellement d'en parler, de peur de se trahir. L'on proposa de donner un bal, & pour laisser plus de liberté aux voisins, on leur donna le choix d'y venir masqués ou non : le Chevalier & sa sœur, sans en rien communiquer à personne, changerent d'habits ; on ne se douta pas du travestissement. Ce qui d'abord n'avoit été imaginé que pour surprendre leur amie, eut des suites plus heureuses. Les deux amies n'avoient rien de caché l'une pour l'autre. Le Chevalier pris par la jeune personne pour sa sœur, s'entendit faire un aveu qui le transporta ; on lui recommanda le secret le plus inviolable : nullement prévenue, la véritable sœur, à quelques momens de là, s'approcha de son amie, qui reprit une conversation à laquelle la sœur ne répondoit qu'avec embarras : le Chevalier ne l'y laissa pas long-temps, il approche, se jette aux pieds de l'amie de

ſa ſœur, & obtient ſans peine le pardon d'une faute dont on lui ſavoit gré. A quelques ſemaines de là on célébra leur mariage ; c'eſt pendant les apprêts de cette fête, que M. l'Abbé DE VOISENON accommoda cet événement aſſez ſingulier au théâtre, & l'enrichit des graces de la Poéſie. La Piece fut jouée quelques jours après le mariage, & les Acteurs étoient les héros du ſujet. Pendant nombre d'années on la repréſentoit à l'anniverſaire de ce jour heureux. Je l'ai copiée ſur le manuſcrit que l'on a bien voulu me prêter, & qui eſt en Normandie, dans le même Château où la ſcène véritable s'eſt paſſée.



L'HEUREUSE RESSEMBLANCE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, ET EN VERS.



ACTEURS.

THÉMIRE, Sœur du Chevalier.

FLORISE, Amie de Thémire.

LE CHEVALIER, Amant de Floriſe.

DAMON, Amant de Thémire.

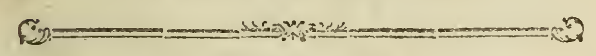
UN LAQUAIS.

La Scene ſe paſſe chez Thémire.



L'HEUREUSE RESSEMBLANCE,

COMÉDIE.



SCÈNE PREMIERE.

THÉMIRE *habillée en homme*, LE CHEVALIER *habillé en femme.*

LE CHEVALIER.

MA sœur, voici le jour par vous-même indiqué,
Où vous devez ici donner un bal masqué ;
La nature avec nous, semblant d'intelligence,
Nous déguise tous deux par notre ressemblance,
Et le monde est surpris de nous voir à la fois,
Mêmes traits, même taille, & même son de voix.
Vous avez mon habit, & moi j'ai pris le vôtre ;
On nous méconnoîtra sûrement l'un & l'autre.

THÉMIRE.

De ce déguisement, je me fais un plaisir :
Un scrupule secret vient pourtant me saisir.

A iv

Quelquefois votre eſprit un peu libre, mon frere,
Suit l'eſſor haſardé d'une tête légere;
L'imagination, ſource de l'agrément,
Dans ſes heureux écarts vous entraîne aiſément.
Cette vivacité qui rend un homme aimable,
Seroit dans une femme indécente & blâmable;
Ainſi de la prudence empruntant le ſecours,
Reſpectez votre ſœur, & peſez vos diſcours.

LE CHEVALIER.

C'eſt vraiment exiger une pénible épreuve;
Vous êtes trop ſévere. Enfin vous êtes veuve.

THÉMIRE.

Ce titre eſt-il un droit de ſe permettre tout?

LE CHEVALIER.

Il procure celui de moins gêner ſon goût;
Il permet à l'eſprit quelques clartés plus vives,
Et de chaque agrément fait des prérogatives.
A la ſeule prudence il borne ſa leçon,
Et dans un champ plus libre il place la raiſon.
Pourquoi, pour en jouir, faut-il qu'on ſe marie?
Ce ſeroit le premier des états de la vie.
La liberté ſi douce, & les plaiſirs décens,
Répandent la gaîté ſur les jours innocens.
Une veuve, ſans craindre un époux, une mere,
Peut, ſans ſe faire tort, être vraie & ſincere.
Livrée à des amis, dont la vivacité
Sait orner d'enjouement l'exacte probité,

Dont la diſcrétion, toujours impénétrable,
D'un commerce charmant eſt le ſoutien durable,
Sur tout ce qu'elle penſe elle peut s'expliquer,
Sans qu'aucun d'eux jamais cherche à la critiquer.
Les ſeules liaiſons que les femmes choiſiſſent,
Ou détruiſent leurs droits, ou bien les établiſſent.

THÉMIRE.

Le veuvage n'a pas tant de félicité,
On ſe laſſe à la fin de tant de liberté.

LE CHEVALIER.

Le jour qu'à ſon hymen une fille s'apprête,
Je crois voir le malheur mettre un habit de fête;
Et le jour qu'elle eſt veuve, alors je penſe voir
Le bonheur véritable avec un habit noir.

THÉMIRE.

Ainſi donc votre eſprit renonce au mariage.

LE CHEVALIER.

Je ne dis pas cela, je ne ſuis pas ſi ſage.

THÉMIRE.

Le veuvage pourtant peint en traits éloquens.

LE CHEVALIER.

Tous les hommes, ma ſœur, ſont nés inconſéquens;
Et l'on ne voit que gens, dans le cours de leur vie,
Qui vantent la ſageſſe, & ſuivent la folie.

THÉMIRE.

Vous êtes amoureux; oui, je le gagerois.

LE CHEVALIER.

Je ne veux point gager, ma ſœur, car je perdrois.

THÉMIRE.

Ah ! vous aimez.

LE CHEVALIER.

Sans doute ; eſt-ce une choſe étrange ?

THÉMIRE.

Et c'eſt Floriſe ; eh bien ! je ne prends pas le change.

LE CHEVALIER.

Vous êtes étonnée, & je ne ſais pourquoi ;
Le charme de l'amour n'eſt-il pas fait pour moi ?
Pour quel ſujet, ma ſœur, voudriez-vous prétendre
Privilége excluſif pour avoir le cœur tendre ?

THÉMIRE.

Qui, moi !

LE CHEVALIER.

Non, je m'abuſe, & vois bien que j'ai tort,
En croyant que Damon. . . .

THÉMIRE.

Oui, vous vous trompez fort ;
Damon eſt mon ami, c'eſt un très-honnête homme.

LE CHEVALIER.

Votre ami ! mais voilà comment cela ſe nomme.

THÉMIRE.

Quoi donc !

LE CHEVALIER.

Entre homme & femme on aſſure, dit-on,
Que ſouvent l'amitié ne fournit que ſon nom.

THÉMIRE.

Ah ! cette idée eſt fauſſe, & rien ne l'autoriſe ;
Pour moi, j'aime Damon. . . .

LE CHEVALIER.

Comme j'aime Floriſe.

THÉMIRE.

Vous m'impatientez.

LE CHEVALIER.

Cet habillement-là,
De vos plus grands ſecrets avant peu m'inſtruira.

THÉMIRE.

Et pourquoi donc ?

LE CHEVALIER.

Pour vous ſi Damon va me prendre.

THÉMIRE.

Par ſon maintien timide il pourra vous ſurprendre ;
Il cherche à me parler, & ſe tait à l'inſtant.

LE CHEVALIER.

Cela forme un ami tout à fait amuſant.
Ainſi quand vous croyez que l'entretien expire,
Et que vous devinez ce qu'il n'oſe vous dire,
Vous êtes ſatisfaite, & changez de propos.
Pour vous y ramener, n'oſant dire deux mots,
Mon homme, reſpectant vos volontés cruelles,
Vous regarde, & ſoupire en parlant de nouvelles.

THÉMIRE.

Cela reſſemble aſſez, & vous peignez fort bien.

LE CHEVALIER.

Je faiſois mon portrait en vous offrant le ſien.

THÉMIRE.

Comment donc ! de Damon la peinture fidelle,

LE CHEVALIER.

Avoit en le faiſant la mienne pour modele.
Il eſt fort amoureux.

THÉMIRE.

Aſſez.

LE CHEVALIER.

Voilà pourquoi
J'ai deviné qu'il eſt tout auſſi ſot que moi.

THÉMIRE.

Votre timidité doit divertir Floriſe.

LE CHEVALIER.

Oui, voilà le mot propre, & je m'en formaliſe;
L'embarras, qui toujours vient me déconcerter,
La divertit, au lieu de l'impatienter.

THÉMIRE.

C'eſt fort mal raiſonner ſur ſon indifférence.

LE CHEVALIER.

Ma ſœur, a-t-elle en vous beaucoup de confiance?

THÉMIRE.

Elle m'aime, & jamais ne me déguiſe rien.

LE CHEVALIER.

Vous a-t-elle avoué ſon amour?

THÉMIRE.

Non.

LE CHEVALIER.

Eh bien ;
Il eſt donc très-certain que le mien l'importune.

THÉMIRE.

Non, rien n'eſt moins certain ; c'eſt choſe très-commune
De voir qu'une femme aime, & ne le ſache pas.

LE CHEVALIER.

Un ſemblable diſcours accroît mon embarras ;
Comment puis-je ſavoir un ſecret qu'elle ignore ?
Cela ne ſe peut pas.

THÉMIRE.

Vous vous trompez encore ;
Tout découvre un penchant par ſoi-même ignoré ;
Moins il eſt ſoupçonné, plus il eſt déclaré.

LE CHEVALIER.

Et vous vous doutez donc qu'elle m'aime ?

THÉMIRE.

Peut-être.

LE CHEVALIER.

Ma ſœur, par cet eſpoir, vous me faites renaître ;
Et comment ſaurez-vous . . . ?

THÉMIRE.

J'imagine un moyen.

LE CHEVALIER.

Quel eſt-il ?

THÉMIRE.

Cet habit me ſervira très-bien.

LE CHEVALIER.

Ah ! ne haſardez pas un aveu téméraire,
Et ne m'attirez pas l'excès de ſa colere.

THÉMIRE.

Raſſurez-vous, mon frere, & fiez-vous à moi,
Je ne manquerai pas à ce que je lui dois.

LE CHEVALIER.

Prenez les intérêts qu'un frere vous confie ;
Vous allez décider du bonheur de ma vie.

THÉMIRE.

Chercher vos intérêts, c'eſt prendre ſoin des miens.

LE CHEVALIER.

Je vous quitte.

THÉMIRE.

Soyez tranquille.

LE CHEVALIER.

Je reviens.

THÉMIRE.

Qu'avez-vous ?

LE CHEVALIER.

Je veux vous faire une queſtion.

THÉMIRE.

Laquelle

LE CHEVALIER.

Savez-vous que vous aimez Damon ?

THÉMIRE.

Un peu.

LE CHEVALIER.

Tant pis pour lui ; vous en ſaurez mieux feindre.

THÉMIRE.

Je connois mon penchant aſſez pour me contraindre.

LE CHEVALIER.

Il vient, je veux ſavoir s'il me prendra pour vous.

THÉMIRE.

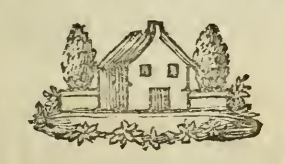
Vous le pouvez.

LE CHEVALIER.

Je vais rendre ſon ſort plus doux,
Et flatter ſon amour d'un rayon d'eſpérance.

THÉMIRE.

Mon frere, je vous prie, ayez de la prudence.



SCÈNE II.

DAMON, THÉMIRE *en homme*, LE CHEVALIER *en femme*.

DAMON, *s'adreſſant au Chevalier, qu'il prend pour Thémire.*

Puis-je paroître ici, ſans vous incommoder?

LE CHEVALIER.

Oui; que me voulez-vous?

DAMON.

Je viens vous demander
Un plaiſir.

LE CHEVALIER.

Pour vous?

DAMON.

Non.

LE CHEVALIER.

Pour qui donc?

DAMON.

Pour deux Dames.

LE CHEVALIER.

Comment, vous vous mêlez de protéger des femmes?

THÉMIRE.

Le fait me paroît ſimple.

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Il est original.
Que veut-on ?

DAMON.

Votre aveu pour assister au bal.

LE CHEVALIER.

Et comment nommez-vous ces Dames, je vous prie ?

DAMON.

Tout Paris les connoît ; c'est Belise & Julie.

LE CHEVALIER.

Vous leur avez vanté votre crédit sur moi.

DAMON.

Qui ? moi ! j'aurois grand tort.

LE CHEVALIER.

Cependant cet emploi
Le signifie.

DAMON.

Avoir l'honneur de vous connoître,
Suffit pour l'obtenir.

LE CHEVALIER.

Damon, sans le paroître,
Est fort avantageux.

DAMON, *à Thémire.*

Chevalier, votre sœur
A coutume avec moi d'avoir plus de douceur.

THÉMIRE.

Que voulez-vous ? il faut lui passer ce nuage.
La trouvez-vous coëffée à l'air de son visage ?

DAMON.

Je ne la vis jamais ſi belle qu'aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

Ainſi les autres jours, je ſuis donc moins bien.

DAMON.

Oui.

THÉMIRE.

Vous vous y connoiſſez.

LE CHEVALIER.

Le penſez-vous, mon frere?

THÉMIRE.

Monſieur vous trouve bien, c'eſt un titre pour plaire.

LE CHEVALIER.

Sans doute un tel ſuffrage a lieu de me flatter.

DAMON.

Votre plus grand plaiſir eſt de me plaiſanter.

LE CHEVALIER.

Ne me reprochez rien, car vous me ferez rire.

DAMON.

Le diſcours eſt touchant.

LE CHEVALIER.

Son air triſte m'inſpire
Une gaîté parfaite.

DAMON.

Ah! j'en ſuis fort touché.

LE CHEVALIER.

Oui, vous êtes plaiſant, quand vous êtes fâché.

DAMON.

Jamais je ne me fâche, à ce que j'imagine.

LE CHEVALIER.

En tenant ce propos, il me fait une mine...

DAMON.

Je croyois cependant.....

LE CHEVALIER, *s'en allant en riant.*

Je n'y puis plus tenir.

DAMON.

Et ces Dames!

LE CHEVALIER.

Eh bien, elles peuvent venir.

SCÈNE III.

THÉMIRE *en homme*, DAMON.

DAMON.

Sans ceſſe à mes dépens, ſa gaîté ſe déploie.

THÉMIRE.

Par-tout où vous allez, vous inſpirez la joie;
C'eſt jouer dans le monde un rôle bien flatteur.

DAMON.

Diſpenſez-vous du moins d'imiter votre ſœur,
Et ne me raillez pas.

THÉMIRE.

D'un ſimple badinage,
Vous paroiſſez, Damon, prendre un peu trop d'ombrage ;
Et quelques traits plaiſans, par l'amitié lancés,
Sont plus légérement ſoufferts & repouſſés.

DAMON.

Si je les ſoutiens mal, c'eſt par délicateſſe.

THÉMIRE.

Erreur ; en amitié défiance eſt foibleſſe,
C'eſt un ſentiment pur qui n'eſt jamais troublé,
A moins qu'il ne s'y trouve un peu d'amour mêlé.

DAMON.

Suivant vous, je ſuis donc amoureux de Thémire.

THÉMIRE.

Mais....

DAMON.

De mes ſentimens vous n'avez qu'à l'inſtruire ;
Je ſerai pour toujours perdu dans ſon eſprit.

THÉMIRE.

Je n'ai garde ; & jamais vous n'avez donc rien dit
D'un ſi tendre amour ?

DAMON.

Non, elle m'en impoſe,
Et détruit d'un coup-d'œil ce que je me propoſe.

THÉMIRE.

Du moins vous auriez dû vous confier à moi.

DAMON.

Vous lui ressemblez tant, que j'en suis dans l'effroi.
Je crois la voir ; voilà sa façon de sourire,
Qui réprime aussi-tôt ce que je veux lui dire.

THÉMIRE.

Il faut, sans embarras, vous offrir à ses yeux.

DAMON.

Avez-vous quelquefois été bien amoureux ?

THÉMIRE.

Non, j'ai toujours été plus aimé que sensible.

DAMON.

Vous riez.

THÉMIRE.

Non vraiment.

DAMON.

La chose est impossible.

THÉMIRE.

Mais je suis dans le cas encor, je ne mens point.

DAMON.

Je ne vous croyois pas petit-maître à ce point.

THÉMIRE.

Faites-moi de vos feux un récit bien sincere,
Personne mieux que moi ne sait ce qui doit plaire.

DAMON.

Non, avec votre sœur vous vous en moquerez.

THÉMIRE.

Non vraiment, c'est vous seul qui l'en informerez.

DAMON.

Qui? moi l'en informer! ah, grand Dieu! je n'ai garde.

THÉMIRE.

Quoi! ....

DAMON.

J'ai trop de reſpect, pour que je m'y haſarde.

THÉMIRE.

L'amour ne fut jamais un manque de reſpect;
Je crois (& mon avis ne peut être ſuſpect)
Que ſans ſe faire tort, la Beauté la plus ſage,
D'un homme vertueux peut recevoir l'hommage;
Se gardant d'imiter ces femmes, dont l'amour
Fait le bruit, le ſpectacle & l'entretien du jour,
Qui rendent le public le témoin & l'arbitre,
Et des Amans paſſés, & de l'Amant en titre;
Qui prennent pour amour un caprice inconſtant,
Qui naît avec fureur, & meurt en éclatant,
Et qui, folles d'orgueil, réſiſtent par méthode,
Se livrent ſans penchant, & ſe perdent par mode.

DAMON.

Oui, voilà tous les jours ce que l'on voit ici.
Thémire, j'en ſuis ſûr, ne penſe pas ainſi.

THÉMIRE.

Dites-moi, ſur l'amour quel eſt votre ſyſtême,
Et je vous avouerai ſi le ſien eſt le même.

DAMON.

Tout ſyſtême eſt blâmable, & l'amour le proſcrit;
En attachant le cœur, il fait taire l'eſprit;

C'eſt un goût, un penchant, toujours involontaire,
Dont ſouvent à ſoi-même on ſe fait un myſtere,
Dont le trouble nous rend circonſpect ſans beſoin,
Que tout découvre en nous, & qu'on cache avec ſoin.
J'ai long-temps ignoré mon amour pour Thémire;
Tandis que dans mon cœur je n'ai pas voulu lire,
Ce calme ſi ſerein dont je croyois jouir,
Me rendoit plus aimable, & devoit l'éblouir.
L'imagination, ſans liens & ſans crainte,
Tiroit ſon agrément de ſon peu de contrainte.
Mon amour découvert étouffa ma gaîté;
Thémire paroiſſant, j'étois déconcerté,
Et mon eſprit, craignant d'en faire trop entendre,
Ceſſa d'être galant quand mon cœur devint tendre.

THÉMIRE.

Thémire apperçut-elle un ſi grand changement?

DAMON.

Je ne l'en ai pas vue inquiete un moment.

THÉMIRE.

Feindre de ne pas voir une pareille choſe,
C'étoit vous découvrir qu'elle en ſavoit la cauſe.

DAMON.

Sans doute elle le ſait, je ne m'y trompe pas,
Et c'eſt ce qui me donne un nouvel embarras:
Je voudrois cependant lui déclarer ma flamme,
Moi-même l'informer du ſecret de mon ame;
Mais le tour m'embarraſſe, & dans un cas pareil,
Chevalier, je voudrois avoir votre conſeil.

THÉMIRE.

Les déclarations ne réussissent guères ;
Ce sont des lieux communs si froids & si vulgaires !
L'homme qui les débite a toujours l'air si sot !

DAMON.

Mais je le suis au point de ne pas dire un mot.

THÉMIRE.

Eh bien, c'est un bonheur.

DAMON.

Quoi !

THÉMIRE.

La chose est certaine.

DAMON.

Du moins un tel bonheur ne rend pas l'ame vaine.

THÉMIRE.

Je devine à peu près ce que vous lui direz ;
D'abord en soupirant vous la regarderez.

DAMON.

Cette ébauche déjà paroît aussi fidelle
Que si vous m'aviez vu tête à tête avec elle.

THÉMIRE.

Bon, depuis que je vis, j'ai tant vu d'amoureux.

DAMON.

Poursuivez le portrait.

THÉMIRE.

Vous chercherez ses yeux ;

Alors de les baiſſer elle aura l'artifice,
Ou peut-être pourra ſourire avec malice ;
Vous ſerez confondu dans le même moment ;
Vous vous tairez, ou bien vous direz galamment,
Que l'excès de l'amour dont vous êtes victime,
Eut toujours pour appui la plus parfaite eſtime :
Cela ne fait-il pas un diſcours bien touchant ?

DAMON.

Oui, vous avez raiſon.

THÉMIRE.

Si j'euſſe été méchant,
Je vous aurois laiſſé débiter vos tirades,
Vos propos ennuyeux & tous vos ſermons fades,
Mais je ſuis votre ami.

DAMON.

Je le vois bien vraiment ;
Et puiſque vous parlez auſſi ſincérement,
Je veux vous conſulter, & vous lire une lettre,
Qu'à Thémire aujourd'hui je voudrois bien remettre.

THÉMIRE.

Vous n'en ſentez donc pas tous les inconvéniens ?

DAMON.

Vous rejetez toujours tous mes expédiens,
Si je veux déclarer ce que je n'oſe dire ;
Il ne me reſte plus que le parti d'écrire.

THÉMIRE.

Il en eſt un meilleur.

DAMON.

Lequel ?

THÉMIRE.

D'être amuſant.

DAMON.

Je vous conjure au moins d'être aſſez complaiſant
Pour entendre ma lettre.

THÉMIRE.

Oh ! je le veux ſans doute,
Et j'en ai grande idée : allons, liſez, j'écoute.

DAMON *lit.*

» Il ne m'eſt plus poſſible, Madame, de ſoutenir
» une paſſion auſſi vive que la mienne, ſans la dé-
» clarer :

THÉMIRE.

C'eſt fort bien débuter.

DAMON.

Vous me plaiſantez ;

THÉMIRE.

Non.
Et vous avez déjà bien attrapé le ton.
Pourſuivez :

DAMON *continuant.*

» Le reſpect m'a retenu long-temps ; mais j'ai penſé
» qu'en vous adorant, je vous rendois le même
» hommage qu'aux Dieux ;

THÉMIRE.

Ah ! vraiment ceci devient ſublime.

DAMON.

» Et j'ai cru que vous ne pouviez pas vous offenser
» d'un amour que vos vertus ont fait naître, au-
» tant que vos charmes, & qui est fondé sur la
» plus parfaite estime «.

THÉMIRE.

Voilà donc à la fin la plus parfaite estime;
Je soupirois après.

DAMON.

Eh bien, ce billet-là
Fâchera-t-il Thémire?

THÉMIRE.

Il la divertira.

DAMON.

La divertir?

THÉMIRE.

Il faut, le tout mis en balance,
Qu'elle s'en divertisse, ou qu'elle s'en offense;
Lequel des deux partis vous fait plus de plaisir?
Je la gouverne assez pour la faire choisir.

DAMON.

Employez bien plutôt votre crédit sur elle,
En faveur d'un Amant si tendre & si fidele.
Si mon malheureux sort touchoit votre pitié,
Vous pourriez vous charger . . . . .

THÉMIRE.

Oh! non, mon amitié

Vous offre des conseils; mais pour mon ministere
Je ne suis pas assez bon ami, ni bon frere :
Elle vient, du moment vous pouvez profiter.

DAMON.

Non, mon trouble est trop grand pour ne pas l'éviter;
Son inhumanité me coutera la vie.

THÉMIRE.

Damon, de votre état, mon ame est attendrie;
Votre sincérité mérite un sort plus doux,
Reprenez vos esprits, je parlerai pour vous.

DAMON, *en sortant.*

Ah! des chagrins cuisans, où j'avois l'ame en proie,
Vous me faites passer à la plus grande joie.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, THÉMIRE.

LE CHEVALIER.

DAMON, quand je parois, se dérobe à mes yeux,

THÉMIRE.

Notre déguisement réussit tout au mieux,
Il n'a pas un instant soupçonné la méprise.

LE CHEVALIER.

Je le crois : mais je viens vous annoncer Florise;
Démêlez son penchant, & cachez-lui le mien.

THÉMIRE.

Contentez-vous, ſoyez préſent à l'entretien.

LE CHEVALIER.

Non, ma timidité me trahiroit peut-être.

THÉMIRE.

Si vous êtes aimé, je ſaurai le connoître;
Du ſecret de ſon cœur je vous rendrai raiſon;
Ou je ſuis bien trompée, ou mon projet eſt bon.

LE CHEVALIER.

Je connois votre adreſſe, & je ne dois rien craindre;
Je ſors en vous cédant l'honneur dans l'art de feindre.

SCÈNE V.

THÉMIRE.

OUI, je veux profiter de cet art ſingulier,
Pour ſavoir ſi Floriſe aime le Chevalier,
Et vais par un moyen naturel & facile
Découvrir sûrement ſi ſon ame eſt tranquille.



SCÈNE VI.

FLORISE, THÉMIRE *en homme.*

FLORISE.

Chevalier, votre sœur n'est-elle pas ici ?
Je la croyois chez elle,

THÉMIRE.

Et je l'y crois aussi ;
Mais vous savez fort bien qu'en ces lieux on s'apprête
A rassembler du monde, à donner une fête ;
Mille petits détails viennent importuner,
Et sans cesse l'on a des ordres à donner.

FLORISE.

Sans doute.

THÉMIRE.

En attendant le moment qu'elle vienne,
Vous voudrez bien, je crois, que je vous entretienne.

FLORISE.

Volontiers.

THÉMIRE.

Vous avez un habit bien galant.

FLORISE.

Le trouvez-vous joli ?

THÉMIRE.

Vous avez le talent
D'assortir avec goût toute votre parure ;

Tout le monde, il eſt vrai, n'a pas votre figure ;
Par l'art de ſe bien mettre on peut charmer les yeux,
Mais un joli viſage eſt bien avantageux.

FLORISE.

Ces attentions-là me paroiſſent nouvelles,
Jamais vous ne prenez garde à ces bagatelles.

THÉMIRE.

J'ai preſque toujours eu du chagrin.

FLORISE.

En effet,
Votre air eſt aujourd'hui plus gai, plus ſatisfait.

THÉMIRE.

J'ai lieu de l'être auſſi, je ne ſuis plus le même ;
J'étois, vous le ſavez, d'une ſottiſe extrême,
Toujours embarraſſé, rêveur, ſombre, ennuyeux,
En un mot, je devois vous paroître odieux.

FLORISE.

Odieux, c'eſt trop fort, mais vous me faiſiez peine.

THÉMIRE.

Parlez-moi franchement, vous vous croyez certaine
Que j'étois amoureux.

FLORISE.

Je le ſoupçonnois fort :

THÉMIRE.

Vous ne vous trompez pas, mais j'ai fait un effort.

FLORISE.

Quoi ! pour vous délivrer ?

THÉMIRE.

Non, j'aime à la folie;
Je chérirai toujours la chaîne qui me lie,
Mais j'ai vaincu l'excès de ma timidité;
Vous me trouviez ſans ceſſe un air gauche, emprunté,
Et vous m'en faiſiez même une guerre cruelle,
Je me flatte d'avoir mis fin à la querelle.

FLORISE.

L'aveu de votre amour eſt donc bien préparé?

THÉMIRE.

Je ſuis plus avancé, car je l'ai déclaré.

FLORISE.

Déclaré....

THÉMIRE.

Mais ſans doute; (*à part*) elle ſemble étonnée.

FLORISE.

Votre flamme en ce cas n'eſt donc pas condamnée?

THÉMIRE.

Un peu, ſi vous voulez, mais aſſez foiblement,
Par forme & par décence.

FLORISE.

Ah! j'entends.

THÉMIRE.

J'ai vraiment
En déclaration voulu faire une épreuve,
La tourner en un mot d'une maniere neuve.

FLORISE.

La choſe eſt difficile.

THÉMIRE.

THÉMIRE.

Oui, ſans doute, & ſur-tout
Lorſque l'on ne peut pas avoir un ſimple goût.
D'aimer avec excès, quand on fait la ſottiſe,
La gaîté diſparoît de notre ame entrepriſe,
Et le triſte reſpect, auſſi froid qu'impoſant,
Interdit à l'eſprit le don d'être amuſant :
Voilà ce que j'étois, je n'en fais point myſtere,
J'étois trop amoureux pour parvenir à plaire ;
J'avois les yeux fixés, je ne répondois rien,
L'ennui de mon eſprit paſſoit dans mon maintien:
A la fin, accablé de honte & de triſteſſe
De me voir ſubjugué par ma propre foibleſſe,
Je ceſſai de jouer ce rôle humiliant,
Et bien loin de paroître humble, ſimple & liant,
D'un amour délicat j'étouffai les ſcrupules ;
Au défaut d'agrémens j'acquis des ridicules.
Le ſuccès m'a prouvé que c'étoit le bon ton ;
Mais, Madame, je dois vous demander pardon.

FLORISE.

Pourquoi donc, je vous prie ?

THÉMIRE.

Oui, charmante Floriſe,
Dans l'aveu de mes feux je vous ai compromiſe ;
J'ai cru que l'amitié pouvoit m'autoriſer.

FLORISE.

Je ne vous conçois pas.

THÉMIRE.

Pour ne rien déguiſer,
Et pour vous témoigner ma confiance entiere,
Beliſe eſt la perſonne à qui je voulois plaire.

FLORISE, *froidement.*

Béliſe? elle eſt aimable.

THÉMIRE.

Oh! ſans difficulté:
Mais par un grand défaut mon eſprit eſt gâté;
Son ame par l'envie eſt aiſément bleſſée.

FLORISE.

On l'en accuſe.

THÉMIRE.

Eh bien! j'ai conçu la penſée
D'employer ce défaut à lui tendre un écueil,
Et d'attendrir ſon cœur en piquant ſon orgueil.

FLORISE.

Comment?

THÉMIRE.

Contre elle-même elle a fourni des armes;
J'ai vingt fois répété l'éloge de vos charmes.

FLORISE.

Monſieur le Chevalier, je me paſſerois bien,
Dans tous vos beaux diſcours, d'être mêlée en rien.

THÉMIRE, *à part.*

On m'appelle Monſieur, c'eſt déjà quelque choſe.
Par-là j'ai découvert à quoi l'envie expoſe,
Car en louant vos traits, votre cœur, votre eſprit,

De moment en moment j'augmentois ſon dépit.
L'envie enveloppoit ſes attraits de ſon ombre ;
Vous auriez beaucoup ri de ſon air triſte & ſombre.

FLORISE.

Les foibleſſes d'autrui ne m'amuſent jamais,
Vous m'avez attiré ſa haine à peu de frais :
Sa figure devroit guérir ſa jalouſie ;
En peut-on éprouver lorſqu'on eſt ſi jolie ?

THÉMIRE.

Elle m'a fort loué ſur mon diſcernement,
Et de votre amitié s'eſt vantée aigrement,
Avec ce ton rentré d'une femme chagrine,
Que le dépit ſuffoque, & que l'humeur domine.

FLORISE.

Monſieur, en vérité, vous m'excédez d'ennui,
Et vous ne ceſſez pas de parler aujourd'hui.
Que me fait ce détail à moi, je vous ſupplie ?

THÉMIRE.

Mais je m'étois flatté que comme mon amie,
Vous y prendriez part.

FLORISE

Selon vous, l'amitié
Vous donne donc le droit d'accabler ſans pitié ?

THÉMIRE.

Eh bien, je vais garder le plus profond ſilence ;
J'ai cru que vous pourriez, ſans cette indifférence,
Apprendre mon bonheur.

FLORISE.

Vous êtes donc aimé

THEMIRE.

Je le penſe.

FLORISE.

L'aveu vous en eſt exprimé ?

THEMIRE.

En langage très-clair.

FLORISE.

Cela n'eſt pas poſſible.

THEMIRE.

Des pleurs ſont un langage aſſez intelligible.

FLORISE.

Béliſe pleuroit.

THEMIRE.

Oui.

FLORISE.

Pourquoi ?

THEMIRE.

De déſeſpoir;
Mais je ne feignois pas de m'en appercevoir.

FLORISE.

De ce que vous feignez je ſuis peu curieuſe ;
Mais enfin . . . . .

THEMIRE.

Vous trouvez cette hiſtoire ennuyeuſe.

FLORISE.

Je voudrois bien ſavoir, je n'en diſconviens point,
Comment on peut conduire une femme à ce point.

THEMIRE.

Je vous l'ai déjà dit, c'eſt par la jalouſie.

FLORISE.

Ah!

THEMIRE.

L'épreuve s'en fait tous les jours de la vie;
Votre éloge, Madame, étoit trop avéré,
Pour qu'en ſecret ſon cœur n'en fût point altéré;
Mais par un trait cruel j'ai couronné la ruſe,
Et c'eſt ſur quoi je veux vous demander excuſe;
J'ai porté le poignard dans ſon eſprit jaloux.

FLORISE.

Comment?

THEMIRE.

En me vantant d'être amoureux de vous.

FLORISE, *vivement.*

Vous êtes bien hardi.

THEMIRE.

Mais vous êtes trop prompte.

FLORISE.

Etre amoureux de moi!

THEMIRE.

Non, ce n'étoit qu'un conte.

FLORISE.

Ce n'étoit qu'un conte?

THEMIRE.

Oui, pour la mieux abuſer.

FLORISE.

De ſorte que mon nom ſert à vous amuſer ;
C'eſt donner d'une femme une jolie idée.
Je vais trouver Béliſe.

THEMIRE.

Elle eſt diſſuadée.

FLORISE.

Eh! quoi ! . . .

THEMIRE.

J'ai dit, pour voir ſon chagrin appaiſé,
Que mon amour pour vous n'étoit que ſuppoſé ;
Ainſi vous auriez tort d'en prendre aucun ombrage.

FLORISE.

Vous me faites jouer un fort beau perſonnage !

THEMIRE.

Votre vivacité me met au déſeſpoir.

FLORISE.

Vous pouvez vous attendre à ne me jamais voir ;
La menace n'eſt point paſſagere & frivole.

THEMIRE.

Hélas! il le faut bien, j'en ai donné parole.

FLORISE.

A qui donc ?

THEMIRE.

A Béliſe.

FLORISE.

O Ciel!

THEMIRE.

C'eſt une loi,
Qu'en agréant ma flamme elle exige de moi.

FLORISE.

Je veux donc avec moi que vous ſoyez ſans ceſſe.
Que Béliſe eſt à plaindre avec tant de foibleſſe!
Vous me ſuivrez toujours, oui, Monſieur, je le veux.

THEMIRE.

Je ne le puis.

FLORISE.

Monſieur, ôtez-vous de mes yeux.

THEMIRE.

J'obéis.

FLORISE.

Je vous prie, avertiſſez Thémire.

THEMIRE.

Ma ſœur?

FLORISE.

Oui, j'ai, Monſieur, quelque choſe à lui dire.
En un mot, à préſent je déſire la voir,
Car je ne pourrai pas reſter ici ce ſoir.

THEMIRE.

Vous vous trouvez donc mal?

FLORISE.

Non, à ce que je penſe.

THEMIRE.

Vous avez cependant la fureur de la danſe.

FLORISE.

Avec votre air plaiſant vous m'êtes odieux ;
Laiſſez-moi.

THEMIRE, *à part.*

Volontiers ; cela va tout au mieux.

SCÈNE VII.

FLORISE *ſeule.*

LE Chevalier s'égare, il eſt méconnoiſſable,
Et ce n'eſt plus cet homme attentif, eſtimable ;
Son triomphe l'enivre, il en eſt entêté ;
C'eſt un garçon perdu pour la ſociété.
Béliſe cependant n'eſt pas ſi merveilleuſe ;
Je ne vois pas en quoi la conquête eſt flatteuſe.
Je n'ai point trop d'orgueil, mais cependant je croi
Qu'elle a cinq ou ſix ans tout au moins plus que moi,



SCÈNE VIII.

FLORISE, LE CHEVALIER.

FLORISE.

THEMIRE, en vérité, vous devenez trop rare ;
C'eſt avoir, je l'avoue, un procédé bizarre,
Que de me laiſſer ſeule avec le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je ſais que ſon talent eſt de vous ennuyer.

FLORISE.

Ah ! très-fort.

LE CHEVALIER.

En effet, il eſt ſi raiſonnable.

FLORISE.

Voilà ce qu'il n'eſt point ; c'eſt un homme agréable,
Un homme avantageux, aimé, fêté, couru,
Fort à la mode enfin.

LE CHEVALIER.

Je ne l'aurois pas cru.

FLORISE.

Il vous a donc caché ſa brillante aventure.

LE CHEVALIER.

Oui. . . . .

FLORISE.

Dites-vous bien vrai ?

LE CHEVALIER.

Très-vrai, je vous aſſure.

FLORISE.

Il a plus de bonté pour moi.

LE CHEVALIER.

Le vrai reſpect
Qu'il a conçu pour vous ne peut être ſuſpect.

FLORISE.

De termes moins pompeux je dois être contente,
J'ai ſeulement l'honneur d'être ſa confidente.

LE CHEVALIER.

Je crois que l'on vous peut confier un ſecret;
Mais vous avez plutôt l'air d'en être l'objet.

FLORISE.

On voit que l'amitié donne de l'indulgence;
Mais ce n'eſt pas ainſi que le Chevalier penſe.

LE CHEVALIER.

Ah! vous lui faites tort.

FLORISE.

Non, c'eſt la vérité,
Béliſe obtient de lui le prix de la beauté.

LE CHEVALIER.

Je ſuis ſûre que non.

FLORISE.

Lui-même il s'en accuſe;
La rareté du fait me fait rire & m'amuſe.

Je ſais tout comme vous qu'elle a les yeux petits,
Qu'elle a recours au blanc, & ſe peint les ſourcils;
Mais malgré ſes défauts & ſa taille poſtiche,
Pour avoir des Amans, ſans ceſſe elle s'affiche.
C'eſt, pour en attirer, un des plus grands ſecrets;
Prévenir, c'eſt ſavoir ſuppléer aux attraits;
Ce n'eſt qu'à ſon profit que l'orgueil s'humilie.
La laide en prévenant efface la jolie;
Elle enchaîne toujours vingt Amans ſur ſes pas;
Elle craint le myſtere, & l'autre les éclats.
La belle craint des ſots la remarque cruelle;
La laide craint toujours qu'on ne parle pas d'elle.

LE CHEVALIER.

Beliſe ne plaît point du tout au Chevalier,
Et l'équité m'engage à le juſtifier.

FLORISE.

Mais il m'en a fait part; vous êtes étonnante.

LE CHEVALIER.

Je le ſais mieux que lui.

FLORISE.

Cela m'impatiente:
Enfin, que direz-vous quand il l'épouſera?
Et, je vous le prédis, le fait arrivera.
D'un bonheur apparent la fauſſe perſpective
Conduit le Chevalier, l'entraîne, le captive.
Béliſe, en affectant de la facilité,
Offre un triomphe vain à ſa crédulité.

Mais ce bonheur aiſé dont il flatte ſon ame,
S'éloignera de lui pour allumer ſa flamme,
Et l'eſprit & le cœur avec art enivrés,
Se verront ſans reſſource enchaînés par degrés.

LE CHEVALIER.

Il eſt bien ſingulier qu'il m'en ait fait myſtere.

FLORISE.

Si j'y prends intérêt, c'eſt qu'il eſt votre frere;
Car, ſans notre amitié, ſans cet étroit lien,
Tout me ſeroit égal, comme vous croyez bien.

LE CHEVALIER.

Le Chevalier toujours m'a dit la même choſe,
Et que de vos bontés j'étois la ſeule cauſe.

FLORISE.

Eh bien, il avoit tort de vous parler ainſi,
Je l'ai toujours traité comme un intime ami.

LE CHEVALIER.

Son trouble, en vous voyant, devoit vous faire entendre
Qu'il deſiroit un titre & plus doux & plus tendre.

FLORISE.

Ah! fort bien, c'eſt de moi qu'il étoit amoureux.

LE CHEVALIER.

Oui....

FLORISE.

Vous n'y penſez pas.

LE CHEVALIER.

Le fait n'eſt pas douteux.

FLORISE.

De qui le tenez-vous, s'il vous plaît ?

LE CHEVALIER.

De lui-même.

FLORISE.

Le Chevalier m'aimoit ?

LE CHEVALIER.

Oui, d'un amour extrême ;
Et ſa timidité, craignant votre rigueur,
A vingt fois dépoſé ſes peines dans mon cœur.
Sans doute cet amour ſi pur, ſi légitime,
Eût élevé ſon ame & gagné votre eſtime.
On imite l'objet à qui l'on rend des vœux ;
C'eſt lui qui rend toujours blâmable ou vertueux :
Nous penſons, nous parlons, nous agiſſons de même,
Et le cœur s'ennoblit ſouvent par ce qu'il aime.

FLORISE.

Mais vous me ſurprenez.

LE CHEVALIER.

Je parle ſans détour.

FLORISE.

Vous ne m'avez jamais rien dit de cet amour ;
Je ne ſais point de femme auſſi myſtérieuſe.

LE CHEVALIER.

Vous auriez pu trouver ſa flamme injurieuſe.

Vous êtes toujours prête à vous formaliſer ;
En un mot, je craignois de vous indiſpoſer.

FLORISE.

Vous devriez, ce ſemble, un peu mieux me connoître ;
Je ne trouve odieux qu'un Fat, un Petit-Maître,
Qui croit en ſe montrant faire des paſſions,
Et qui, faute de droits, a des prétentions.
Votre frere jamais ne fut de cette eſpece ;
C'eſt un garçon rempli de douceur, de ſageſſe,
Et ſi j'avois connu le ſujet de ſes ſoins,
Loin de le mépriſer, je l'aurois plaint du moins.

LE CHEVALIER.

Je me repens donc bien d'en avoir fait myſtere.

FLORISE.

Par exemple, il étoit beaucoup moins néceſſaire
De dire que Cléon m'aimoit ſecrétement,
C'eſt cela qui m'étoit égal abſolument.

LE CHEVALIER.

Cléon eſt un amant ſans nulle conſéquence ;
J'ai cru vous amuſer en rompant le ſilence.

FLORISE, *après avoir rêvé.*

D'un pareil mariage il faut le détourner.

LE CHEVALIER.

Qui donc ?

FLORISE.

Le Chevalier ; pourquoi vous étonner ?

LE CHEVALIER.

J'ai tort, mais de Cléon nous parlions, ce me semble.

FLORISE.

Je ne sais pas comment nous pouvons vivre ensemble;
A des distractions votre esprit trop sujet,
Quitte presque toujours son principal objet;
C'est mon aversion, à moi, je vous l'avoue.

LE CHEVALIER.

Ah! cette exactitude est digne qu'on la loue.

FLORISE.

C'est sur le Chevalier que rouloit l'entretien.

LE CHEVALIER.

Oui, oui, je m'en souviens.

FLORISE.

Ah! quel bonheur!

LE CHEVALIER.

Eh bien,
Vous ne voulez donc pas qu'il épouse Bélise?

FLORISE.

Il s'y faut opposer.

LE CHEVALIER.

Mais rien ne m'autorise;
Si vous me permettez de lui faire valoir
Le bien que vos bontés paroissent lui vouloir....

FLORISE.

Dites-lui qu'à son sort l'amitié m'intéresse.

LE CHEVALIER.

Mais au lieu d'amitié, ſi je diſois tendreſſe ?

FLORISE.

Mais vous n'y ſongez pas, Thémire, aſſurément.

LE CHEVALIER.

Eh bien, n'en parlons plus ; je voulois ſeulement
Lui faire mieux ſentir l'excès de ſa ſottiſe,
En lui repréſentant la perte de Floriſe :
Du terme d'amitié je vais faire l'eſſai ;
Je doute du ſuccès, à vous dire le vrai.

FLORISE, *le rappelant.*

Thémire, vous pourriez, je crois, lui faire entendre
Que je reſſens pour lui l'amitié. . . .

LE CHEVALIER.

La plus tendre.

FLORISE.

Le terme eſt fort.

LE CHEVALIER.

Il l'eſt ou trop, ou pas aſſez.

FLORISE.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Confiez-moi tout ce que vous penſez.
Si ce n'eſt que pour moi que vous aimez mon frere,
Amitié tendre eſt fort, & même peu ſincere ;
Si lui ſeul à ſon ſort cauſe votre intérêt,
Alors le mot eſt foible, à ce qu'il me paroît.

FLORISE.

FLORISE.

Ah ! je vous vois venir ; je sens votre finesse,
Vous voudriez me faire avouer ma foiblesse.

LE CHEVALIER.

Du plaisir le plus vif mon cœur seroit charmé,
Si j'apprenois de vous que mon frere est aimé.

FLORISE.

Vous l'aimez donc beaucoup.

LE CHEVALIER.

Tout autant que moi-même.
Eh bien ?

FLORISE.

Non, vous iriez lui dire que je l'aime.

LE CHEVALIER.

Non, je vous donne ici ma parole d'honneur,
Que je ne l'instruirai jamais de son bonheur.

FLORISE.

Je veux voir par plaisir si vous êtes discrete.

LE CHEVALIER.

Ah ! ce mot, ce seul mot, m'apprend votre défaite,
Si j'en croyois l'excès de ma vive amitié....
Je vais trouver mon frere.

FLORISE.

Au secret confié,
Songez, je vous conjure.

LE CHEVALIER.

Ah ! n'ayez nulle crainte.

FLORISE.

Cachez donc les transports dont votre ame est
atteinte.

LE CHEVALIER.

Oui, oui, je conduirai la chose prudemment,
Il n'épousera pas Bélise assurément.

SCÈNE IX.

FLORISE *seule.*

Une telle amitié dégénere en ivresse,
Et jamais pour un frere on n'eut cette tendresse.
Le Chevalier lui-même, instruit de ma bonté,
Ne pourroit témoigner plus de vivacité.
Une joie aussi vive est sûrement sincere,
Et Thémire par-là prouve un bon caractere;
Je puis conter, je crois, sur sa discrétion,
Elle agira sans doute avec précaution.
L'imprudence, en ce cas, seroit très-déplacée;
Mais je ne dois rien craindre, elle est femme sensée;
Elle conduit son frere, & saura toujours bien
Faire tout réussir, sans me commettre en rien.



SCÈNE X.

FLORISE, UN LAQUAIS.

FLORISE.

Mais, qui vient ici ?

LE LAQUAIS.

C'eſt de la part de Thémire.

FLORISE.

Et pourquoi ?

LE LAQUAIS.

Ce billet pourra vous en inſtruire.



SCÈNE XI.

FLORISE *ſeule.*

UN ſuccès auſſi prompt ſeroit bien ſingulier!
Mais, quoi! je reconnois la main du Chevalier.

(Elle lit.)

» Je ſuis, Madame, le plus heureux des hommes, » depuis que je ſais, à n'en pouvoir douter, que » vous daignez répondre à mon amour. Je romps » pour toujours avec Béliſe, & j'irai dans un mo- » ment me jeter à vos pieds «.

FLORISE.

Ah! je n'en reviens point, Thémire m'a trahie;
Peut-on à cet excès pouſſer la perfidie?
Pouvois-je ſoupçonner que ſa fauſſe douceur
Vouloit me compromettre avec tant de noirceur?
Mais bien loin d'en pouvoir tirer quelque avantage,
Son frere portera la peine de l'outrage.



SCÈNE XII.

THÉMIRE *en homme*, DAMON, FLORISE.

THÉMIRE.

JE viens vous apporter un joli domino;
Vous trouverez, je croïs, qu'il eſt d'un goût nouveau.

DAMON.

Tous vos ajuſtemens effacent ceux des autres,
Et nous voulons avoir votre avis ſur les nôtres.

FLORISE.

Monſieur le Chevalier ne ſe dément en rien,
Et d'un homme agréable a l'air & le maintien.

THÉMIRE.

Ce reproche eſt pour moi d'une nouvelle eſpece.

FLORISE.

Oh! vous vous conduiſez avec beaucoup d'adreſſe,
Et parce que Thémire a pénétré mon cœur,
Vous venez de mon trouble abuſer en vainqueur.
Oui, Monſieur, j'en conviens, j'ai dit que je vous
aime,
Mais je triompherai de ma foibleſſe extrême;
La raiſon reprendra ſes droits ſur mon eſprit,
Je vous rends ce billet que vous m'avez écrit.

THÉMIRE.

Il faudroit, pour bien faire, en pareille aventure,
Que cette lettre-là fût de mon écriture.

FLORISE.

Le détour eſt adroit.

THÉMIRE, *écrivant ſur ſes tablettes.*

Le fait eſt très-certain;
Liſez....

FLORISE.

Mais de Thémire, ô Ciel! voilà la main.

DAMON.

Ah! qu'ai-je fait?

THÉMIRE.

Eh bien, qu'avez-vous à me dire?

FLORISE.

Et c'eſt le Chevalier que j'ai pris pour Thémire.



SCÈNE DERNIERE.

LE CHEVALIER, FLORISE, THÉMIRE, DAMON.

LE CHEVALIER.

C'est lui-même qui vient s'excuſer à vos pieds ;
En liſant dans mon cœur, vous me pardonnerez.

FLORISE.

Un tel piége eſt pour moi la plus cruelle offenſe.

LE CHEVALIER.

C'eſt de ma ſœur & moi la ſeule reſſemblance
Qui nous a ſuggéré notre déguiſement :
Il étoit inventé pour votre amuſement ;
Le haſard en a fait une ſupercherie
Qui m'a fait pénétrer dans votre ame attendrie.

FLORISE.

Vous impoſez encore à ma crédulité.

THÉMIRE.

Je vous ſuis caution de ſa ſincérité.

FLORISE.

Un tel garant peut-il prouver ſon innocence ?
Sans doute vous étiez tous deux d'intelligence :
Mais quand vous auriez eu deſſein de m'abuſer,
Le crime m'eſt trop cher pour ne pas l'excuſer.

DAMON, *à Thémire.*

Tantôt je vous priois de protéger ma flamme ;
Avec intimité je vous montrois mon ame,
En vous reconnoiſſant, je crains votre courroux.

THÉMIRE.

Ne craignez rien, Damon, car j'ai parlé pour vous.

LE CHEVALIER.

Avec notre bonheur que la fête commence,
Et ſur-tout rendons grace à notre reſſemblance.

FIN.

LA
TANTE SUPPOSÉE,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES, ET EN PROSE,
Représentée en Société.



ACTEURS.

CÉLIANTE, Tante de Valere & de Mariane.

MARIANE, } Frere & Sœur.
VALERE, }

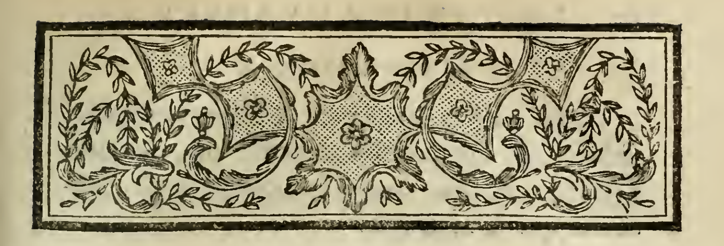
HORTENCE, aimée de Valere.

ALCIDOR, Pere de Valere & de Mariane.

FROSINE, Confidente de Céliante & de Mariane.

La Scène est à Smyrne.

Il est supposé que l'action se passe dans une maison de campagne, près des Fauxbourgs de Smyrne; les modes qu'on y observe des Peuples du Levant dans les habillemens, autorisent le travestissement de Céliante, & lui donnent la facilité, dans un pays où il est inconnu, de passer pour une femme à la faveur de ces habits, qui sont à peu près les mêmes pour les deux sexes.



L A

TANTE SUPPOSÉE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

CÉLIANTE, FROSINE.

FROSINE.

MAIS, Madame, ou Monsieur, ferez-vous durer long-temps cette mascarade?

CÉLIANTE.

Hélas! Frosine, peut-être toute ma vie.

FROSINE.

Ma foi, depuis six mois, vous passez si incontestablement pour Madame votre mere, que j'ai presque oublié que vous êtes vous; peu s'en faut que je ne vous croye elle, avec tout le monde.

CÉLIANTE.

Tu ſais quel enchaînement de circonſtances imprévues m'a fait prendre ce parti; elles me juſtifioient à mes yeux contre la violence de la contrainte que je m'impoſe.

FROSINE.

Vous aimez à faire durer le ſupplice, ſi c'en eſt un.

CÉLIANTE.

Mon étoile l'a voulu : pouvois-je éviter de ſuivre ma mere en ce fatal pays? Son frere Alcidor lui confioit le ſoin de ſa fille, ſes inſtances réitérées la forcerent d'abandonner ſa patrie..... Voyage vraiment funeſte! Ma mere meurt dans la route; j'arrive ſans elle à Smyrne; Alcidor étoit parti pour les Indes, il n'avoit pu nous attendre; je me trouve ſeule chargée d'exécuter les volontés d'un pere, dont les ordres précis interdiſoient à Mariane la vue de tout homme avant l'arrivée de ma mere.

FROSINE.

Vous n'héſitâtes pas, vous prîtes courageuſement le nom & les habits de la défunte, afin de pouvoir donner vos ſoins charitables à ſa niece infortunée; & moi, qui étois la Femme de chambre de madame votre mere, je ſuis devenue la vôtre; &, pour m'élever en dignité, vous m'avez conſtituée Gouvernante de Mademoiſelle Mariane.

CÉLIANTE.

C'étoit l'unique moyen de la voir.

FROSINE.

Aussi vous pénétrâtes dans sa retraite inaccessible.

CÉLIANTE.

Que de graces s'offrirent à ma vue ! que de traits embraserent mon ame, quand les prévenances affectueuses de Mariane cherchoient, disoit-elle, à exciter une tendresse d'où dépendoit son bonheur ! Elle n'y a que trop bien réussi.

FROSINE.

Oui, la curiosité vous inspira cette métamorphose, & l'amour vous la fait conserver ; mais j'espere qu'enfin il vous la fera quitter.

CÉLIANTE.

Je ne sais...

FROSINE.

Que voulez-vous que Mariane fasse d'une tante qu'elle ne regarde que comme sa mere? Il me semble qu'elle s'accommoderoit mieux d'un cousin qu'elle aimeroit comme son amant.

CÉLIANTE.

Je ne suis peut-être que trop intéressé à son erreur.

FROSINE.

Ma foi, vous ne courez pas grand risque : je vous réponds que son cœur est au fait, l'énigme n'est plus que pour son esprit.

CÉLIANTE.

Je lis dans le cœur de Mariane ; mes ſeuls conſeils reglent les mouvemens de ſon ame, c'eſt mon amour qui les dicte ; en elle la nature docile obéit à tous mes déſirs, quoique retenus & déguiſés.

FROSINE.

Je conçois que cela eſt aſſez plaiſant ; mais....

CÉLIANTE.

Mais j'eſpere en la pureté de mes ſentimens ; ma jalouſie n'écarte pas même les amans qui cherchent à lui plaire.

FROSINE.

Vous ne faites pas un grand effort, elle ne les regarde ſeulement pas, elle s'ennuie de tous les plaiſirs que vous lui procurez dans cette maiſon de campagne.

CÉLIANTE.

J'ai du moins réuſſi en engageant Hortence à venir ici ; elle y eſt depuis quatre mois ; Mariane l'aime, & ſe plaît avec elle.

FROSINE.

Elle ſe plaît encore plus avec vous.

CÉLIANTE.

Valere peut faire une diverſion dans l'amitié d'Hortence pour Mariane.

FROSINE.

Oui, ſans doute, Valere eſt ſon amant ; il doit être ſon époux, & cependant n'eſt que ſon pis aller.

CÉLIANTE.

Tu as toujours des idées ſingulieres.

FROSINE.

Pas tant que vous croyez ; Hortence & Mariane s'aiment, à ce que je penſe ; mais il y a une certaine aigreur dans leur commerce, dont vous êtes la cauſe.

CÉLIANTE.

Premiérement, Valere eſt plus aimable que moi, & d'ailleurs elles ne peuvent ſoupçonner qui je ſuis.

FROSINE.

Monſieur, Monſieur, ſur cet article, la ſcience des Docteurs ne vaut pas notre inſtinct : elles parlent de vous ſans ceſſe, vous vantent chacune tour à tour, ſeroient fâchées d'être contredites, & le ſont tout autant de ſe trouver de même avis.

CÉLIANTE.

Vas, tu t'abuſes, Froſine.

FROSINE.

Je ne m'abuſe point ; croyez qu'une Dame, telle que vous, eſt bien capable d'exciter de pareilles émotions ; de jeunes filles ne ſe doutent de rien, mais elles ne s'y trompent guere.

CÉLIANTE.

Mais Hortence aime Valere.

FROSINE.

Elle vous aime peut-être tous les deux ; cette contradiction de ſentimens lui inſpire cette bizarrerie qui étonne : ſon cœur incertain a également envie de rire & de ſoupirer.

CÉLIANTE.

Je veux la décider.

FROSINE.

Ce ſera bien fait. Je voudrois que vous euſſiez été témoin d'une ſcène qui ſe paſſa hier encore à votre ſujet : Valere ſurvint ; ſa préſence, comme il arrive toujours, vous fit tort dans le cœur d'Hortence, & dès-lors Mariane, qui étoit auparavant ſombre & un peu aigre, s'adoucit, s'égaya à meſure que Valere triomphoit.

CÉLIANTE.

C'en eſt fait, je ne balance plus, elle ſe mariera aujourd'hui ; j'ai le conſentement des parens ; Valere en ſera charmé, Mariane le déſire. Mais j'apperçois Mariane & Valere.



SCÈNE II.

SCÈNE II.

MARIANE, VALERE, CÉLIANTE, FROSINE.

VALERE.

DÉCIDEZ, ma tante, une plaiſante diſpute : ma ſœur dit qu'elle vous aime plus que moi, parce qu'elle s'ennuie de tout ; moi, je ſoutiens que je vous aime plus qu'elle, parce que je me réjouis de tous les plaiſirs que vous nous procurez.

MARIANE.

Je ne m'ennuie jamais avec ma tante ; les plaiſirs m'ennuient ſans elle, & Céliante auprès de vous, mon frere, ne paſſe peut-être qu'après les plaiſirs.

CÉLIANTE.

Mes enfans, votre amitié à l'un & à l'autre m'eſt infiniment précieuſe ; je me flatte que vous m'aimez également tous deux chacun à votre maniere.

MARIANE.

O Ciel ! vous l'emportez, mon frere, puiſque Céliante vous égale à moi.

FROSINE.

Mademoiſelle, je ſuis ſûre que votre maniere d'aimer Céliante vaut mieux que celle de Valere.

CÉLIANTE.

Que puis-je faire, belle Mariane, pour vous rendre heureuſe ? Vous êtes jeune, charmante, ſenſible ; peut-être en effet l'amitié ſeule n'eſt point aſſez pour un cœur tel que le vôtre : ſi quelque Amant...

MARIANE.

Non, je ne veux point d'Amant ; l'amour m'eſt odieux.

VALERE.

Je vous dis que ma petite ſœur a la tête tournée, à force de raiſon & d'indifférence.

CÉLIANTE.

Pour vous, Valere, vous êtes bien plus ſage ; vous êtes amoureux.

VALERE.

J'avoue que votre conſentement met le comble à mon bonheur & à mon amour.

CÉLIANTE.

Je ſuis d'accord avec tous les parens de votre maîtreſſe ; mais nous ſommes convenus de conclure aujourd'hui votre mariage : allez les raſſembler, & tout préparer pour votre bonheur.

VALERE.

J'y cours : au moins, ma ſœur, ne ſoyez pas ſi ſérieuſe avec Hortence ; hier encore je vous trouvai prête à vous quereller. Je perds tout mon temps à lui remettre l'eſprit ; il eſt vrai que ſi je me brouil-

lois avec elle, vous auriez peut-être plus de peine à faire mon raccommodement. (*Il sort.*)

CÉLIANTE.

Belle Mariane, je vais de mon côté travailler à finir cette affaire, pour n'avoir à songer uniquement qu'à vous: je veux que nous consultions sérieusement ensemble sur les moyens de fixer votre sort d'une maniere qui vous satisfasse.

MARIANE.

Attachez-le pour jamais à vous; je vous l'ai demandé cent fois, rien ne vous est si aisé.

CÉLIANTE.

Hélas! pas tant que vous le croyez, peut-être.

SCÈNE III.

MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

JE ne vois pas pourquoi ma tante trouve cela si difficile.

FROSINE.

Une jeune fille comme vous, est embarrassante avec une tante comme elle.

MARIANE.

Mais non, Frosine.

FROSINE.

Pardonnez-moi, Mademoiselle.

MARIANE.

Tu ne me comprends pas.

FROSINE.

Ce ſeroit à moi à vous faire ce reproche.

MARIANE.

Tu ne me perſuaderas jamais que ma tante ait raiſon de ſe ſéparer de moi. Que ne ferois-je pas pour elle ? J'étudierois ſes goûts, je tâcherois de les deviner, je les préviendrois peut-être, je ne la quitterois ni jour, ni nuit.

FROSINE.

Ni jour, ni nuit, bon Dieu ! eh, comment entendez-vous qu'on puiſſe dormir auprès de vous ? Moi qui ſuis obligée de coucher dans votre chambre, je n'y ſaurois preſque durer ; vous vous agitez ſans ceſſe, & ſi par haſard le ſommeil ferme vos yeux, vous vous mettez à rêver, & vous parlez tout haut. Il eſt vrai que c'eſt toujours de votre chere tante ; mais cela n'en eſt pas moins incommode. Non, je ne lui conſeillerois jamais de s'y expoſer.

MARIANE.

Froſine, je ſerois ſi ſage ! je reſpecterois ſi bien ſon ſommeil ! j'épierois ſeulement le moment de ſon réveil pour l'embraſſer, pour lui baiſer les mains, pour lui rappeler mille fois que je l'aime.

FROSINE.

Les tantes ne ſont pas faites pour ces petits manéges-là.

MARIANE.

Que peux-tu y trouver à redire? Cela eſt ſi naturel!

FROSINE.

Comme ſi un époux ne l'étoit pas!

MARIANE.

Froſine, tu as entrepris de me déſeſpérer, en me parlant toujours d'un époux; je n'en veux point, je n'en veux point.

FROSINE.

Vous êtes bien réſolue: ah! vous changerez d'avis.

MARIANE.

Jamais; je ſens que mon amitié pour ma tante croîtroit encore, ſi elle pouvoit croître, & qu'elle ne finira jamais.

FROSINE.

Voilà un goût bien vif.

MARIANE.

Eh! comment n'aimeroit-on pas Céliante? elle met tant de naturel dans ſes attentions; elle donne un air d'intérêt aux politeſſes les plus ſimples; vous dit-elle une choſe flatteuſe? on voit dans ſes yeux attendris que ce n'eſt point un compliment; toutes ſes actions ont les nuances du ſentiment le plus tendre; le moindre mot qui ſort de ſa bouche ſemble appartenir à ſon cœur; auſſi cela répond-il tout auſſi-tôt au mien: elle a l'art de choiſir tous les ajuſtemens qui me vont le mieux; en prenant

ſoin de ma figure, on diroit qu'elle ſoutient ſa propre cauſe ; elle paroît s'embellir des louanges qu'on me donne. Ah ! tu conviendras, Froſine, que ce n'eſt point une femme comme une autre.

FROSINE.

Mais, c'eſt un ſort ; votre amie Hortence eſt comme vous ; elle me paroît moins touchée d'amour pour Monſieur votre frere, que d'amitié pour Céliante.

MARIANE.

Tu me rappelles une idée qui me fâche : ce que tu dis eſt vrai ; elle m'impatiente ſouvent à force d'aimer ma tante : de quoi s'aviſe-t-elle ? Céliante ne lui eſt rien.

FROSINE.

Il eſt vrai.

MARIANE.

Il me ſemble pourtant qu'elle l'aimoit davantage avant d'avoir connu mon frere ; mais je ne ſerai point tranquille, ſi elle ne l'épouſe.

FROSINE.

On diroit que vous attendez cet événement pour vivre bien enſemble ; je ne vois pas pourquoi.

MARIANE.

Elle m'inſpire tout à la fois de la tendreſſe & de l'averſion ; elle eſt de même à mon égard.

FROSINE.

Je n'y comprends rien ; mais ſoyez la plus rai-

ſonnable : la voici, tâchez de ne lui pas montrer tant d'humeur.

MARIANE.

Je vais, pour me dépiquer, lui faire compliment ſur ſon mariage.

SCÈNE IV.

MARIANE, FROSINE, HORTENCE.

MARIANE, *avec volubilité.*

HORTENCE, je vous attendois avec la derniere impatience, pour vous féliciter ſur les nouveaux liens qui vont à jamais vous unir. Ce jour tant ſouhaité eſt enfin arrivé. Aujourd'hui vous comblez les vœux de Valere ; tout ſe diſpoſe pour votre hymen ; vous ſerez mariée ce ſoir, Céliante vient de me l'annoncer ; elle a le conſentement de tous ceux dont vous dépendez ; elle ordonne actuellement les préparatifs de la fête, & mon frere eſt allé raſſembler vos parens.

HORTENCE.

Quelle volubilité ! mais, Mariane, vous allez étouffer.

MARIANE.

J'avoue que je ſuis enchantée : permettez-moi, dans les tranſports de la joie que je reſſens, d'aller rejoindre Céliante ; vous ſentez bien que c'eſt à

moi à l'aider dans tous les embarras que cet événement doit lui causer.

HORTENCE.

Vous me paroissez si agitée, que j'espérerois en vain de vous retenir un moment ; je le vois, je n'apprendrai pas de vous, les raisons qui ont pu déterminer si subitement Céliante & mes parens.

MARIANE.

Je vous laisse avec Frosine, qui pourra vous instruire.

SCÈNE V.

HORTENCE, FROSINE.

HORTENCE.

Mais, je ne la reconnois plus ; Frosine, est-ce là cette Mariane que j'ai toujours vue si sombre & si mélancholique ?

FROSINE.

Elle est charmée de votre mariage.

HORTENCE.

Je le vois bien.

FROSINE.

Si vous saviez combien elle vous aime !

HORTENCE.

Mais je ne le vois pas trop.

FROSINE.

Tenez, elle vous aime..... autant que vous l'aimez.

HORTENCE.

Oui, Frosine, nous nous aimons comme on s'aime entre femmes.

FROSINE.

Il me semble pourtant que ce n'est pas tout à fait ainsi que vous aimez Céliante.

HORTENCE.

Ah! j'avouerai qu'elle fait l'exception.

FROSINE.

Hé bien, je pense tout comme vous, & si l'on me donnoit à choisir, en vérité j'aimerois bien autant vivre avec Céliante qu'avec Valere.

HORTENCE.

Ce que je ne comprends pas, c'est que, malgré moi, je suis sérieuse avec Céliante, & je plaisante avec Valere.

FROSINE.

C'est que vous devez l'épouser, & que, pour nous autres filles, le mariage est toujours plaisant.

HORTENCE.

C'est-à-dire, il commence par être plaisant; mais explique-moi, si tu le peux, pourquoi Céliante me plaît & m'attriste.

FROSINE.

Il y a dans le monde des choſes bien ſingulieres.

HORTENCE.

L'amitié en eſt du nombre ; dans cette maiſon-ci elle fait rêver.

FROSINE.

Au lieu qu'ailleurs elle fait bâiller.

HORTENCE.

Je ris avec mon Amant, & je ſoupire avec mon Amie ; cela eſt tout à fait inconcevable.

FROSINE.

Voilà préciſément ce que Mariane trouve fort mauvais.

HORTENCE.

Mais, pourquoi ?

FROSINE.

C'eſt qu'elle ne veut pas apparemment que ſon frere ſoit un mari pour rire.

HORTENCE.

Valere, quoique ſérieux, m'amuſe ; Céliante, quoiqu'enjouée, m'occupe.

FROSINE.

Cela a l'air d'un contreſens, n'eſt-il pas vrai ?

HORTENCE.

C'eſt au moins une inconſéquence.

FROSINE.

Allez, allez, pas tant que vous l'imaginez : mais je vois votre Amant ; je lui laiſſe le ſoin de vous donner toutes ces explications.

HORTENCE.

J'aimerois mieux les demander à Céliante.

FROSINE.

Je conçois que vous l'aimez mieux que Valere ; mais croyez cependant que Valere vaut mieux que rien : je vais rejoindre ma Maîtreſſe qui peut avoir beſoin de moi.

SCÈNE VI.

VALERE, HORTENCE.

VALERE.

ENFIN, belle Hortence, ce jour met le comble à ma félicité ; mes parens veulent bien hâter notre mariage ; il eſt fixé pour ce ſoir.

HORTENCE.

Ah, ah ! cela eſt plaiſant.

VALERE.

Comment, plaiſant ! Je ne m'attendois pas à cette réponſe.

HORTENCE.

Aimeriez-vous mieux que cela me parût triſte ?

VALERE.

En vérité, Hortence.....

HORTENCE.

Je ſais que le mariage eſt une affaire ſérieuſe, ſur-tout quand l'époux eſt ſérieux; mais les femmes ſouvent en font une affaire fort gaie.

VALERE.

Je les blâme très-fort.

HORTENCE.

Voudriez-vous que du jour que l'on ſe marie on ſe mît en petit deuil, en attendant que l'on fût veuve? Monſieur, le mariage eſt un bonheur, il doit rendre gai.

VALERE.

Non, le bonheur ne fait pas rire, il rend content.

HORTENCE.

Qu'en ſavez-vous?

VALERE.

C'eſt que je vous vois cet air ſerein avec ma tante.

HORTENCE.

Je voudrois vous le voir avec moi.

VALERE.

Un ſeul de vos regards me le donneroit.

HORTENCE.

Point du tout; lorſque je vous regarde, vous me

ſaites des yeux mourans; quand je regarde Céliante, les ſiens deviennent étincelans.

VALERE.

Il eſt certain que vous l'aimez mieux que moi.

HORTENCE.

Pour vous parler franchement, je crois que ſi j'étois toujours avec elle, je me paſſerois fort bien de mari.

VALERE.

Hortence, Hortence! vous n'avez point l'idée de ce que c'eſt que l'amour.

HORTENCE.

Ah! que ſi, je m'en doute un peu: je fais une grande différence d'un ſoupirant & d'un Amant; j'aime aſſez l'un, & je fuis l'autre. Un ſoupirant eſt un être gauche, entrepris, tranſi, qui contemple ſans ceſſe, & qui ennuie en contemplant; s'il profere deux mots, c'eſt pour faire des ſermens, & cela d'un ton ſi triſte, d'un air ſi fade, qu'on l'en dégageroit volontiers dans l'inſtant même qu'il les prononce. Il ne ſort de ſa langueur que pour vous rendre de petits ſoins. Ah! je trouve qu'un homme qui affecte tant de miſeres, eſt à faire périr. Un Amant prouve ſon amour ſans en prononcer le nom; ſeulement il vous aveugle: au lieu de vous louer, il étudie, il devine les goûts, les caracteres, les inclinations de ce qu'il aime; il les donne comme les ſiens, il fait croire que dans ce qu'il fait, il y a

plus de conformité que de complaiſance; peu à peu il vous attache, vous intéreſſe, enfin vous fait éprouver qu'il a touché le cœur, quand on ne le ſoupçonnoit que de vouloir plaire à l'eſprit.

VALERE.

Hortence, vos lumieres m'étonnent; les tenez-vous de ma tante?

HORTENCE.

Oui, je lui ai cette grande obligation.



SCÈNE VII.

FROSINE, HORTENCE, VALERE.

FROSINE.

Mademoiselle, je viens vous avertir que Céliante parle de retourner dans ſes Terres.

HORTENCE.

Comment ! Céliante nous quitteroit ; & que deviendroit donc Mariane ?

FROSINE.

Il eſt vrai que Céliante eſt bien néceſſaire à ſon éducation.

HORTENCE.

Il faut l'empêcher de partir, il le faut abſolument : Valere joignez-vous à moi, croyez que je vous eſtime, que je fais cas de vous, & que je prendrai avec plaiſir pour époux quelqu'un dont je veux faire mon ami.

VALERE.

Charmante Hortence, vous diſſipez mes alarmes, & je vais faire mon poſſible pour prévenir les vôtres.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

CÉLIANTE, VALERE.

CÉLIANTE.

Enfin, mon départ eſt différé, Hortence & Mariane l'ont obtenu de moi, mon cher neveu; vous n'en paroiſſez pas auſſi content qu'elles.

VALERE.

C'eſt qu'il n'y a que l'extravagance qui puiſſe être comparée à leur contentement; je vous aime beaucoup, mais c'eſt avec beaucoup de raiſon.

CÉLIANTE.

Pour moi, je ne ſais rien de ſi raiſonnable que d'aimer à la folie.

VALERE.

Je ne le croyois pas.

CÉLIANTE.

Il faut en toutes choſes chercher le degré d'excellence, & lorſqu'il s'agit d'aimer, c'eſt la folie qui en fait la perfection.

VALERE.

VALERE.

Vous devez trouver ces Demoiſelles bien parfaites ?

CÉLIANTE.

Auſſi ſont-elles parvenues à me faire reſter.

VALERE.

Vos affaires en ſouffriront peut-être.

CÉLIANTE.

On n'en a de vraiment importantes que dans l'endroit où l'on eſt aimé.

VALERE.

C'eſt-à-dire qu'Hortence eſt votre homme d'affaires.

CÉLIANTE.

Mais, en vérité, mon neveu, je crois que vous êtes jaloux de moi.

VALERE.

Je le ſerois certainement, ſi je ne ſavois pas que vous êtes ma tante.

CÉLIANTE.

Où prenez-vous, je vous prie, toutes ces rêveries?

VALERE.

Il n'y a pas le ſens commun, je l'avoue; mais Hortence me parle de vous avec une vivacité qui m'étonne : là, parlez-moi en conſcience, ne ſeriez-vous pas mon oncle ?

CÉLIANTE.

La tête vous tourne abſolument.

VALERE.

Dites plutôt à Mariane, & tout au moins à votre chere Hortence. Ne ſe ſont-elles pas piquées pluſieurs fois à votre ſujet, comme ſi c'étoient deux rivales? Ma ſœur même quelquefois me cherche querelle à moi, ſur les bontés que vous me témoignez; cela eſt ſans exemple; mais je vous l'abandonne, elle eſt ſans reſſource. Je n'en fais pas de même à l'égard d'Hortence, je vous prie de lui faire entendre raiſon.

CÉLIANTE.

Elle l'entendra, ſi vous la lui faites perdre.

VALERE.

Elle aimera mieux que vous vous en chargiez.

CÉLIANTE.

Vous êtes injuſte; je vous ſoutiens qu'elle vous aime.

VALERE.

Elle me le dit avec tant de flegme, que cela prend l'air d'une maxime plus que d'un ſentiment.

CÉLIANTE.

Et vous, vous avez l'air d'un Précepteur plutôt que d'un Amant. Songez que votre pere a donné l'ordre, en nous quittant, de vous chercher un bon parti. Hortence vous convient, & quand elle ne

vous aimeroit pas éperduement, il n'en faudroit pas moins l'époufer : voulez-vous être auffi délicat dans le choix d'une femme, que dans celui d'une maîtreffe ?

VALERE.

Mais fi elle ne m'aime pas ?

CÉLIANTE.

Elle vous aimera : une jeune fille fort du Couvent, époufe un homme qu'elle n'a jamais vu ; au bout de huit jours elle en eft amoureufe ; il faut que le mariage foit une bonne chofe : Hortence vient, évitez-la, & laiffez-moi le foin de vos intérêts ; vous gâteriez tout avec votre air de héros de Roman.

VALERE.

Elle m'apperçoit.

CÉLIANTE.

Eh ! tant mieux ; faites-lui une révérence froide, & fortez fans rien dire.



SCÈNE II.

HORTENCE, CÉLIANTE.

HORTENCE.

COMMENT donc? Voilà de la dignité.

CÉLIANTE.

C'eſt qu'il prétend que vous en mettez beaucoup dans la façon dont vous l'aimez ; il eſt piqué, mais le dépit eſt un hommage.

HORTENCE.

Ah! qu'il garde ſon hommage, ſon cœur & ſa main pour une autre, je n'en mourrai pas de chagrin.

CÉLIANTE.

Vous manquerez donc l'occaſion de devenir ma niece?

HORTENCE.

Je ſerois cependant charmée de vous être quelque choſe.

CÉLIANTE.

Cela eſt très-poſſible.

HORTENCE.

J'eſtime Valere, & l'on dit que l'eſtime eſt de l'amour, en fait de mariage.

CÉLIANTE.

Mais oui, l'on en peut tirer parti, lorſque l'on

vit ensemble, & je vous saurois un gré infini d'avoir pour Valere un goût plus décidé.

HORTENCE.

Ainsi pour être aimée de vous, je dois donner mon cœur tout entier à un autre.

CÉLIANTE.

L'amour peut occuper un cœur, sans nuire à l'amitié.

HORTENCE.

C'est tout le contraire ici, l'amitié y nuit à l'amour.

CÉLIANTE.

Il y a de la bizarrerie dans cette façon de penser.

HORTENCE.

Il y en a tout autant dans la vôtre : vous voulez, par exemple, me marier, parce que vous souhaitez, dites-vous, mon bonheur; vous désirez celui de Mariane plus vivement encore, & cependant vous ne vous souciez pas de lui donner un mari.

CÉLIANTE.

Que dites-vous ? C'est précisément le plus ardent de mes souhaits, c'est ce que j'ose exiger d'elle.

HORTENCE.

Non, vous ne l'y contraindrez pas, si elle s'obstine à vous refuser.

CÉLIANTE.

Comptez que je renoncerai au plaisir de la voir, si aujourd'hui elle ne me donne cette satisfaction.

HORTENCE.

Voilà qui eſt trop plaiſant; aujourd'hui vous voulez que Mariane ſoit mariée.

CÉLIANTE.

Je le veux, je l'exige avec paſſion, aujourdhui; n'en doutez pas.

HORTENCE.

Je vois bien qu'il faut qu'on vous obéiſſe.

SCÈNE III.

CÉLIANTE, HORTENCE, MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

Quoi! ma tante, toujours Hortence avec vous! jamais Hortence avec mon frere!

CÉLIANTE.

Hortence me répétoit qu'elle étoit prête à aſſurer ſon bonheur.

MARIANE.

Ah! j'en ſuis ravie, j'en ſuis enchantée.

HORTENCE.

J'apprends auſſi avec joie, eh, quelle joie! que vous vous mariez ce ſoir même.

MARIANE.

Moi! . . . . .

HORTENCE.

Rien n'est si sûr ; à mon tour je vous en fais mon compliment, & de tout mon cœur.

MARIANE.

Voilà une plaisanterie. . . . .

HORTENCE.

Que vous trouvez bien mauvaise ; vous avez tort : c'est une vérité des plus incontestables ; demandez-le à Madame votre tante.

CÉLIANTE.

Ah ! c'est une affaire entre Mariane & moi.

MARIANE.

Mademoiselle Hortence a toujours la fureur de se mêler de tout. Laissez-nous.

HORTENCE.

Pour vous punir, il me prend envie de rester.

MARIANE.

Eh bien, restez, Mademoiselle ; mais ma tante ne me dira rien.

CÉLIANTE.

Il est vrai qu'il y a certains secrets de famille. . . .

HORTENCE.

Je les respecte, & ma réserve ne vient que du désir que j'ai de ne pas vous déplaire.



SCÈNE IV.

CÉLIANTE, MARIANE.

MARIANE.

Mais, peut-on rien comprendre au galimatias offenſant qu'elle nous fait? Ne trouvez-vous pas, comme moi, ma tante, qu'elle a des charmes & des graces inſupportables?

CÉLIANTE.

Pourquoi dites-vous cela? Elle conſent à tout ce que nous déſirons.

MARIANE.

Elle a bien fait; ſi ſon caprice eût duré plus long-temps, je vous aurois priée, ma tante, de la renvoyer à ſes parens: oh! elle auroit mis le déſordre dans cette maiſon.

CÉLIANTE.

Vous prenez auſſi toujours avec elle des partis violens.

MARIANE.

Des partis violens! n'eſt-elle pas bien à plaindre d'épouſer mon frere?

CÉLIANTE.

Non, ſans doute, & elle n'aura pas lieu, je crois, de s'en repentir. Je vous répéterai les mêmes diſcours que je lui ai tenus. Souvent une fille à ſon

âge & au vôtre, doit ſonger à s'établir, c'eſt même une reſſource pour ſa vertu.

MARIANE.

Je n'ai, je penſe, rien de commun avec elle.

CÉLIANTE.

La même bienſéance & la même néceſſité.

MARIANE.

Mais, ma tante, Hortence m'a donc dit vrai? Oh! mon Dieu, que je la hais! cette petite fille m'a toujours joué les tours les plus ſanglans.

CÉLIANTE.

Seroit-ce d'épouſer votre frere?

MARIANE.

Eh! non .... mais, encore un coup, quelle liaiſon y a-t-il de ſon mariage avec le mien?

CÉLIANTE.

Il eſt temps, belle Mariane, de fixer votre état: non, ce n'eſt point aſſez des dehors d'une languiſſante amitié; ce culte modéré ne répond pas à l'excès de vos charmes, & aux tranſports qu'ils inſpirent. Vous devez être aimée d'un amour dont on s'honore, d'un amour le plus violent & le plus paſſionné.

MARIANE.

Moi, ma tante!

CÉLIANTE.

On ne doit pas moins à vos graces qu'à vos ſen-

timens. Le cœur d'un mari, d'un homme amoureux & aimé, peut ſeul vous rendre cet hommage, ſeul digne de vous : vous ſerez heureuſe alors, ma chere Mariane.

MARIANE.

Le pouvez-vous penſer ? ô Dieu !

CÉLIANTE.

Vous goûterez enfin vous-même ce charme que vous inſpirez ; ce charme ſe répandra ſur toutes vos actions, & dans tous les momens de votre vie les careſſes les plus tendres ſeront l'expreſſion ſenſible & enflammée des ſentimens nouveaux qui ne ſont pas encore développés dans votre ame; en vain, chere Mariane, je me haſarde à vous en donner une ſi foible idée.

MARIANE.

Eh ! ma chere tante, je goûte avec vous ce bien ſi précieux ; j'éprouve en vous aimant mille fois plus de bonheur que vous ne m'en promettez ; vous ſeule pouvez combler mes vœux.

CÉLIANTE.

Non, vous ſerez épouvantée, Mariane, de la vie imparfaite que vous aurez paſſée juſqu'à l'inſtant heureux, où, toute entiere à votre Amant, vous vous avouerez à vous-même que vous avez langui, que vous n'avez pas vécu réellement avant de le connoître, avant de lire dans ſes yeux votre bonheur & le ſien.

MARIANE.

O Ciel! . . . . . .

CÉLIANTE.

Oui, vous avez un Amant, ma chere Mariane; j'ose assurer qu'il est digne de vous par l'excès de sa passion; mais vous ne pourrez jamais le connoître, si vous ne renoncez à la langueur de cette impuissante amitié.

MARIANE.

Mariane, renoncer à vous aimer! Ah! ma tante, que me proposez-vous?

CÉLIANTE.

Ce que je désire passionnément.

MARIANE.

Ah! que peut vous faire le bonheur d'un Amant? l'amour à moi m'est inutile.

CÉLIANTE.

Il est le bien suprême de tous les êtres, il en est le soutien, le conservateur, le dieu charmant. C'est par lui que tout respire, que tout s'embellit; ses feux délicieux animent & perpétuent la nature; il est le lien, le terme & le chef-d'œuvre de tous les sentimens du cœur; la froide amitié n'offre que des douceurs imparfaites, l'ame ne peut être parfaitement remplie que par l'amour.

MARIANE.

Ma tante, vous ne seriez plus toute à moi, & je ne serois plus toute à vous.

CÉLIANTE.

Belle Mariane, cet Amant que je vous offre, c'eſt un autre moi-même; il brûle en ſecret pour vous des feux les plus tendres & les plus ardens; il eſt prêt à mourir du ſilence fatal que ſon reſpect impoſe à ſon amour.

MARIANE.

Comme vous me baiſez les mains en me parlant de ſon reſpect!

CÉLIANTE.

Imaginez-vous que c'eſt lui.

SCÈNE V.

FROSINE, MARIANE, CÉLIANTE.

FROSINE.

JE viens vous annoncer une grande nouvelle; Monſieur votre pere eſt arrivé des Indes.

MARIANE.

J'en ſuis comblée de joie.

CÉLIANTE, *bas à Froſine.*

J'en ſuis au déſeſpoir.

MARIANE.

Ma chere tante, volons nous jeter dans ſes bras.

FROSINE, *bas à Céliante.*

Tâchez de l'eſquiver.

CÉLIANTE.

Ma niece, je veux vous prévenir.

MARIANE.

Non, mon empressement l'emportera sur le vôtre.

FROSINE.

Sortons vîte de ce côté, il vient par l'autre.

SCÈNE VI.

ALCIDOR, MARIANE.

ALCIDOR.

AH ! ma chere fille, que je sens de joie à vous revoir !

MARIANE.

Mon pere, ah ! mon pere, que ces embrassemens sont doux ! j'ai prévenu ma tante ; elle enviera bien mon sort.

ALCIDOR.

Ne troublons point ces instans d'alégresse par un souvenir douloureux ; ne parlons pas de votre tante.

MARIANE.

Comment ! auroit-elle eu le malheur de vous déplaire ?

ALCIDOR.

Hélas ! si cela étoit, je la regretterois moins.

MARIANE.

Je ne vous conçois pas, mon pere.

ALCIDOR.

Qu'elle vous auroit aimée, ſi elle vous eût connue !

MARIANE.

Voilà préciſément ce qui eſt arrivé; elle m'aime à l'excès, mais je l'aime davantage.

ALCIDOR.

Vous n'y penſez pas, ma fille, ma ſœur eſt morte depuis trois mois.

MARIANE.

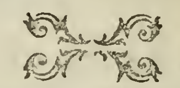
Ma tante eſt morte ! elle eſt ici, elle y jouit d'une ſanté parfaite, elle fait tout notre bonheur par les plaiſirs qu'elle nous procure : nous nous diſputons à qui s'aimera le plus ; ſûrement c'eſt moi qui l'emporte ; elle eſt riante, jeune & fraîche.

ALCIDOR.

Il eſt vrai qu'elle n'étoit pas vieille, mais elle avoit quelque quinze ans plus que moi.

MARIANE.

Mon pere, permettez-moi de vous dire que vous avez l'air d'être ſon oncle.



SCÈNE VII.

VALERE, HORTENCE, MARIANE, ALCIDOR.

VALERE.

Mon pere, j'apprends votre arrivée, & je ne perds pas un moment pour venir vous embraſſer, & vous préſenter votre bru.

ALCIDOR.

Comment, vous êtes marié ſans mon conſentement !

HORTENCE.

Pourriez-vous m'en ſoupçonner, Monſieur ? Quoique Valere ſoit aimable, je n'ai promis, de concert avec mes parens, de lui donner ma main que preſſée par votre ſœur, qui a toujours agi en votre nom.

ALCIDOR.

Enfin, c'eſt votre fureur à tous de ſoutenir que ma ſœur eſt vivante.

VALERE.

En pouvez-vous douter ?

ALCIDOR.

Froſine m'a mandé qu'elle n'étoit plus.

MARIANE.

Froſine eſt ici avec elle.

ALCIDOR.

Froſine eſt ici ! & pourquoi ne puis-je parvenir à voir l'une des deux ?

MARIANE.

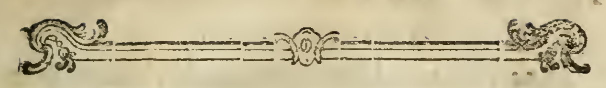
Elles vous cherchent, mon pere.

ALCIDOR.

Il faut abſolument que je les trouve ; je crains fort que vous n'en ſoyez tous les dupes, & que vous n'ayez reçu ici deux aventurieres.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.



ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

HORTENCE, VALERE, ALCIDOR.

ALCIDOR.

COMMENT ! elle ne veut pas me voir, elle s'enferme à clef dans sa chambre, elle ne me répond point, & vous me soutiendrez que c'est ma sœur ! C'est faire à son frere une jolie réception.

HORTENCE.

Monsieur, tout est bien changé depuis votre départ ; voilà comme à présent les freres & les sœurs se reçoivent.

ALCIDOR.

Eh bien, moi, je veux la voir une fois seulement, pour lui montrer comme ils se congédient.

VALERE.

Je puis vous assurer, mon pere, qu'elle a pour vous des sentimens bien tendres.

ALCIDOR.

Il y paroît vraiment : est-ce là la façon dont votre sœur vous aime ? elle n'est pas gênante.

HORTENCE.

Je ne puis pas diſconvenir que la choſe ne ſoit un peu ſinguliere; mais il n'en eſt pas moins vrai que c'eſt Madame votre ſœur.

ALCIDOR.

Savez-vous bien, ma chere belle-fille, que vous me feriez ſortir des bornes de ma douceur naturelle? Je vous dis, je vous ſoutiens, je vous répete, que je ſuis certain que ma ſœur n'exiſte plus; Froſine me l'a mandé, poſitivement mandé.

VALERE.

Je la vois; elle va vous répondre elle-même.

SCÈNE II.

FROSINE, VALERE, HORTENCE, ALCIDOR.

ALCIDOR.

AH! vous voilà, Mademoiſelle Froſine; dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi ma ſœur n'eſt pas morte?

FROSINE.

Monſieur, c'eſt qu'elle eſt polie, & ſe feroit une peine de paſſer avant vous.

ALCIDOR.

Mais, voici votre lettre qui m'a marqué le contraire.

FROSINE.

Il eſt vrai, Monſieur; j'y ai été bien trompée.

ALCIDOR.

Voyons, tâchez, ſi vous pouvez, de me débrouiller ce myſtere; il y a certainement de la friponnerie là-deſſous.

FROSINE.

Monſieur, ſi c'eſt une friponnerie que de n'être pas morte, vous n'êtes donc pas un honnête homme?

VALERE.

Froſine, vous vous oubliez.

HORTENCE.

Il eſt vrai que la réplique eſt plus conſéquente que reſpectueuſe.

ALCIDOR.

Ne nous écartons pas: quel étoit votre objet en m'écrivant cette lettre?

FROSINE.

Hélas! Monſieur, dans ce moment critique j'étois dans la bonne foi: Madame votre ſœur tomba dans une foibleſſe ſi exceſſivement longue, que je la crus perdue; la connoiſſance ne lui revint que dix-huit heures après; c'eſt alors que je vis que les foibleſſes ne font pas mourir les femmes.

ALCIDOR.

Mais d'où lui vient cette obſtination à ne pas me voir?

FROSINE.

C'eſt encore une foibleſſe ; Madame votre ſœur y a toujours été fort ſujette ; la joie de votre retour l'a tellement ſuffoquée, qu'elle s'eſt évanouie. Vous ſentez bien qu'il n'eût pas été décent qu'elle vous eût vu ſans vous reconnoître.

ALCIDOR.

Elle eſt donc mieux, puiſque vous l'avez laiſſée ?

FROSINE.

Mademoiſelle Mariane l'a tirée d'un état ſi fâcheux. Vous ſavez leur union, & cette niece-là eſt pour ſa tante un ſouverain ſpécifique.

ALCIDOR.

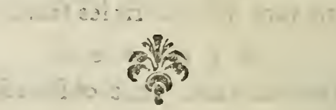
Oh ! corbleu, il ne ſera pas dit que ma fille aura plus de privilége que moi ; il y a dans tout ceci des choſes inconcevables, & que je crains de concevoir.

FROSINE.

Vous n'êtes cependant pas ſujet à cela, Monſieur.

ALCIDOR.

Je n'entends point raiſon : Hortence, Froſine, & vous, mon fils, venez tous avec moi : oh ! oh ! on verra que je ſuis le maître.



SCÈNE III.

MARIANE, ACTEURS PRÉCÉDENS.

MARIANE.

Mon pere, je venois. . . . .

ALCIDOR.

Vous veniez, vous veniez; je ne me ſoucie pas d'être inſtruit pourquoi vous venez; je voudrois plutôt ſavoir pourquoi vous vous en êtes allée.

MARIANE.

Qui peut donc ſi fort vous fâcher, mon pere?

ALCIDOR.

Comment! qu'eſt-ce qui peut me fâcher? Croyez-vous qu'il ſoit bien agréable pour moi que vous ayez de la préférence pour ma ſœur, quand elle ſe trouve mal?

MARIANE.

Mais, mon pere, elle ne s'eſt point trouvée mal.

ALCIDOR.

Elle ne s'eſt point évanouie?

MARIANE.

Aſſurément, je ne l'ai pas quittée.

ALCIDOR.

Froſine vous fait des ſignes.

FROSINE.

Monſieur, c'eſt que Mademoiſelle votre fille craint de vous alarmer. Je vais ſavoir par moi-même ce qui en eſt.

ALCIDOR.

Ah ! vous ne m'échapperez pas.

FROSINE.

Ah ! je tombe en foibleſſe.

ALCIDOR.

Bon ! bon ! c'eſt par malice qu'elle perd la parole.

HORTENCE.

Le même principe la lui rendra peut-être.

MARIANE.

Froſine ! Froſine ! elle ne m'entend pas.

VALERE.

Je ne ſens pas ſon pouls ; je vais l'emporter promptement dans la chambre de ma tante.

SCÈNE IV.

MARIANE, HORTENCE, ALCIDOR.

MARIANE.

MON pere, je voudrois bien vous voir avec l'eſprit plus calme ; votre retour eſt un vrai jour de fête, & vous ne me regardez que d'un œil ſévere ; vous ne me parlez que d'un ton rigide ; vous ſavez cependant combien votre tendreſſe m'eſt chere.

ALCIDOR.

Eh bien, Mademoiſelle !

MARIANE.

Mademoiſelle ! cette expreſſion effarouche mon cœur : pourquoi ne me pas appeler votre fille ? Ce nom m'eſt ſi doux & ſi tendre ! c'eſt un bienfait dans la bouche d'un pere.

ALCIDOR.

Vous me touchez, ma fille ; je vois que vous m'aimez, & je me flatte que lorſque je marie mon fils avec Hortence, vous mettrez le comble à ma joie en devenant l'épouſe de mon neveu.

MARIANE.

Vous m'avez toujours écrit que vous aviez un neveu, & je ne puis pas le croire depuis que je connois ma tante.

ALCIDOR.

Oh ! vous verrez que vous ſavez cela mieux que moi : mais, malgré ce que vous en penſez, je vous apprends que j'ai un neveu ; eh ! qui eſt-ce qui n'en a pas ?

MARIANE.

Je ne ſais, mon pere, mais je me ſens une répugnance extrême pour épouſer mon couſin.

HORTENCE.

En effet, j'ai remarqué que ces mariages-là ne réuſſiſſent jamais.

ALCIDOR.

On n'étoit pas ſi ſcrupuleux dans l'enfance du monde.

MARIANE.

Depuis ce temps, mon pere, tout s'eſt bien perfectionné.

ALCIDOR.

C'eſt en effet une belle perfection qu'un mal de plus qu'on a imaginé : mais cela revient au même avec une diſpenſe.

MARIANE.

Mon pere, ſi la choſe eſt mal par elle-même, il me ſemble qu'une diſpenſe n'en peut pas faire un bien.

ALCIDOR.

Il faut pourtant que vous ayez la bonté de faire comme ſi ç'en étoit un.

HORTENCE.

Mais, Monſieur, je croyois que vous n'aviez jamais eu qu'une ſœur ?

ALCIDOR.

Eh bien! ſans doute; qu'eſt-ce que cela prouve ?

MARIANE.

Cela ne prouve qu'une choſe, mon pere; c'eſt que vous ne pouvez pas avoir un neveu.

ALCIDOR.

Ah! ah! voici du nouveau; vous m'allez ſoute-

nir à préſent que je n'ai pas un neveu : mais, en vérité, on extravague ici, & tout le monde s'eſt donné le mot pour me mettre en fureur.

HORTENCE.

Mais ce neveu-là n'a donc, Monſieur, que trois ou quatre ans au plus ?

ALCIDOR.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

MARIANE.

Mon pere, c'eſt que ma tante n'en a guere que dix-ſept ou dix-huit.

ALCIDOR.

Et de qui diable eſt-elle donc fille ? Il y a vingt-cinq ans que j'ai perdu & mon pere & ma mere.

MARIANE.

Ah ! que dites-vous là ? Vous commencez à m'inquiéter.

ALCIDOR.

Il n'y a rien de plus étrange que ce qui ſe paſſe dans ma maiſon ! mais on ne me jouera pas, on ne me trompera pas impunément : je ne me connois plus ! je ſuis hors de moi-même ! je vais chercher votre pretendue tante ; je veux en avoir raiſon, & je la ferai pendre ſi elle n'eſt pas ma ſœur.



SCÈNE V.

FROSINE, MARIANE, HORTENCE, ALCIDOR.

FROSINE.

JE viens ici, Monſieur, de la part de Madame votre ſœur; elle vous demande un entretien particulier.

ALCIDOR.

Ah ! Mademoiſelle Froſine eſt donc tirée de ſon évanouiſſement ?

FROSINE.

Oui, Monſieur, & plus heureuſement que je n'aurois oſé l'eſpérer. Que dirai-je à ma Maîtreſſe ?

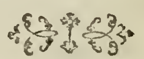
ALCIDOR.

Que je l'attends ; qu'elle vienne, & qu'elle n'a qu'à prendre garde à la figure qu'elle aura.

FROSINE.

Mais, Monſieur, ſi par haſard elle en avoit changé, croyez-vous que vous feriez ſi mal de ſuivre ſon exemple ?

(Elle ſort.)



SCÈNE VI.

ALCIDOR, MARIANE, HORTENCE.

ALCIDOR.

L'INSOLENTE! elle a bien fait de s'échapper.

MARIANE.

Eh bien, mon pere, vous voyez pourtant que c'eſt ma tante.

ALCIDOR.

C'eſt ce que je ne vois pas encore.

MARIANE.

Ah! c'eſt vraiment de toutes les tantes la meilleure, & la plus aimée.

HORTENCE.

Moi, qui vous parle, j'en ai trois, il n'y en a pas une pour laquelle je ſente ce que j'ai d'abord ſenti pour la vôtre.

ALCIDOR.

Et ſi par haſard elle ne l'étoit pas, que diriez-vous?

HORTENCE.

Alors, je dirois qu'elle eſt peut-être quelque choſe de mieux.

MARIANE.

Il eſt vrai qu'elle eſt trop aimable pour n'être pas quelque choſe de fort bon.

ALCIDOR.

Toutes ces ſornettes-là ne ſervent qu'à m'impatienter : retirez-vous toutes les deux.

HORTENCE, *en s'en allant.*

Traitez-là poliment, Monſieur.

MARIANE, *en s'en allant.*

Faites-lui bien des amitiés, mon pere.

SCÈNE VII.

ALCIDOR, *ſeul.*

CETTE prétendue ſœur leur a tourné la tête; de mon temps elle ne l'avoit tournée qu'à ſon mari, à force de le contrarier.



SCENE VIII.

CÉLIANTE, FROSINE, ALCIDOR.

CÉLIANTE.

Monsieur, je viens vous conjurer de ne me pas perdre ; mon ſort eſt entre vos mains.

ALCIDOR.

Qui êtes-vous, Madame ? je ne vous connois point.

FROSINE.

Monſieur, c'eſt Madame votre ſœur.

ALCIDOR.

Comment ! c'eſt vous qui avez la hardieſſe de vous donner ici pour ma ſœur ! qui vous êtes introduite dans cette maiſon ! que j'y trouve impatroniſée ! toutes les têtes y ſont renverſées, & c'eſt votre ouvrage ! je ſavois bien que vous étiez une franche aventuriere.

CÉLIANTE.

Monſieur. . . . .

ALCIDOR.

Qui êtes venue ici pour ſurprendre ma fille !

CÉLIANTE.

Daignez m'entendre. . . .

ALCIDOR.

Pour tromper mon fils!

CÉLIANTE.

Mais.....

ALCIDOR.

Pour les voler, peut-être!

CÉLIANTE.

Un mot.

ALCIDOR.

Je vais vous mettre entre les mains de la Justice.

CÉLIANTE.

De grace. . . . .

ALCIDOR.

Je ne vous en ferai point; je prétends vous faire connoître.

CÉLIANTE.

Et c'est tout ce que je demande : mais vous ne voulez pas m'entendre.

ALCIDOR.

Eh bien! voyons, parlez, je vous écoute; je suis la douceur même.

CÉLIANTE.

Je commence par vous avouer que votre sœur est morte.

ALCIDOR.

Par conséquent vous ne vous êtes servie de son nom que pour venir ici abuser toute une famille

respectable, qui a fourni des Jurats à la ville de Bordeaux, & parmi lesquels il y en avoit un que l'on chargeoit toujours de porter la parole.

FROSINE.

Ah! vous tenez de lui, Monsieur.

ALCIDOR.

Qui peut vous attirer ici? voyons, expliquez-vous.

CÉLIANTE.

L'honneur seul de votre alliance.

ALCIDOR.

Ah! j'entends; vous êtes la Maîtresse de mon fils, & vous êtes ici de concert avec lui: qu'on le fasse venir tout à l'heure: oh! pour le coup je suis poussé à bout.

CÉLIANTE.

Ah! Monsieur, comment cette idée peut-elle vous venir? Votre fils est amoureux d'Hortence.

ALCIDOR.

Que venez-vous donc faire?

FROSINE, *à part.*

Pas tout ce qu'il voudroit.

CÉLIANTE.

Vous avez un neveu, Monsieur.

ALCIDOR.

C'est-à-dire, que c'est lui que vous voulez épouser. Je vous avertis que j'aime beaucoup ce neveu,

quoique je ne l'aye jamais vu; je ne ſais pas ſi c'eſt un bon ſujet, mais il eſt riche; je veux réunir ſon bien & le mien, par conſéquent je prétends qu'il épouſe ma fille, & non pas vous.

CÉLIANTE.

Quand vous ſaurez qui je ſuis. . . .

ALCIDOR.

C'eſt bien ce que je prétends, afin de vous traiter comme vous le méritez; après quoi j'aurai grand ſoin de vous chaſſer.

FROSINE.

Monſieur, je vous déclare que Mademoiſelle & votre neveu ſont inſéparables.

ALCIDOR.

Oh! nous verrons cela.

CÉLIANTE.

Il eſt vrai que ſi vous ne voulez pas que je demeure ici, votre neveu n'y paroîtra jamais.

ALCIDOR.

Eh bien, je vous donne encore vingt-quatre heures, mais à condition que vous déterminerez ma fille à devenir l'épouſe de mon neveu.

CÉLIANTE.

Je vous en remercie, mon oncle.

ALCIDOR.

Ah! ah! n'allez-vous pas me dire à préſent que vous êtes ma niece?

CÉLIANTE.

CÉLIANTE.

Et non vraiment, c'eſt moi qui ſuis votre neveu.

ALCIDOR.

Comment! mon neveu chez moi ſans que je le ſache, & déguiſé en fille, dans le temps que j'ai défendu qu'aucun homme fût introduit ici!

FROSINE.

C'eſt pour cela qu'on s'eſt mis en femme.

CÉLIANTE.

Si vous connoiſſiez mon reſpect pour Mariane!

ALCIDOR.

Vraiment, vraiment, ce reſpect-là aura fait de belle beſogne, à ce que j'imagine!

FROSINE.

Je n'ai point quitté Mademoiſelle Mariane, je l'ai gardée comme moi-même.

ALCIDOR.

Le parallele me fait peur: Monſieur mon neveu, dès que vous avez été capable d'une telle eſcapade, vous n'aurez point ma fille.

CÉLIANTE.

Vous voulez donc me voir mourir, mon oncle?

FROSINE.

Et ſi Monſieur meurt, vous ſavez qu'il a une ſœur prête à ſe faire Religieuſe; elle ne le ſera point, & vous ôtera ſon bien pour venger ſon frere.

ALCIDOR.

Je ſens les entrailles qui me parlent : Froſine, va chercher ma fille.

CÉLIANTE.

Ah ! mon oncle, ne l'inſtruiſez pas encore de mon déguiſement ; elle le regarderoit peut-être comme une ſupercherie qui l'irriteroit ſi on ne la préparoit à cet événement, & ſi on ne l'y amenoit par degrés ; elle m'aime comme ſa tante, & pourroit fort bien ne pas m'aimer comme Amant.

ALCIDOR.

Bon ! bon ! c'eſt tout le contraire, & je conçois que ſi elle vous avoit d'abord aimé comme Amant, elle ſeroit bien offenſée d'être forcée à ne vous aimer que comme tante.

CÉLIANTE.

Elle vient ; de grace ne me décelez pas.

ALCIDOR.

Laiſſez-moi faire.



SCÈNE IX.

CÉLIANTE, MARIANE, ALCIDOR.

ALCIDOR.

MA fille, il eſt très-vrai que Céliante eſt de ma famille; je vous annonce que je lui ai trouvé un parti convenable; elle doit ſe marier ce ſoir: je vous laiſſe avec elle; j'eſpere que ſes conſeils & ſon exemple pourront vous décider.

SCÈNE X.

MARIANE, CÉLIANTE.

MARIANE.

MA tante, cela eſt donc bien vrai?

CÉLIANTE.

Oh! très-vrai, on ne peut pas plus vrai.

MARIANE.

Comment pouvez-vous être ſi gaie?

CÉLIANTE.

C'eſt que ce qui va m'arriver n'eſt pas triſte.

MARIANE.

Ainſi vous m'abandonnez?

CÉLIANTE.

Je vous ſerai plus attachée, plus unie, plus livrée que jamais.

MARIANE.

Voilà toujours ce que l'on dit; mais après votre mariage, je parierois que je vous trouverai toute autre.

CÉLIANTE.

J'eſpere, ma chere Mariane, que vous ne vous en plaindrez pas.

MARIANE.

Vous ceſſerez d'être ma tante.

CÉLIANTE.

Cela n'arrivera que lorſque vous ceſſerez d'être ma niece.

MARIANE.

Je ne crois pas les ſermens des gens qui ſe marient; nous étions ſi heureuſes! ſans ceſſe occupées de ce qui pouvoit nous plaire, nos attentions réciproques faiſoient le charme de notre vie; rien de ce que vous diſiez n'étoit perdu pour moi; j'aimois mieux vos conſeils que les louanges d'un autre; ma confiance étoit fondée ſur l'air de vérité qui les accompagnoit: ce n'étoit qu'en touchant mon cœur que vous formiez mon eſprit; vous imaginiez chaque jour des amuſemens, des plaiſirs & des fêtes; m'en déſirer, c'étoit les faire naître. Vous devez en être payée par ma ſenſibilité. Il n'y a point

de ſpectacle plus doux, plus délicieux, qu'une ame pénétrée du bonheur qu'on lui cauſe.

CÉLIANTE.

Mariane, ce tableau n'eſt qu'une ébauche que mon mariage perfectionnera.

MARIANE.

Vous m'impatientez : ne diroit-on pas que vous avez beſoin d'un garant pour acquitter vos ſentimens ?

CÉLIANTE.

Le garant & moi ne feront qu'un.

MARIANE.

Alors je jouerai un joli rôle.

CÉLIANTE.

Je vous avoue que j'aimerai mieux le mien.

MARIANE.

Pour moi, je vous déclare que je ne connois rien de ſi ſot que le mariage.

CÉLIANTE.

Vous ne penſerez pas toujours de même.

MARIANE.

N'allez pas me faire accroire que je me marierai.

CÉLIANTE.

J'y ferai tout de mon mieux.

MARIANE.

Voilà la premiere fois que vous m'avez déplu:

eh bien, Madame, mariez-vous tant que vous voudrez; pour moi, je ne me marierai pas.

CÉLIANTE.

Permettez-moi de ne pas vous croire.

MARIANE.

Vous croyez donc que le mariage eſt le bonheur ſuprême ?

CÉLIANTE.

Rien n'eſt comparable à la félicité que donne cet état. Repréſentez-vous donc le plaiſir parfait d'être intimement uni à ſon meilleur ami, de n'avoir qu'un même eſprit, qu'un même cœur, qu'une même ame. Le bonheur eſt aux ordres de deux époux bien tendres; un regard, un ſourire, un mot, un ſoupir même le fait naître. On s'entend ſans ſe parler, on ne ſe parle que pour ſe répéter ce dont on eſt bien ſûr; ce qui arrive à l'un eſt perſonnel à l'autre; enfin, ſi l'intérêt de quelqu'un qui nous aime adoucit le malheur, jugez de la volupté qu'on doit ſentir, quand on n'eſt pas heureux tout ſeul.

MARIANE.

Ma tante! que cette peinture n'eſt-elle vraie? je m'en ſens toute émue!

CÉLIANTE.

Elle eſt exacte, elle eſt fidelle, & je l'ai priſe dans mon cœur.

MARIANE.

Oui ; mais où trouver un mari aussi délicat, aussi sensible ?

CÉLIANTE.

Il est trouvé ; je le connois, & j'en réponds comme de moi-même.

MARIANE.

C'est sans doute celui que vous devez épouser ? Mais il aura beau faire, il ne vous aimera pas autant que je vous aime ; je le défie d'avoir dans son attachement autant de recherche, autant de vivacité, autant de constance, que dans le mien ; & c'est lui que vous préférez ! Vous allez abandonner, vous allez oublier cette pauvre Mariane ! ah ! cette idée fait, malgré moi, couler mes larmes.

CÉLIANTE.

Vous avez tort de vous tant affliger.

MARIANE.

Je le sais bien, mais je ne puis pas m'en empêcher.

CÉLIANTE.

Ce même époux que vous haïssez tant saura vous consoler.

MARIANE.

Non, je ne veux jamais le voir.

CÉLIANTE.

Mais je ne parle que du vôtre ! il sent comme moi le prix de tous vos charmes ; il sait comme

moi l'hommage qui leur est dû ; l'amour, l'adoration, les transports de la passion la plus extrême ; voilà ce culte légitime que votre mari vous rendra. Ses sentimens que je ne puis ignorer, me sont aussi précieux que les miens mêmes. Oui, Céliante mourroit de douleur, si vous n'étiez pas aimée ainsi.

MARIANE.

Je ne suis pas si généreuse ; je serois désespérée que l'ivresse de votre Amant pût l'emporter sur celle que j'ai pour vous.

CÉLIANTE.

Je ne puis plus me retenir ; qu'il est délicieux d'entendre l'aveu d'une tendresse si pure ! je sens redoubler l'ardeur de tous mes feux, & je ne puis plus suffire à l'excès de ma reconnoissance, de mon bonheur, & de mon amour.

MARIANE.

Que vois-je ! quel saisissement inconnu ! quel plaisir éprouvai-je en cet instant ! Est-ce Céliante qui peut parler ainsi ? & qui vois-je à mes genoux ?

CÉLIANTE.

Adorable & divine Mariane, Céliante disparoît, vous ne retrouvez que l'Amant.

MARIANE.

Ciel !.....

CÉLIANTE.

J'ai, par mon déguisement, franchi les bornes de l'amour ordinaire. Vous avez été pour moi l'u-

nique divinité que j'ai toujours adorée avec une retenue égale à la violence de ma paſſion : ô Dieu ! que je me ſuis contraint ! Me pardonnez-vous, ma chere & belle Mariane, cette ruſe amoureuſe & ſi tendre ? me pardonnerez-vous les peines que je vous ai cauſées ? daignerez-vous encore me conſerver votre cœur ?

MARIANE.

Hélas ! ce cœur eſt-il à moi ?

SCÈNE XI, & *derniere.*

ALCIDOR, HORTENCE, MARIANE, CÉLIANTE, VALERE, FROSINE.

ALCIDOR.

JE vois que mon neveu a l'air d'un ſuppliant, & je parierois que ma fille n'eſt pas inexorable.

MARIANE.

A ce qu'il me paroît, mon pere, vous êtes inſtruit de tout.

ALCIDOR.

Oui, ſans doute, mon neveu me l'a confié, & ſur le champ je l'ai dit à tout le monde.

FROSINE.

Ah ! c'eſt un grand plaiſir.

VALERE.

Je ſuis ravi que ma tante devienne mon beaufrere.

HORTENCE.

Mariane, vous n'avez plus tant de ſcrupules pour l'alliance des couſins?

MARIANE.

Je penſe à préſent que rien n'eſt plus convenable.

HORTENCE.

J'épouſe Valere avec autant de plaiſir que s'il étoit le mien.

VALERE.

Vous ne vous en repentirez jamais, belle Hortence, ſi vous voulez un époux qui ſoit toujours Amant.

ALCIDOR.

Soyez tous heureux, & vous diminuerez le nombre de mes années. Le bonheur des enfans eſt le meilleur de tous les ſecrets pour rajeunir les peres.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

L'ÉCOLE
DU MONDE,
DIALOGUE EN VERS,
PRÉCÉDÉ DU PROLOGUE
DE L'OMBRE DE MOLIERE.

Représenté pour la premiere fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 14 Octobre 1739.

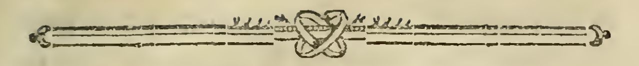


EPITRE
DÉDICATOIRE,
A THÉMIRE.

Thémire, je te dois l'hommage de mes Vers ;
Je le refuse aux Grands que le faste enveloppe ;
J'admirai leur éclat, j'adorai leurs travers,
L'Amour m'a rendu misanthrope.
J'ai démasqué le monde, & j'ai vu sous mes yeux
Les talens de l'esprit unis avec le vice ;
Souvent le cœur avec les ennuyeux,
L'envie au vrai mérite ouvrant un précipice ;
Le flatteur élevé, l'honnête homme abattu ;
La belle, un monstre de caprice,
La laide, un monstre de vertu :
Ah ! que cette fidelle image
Est peu semblable à celle de ton cœur !
Avec le monde entier je donnai dans l'erreur ;
Je croyois la Raison orgueilleuse & sauvage ;

Je la fuyois lorsque tu me frappas :
Je me flattai que tu n'étois qu'aimable ;
Mais, friponne, tu m'attrapas,
Et je te trouvai raisonnable.
Va, je te pardonne ce tour ;
Je quitte les humains, je les fuis sans retour :
Je veux, en t'adorant jusqu'à mon dernier jour,
Que mon cœur enivré dans le tien se confonde :
Ah ! qu'il est doux de critiquer le monde,
Et de s'y dérober dans les bras de l'Amour !





PRÉFACE.

VOICI une Piece qui a été jugée avec la plus grande équité.

J'aurois dû m'appercevoir que je n'avois fait qu'un Dialogue, tantôt métaphysique, souvent froid, & toujours abstrait, dépouillé des graces de l'action, incapable d'être soutenu par le jeu des Acteurs, & dont la sécheresse du fond ne pouvoit être rachetée par aucune exactitude de détail.

J'ai donné dans l'allégorie sur l'exemple d'Aristophane, qui a introduit avec succès des personnages bien plus métaphysiques que les miens. Persuadé que je ne pouvois m'égarer en prenant un tel modele, j'ai voulu peindre une jeune personne, que l'Age & l'Erreur tirent des bras de la Vertu; je l'ai, pour ainsi dire, suivie par degrés; l'Apparence la séduit; l'Inclination se fait jour dans son cœur; le Monde l'emporte;

elle y trouve l'Inégalité, qui lui peint tous les ridicules attachés à la plupart de ce qu'on nomme jolies femmes; elle en connoît l'abus. Son frere, que l'Apparence avoit emmené, revient faire une image du monde plus vraie que vraisemblable, n'ayant pu en tirer en si peu de temps une connoissance parfaite. Le Malheur leur ouvre les yeux; la Vertu, que je suppose avoir pris le nom & le déguisement de Sophie, pour accompagner Damon & le préserver de tous les dangers du Monde, reparoît, & leur débite des maximes qu'on auroit dû écouter avec plus d'attention: ils retournent dans son Temple, & renoncent aux hommes.

Voilà l'histoire de ce qui frappe nos yeux tous les jours; mais le spectateur avec raison ne s'est point prêté à l'allégorie: c'est un genre en effet qui jette l'esprit dans une application trop fatigante. On ne sait jamais quel est l'Acteur qui parle; il n'y a que l'Ennui seul que l'Auteur n'a point voulu personnifier, qui, sans se nommer, se fait

fait ſentir & deviner. Ainſi je me condamne tout le premier, & je ratifie la ſentence du Public. Cependant je fais imprimer ma Piece ſous le titre de Dialogue, ne méritant point celui de Comédie; parce que j'oſe me flatter que la lecture en pourra ſatisfaire, m'étant donné le ſoin le plus exact pour la verſification, pour étudier le caractere de tous mes Perſonnages, & le rendre dans toute la vérité.

Je crois qu'on ne ſera pas fâché de voir à la tête de cet Ouvrage *le Prologue de l'Ombre de Moliere*, qui fut reçu avec tant d'indulgence, & qu'on eut même la bonté de demander lorſque l'Acteur vint annoncer.





ACTEURS.

L'OMBRE DE MOLIERE.

LA POÉSIE.

L'ESPRIT.



PROLOGUE.

SCÈNE PREMIERE.

L'OMBRE DE MOLIERE.

Les Dieux me rendent la lumiere
Pour venir réformer Meſſieurs les Beaux-Eſprits.
Pourront-ils bien en moi reconnoître Moliere ?
Le Royaume des morts eſt plein de leurs Ecrits.
Plaute, Térence & moi, nous jugeons leurs Ouvrages.
De brillans déplacés c'eſt un amas confus,
Un vrai chaos luiſant de lambeaux découſus,
Qui ſurprend, frappe, enivre, & vole les ſuffrages.

SCÈNE II.

L'OMBRE DE MOLIERE, LA POÉSIE, L'ESPRIT.

L'Esprit, *d'un air dédaigneux.*

Mon bon-homme, retirez-vous;
Car je ſuis en bonne fortune.

L'Ombre.

Je reſpecte un deſtin ſi doux.

L'ESPRIT.

Voyez-vous cette aimable Brune ?
Je vous crois un homme prudent ;
Je l'enleve.

L'OMBRE.

Un enlévement !

L'ESPRIT.

Oui, je l'enleve.

L'OMBRE.

En quel lieu, je vous prie ?

L'ESPRIT.

Oh ! par ma foi, nous n'avons nul objet.
Je l'enleve, en un mot ; c'eſt-là tout le projet.
Je ſuis l'Eſprit, elle eſt la Poéſie.

L'OMBRE.

La Poéſie ? O Ciel ! que me faites-vous voir ?
Elle eſt pleine de fard ! & c'eſt une coquette !
Regardez-vous dans un miroir.

LA POÉSIE.

Et comment donc dois-je être faite ?

L'OMBRE.

Je voudrois que votre air fût ſimple & naturel.
Par la moindre parure une Piece eſt ternie.
Une molleſſe aiſée, une douce harmonie,
Font éclore vos fleurs, les arroſent de miel.
Il faut attendrir ſon génie :
Que ſon feu, que ſes traits, que ſes vivacités,

Prennent des mains de l'Art les attraits de l'aiſance ;
Et donnent à ſes vers, avec ſoin enfantés,
Les graces de la négligence.
De ſes propres talens, chaque Auteur entêté ;
A corrompu cette ſimplicité ;
En voulant vous orner, leurs mains vous obſcurciſſent.
Ce ſont des guêpes qui flétriſſent
Un parterre naiſſant où brillent cent couleurs.
Dès que les traits de l'Aurore vermeille
Etalent les tréſors qu'ont fait naître ſes pleurs ;
L'eſſaim des mouches ſe réveille :
Mais on voit cent frelons pour une ſeule abeille
Qui profanent le ſuc tiré de tant de fleurs.

LA POÉSIE.

C'eſt ainſi que parloit la Nature, ma mere.

L'ESPRIT.

A ſes triſtes conſeils j'ai bien ſu vous ſouſtraire.

L'OMBRE.

Comment avez-vous pu la tirer de ſes bras ?

L'ESPRIT.

Mon éloquence a touché ſes appas.
J'avois un bon-homme de pere,
Qui, grace au Ciel, eſt mort depuis long-temps :
C'étoit un appelé Moliere.
Après ſa mort, il laiſſa deux enfans ;
L'Eſprit & le Bon Sens.

Le Bon Sens s'étoit vu l'objet de sa tendresse.
Mon pere m'enfermoit, & couvroit mes attraits;
Avec ménagement il employoit mes traits
Pour dérider la sécheresse
Du frere aîné, qui ne rioit jamais.
Pour critiquer les mœurs, il prenoit ma lumiere;
Mes efforts étoient vains pour forcer ma prison;
Il commettoit ma garde à la Raison,
Qui me tenoit toujours par la lisiere.

L'OMBRE.

Ce Moliere se doutoit bien
Que l'Esprit, seul, pouvoit être un vaurien.

L'ESPRIT.

Dès qu'il fut mort, je sortis d'esclavage.
Tout fut rempli de mes accens.
La Nature cria; mais ses cris impuissans
Ne firent qu'animer ma rage,
Et j'assassinai le Bon Sens.

L'OMBRE.

Vous avez fait un bel ouvrage !
Le Beau, le Vrai, le Simple est méprisé,
Le Bon Sens est détruit, & le Goût s'est blasé.

L'ESPRIT.

Le Sentiment vouloit chanter ses tendres flammes;
Autant de mort; & même à l'Opéra
On a fait de l'Amour un diseur d'Epigrammes:
Le Sentiment jamais n'y reviendra.

L'OMBRE.

Je ne me mêle point de ce théatre-là;
Mais celui ſur lequel nous ſommes,
Fut de tout temps le théatre des hommes.
Le Bon Sens, la Nature.....

L'ESPRIT.

Y voudroient revenir ?
Mais ces deux bonnes gens, & tous ceux de leur ſorte,
Feroient bâiller, feroient périr.
Ils ſont conſignés à la porte.

L'OMBRE.

Quoi! je ne verrai point leurs graces, leurs appas,
Dans aucune de ces trois Pieces
Que l'affiche promet ?

L'ESPRIT.

Ne vous en flattez pas.
Que feroit-on de ces vieilles eſpeces ?

L'OMBRE.

Quel en eſt le deſſein ?

L'ESPRIT.

Je vous le dirai bien.
Oh! ce ſera du bon, ou je n'y connois rien.
Dans toutes trois l'eſprit abonde.
La Piece du premier Auteur
Eſt d'un eſprit farouche & de mauvaiſe humeur,
Qui peint les vices, qui les fronde.
Le titre de l'Ouvrage eſt, l'*Ecole du Monde*.

L'OMBRE.

Je le trouve orgueilleux, pour parler en Censeur:
Mais, après tout, pourvu que le fonds y réponde,
Il ne doit point blesser le spectateur.
Car, nous autres Auteurs, c'est ainsi que nous sommes,
Nos préceptes sont pour les hommes,
Et le Public est notre Précepteur.

L'ESPRIT.

Pour la seconde est admirable;
Elle prendra, sans contredit.
C'est le Médecin de l'Esprit.

L'OMBRE.

J'ai peur qu'il n'entreprenne un malade incurable.
Et la troisieme c'est?

L'ESPRIT.

Un Esope nouveau,
Qui voudroit pour le bien des Auteurs qu'il révere,
Corriger, mais sans leur déplaire,
Les abus du sacré Côteau.

L'OMBRE.

Ce n'est pas là vraiment une petite affaire:
Ces trois Ouvrages sont dans le goût d'aujourd'hui?

L'ESPRIT.

Ah! parbleu, vous devez le croire.

L'OMBRE.

Je les sifflerai donc?

L'ESPRIT.

Vous les sifflerez ?

L'OMBRE.

Oui :

Et qui plus est, j'en ferai gloire.
Vous devriez rougir de donner dans le faux.
Connoissez l'Ombre de Moliere.

L'ESPRIT.

Qu'entends-je !

LA POÉSIE.

O Ciel !

L'OMBRE.

Je revois la lumiere
Pour corriger tous vos défauts,
Pour vous ôter une vaine parure,
Et pour vous rendre à la Nature.
Si vous voulez marcher d'un pas solide & sûr,
Connoissez bien Thalie, & parcourez ses fastes ;
Vous y découvrirez le brillant des contrastes,
L'art d'amuser par un comique pur.
Allez-vous enrichir au sein de ses mysteres ;
Parlez au cœur, sans être obscur ;
Soutenez tous vos caracteres ;
Que l'exposition se fasse avec clarté ;
Exprimez-vous avec noblesse :
Plaisant, sans être bas, & noble avec gaîté,
Que l'aimable enjouement orne la vérité ;
Embarrassez l'intrigue avec adresse ;

Que le ſujet ſoit un, clair, ſimple, diſtingué;
Et ſuſpendez l'eſprit, ſans qu'il ſoit fatigué.

L'ESPRIT.

Ce projet eſt des plus mauſſades;
Le Public à préſent ne veut que des tirades.

L'OMBRE.

Si j'y trouve du beau, je les applaudirai;
Mais ſi c'eſt du clinquant, je vous ferai la guerre.
Allez, pour vous juger en Cenſeur éclairé,
Mon Ombre va paſſer dans le corps du Parterre.

Fin du Prologue.

L'ÉCOLE

DU MONDE,

DIALOGUE EN VERS.



ACTEURS.

LA SAGESSE ou LA VERTU.

JULIE, } Eleves de la Sagesse.
DAMON, }

L'APPARENCE.

L'INCLINATION.

LE MONDE.

L'INÉGALITÉ.



L'ÉCOLE DU MONDE, DIALOGUE EN VERS.

SCÈNE PREMIERE.

LA SAGESSE, *en habit de Vieille.*

VOICI le Temple où je préside :
L'éclat de l'or ne couvre point ces murs,
Le fondement en est solide ;
C'est la demeure des cœurs purs.
O Sagesse ! ô Vertu ! dans ce siecle perfide,
Les mortels sous tes loix coulent des jours obscurs ;
Autour de ce palais mes yeux veillent sans cesse.
J'en chasse en vain ces tyrans séducteurs,
L'Apparence, l'Amour, & l'attrait des grandeurs :
Ils surprennent mes soins, ils trompent mon adresse,
Et même dans mes bras ils ravissent les cœurs.
Infortunés mortels, que le monde empoisonne,
Faut-il que mes attraits plaisent moins que des fers ?
Revenez dans mon sein, la Vertu vous pardonne ;
Vous l'avez outragée, elle plaint vos revers.

SCÈNE II.

LA SAGESSE, JULIE, DAMON.

DAMON.

JE viens vous déclarer, Madame la Sageſſe,
Que depuis très-long-temps je m'ennuie avec vous.

JULIE.

Je viens vous dire auſſi que votre air de triſteſſe
Me fait croire qu'on peut trouver des gens plus doux.

LA SAGESSE.

Eh quoi! vous me quittez? votre ſort m'intéreſſe.
Mes enfans, épanchez vos deux cœurs dans le mien;
Croyez-moi votre amie, & non votre maîtreſſe.
Pour vous garder ici, que puis-je faire?

DAMON.

Rien.
C'eſt toujours le même entretien;
Et votre égalité m'aſſomme.
Je vais courir après le bien.
Que ferois-je en ces lieux? Sont-ils faits pour un homme?
Ceci n'eſt que pour des hiboux.
La Fortune jamais n'y porta ſes délices.
J'aime mieux rire avec les Vices
Que de bâiller ſagement avec vous.

LA SAGESSE.

Redoutez la Fortune, & craignez ſes caprices;
Quoi, Damon! votre cœur ſeroit ambitieux?
Vous ignorez les coups dont le deſtin les frappe.
C'eſt un vaiſſeau ſur les flots furieux;
Une vague le porte aux Cieux;
Mais la vague fuit & s'échappe,
Et le vaiſſeau s'abyme au fond d'un gouffre affreux.

DAMON.

Si Cléante eût ſuivi vos ſentences morales,
Il ne jouiroit pas d'un état ſi brillant.

LA SAGESSE.

Vous m'arrachez des pleurs par votre aveuglement;
Vous ne prévoyez pas ſes diſgraces fatales.

DAMON.

Il eſt heureux en attendant.

LA SAGESSE.

Non, non, pour être heureux, il faut être eſtimable;
Il traîne dans les biens un deſtin déplorable:
De ces nouveaux venus il eſt le vrai miroir.
Il eſt monté par ſes ſoupleſſes;
Chaque moment accroît l'amas de ſes richeſſes;
A ſes côtés le Vice vient s'aſſeoir;
Son éclat le rend reſpectable;
Il ferme de ſon cœur l'entrée à la pitié,
Voit à ſes pieds tomber le miſérable,
Et ſe refuſe aux traits de la tendre amitié.

DAMON.

Avec cette amitié, dont le beau nom vous flatte;
Il faut avoir beaucoup de bien.
C'eſt chez le riche qu'elle éclate,
Et chez le pauvre elle n'eſt rien.

JULIE.

Oui, c'eſt le bien qui fait les vertus de la vie.

LA SAGESSE.

Et vous, Julie, auſſi,
Vous que j'ai tant chérie,
Quoi! ſans être attendrie,
Vous me quittez ainſi?
Vous, que je vois encor d'un œil plein de tendreſſe,
Vous, ſur qui mes leçons avoient tant de crédit?

JULIE.

Je n'étois qu'un enfant; en attendant l'Eſprit;
Il faut vivre avec la Sageſſe.

LA SAGESSE.

C'eſt ce qui m'arrive ſouvent.
On traite mon Temple en Couvent.
Lorſque les Paſſions en ont forcé la porte,
Un jeune cœur m'échappe, & vole ſur leurs pas.
Ses traits ſont-ils fanés? l'Amour ſort de ſes bras;
Et la Néceſſité me ramene & m'apporte
Les débris effacés de ſes premiers appas,
Monumens de ſa honte, & rebuts des ingrats.

DAMON.

DAMON.

Allez, ma bonne Dame, allez, Déeſſe antique,
Vos avis nous paroîtront doux;
Nous recevrons votre critique,
Quand le temps des plaiſirs s'éloignera de nous.

LA SAGESSE.

Si mon aſpect n'a rien qui vous éclaire,
Je ne peux vous quitter ſans vous dire en ce jour
Une Fable qui peut hâter votre retour,
Et vous rendre à l'éclat de ma vive lumiere.

FABLE.

Un jour, on vit un homme au bord d'une riviere;
La Nature en ornoit différemment les bords:
L'un étaloit des fleurs la ſplendeur printaniere;
L'autre, des meilleurs fruits renfermoit les tréſors:
Sur le côteau fleuri, plus ſéduiſant qu'utile,
On trouvoit quantité d'aſpics & de ſerpens.
Parmi tant de dangers l'homme reſtoit tranquille;
A ramaſſer des fleurs il employoit ſon temps,
Se mirant quelquefois dans le criſtal liquide,
Et mépriſant les maux qui s'armoient contre lui;
Un Sage lui crioit: » Tremblez; dès aujourd'hui,
» Tirez-vous d'un lieu ſi perfide;
» Ces roſes & ces lis dans peu ſe faneront;
» Les monſtres ſeuls vous environneront;
» Paſſez le fleuve «. Oh! j'ai trop de prudence,
Répondit cet homme aveuglé.
» Pour le paſſer à ſec avec plus d'aſſurance,
» J'attends qu'il ſe ſoit écoulé «.

Mes enfans, je vous vois dans un état ſemblable.
Faites, ſi vous pouvez, vos applications ;
Mais le torrent des paſſions
A tout âge eſt intariſſable.

SCÈNE III.

JULIE, DAMON.

JULIE.

Elle eſt déſeſpérante avec ſa gravité ;
Elle a toujours en main quelques froids apologues.

DAMON.

Elle & ſes Favoris ſont de francs pédagogues,
Vrais monſtres de ſociété.

JULIE.

Nous voilà délivrés de ſon pénible Empire.
Pour réuſſir, ce n'eſt pas peu :
Le Monde eſt notre fait ; qui peut nous y produire ?

DAMON.

Nous ſeuls. Vous êtes jeune ; & j'aime le gros jeu.

JULIE.

Hier encor ma vue en fut frappée.
Je voyois ſous ces murs le plus aimable objet ! ...
Cette perſonne, hélas ! fut bientôt échappée,
Et mon cœur fut atteint d'un ſenſible regret.
Ah ! ſi nous la trouvions ! .... Mais voici ſon portrait.
Oui, c'eſt elle.

SCÈNE IV.

L'APPARENCE, JULIE, DAMON.

JULIE.

Venez, Divinité brillante ;
Recevez nos cœurs & nos vœux.

DAMON.

Quelle Déesse est assez éclatante
Pour éclairer ce séjour ténébreux ?

L'APPARENCE.

Je suis Souveraine du monde,
L'ornement des esprits, l'enveloppe des cœurs ;
De l'art de déguiser protectrice féconde,
Savante sans travail, cruelle sans rigueurs,
Mere de la Foiblesse & de la Bienséance,
Belle par artifice, & vilaine sans fard,
Rebut de la Nature, & chef-d'œuvre de l'Art ;
En un mot, je suis l'Apparence.

JULIE.

Quel est votre talent ?

L'APPARENCE.

C'est l'art de réussir :
En variant mes yeux, mes discours, mes manieres ;
Je trompe les Mortels, & m'en fais applaudir.
Le Monde est composé de divers caracteres :

C'eſt un tableau changeant de portraits oppoſés ;
Un luſtre décoré par diverſes lumieres,
D'où cent jours différens, l'un par l'autre croiſés ;
Sur un nouvel objet tombent & réfléchiſſent;
Eclairé par les uns , les autres l'obſcurciſſent.
Pour vous parler avec plus de clarté,
Ce qu'on nomme Société,
Eſt un amas d'eſprits que le haſard raſſemble,
Qui vivent réunis , & ſe choquent enſemble;
La politique anime ce grand corps.
Un crépi d'amitié couvre le fond de haine:
Mes mains avec adreſſe entrelacent la chaîne:
Mais l'intérêt en briſe les reſſorts.
Il faut, pour s'attirer un ſuffrage unanime,
Fréquenter les humains, les bien étudier,
En connoître le foible, apprendre à s'y plier:
En flattant leur orgueil, on en obtient l'eſtime;
Et c'eſt en quoi conſiſte mon métier.

JULIE.

Cela me paroît impoſſible.
Pour flatter de chacun les penchans & les goûts ;
Il faudroit ſeule avoir la ſcience de tous.

L'APPARENCE.

C'eſt l'ouvrage d'un jour, & la choſe eſt ſenſible.
Je vais vous montrer l'art de jouer l'Univers.
Je m'abandonne à vous, je vous donne ce Livre;
Connoiſſez-y le Monde, & le talent d'y vivre.
Tous mes tréſors vous ſont ouverts :
Mais pour vous épargner la peine de le lire,

Je vais vous en donner l'extrait.
De tout ce que l'on voit, de tout ce qu'on admire,
Je veux en raccourci vous faire le portrait.
Vous entrez dans le Monde où tout n'est qu'appa-
rence,
Le faste, le savoir, la vertu, la naissance.
Les feuillets de mon Livre ont diverses couleurs,
Qui donnent la teinture aux différentes mœurs.
Un homme a la manie
De paroître savant;
Il détache du Livre une page noircie
De vingt ou trente mots, en style obscur & grand;
Il en farcit son aride génie,
Et va, maigre de fond, & boursoufflé de vent,
Les débiter, les répéter sans cesse:
L'ignorance l'écoute; on l'entoure, on le presse;
Le voilà savant constaté.
Un autre a la fatuité
De viser au nom d'agréable;
De mon Livre il parcourt la table;
Il cherche, il trouve son feuillet:
C'est le mot à deux sens, c'est la chaste Equivoque.
Voilà de son esprit l'heureuse & digne époque:
Il les retient; c'est un jeune homme fait.
Vient une Prude à pas lents & solides.
D'orgueil enflée, & friande d'amour,
Avec discernement, elle choisit deux guides,
Le Plaisir pour la nuit, la Vertu pour le jour.
Elle saisit mon Livre, examine l'Ouvrage.
A force de le parcourir,

Le véritable endroit à ſes yeux vient s'offrir :
A deux envers elle trouve une page.
Une démarche fiere, un regard dédaigneux,
Des termes hériſſés d'une morale auſtere,
C'eſt le côté fait pour frapper les yeux :
L'autre côté renferme le myſtere;
C'eſt là que de ſon cœur & que de ſon eſprit
On voit toute la flamme peinte;
Mais ce côté-là ne ſe lit
Que quand la lumiere eſt éteinte.
Voilà tous mes ſecrets, mettez-les à profit.

JULIE.

Je ne ſuis pas aſſez diſpoſée à la feinte
Pour en eſpérer quelque fruit.

L'APPARENCE.

Damon, en votre honneur, que faut-il que je faſſe?

DAMON.

Me rendre heureux, ſans que rien m'embarraſſe.

L'APPARENCE.

Décidez, je me livre à vous.

DAMON.

Je voudrois un état qui flattât tous mes goûts;
La clef de mon projet eſt la ſeule abondance.
On reſpecte un faquin dans un char élevé,
Et l'on ſiffle l'honneur traînant ſur le pavé.
Je ne recherche point une illuſtre naiſſance.
Il n'eſt qu'un cerveau vain & creux
Qui puiſſe déſirer la folle connoiſſance

Des titres anciens dont brilloient ses aïeux.
Je ne veux point non plus perpétuer ma race :
Je veux avec le sexe être toujours en grace,
Par conséquent, n'être pas marié.
Je prends le bon, je laisse les chimeres ;
Et je ne veux jamais être contrarié,
A moins que ce ne soit par deux plaisirs contraires.

L'APPARNCE.

Voulez-vous imiter ces gens d'intégrité,
Qui, pour faire fortune, ont pris d'indignes routes,
Et dont l'éclat, né dans les banqueroutes,
S'affermit dans l'impunité ?
Du public opprimé dévorantes sangsues,
Qui composent leur lustre, & forment leur clarté,
De larcins & de vols faits dans l'obscurité,
Dont le peuple écrasé respecte les massues ?
Ils sont les Dieux des Grands. On vous verra comme eux,
Regorger de plaisirs, trancher du vertueux,
Moraliser dans le sein de l'ivresse ;
Préconiser l'honneur en pillant un trésor ;
Et fiérement assis sur un coffre plein d'or,
Peindre les maux affreux qu'entraîne la richesse.
Je veux vous en combler avant la fin du jour :
Qui peut devenir riche est bien plus estimable.
Pour vous, belle Julie, on vous laisse à l'Amour ;
Attendez en ce lieu le destin favorable :
Ainsi que vous, lorsqu'on a des appas,
La Fortune s'avance, & fait les premiers pas.

SCÈNE V.

L'INCLINATION, JULIE.

JULIE.

J'ENVISAGE à la fin un ſort plus agréable ;
Que vois-je ? en ce ſéjour on a déjà volé.
Je trouve malgré moi cette perſonne aimable.

A l'Inclination.

Mon cœur, à votre abord ſe ſent ému, troublé :
Des guides dont on m'a parlé,
Vous êtes la plus déſirable.

L'INCLINATION.

Jeune beauté, ſans contredit,
Je forme le bonheur, je diſſipe les doutes,
Je fais ſentir le cœur, je fais penſer l'eſprit ;
Venez cueillir les fleurs dont j'embellis mes routes.

JULIE.

Votre diſcours m'engage, & votre air me ſéduit ;
Je reſſens un plaiſir que j'ai peine à connoître.

L'INCLINATION.

Qui peut vivre ſans moi, n'auroit jamais dû naître.

JULIE.

Quel eſt donc votre empire & votre fonction ?

L'INCLINATION.

Ce n'eſt pas avec vous qu'il me convient de feindre.

Ne me ſentez-vous pas à votre émotion ?
Je ſuis . . .

JULIE.

Qui ?

L'INCLINATION.

L'Inclination.

JULIE.

Qu'entends-je ? Ah ! je vous fuis.

L'INCLINATION.

Fuir !

JULIE.

Je dois m'y contraindre ;
C'eſt mon devoir bien plus que mon intention.
La Sageſſe m'a dit que je devois vous craindre.

L'INCLINATION.

Elle auroit dû vous aſſurer,
Que tôt ou tard il faut me rencontrer.
Quels maux m'impute-t-on ?

JULIE.

Tous ceux de la Nature.

L'INCLINATION.

La vraiſemblance écarte cette injure.
Suis-je un monſtre à vos yeux ?

JULIE.

Non : vous m'amuſez fort ;
Votre entretien me plaît. Je vous comprends ; je penſe.

Mon esprit animé s'éleve, prend l'essor;
Et je passe avec vous les bornes de l'enfance.

L'INCLINATION.

C'est mon premier grief: j'éclaire l'ignorance.
Est-ce un crime si grand?

JULIE.

Non. Vos avis sont doux:
Et vos airs prévenans répandent la lumiere:
Je profiterois plus en un jour avec vous,
Que pendant vingt ans sous ma mere.

L'INCLINATION.

Cet esprit de sagesse est un maître cruel.
Par sa morale seche & vive,
Il accable de fers une Beauté captive.
Ennemi du penchant, tyran du naturel,
Il égare en des champs stériles & sauvages;
Et ses préceptes durs ne forment que des sages
Dépouillés d'agrémens, & dégoûtans de fiel.

JULIE.

Ah! vous peignez ma vieille tante.

L'INCLINATION.

Je la connois. Jalouse, & médisante,
Elle cache vos yeux sous un voile inhumain,
Et n'exerce des siens la lumiere tremblante,
Que pour lancer des regards de venin;
Rebut honteux des plaisirs de la vie.
Elle assemble un ramas de vieillards hérissés
Sous les étendards de l'Envie.

Le Soupçon s'établit dans leurs yeux enfoncés,
Pour ſe venger de la Nature,
Qui va bientôt leur ravir ſon flambeau;
Leur haine en forme une affreuſe peinture:
Le Déſeſpoir en fournit le pinceau.

JULIE.

Vous la connoiſſez mieux qu'un autre.

L'INCLINATION.

Je remplis en tout temps & ſon cœur & le vôtre;
Vous, pour votre bonheur, & pour vous éclairer;
Elle, pour ſon ſupplice, & la déſeſpérer,
En lui faiſant ſentir ſans ceſſe
Qu'il eſt bien malheureux d'avoir de la tendreſſe;
Lorſqu'on ne peut plus l'inſpirer.

JULIE.

Oui, rendez-la bien amoureuſe,
Pour la faire toujours haïr.
Mais ſi je ſuis vos loix, je prétends être heureuſe;
Ne cherchez pas à me trahir.

L'INCLINATION.

Je veux que d'être aimée elle attende la gloire.
Eſpérant tout de ſes traits préparés,
Elle ſera vaincue en cherchant la victoire:
Et vous, d'un coup-d'œil vous plairez,
Sans y travailler, ni le croire.

JULIE.

Ne me trompez-vous pas?

L'INCLINATION.

Qui ? moi ! dont un regard
Perce la fraude, & triomphe de l'art ;
Sans apprêts, ſans ſoin, ſans parure,
Je puiſe ma naiſſance au ſein de la Nature.
En regnant dans ſes bras je forme la beauté.
Tous mes préceptes ſont dictés par l'art de plaire,
Perſuadés par le Myſtere,
Et remplis par la Volupté ;
Non, cette volupté que le caprice allume,
Que l'amour déſavoue, & que le temps conſume ;
C'eſt ſur des cœurs obſcurs qu'elle établit ſes droits.
Le véritable amour n'en ſouille pas ſes loix ;
Du bonheur de nos jours c'eſt le miniſtre aimable ;
C'eſt cette paſſion, ce goût inſurmontable,
Que combat la Raiſon, que ſuit l'Humanité,
Qui nous traîne à ſon char aux yeux de la Fierté,
Et la tient elle-même, eſclave aſſujettie,
Sous la loi du penchant, & de la ſympathie.

JULIE.

Je me laiſſe entraîner à votre douce voix ;
Et je penſe qu'aimer & plaire
N'eſt point contraire aux bonnes loix.

L'INCLINATION.

Oui, vous pouvez aimer ; mais tout dépend du choix,
Si l'Amour vous permet d'en faire.
Il faut que votre Amant ſe livre par penchant,
Réſervé ſans froideur, ardent avec tendreſſe ;

Qu'il cherche dans l'eſprit le don d'être galant,
Et ne parle qu'au cœur pour la delicateſſe ;
Qu'il triomphe de vous ſans être avantageux,
Amoureux du myſtere autant que de vos charmes.
Aſſez jaloux pour vous prouver ſes feux,
Trop peu pour donner des alarmes.
On peut ſuivre l'Amour, quand il a tant d'attraits.
Cette raiſon, dont vous craignez les traits,
Ne demande que la décence.
Reſpectez l'équité de ſes ſages arrêts :
Accordez la Nature avec la Bienſéance ;
Goûtez tous les plaiſirs ; mais tenez-les ſecrets :
C'eſt la véritable prudence.

JULIE.

Un tel Amant n'eſt pas commun.

L'INCLINATION.

Sur le haſard ſa rencontre ſe fonde :
Pour vous en faire trouver un,
Je vais, en me cachant, me livrer au grand Monde.



SCÈNE VI.

LE MONDE, JULIE.

LE MONDE.

VENEZ vous mettre dans mes mains.

JULIE.

C'eſt le Monde avec qui je voudrois toujours être.

LE MONDE.

Vous ſerez ſon ſoutien ; il ſera votre maître :
Vos écoliers vont être les humains.
Sur les ailes du Temps l'âge fuit & s'envole :
Saiſiſſez les inſtans de ſa rapidité ;
Et le Plaiſir qui conduit mon école,
Fera de tous vos jours des jours de volupté.

JULIE.

Quel tour aiſé ! quel eſprit enchanté !

LE MONDE.

Ce n'eſt point de l'eſprit ; c'eſt un ſimple langage
Plus vif que l'eſprit même, & plus éblouiſſant.
Il faut le poſſéder : c'eſt un ſecours puiſſant
Pour paroître avec avantage.
Entrons en converſation.
Quels guides ont formé votre éducation ?

JULIE.

La Sageſſe.

LE MONDE.

Ecole abuſive !

JULIE.

L'Apparence.

LE MONDE.

Gothique.

JULIE.

Et l'Inclination.

LE MONDE.

Elle eſt un peu plus inſtructive,
Lorſqu'on l'écoute avec précaution.

JULIE.

Quel danger court-on à la ſuivre ?

LE MONDE.

D'être dupe lorſqu'on s'y livre.

JULIE.

Oh ! j'aime mieux duper.

LE MONDE.

C'eſt la perfection :
Car il faut que l'adreſſe entre dans la partie,
Et que la dureté de votre repartie
Couvre un cœur acceſſible aux traits de la pitié.
Par pur raffinement plus que par modeſtie ;
Cachez vos appas à moitié.
Prêtez l'oreille, & détournez la vue,
Lorſque d'un fait trop libre on vous peint le détail ;
On rit avec pudeur, quand c'eſt ſous l'éventail.

Livrez-vous avec retenue ;
Lorſque l'amour colore votre teint,
Paroiſſez de colere émue.
Ne donnez un ſoufflet que dans le ſeul deſſein
De vous faire baiſer la main.
Un Amant aveuglé, trompé par l'apparence,
Prend l'amorce pour réſiſtance ;
Et timide vainqueur de tant de faux combats,
Il triomphe à la fin des vertus qu'on n'a pas.

JULIE.

Oh ! la maxime eſt merveilleuſe ;
Mais pour bien tendre ces appâts,
Je ne ſuis point aſſez ingénieuſe.

LE MONDE.

La beauté ſe paſſe d'eſprit ;
Sans le connoître, elle en abonde.
Pourvu que ſon minois flatte & pique le Monde,
Sur le reſte on lui fait crédit.
Un mot dit à l'oreille, un tour de tête, un geſte,
Un jargon ſuperficiel,
Beaucoup d'apprêts, & peu de naturel,
Le goût de l'équivoque avec un air modeſte,
De petits mots ſubtiliſés,
Une phraſe coupée, obſcure, embarraſſée,
Les ſentimens analyſés,
Un coup-d'œil, au lieu de penſée ;
Voilà ce que le Monde appelle de l'eſprit.

JULIE.

JULIE.

Quoi ! cela ſimplement ſuffit,
Pour s'attacher quelqu'un pendant toute ſa vie ?

LE MONDE.

Gardez-vous d'une paſſion :
C'eſt un travers, une folie.
On paſſe une inclination ;
C'eſt-à-dire, une fantaiſie.
On ne pardonne point d'aimer par ſympathie ;
Mais bien pour établir ſa réputation :
On ſe conduit avec décence.
Il n'en faut recevoir qu'un en particulier :
Lorſqu'on veut d'un ſecond faire la connoiſſance,
Il faut renvoyer le premier.
C'eſt un devoir de conſéquence ;
C'eſt-à-dire, on permet un Amant par quartier :
Car le Monde, en un mot, veut de la bienſéance.

JULIE.

Ce que vous dites eſt charmant :
Comment! on peut changer, ſans offenſer la gloire ?

LE MONDE.

N'en doutez pas ; c'eſt un abus de croire
Que c'eſt un mal de quitter un Amant :
Le penchant ſeul lui donna la victoire ;
Et dès que l'habitude uſe le ſentiment,
Il faut qu'un autre objet le ranime & le pique.
Quiconque de l'amour connoît bien la pratique,
N'en peut aimer que le commencement.

C'eſt alors que de plaire & d'être ſéduiſant
L'Amant fait ſon étude unique :
Vous le voyez qui prend adroitement
De la timidité le tendre caractere,
Pour ſe mettre inſenſiblement,
Dans le point d'être téméraire :
Ce qu'il dit, ce qu'il ſent, ce qu'il penſe eſt charmant ;
En lui tout parle, amour, geſtes, regards, langage ;
Que dis-je, langage ? ſouvent
Son ſilence fait ſon hommage ;
Mais auſſi-tôt qu'il eſt content,
Son cœur heureux eſt nonchalant.
Il ne prend plus la peine de vous plaire ;
Plus de joli, plus de ſaillant ;
Il devient un homme ordinaire :
Ce n'eſt plus que l'eſprit qui parle ſentiment :
Mais au lieu de tendreſſe il ſe ſert d'éloquence ;
Sans aller juſqu'au cœur on paſſe tout un jour ;
On s'ennuie, on ſe tait, & pour lors le ſilence
Eſt un blaſphême envers l'amour.

JULIE.

A voir comme le Monde penſe,
On prendroit l'amour pour un jeu :
Mais l'honneur d'une femme en doit ſouffrir un peu?

LE MONDE.

Point du tout ; elle prend une nouvelle attache
Par la force du ſentiment ;
Il ne faut point qu'elle s'en cache,

Le Public applaudit à ſon diſcernement :
Son héros la conduit, il porte ſa deviſe ;
Il l'annonce au ſpectacle, il prend ſes liaiſons,
A les mêmes amis, voit les mêmes maiſons :
L'amour le veut, l'uſage l'autoriſe :
Un mari qui s'en formaliſe,
Tout d'une voix paſſe pour ſot.
Se faire aimer n'eſt pas ſon lot ;
Et pourvu que ſa femme en ſecret le mépriſe,
Il n'a pas droit de dire un mot.
Qu'une beauté s'en tienne à cette regle ſage,
Elle reçoit les vœux de chaque cœur :
Elle quitte un époux ſans paſſer pour volage,
Et je la garantis une femme d'honneur.

JULIE.

J'aime les réglemens de votre aimable vie :
A mon humeur je la trouve aſſortie.
Qui ſont vos amis ?

LE MONDE.

Le plaiſir.

JULIE.

Quoi ! l'on ne peut trouver une ſolide amie,
Avec laquelle un cœur puiſſe s'ouvrir ?

LE MONDE.

Oh ! non, méfiez-vous des femmes ;
Leur cœur fait pour l'amour ſe ferme à l'amitié :
Vos crimes ſont gravés dans vos yeux pleins de flammes ;

Pour un visage aimable elles sont sans pitié.
Dans le sein des plaisirs, au centre du beau Monde,
Un Seigneur éclatant débute & prend l'essor;
C'est alors que la troupe, en manœuvres féconde,
En fait mouvoir le plus secret ressort.
L'une devient guindée en recherchant la grace;
L'autre en lorgnant fait la grimace;
La plus jeune a recours à l'ingénuité;
La plus laide attend tout de sa vivacité:
On l'entoure, on le flatte, on l'encense, on l'agace:
De sa conquête elles font tant d'état,
Et le gâtent si bien qu'elles n'en font qu'un fat.
D'un plein accord l'essaim conspire;
L'intimité se détruit, se déchire;
Chacune croit augmenter son éclat,
En ternissant celui de son amie:
Stratagêmes, noirceurs, faux rapports, calomnie,
Sur la plus belle épanchent leur poison;
L'envie étouffe la raison,
Et sa bouche indiscrette arrache du silence
Des traits cachés que l'imprudence
Déposa dans un cœur rempli de trahison.

JULIE.

Me préserve le Ciel d'un pareil caractere!

LE MONDE.

Pour vous instruire à fond dans le grand art de plaire,
Ma derniere maxime est de ne jamais voir
Qu'une société choisie.

Il vaut mieux s'égarer en bonne compagnie,
Que de la voir mauvaiſe en ſuivant ſon devoir.

JULIE.

Eh! quelle eſt-elle, je vous prie?

LE MONDE.

Mais ce ſont les honnêtes gens.

JULIE.

C'eſt-à-dire, les gens prudens?

LE MONDE.

Non. Ce ſont ceux qui tiennent table ouverte,
Dont la maiſon eſt bonne, & la tête un peu verte,
Rempliſſant les devoirs d'illuſtres citoyens,
En ſe faiſant honneur d'imaginer des riens.

JULIE.

Vous entendez par bonne compagnie
Un eſprit moins droit que brillant,
Qui court après une ſaillie,
Et qui fuit la raiſon de peur d'être peſant?

LE MONDE.

C'eſt-là ſon vrai portrait. Sans un trait pétillant,
A quoi peut ſervir le génie?
On préfere un vice amuſant,
A la vertu lorſqu'elle ennuie.

JULIE, *à part.*

Que le Monde eſt extravagant!

Mais, Seigneur, s'il vous plaît, dans l'état où nous
fommes,
Il feroit indécent de ne voir que des hommes :
Ainfi je voudrois bien favoir
Quelles femmes je pourrai voir.

LE MONDE.

Celles aux pieds de qui la brillante jeuneffe,
Par caprice & par mode, apporte un fol encens;
Dont les regards obéiffans,
En s'armant de rigueur, annoncent la foibleffe;
Qui bravent de l'amour les efforts impuiffans,
Et reçoivent des Grands l'hommage & la tendreffe;
Celles enfin, qui par fageffe,
Ne livrant pas leurs cœurs à des foins trop preffans,
Accordent des faveurs par feule politeffe.

JULIE.

Defquelles dois-je m'écarter ?

LE MONDE.

Vous devez très-peu fréquenter
Celle de qui le nom, peu connu dans la Ville,
Ne peut pas à la Cour vous mettre en liaifon;
Qui, renfermée en fa maifon,
Sourde aux Amans, à fes amis utile,
Attentive à fa gloire, à fon époux docile,
Coule des jours obfcurs vis-à-vis la raifon.
Gravez dans votre cœur ma morale facile;
Adieu. Je vais ailleurs débiter mes leçons.
Avec efprit employez mes façons;

Et je vous traiterai comme une fleur naiſſante,
Qu'un doux zéphir vient careſſer,
Et dont l'abeille diligente
Tire le ſuc ſans la bleſſer.

SCÈNE VII.

L'INÉGALITÉ, JULIE.

L'INÉGALITÉ.

EMBRASSEZ-MOI, belle Julie.
Sur le bruit de votre beauté,
Je viens me déclarer votre meilleure amie.

JULIE, *à part.*

Oh ! voici de la nouveauté !
Elle eſt femme, elle m'aime, & me trouve jolie !

L'INÉGALITÉ.

Que je vous regarde un moment !
Oui, voilà de grands yeux, un coloris charmant;
Des petits trous à chaque joue,
Une bouche vermeille, & pleine d'agrément:
Vous êtes belle exactement;
Et c'eſt par force qu'on vous loue.

JULIE.

Ce portrait, quoique ſéducteur,
Ne bleſſe point ma modeſtie.
Pour plaire, la figure eſt la moindre partie;

Il faut joindre aux attraits l'égalité d'humeur :
C'eſt le premier agrément de la vie.

L'INÉGALITÉ.

Egalité d'humeur ! modeſtie ! Oh ! vraiment,
Voilà des mots qui ſentent le Couvent !
En ouvrant la bouche, elle ennuie :
Je m'en dédis, elle n'eſt pas jolie.

JULIE.

Vous prenez tout à coup un air ſombre & rêveur !
Qui peut vous inſpirer cette mélancolie ?

L'INÉGALITÉ.

Cette mélancolie eſt mon premier bonheur ;
Pour me faire adorer, c'eſt mon unique guide.
Sachez de moi que ſans humeur
On eſt ſûrement inſipide :
Sans humeur, le plaiſir eſt un être idéal.
Les traits, les graces, les ſaillies,
Naiſſent de l'eſprit inégal :
Il ne convient qu'aux vrais génies ;
Sans lui rien n'eſt original.
La complaiſance eſt doucereuſe & fade :
Elle marque un eſprit ſans vie & ſans reſſorts,
Mourant avec lenteur dans la priſon du corps,
Dont le goût débile & malade,
Pour ſe venger, nomme mauſſade
Et le caprice & ſes tréſors :
C'eſt ce caprice qui nous pique ;
C'eſt à ce défaut prétendu

Que le titre d'aimable eſt dû :
Par-tout on le met en pratique.
Le beau de la muſique
Eſt dans ſes tons changeans.
Le doux ſon des muſettes
Vient endormir vos ſens,
Quand ils s'éveillent aux accens
Des tymbales & des trompettes.
Ouvrez un Opéra ; vous y liſez : gaiement,
Doux, promptement,
Fort, gravement,
Lentement,
Gracieux, vivement :
La danſe ſuit ſes caracteres ;
Elle eſt tendre ; & bientôt un air de mouvement
Fait bondir les Nymphes légeres,
Et nous remplit d'étonnement :
C'eſt ainſi que l'eſprit doit être.
Lorſqu'il varie à chaque inſtant,
C'eſt un feu pur, c'eſt un ſalpêtre,
Qui s'embraſe, qui part, qui frappe, qui ſurprend,
Et qui répand un jour riant
Sur chaque objet qu'il fait paroître.

JULIE.

Ah ! s'il vous plaît, de la Variété
Diſtinguons l'Inégalité.
L'une vole de grace en grace ;
L'autre vous rebute, vous laſſe ;
Et va de défauts en défauts.

L'INÉGALITÉ.

Eh, non, non, mon enfant! vous donnez dans le faux;
Et pour vous en tirer, il faut qu'on vous éclaire.

JULIE.

Je ne veux répondre qu'un mot;
C'eſt que pour parvenir à plaire,
On m'a recommandé de ſuivre le contraire.

L'INÉGALITÉ.

Votre Précepteur eſt un ſot.
Le caprice eſt la ſimple & la belle Nature.
Sentez, ſi vous pouvez, le prix de ſa parure,
Et ſuivez mon raiſonnement.
Tout eſt inégal dans le Monde.
Sous la voûte des cieux, ſur la face de l'onde,
On éprouve le changement;
Et le calme & les vents, l'air pur & les orages,
Les ardeurs du ſoleil, & les mortels friſſons,
Tantôt de fleurs, & tantôt de glaçons,
Couvrent la terre & les rivages.
Sans l'Inégalité tout paroît languiſſant.
L'humanité porte dans ſon eſſence
La rêverie & l'enjouement,
La vivacité, l'indolence,
Le feu d'eſprit, le ſentiment,
Le charme du ſavoir, l'amour de l'ignorance.
Ces ſentimens divers, ce contraſte étonnant,
Nous choquent dans la perſpective;
Mais un eſprit qui ſait en mêler les couleurs,

Doit en tirer la grace la plus vive,
Et trouve l'art de ſubjuguer les cœurs.
A chaque inſtant je l'éprouve moi-même ;
Moi qui ſuis l'Inégalité.
Je boude, je ris, je hais, j'aime ;
Je tire mes attraits de la diverſité.
Tour à tour je bruſque, & j'attire ;
Je parle, je me tais, je critique, j'admire ;
Je ſuis ſombre ; & ſoudain, de même qu'un éclair ;
Mon eſprit ſe réveille, & s'élance dans l'air ;
Le Monde eſt animé par l'éclat de ma flamme.
Cet état oppoſé d'agrément & d'humeur,
De prévenance & de froideur,
Allume l'action de l'ame,
L'agite, la contente, & forme ſon bonheur.

JULIE, *à part.*

De peur de me laiſſer ſéduire,
Il faut bien m'en débarraſſer.

A l'Inégalité.

Eh bien ! par vos conſeils, je prétends me conduire :
Sans ceſſe en mon eſprit je vais les repaſſer.

L'INÉGALITÉ.

Enfin, vous êtes raiſonnable.
C'eſt un vrai don que l'Inégalité ;
Par elle ſeule on eſt aimable :
Lorſqu'on a ſeulement un faux air de beauté,
Elle fournit les graces, la ſaillie,
A ce qu'on nomme ici la bonne compagnie.

Elle vous donne les vertus
Que doit avoir une femme jolie ;
L'art fin de la minauderie,
L'art d'attirer par des refus,
L'air décidé, la modeſtie,
La vivacité folle, & la mélancolie,
Les préférences, les hauteurs,
La bruyante gaieté, l'air froid de rêverie ;
Les ſuperſtitions & les fauſſes frayeurs,
La prévention, les vapeurs,
Le mal de tête, & l'inſomnie.



SCÈNE VIII.

JULIE, *seule.*

Que le Monde a d'attraits trompeurs !
Plus je les examine, & plus je suis changée.
Dans un vuide étonnant je me trouve plongée.
Ce Monde que j'aimois me paroît plein de faux :
Tout son brillant n'est que dans ses défauts :
C'est la Sagesse qu'on y fronde.
Voici, je crois, le vrai portrait du Monde :
C'est un génie étroit, que le vent élargit ;
Impénétrable au bon, ouvert aux ridicules,
Où la fatuité se creuse des cellules,
Et remporte un respect dont le bon sens rougit.
Il enfante au hasard une frêle pensée,
Soumise à son jargon, & toujours déplacée ;
Qu'il habille sans goût de mots mal concertés ;
Qu'il change, qu'il rebat, qu'il tâte & remanie ;
Qui plaît, & qui surprend dans sa superficie,
Et qui, dans vingt tours répétés,
Dégoûte, s'use, & tombe anéantie.
L'esprit du Monde est comme un peloton
Avec lequel un chat badine.
Il roule, il tombe, est relevé d'un bond ;
La patte du joueur le déchire, le mine,
Et bientôt n'en fait qu'un chiffon.



SCÈNE IX.

DAMON, JULIE.

DAMON.

MA ſœur, fuyons le Monde, & craignons ſon poiſon.
C'eſt une mer où regnent les orages;
Je n'y ſuis arrivé que pour voir des naufrages;
Le point de vue en paroît beau;
Mais percez plus avant, déchirez le bandeau,
On voit l'amour perfide, & l'amitié parjure;
Le viol du dépôt, la trahiſon, l'uſure,
Les piéges ſouterrains, & les biens envahis;
Et la baſſeſſe avec des yeux hardis,
De ſon néant poudreux leve ſa tête impure:
Elle regne ſur des débris,
Inſulte ſes égaux, & rampe avec ſoupleſſe
Devant des Grands, dont les ſens avilis
N'offrent pour titre de Nobleſſe
Qu'un tas de crimes impunis.



SCÈNE X, *& derniere.*

LA SAGESSE, JULIE, DAMON.

DAMON, *continuant.*

Venez me ſoutenir, reſpectable Sophie;
Venez, digne & ſolide amie,
Vous, qui dans ce Monde infecté,
Eclairez les mortels ſans bleſſer leur fierté.

LA SAGESSE.

Comment donc? vous voilà dans la Philoſophie?
Sur un ton bien moral je vous trouve monté?
Qui peut vous inſpirer ce changement extrême?

DAMON.

La Raiſon.

LA SAGESSE.

La Raiſon! vous lâchez un grand mot.
Comment? dans ce jour même
L'homme ſenſé vous paroiſſoit un ſot?

JULIE.

Hélas! nous nous trompions peut-être.
Nos eſprits aveuglés ont pu la méconnoître.
Je lui dois juſtice en ce point.
La Vertu m'a prédit le trait qui nous accable;
Elle nous ennuyoit, mais ne nous trompoit point.

LA SAGESSE.

Oui, vous vous abusiez. La Sageſſe eſt aimable.
Les plus belles couleurs compoſent ſon portrait;
Et quand la moindre tache en obſcurcit un trait
C'eſt la fauſſe Sageſſe, & non la véritable.
De la fauſſe Vertu les ſignes ſont certains:
Elle ſonde les cœurs pour perdre les humains,
Condamne la foibleſſe, & tolere le vice:
Farouche par orgueil, ſage par artifice,
Elle ne fuit que les plaiſirs mondains,
Elle s'en fait un de la haine;
De ſombres médiſans elle forme une chaîne:
Dans ſes diſcours elle verſe le miel,
Vous accable en Public de careſſes frivoles,
Compoſe ſes regards, & dore ſes paroles:
Mais l'animoſité, l'amertume & le fiel,
Diſtillent en ſecret de ſa bouche enflammée,
Et dévorent la renommée
Des eſprits qu'a trompés ſon manége cruel.
C'eſt elle, mes enfans, dont le Monde eſt victime;
Elle porte un air abattu;
Et même dans le ſein du crime
Elle veut dérober l'encens de la Vertu.
La Sageſſe eſt douce & facile;
Son cœur libre & ſans fard lui donne un air riant:
Incapable d'aigreur, toujours ſtable & tranquille,
Son accueil eſt humain, ſon eſprit eſt liant:
Exacte en ſes devoirs, ſans paroître ſauvage,
Elle cache le mal, elle applaudit le bien;
Franche

Franche ſans être dure, humble ſans étalage,
Elle remarque tout, & ne critique rien;
Raille ſans déchirer, amuſe ſans médire;
Aimable ſans étude, elle plaît ſans deſſein;
Court après les ingrats qui veulent la détruire,
Les cherche, les découvre, & leur ouvre ſon ſein.

JULIE.

Vous me percez le cœur. Ah! ma chere Sophie,
Où peut-on la trouver? faites-la moi revoir,
Cette Vertu, que j'ai ſi mal ſervie.
Daignera-t-elle encor me recevoir?
Plus je ſuis avec vous, plus je ſuis attendrie.
Vous me tendez la main!.... Vous ſentez ma douleur!
Vous êtes la Vertu! j'en crois mon ame émue.
Serrez-moi dans vos bras, dans ces bras de douceur.

LA SAGESSE.

En ce moment, vous quittez votre erreur,
Puiſque vous m'avez reconnue;
Je ſuis déjà dans votre cœur.

DAMON.

Ceci paroît une mépriſe.
Mais vous n'êtes donc pas la Vertu de tantôt?

LA SAGESSE.

La même.

DAMON.

Mais, parbleu, vous n'avez nul défaut:
Je ne peux ſortir de ſurpriſe.
Au lieu d'avoir ces traits charmans,

Sous le poids de vos jours vous paroiſſiez courbée :
Je vous aurois donné cent ans.

LA SAGESSE.

De vos yeux obſcurcis la toile eſt déchirée.
Ma difformité, ma laideur,
N'étoit qu'une épaiſſe vapeur
Qui s'élevoit de votre ame égarée ;
Déſormais elle eſt épurée,
Et vous connoiſſez ma ſplendeur.
Vous avez vu des biens la fragile durée :
Venez jouir d'un plus rare tréſor,
Revenez dans mon Temple, & prenez votre eſſor.
Je veux vous rendre heureux ; c'eſt tout ce que j'exige :
Vous baiſerez mes aimables liens.
Venez prouver à ceux que votre abſence afflige,
Que le malheur, quand il corrige,
Eſt le plus grand de tous les biens.

FIN.

LE RETOUR

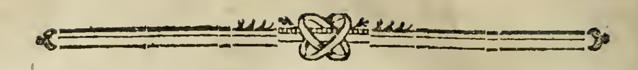
DE L'OMBRE

DE MOLIERE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, ET EN VERS,

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 21 Novembre 1739.



ACTEURS.

FINETTE.

LÉANDRE.

LE BON SENS.

MOMUS.

UN AUTEUR.

PASQUIN, en femme.

L'OMBRE DE MOLIERE.

La Scène est sur le Mont-Parnasse, dans le vestibule de l'appartement de Thalie.



LE RETOUR *DE L'OMBRE* DE MOLIERE, *COMÉDIE.*

SCÈNE PREMIERE.

FINETTE, *ſeule.*

PENDANT l'abſence de Moliere,
Je ſuis commiſe dans ces lieux
Pour oppoſer une barriere
A tous les Auteurs ennuyeux.
C'eſt ici que loge Thalie.
Pour mériter de paroître à ſes yeux,
Il ne faut pas être trop ſérieux,
Ni trop donner dans la folie.



SCÈNE II.

LÉANDRE, FINETTE.

LÉANDRE.

FINETTE, chez Thalie aurai-je enfin accès?

FINETTE.

Et quel titre avez-vous pour qu'on vous le permette?

LÉANDRE.

Parbleu, je ſuis charmé de tes attraits;
Avec plaiſir tu reçois la fleurette.

FINETTE.

Il eſt des gens qui ne ſont faits
Que pour connoître la Soubrette.

LÉANDRE.

Je verrai ta Maîtreſſe en ce jour, ou jamais:
Oui, je prétends me faire adorer de Thalie.
Tout eſt pour moi; j'ai du brillant,
De l'aimable, du vif, du gentil, du ſaillant;
Du léger; en un mot, je friſe la Folie;
Je ſais manier un portrait;
J'ai de l'expreſſion, je tourne le couplet;
Je ſuis mordant, de crainte d'être fade;
Je ne me refuſe aucun trait,
Et j'arrondis une tirade.

FINETTE.

Il faut encor d'autres talens,
Je vous en donne ma parole :
Thalie eſt gaie, & non pas folle ;
D'ailleurs, il faut avoir l'aveu de ſes parens.

LÉANDRE.

Je ne les connois point : peins-moi leur caractere,
Et nomme-les par nom & par ſurnom ?

FINETTE.

Il faut d'abord commencer par la mere.

LÉANDRE.

Oui, l'on en eſt toujours plus certain que du pere.
La mere enfin ?

FINETTE.

Se nomme la Raiſon.

LÉANDRE.

Le vilain nom ! L'ame en eſt aſſoupie ;
Il arrête du ſang la circulation ;
Cela ſent ſon apoplexie.
Eſt-elle bonne femme au moins ?
Laiſſe-t-elle conter la fleurette à ſa fille ?
Car tous ces ſiecles-là courbés ſur la béquille,
A troubler la jeuneſſe appliquent tous leurs ſoins.

FINETTE.

Oh ! jamais elle ne querelle ;
Et même elle ſe cache bien :
Mais elle eſt toujours avec elle.

LÉANDRE.

Cela ne me fait rien.
Si je puis parler à Thalie,
Cette vieille déguerpira;
Je la dérouterai, je te le certifie.
Il faut, quand je parois, prendre ce parti-là.
Que fait ſa fille?

FINETTE.

Elle eſt à ſa toilette.

LÉANDRE.

C'eſt-à-dire qu'elle eſt Coquette?

FINETTE.

Coquette! le terme eſt trop fort.
Elle veut plaire.

LÉANDRE.

Eh bien! je gage
Qu'avec mon air & mon langage,
Je l'enſorcellerai dès le premier abord.
N'eſt-ce pas toi qui prends le ſoin de ſa coiffure?

FINETTE.

Non pas, Monſieur, ce ſont des hommes.

LÉANDRE.

Ciel!
Par quelle bizarre aventure
N'en ſuis-je pas inſtruit? Car en fait de parure
Et d'artificiel,
Je ſuis, je te le jure,
Un vrai prodige de Nature.

Je porte un composé de fleurs;
J'en ai de toutes les couleurs;
Des Tricolores; des Pensées,
Des Tubereuses, des Œillets;
Dans une touffe de Bluets
Des Tulipes entrelacées.

FINETTE.

Oh! vous ne lui conviendrez pas.
Cette parure est pour une journée;
Elle périt aussi-tôt qu'elle est née;
Et ma Maîtresse veut de solides appas,
De ces appas qui soient toujours de mode,
Qu'avec les mains de l'Art la Nature accommode.
Vous ne pourriez jamais la coiffer à son point.
Votre garniture ginguette
Ne lui conviendroit point:
Gardez-la pour une Grisette.
Adieu, Monsieur.

LÉANDRE.

Ah! ma chere Finette,
Parle pour moi; fais-en l'essai:
Dis-lui bien que j'aspire à me voir dans ses chaînes;
Que je n'ai jamais fait une Piece, il est vrai,
Mais quatre volumes de Scènes.



SCÈNE III.

LÉANDRE, *ſeul.*

ELLE peut bien me faire entrer.
Mon impatience eſt extrême :
Mais peut-être je n'ai beſoin que de moi-même.
Dans ce Palais tâchons de pénétrer.
(*Il va à la porte.*)

SCÈNE IV.

LE BON SENS, LÉANDRE.

LE BON SENS, *d'un ton brutal.*

QUI va-là ?

LÉANDRE, *humblement.*

Monſieur . . . .

LE BON SENS.

Quel Génie
Oſe ſe préſenter ainſi ?

LÉANDRE, *à part.*

Ah ! quelle phyſionomie !
Quel eſprit rauque ! tout ceci
Sent ſon Portier de Comédie.
(*Au Bon Sens.*)
Dites-moi, n'eſt-ce pas ici
Que demeure Thalie ?

LE BON SENS.

Oh ! si vous doutez du logis,
Apparemment que vous n'y venez gueres.
Ce doute-là recule vos affaires,
Et vous ne serez point admis.
La Déesse jamais ne voit que ses amis,
Et ne reçoit point de visites.

LÉANDRE.

Si vous connoissiez mes mérites !...

LE BON SENS.

Dites-moi votre nom; voyons s'il est marqué
Parmi ceux qui forment ma liste.
Vous avez l'air d'un Auteur efflanqué,
Qui suit le clinquant à la piste.

LÉANDRE.

(*Au Bon Sens.*) (*à part.*)
Je ne suis que l'Esprit. Que cet homme est choquant!

LE BON SENS.

Vous perdez donc souvent haleine.
L'Esprit, plus léger que le vent,
Ne s'offre qu'aux Auteurs qui le cherchent sans peine.
On court après lui vainement :
Lorsqu'on croit l'attraper, on n'en tient que l'image.
On fait comme Ixion,
Qui croyoit embrasser Junon,
Et qui n'embrassoit qu'un nuage.
Savez-vous mon nom seulement ?

LÉANDRE.

La demande eſt extraordinaire !
Pour entrer quelque part, Monſieur, aſſurément,
Je n'ai pas cru qu'il fût fort néceſſaire
D'en connoître le Suiſſe.

LE BON SENS.

Oh ! le trait eſt fort bon,
Et bien digne du perſonnage.
Vous croyez le Bon Sens un Suiſſe de maiſon !

LÉANDRE.

Vous, le Bon Sens ?

LE BON SENS.

Oui, c'eſt mon nom.
Adieu; devenez ſage,
Je pourrai prendre un autre ton.
Je ſuis doux avec la Raiſon;
Et je deviens ſauvage
Avec l'homme à jargon.

SCÈNE V.

LÉANDRE, *ſeul.*

OUF ! je viens d'eſſuyer une mauvaiſe chance.
Il me deſſervira, loin de me protéger.
Je lui trouve un air étranger,
Et je ne le crois pas de France.

SCÈNE VI.

FINETTE, LÉANDRE.

FINETTE.

MA foi, vos affaires vont mal.

LÉANDRE.

Je ne ſais plus où ſera mon refuge.
Votre Portier eſt ſi brutal ! . . .
J'aime mieux le Portier d'un Juge ;
Car on en eſt du moins quitte pour ſon argent.

FINETTE.

Eh ! le nôtre, il eſt vrai, n'eſt pas d'humeur entrante.

LÉANDRE.

Comment te traite-t-il ?

FINETTE.

Tout au plus poliment ;
Et j'ai l'art d'adoucir l'humeur récalcitrante :
Oh ! le Bon Sens n'eſt pas, vraiment,
Si dur qu'il le paroît, & qu'on ſe l'imagine.
Malgré lui-même il eſt galant ;
Et ſouvent il perd tête en voyant une mine.

LÉANDRE.

As-tu parlé pour moi ?

FINETTE.

Très-inutilement.
Elle avoit grande compagnie.

J'ai nommé votre nom, vanté votre talent;
Et dans le cercle de Thalie,
On ne vous connoît nullement.
J'ai de vos qualités fait de vains étalages.
Nos vieux Auteurs, ces graves personnages;
Qui, d'un esprit aimable, & d'un jugement sain,
Réformoient les travers de l'humaine Nature,
Et nous traçoient du cœur une grande peinture,
M'ont écoutée avec dédain.
» Ce brillant, m'ont-ils dit, n'est que de la fadaise.
» Crois-tu qu'un Michel-Ange, ou bien un Raphaël,
» Un Titien, un Véronese,
» Doivent placer dans un rang immortel
» Les tableaux d'un Peintre en pastel«?

LÉANDRE.

Tous ces bons Messieurs-là m'ennuieroient bien, je pense.

FINETTE.

Voilà, de nos amis, la pure quintessence.
» Messieurs, leur ai-je dit, vous séchiez sur un plan
» Pendant le cours entier d'un an;
» Vous sondiez les esprits; vous fouilliez dans les
» ames.
» Léandre, chaque jour, fait trouver le sujet
» D'une douzaine d'Epigrammes:
» Au bout du mois cela fait un recueil complet
» Et de bluettes & de flammes.
» Il les écrit sans suite & sans projet;
» Il les rassemble ensuite piece à piece;

» Et tout l'ouvrage eſt un feu violet.
» En trois Actes tous neufs il a fait une Piece :
» Le premier Acte, en bouts rimés comme un Sonnet;
» Il a mis le ſecond en mauvaiſe muſique ;
» Le troiſieme, ſans doute, étoit le plus parfait :
» Il étoit en danſe gothique,
» Et le dénouement en ballet.
» Le tout aſſaiſonné de petites penſées,
» Bien mignones, bien compaſſées ;
» Car ſon eſprit entortillé,
» Fécond en petites merveilles,
» Avec un ſtyle éparpillé,
» Eſt ſemblable à des nompareilles «.

LÉANDRE.

Tu veux me plaiſanter, je croi :
Tu ſerois trop heureuſe en venant avec moi;
Tu parlerois d'eſprit en petite Maîtreſſe,
Sans ſervir de rien à la Piece.
Si tu ne voulois pas parler,
Je ſerois ſûr de te faire briller
Dans une ſcène neuve & belle.

FINETTE.

J'entends, vous me feriez jouer de la vielle.

LÉANDRE.

Peut-être bien un jour tu n'aimeras que moi.

FINETTE.

Eh ! qui peut répondre de ſoi ?
Un prodige d'orgueil, c'eſt-à-dire, une Prude,
S'arme d'un regard fier & rude,

Echafaude bien ſa vertu
Sur un ajuſtement auſtere.
Tant que ſon cœur n'eſt point tenté ni combattu,
Sa fierté ſe rengorge, & ſon air ſe reſſerre:
Mais qu'un objet vienne à lui plaire,
L'œil s'adoucit,
Le cœur mollit,
L'échafaud rompt, la Vertu tombe à terre.
Oui, oui, cette Vertu peut parler un inſtant;
Mais le cœur vient à la traverſe,
Qui vous lui donne ſur le champ
Un bon ſoufflet, & la renverſe.

LÉANDRE.

Finette, allons, il faut tâcher
De me faire entrer chez Thalie.
Moliere, j'en ſuis ſûr, lui perdra le génie.
Je l'aime trop, pour m'empêcher
De lui dire en ami ce que l'on en publie;
Et je ne veux avoir rien à me reprocher.

FINETTE.

Oh! ne vous flattez pas d'entrer chez ma Maîtreſſe.

LÉANDRE.

Mais, Finette....

FINETTE.

Je n'entends rien.

LÉANDRE.

Que faut-il donc faire?

FINETTE.

FINETTE.

Une Piece.

LÉANDRE.

Mais, Finette, je danſe bien.

FINETTE.

Une Piece, une Piece.

LÉANDRE.

Je ſuis, de plus, très-grand Muſicien.

FINETTE.

Une Piece, une Piece.

LÉANDRE.

Je la régalerai du cri Pariſien.

FINETTE.

Eh, Monſieur, en un mot, il nous faut une Piece.

LÉANDRE.

Oh! malgré toi, je ſuis certain
Que j'entrerai.

(*Il veut entrer.*)

FINETTE.

Non, votre effort eſt vain.
N'allez pas faire d'incartade,
Car je vous ferme le chemin
Par une gargouillade.

LÉANDRE.

Puiſque tu le prends ſur ce ton,
J'abandonne Thalie, & je la laiſſe ſeule,
Avec tout ſon peuple barbon.

Bientôt, à force de raiſon,
On n'en fera qu'une bégueule.
Dis-lui qu'elle ſe tienne bien ;
Je ne prétends la ménager en rien.
Cet hiver, je veux mettre en pieces
Ces Ouvrages ſi beaux qu'elle nomme des Pieces.
Elle m'appelleroit en vain à ſon ſecours.
Sa ſœur cadette
Eſt aimable & coquette,
Je vais faire ſes plus beaux jours.

FINETTE.

Je vous crois en effet digne de ſon eſtime.

LÉANDRE.

Cet hiver, je ſuis ſûr d'un ſuffrage unanime.
J'ai le portrait le plus galant
De la Danſeuſe pantomime,
Avec celui d'un Anonyme
Qu'on trouvera très-reſſemblant.

FINETTE, *ſeule.*

Nous voyons ſans effroi le courroux qui l'anime.



SCÈNE VII.

MOMUS *amoureux*, FINETTE.

MOMUS, *d'un air niais.*

SERVITEUR.

FINETTE.

Que veut ce nigaud ?

MOMUS.

Je voudrois tout-à-l'heure
Monter là-haut.

FINETTE.

Quoi ! chez Thalie ?

MOMUS.

Eh oui ! c'eſt là que je demeure.

FINETTE, *d'un ton railleur.*

En vérité ?

MOMUS.

Vraiment, j'en ſuis aimé.

FINETTE.

Je le crois bien.

MOMUS.

Ne prétendez pas rire.

FINETTE.

Voilà, ma foi, l'on peut le dire,
Un petit homme bien formé.
Vous ſavez bien que le Temple eſt fermé.

Nommez-vous, pour que l'on vous ouvre.
Vous paroiſſez bien langoureux.

MOMUS.

Oh dame! c'eſt que je ſuis amoureux.

FINETTE.

A votre mine on le découvre.

MOMUS.

Je ſuis Momus.

FINETTE.

Que me dites-vous-là?

MOMUS.

Eh vraiment, oui: je viens de l'Opéra.
Quel pays! quelles gens! j'étois glacé de crainte.
Je m'y ſuis égaré: c'eſt un vrai labyrinthe.

FINETTE.

Ah! quel petit peſte malin!
Vous vous êtes tiré d'affaire?
Vous avez bien médit? c'eſt votre caractere.

MOMUS.

Oh non, je n'y ſuis plus enclin.
Dans les Cieux j'aimois à médire;
Mais l'Opéra doit être exempt de la ſatire.

FINETTE.

Certainement, c'eſt un lieu ſans défauts!

MOMUS.

On y fait pourtant de bons ſauts.

FINETTE.

Quel étoit votre perſonnage ?

MOMUS.

Je me ſuis mis au rang des amoureux tranſis ;
J'ai pris le nom du beau Berger Tircis.

FINETTE.

Vous aimiez une fille étourdie & volage ?

MOMUS.

Non, vraiment, j'en voulois une qui fût bien ſage.

FINETTE.

Avez-vous eu le bonheur d'étrenner ?

MOMUS.

Eh oui, je l'ai trouvée.

FINETTE.

Ah ! je n'ai rien à dire.

MOMUS.

Le compliment étoit difficile à tourner.
» Momus qui blâme tout, vous aime & vous admire,
(Ai-je dit galamment).
» D'adorer vos appas occupé ſeulement,
» Il renonce pour vous au plaiſir de médire ".

FINETTE.

Il falloit tout autant lui dire :
» Jadis je ſavois employer
» L'art de plaire & de faire rire ;
» Mais puiſque je vous aime & que je vous admire,
» Je ne ſaurai plus qu'ennuyer ".

L'Auteur a manqué votre rôle :
Il devoit vous rendre amoureux
D'une Bergere qui fût folle,
Et vous faire médire en déclarant vos feux ;
Lui dire : » Si vous étiez ſage,
» Si vous goûtiez le ſentiment,
» Si vous aimiez mieux un Amant
» Qu'un amour de paſſage,
» Je vous déteſterois, je médirois de vous ;
» Je vous traiterois en Déeſſe :
» Mais vous ſuccombez ſans foibleſſe ;
» Vous n'aimez aucun homme, & vous les flattez
» tous ;
» Voilà ce qui pour vous me pique & m'intéreſſe ".
En le prenant ſur ce ton-là,
Vous ne pouviez manquer de plaire ;
Et ſans ſortir de votre caractere,
Vous attrapiez le ton de l'Opéra.

MOMUS.

Oui, j'aurois pu donner dans la ſaillie ;
Mais l'on m'auroit accuſé de piller
Le Carnaval & la Folie.

FINETTE.

Cela valoit bien mieux que de faire bâiller.

MOMUS.

La pantomime eſt ſi divertiſſante,
Que pour la contraſter j'ai donné dans l'ennui.

FINETTE.

Pour paroître plus éclatante,
Elle n'a pas besoin de cet appui.
Les gestes du Danseur, ses regards, sa figure,
Sont de Momus la naïve peinture.
Votre esprit de ses pas devroit être jaloux;
Ses pieds en disent plus que vous.
Refondez tout votre Acte, allez changer les rôles:
De ce couple léger rendez bien les appas;
Dans votre esprit faites entrer leurs pas,
Et mettez-les tous en paroles.

SCÈNE VIII.

UN AUTEUR, FINETTE.

FINETTE.

Que veut cet homme sombre? Il a l'air vaporeux!
Je n'ai jamais rien vu de si triste en ma vie.
Il porte l'ennui dans ses yeux:
Malgré moi, de bâiller je sens naître l'envie.

L'AUTEUR.

Ciel! on bâille! au secours! je tombe en pamoison.

FINETTE.

Qu'avez-vous donc, Monsieur?

L'AUTEUR.

Une convulsion.
Je suis l'Auteur de l'Ecole du Monde:
Quand on bâille, voilà ma situation.

FINETTE.

Il eſt vrai qu'au milieu de l'inclination
Les bâillemens commencerent leur ronde.

L'AUTEUR.

Je n'en ſuis pas encor revenu maintenant;
Car l'Actrice avoit une mine
Incompatible avec le bâillement.
J'en ai découvert l'origine.
On m'a depuis peu révélé
Que pour faire bâiller on avoit cabalé.

FINETTE.

Oui-da : mais vous étiez le chef de l'entrepriſe.

L'AUTEUR.

Une Piece choiſie, une Piece de miſe,
Avoir un ſi honteux deſtin !
La honte en rejaillit ſur tout le genre humain.
L'allégorie étoit exquiſe :
Je l'avois lue à deux Régens,
Amis ſans fard & ſans manége,
D'un goût très-fin, & point trop indulgens,
Qui me la demandoient pour jouer au Collége.
Après un jugement ſi bon,
Le Parterre bâille & s'ennuie !
Encore un coup, j'en veux avoir raiſon :
Et de ce pas je vais trouver Thalie.

FINETTE.

Alte-là, mon joli garçon :
Avec votre mine diſcrette,

Et votre grand chapeau,
Pour assister à sa toilette,
Vous êtes un friand morceau !
Tenez-vous-le pour dit, allez briser vos plumes ;
Cessez d'instruire l'Univers.
Il n'est qu'un fou qui croit dire en sept ou huit Vers
Ce que Moliere à peine a mis en huit volumes.

L'AUTEUR.

Ma fille, avec votre caquet,
Vous aimez mieux le feu folet,
Et la brillante bagatelle
D'un étourdi qui parle à son valet
Sur la Musique ancienne & nouvelle.

FINETTE.

Vous mettez-vous en parallele ?

L'AUTEUR.

Ah ! c'étoit un morceau joliment enchâssé !

FINETTE.

Sans doute, puisqu'il a su plaire.
Ce qu'aime le Public est toujours bien placé.

L'AUTEUR.

A ce qu'il me paroît, votre tête légere
Aime tous les discours sans corps, sans liaison,
Qui mettent sans pitié le Bon Sens en prison ;
L'étincelle vous plaît, vous pique, vous agite ;
Et je croyois, à voir votre minois fripon,
Que vous aimiez un feu qui s'éteignît moins vîte.

FINETTE.

Comment donc, mon ami, vous faites le léger!
Mais vous n'avez du Monde encore qu'un faux air.
Apprènez qu'il n'eſt point de choſe plus aiſée
Que d'avoir du bon ſens à tête repoſée;
Et la grande façon, dans le ſiecle préſent,
C'eſt d'avoir ſon eſprit tout en argent comptant.
Avec votre raiſon vous me la donnez belle!
Il ne tiendroit qu'à moi d'avoir de la cervelle;
Mais c'eſt le vrai moyen d'ennuyer à coup ſûr:
On n'eſt plus dans le goût d'un eſprit juſte & mûr;
Ses traits les mieux frappés, ſes diſcours les plus mâles,
Sont des feux ſans éclat, des étincelles pâles.
J'aime mieux un bon mot, qu'on lâche à tout haſard,
Que tous ceux qu'on arrache entre les mains de l'Art.
Il vous appartient bien de me rompre en viſiere,
De dire que mon feu n'eſt que fauſſe lumiere,
Géometre glacé, dont le peſant compas
Enerve la penſée, en flétrit les appas;
Deſtructeur du brillant, du goût, de la fineſſe,
Solide raiſonneur, mais ſans delicateſſe;
Cenſeur amer & ſombre, homme grave & profond,
Qui du feu de l'eſprit rabat le premier bond;
Parleur aride & ſec que la juſteſſe abuſe,
N'aimant mieux dire rien, qu'un rien qui nous amuſe:
Votre morale aſſomme; & pour tout compliment,
Je vous réponds, Monſieur, par un grand bâillement.

L'AUTEUR.

L'on m'assomme, l'on m'assassine!
Vous savez mon foible; ah! coquine!
Vous violez le droit des gens.

SCÈNE IX.

PASQUIN, *en femme*, UN AUTEUR, FINETTE.

PASQUIN, *en femme*.

Non, les hommes jamais ne furent si méchans;
Et sans doute on avoit conjuré ma ruine.

L'AUTEUR.

Ah! nous allons voir un beau bruit,
C'est le Médecin de l'esprit.

PASQUIN.

Oui, je soutiens qu'il faudroit rompre
La cruelle habitude où le Public se met,
De crier, rire, & d'interrompre
Une Piece, à l'endroit du plus vif intérêt.
Je ne puis digérer l'offense
Qu'on me fit, en faisant finir.
Voyez un peu la belle avance
De m'habiller en femme, pour venir,
Au Public, sans parler, tirer ma révérence!

FINETTE.

Je vous approuve fort, & c'eſt un grand affront,
Le Public a cette habitude ;
Mais les Auteurs l'en déferont.

PASQUIN.

Comment ?

FINETTE.

En faiſant une étude
De ne lui donner que du bon.

L'AUTEUR.

Sans doute, vous avez raiſon.

PASQUIN.

Ah ! vous voici Monſieur le Pédant de Collége!
Avec vos Paſſions, & leur vilain cortége,
Vous avez commencé par fâcher le Public.

L'AUTEUR.

Il devoit pourtant être affamé de comique.

PASQUIN.

Non, mais vous l'aviez mis dans le goût ſatirique ;
Et quand il crie, il a le tic
De ne jamais finir, à moins qu'on ne l'amuſe.

FINETTE.

Lorſqu'il attend cela, bien ſouvent il s'abuſe.

PASQUIN.

Vous aviez méſuſé de ſon attention
Par votre chien de goût allégorique,
Cela tend l'eſprit & l'applique ;

Et comme l'on étoit dans la prévention,
Lorsqu'on me vit en femme on crut dans l'assemblée
Que j'étois une Passion
Qu'on avoit personnifiée,
Et l'on me prit encor pour l'Inclination.

L'AUTEUR.

Elle eût été bien déguisée.

PASQUIN.

Quand je partis, je fus choqué.
Cependant je soutins la chose avec courage :
Mais un trait dont encor je me sens suffoqué,
Et ce qui m'enflamme de rage,
C'est qu'en sortant j'allai dans un Café :
On s'y portoit, on étoit étouffé ;
D'hommes qui clabaudoient j'apperçus une masse :
C'étoit de ces Auteurs que la cabale sert,
Que l'envie & la faim dévorent de concert,
Objets dégradés du Parnasse,
Vils insectes de vanité,
Qui clapissent avec audace
Au centre de l'obscurité.
Ils se disoient, d'un air tout transporté :
» En venez-vous ? quelle journée !
» Non, je ne l'aurois pas donnée
» Pour deux repas bien étoffés.
» Quel plaisir de noyer deux Pieces tout de suite !
» Nous en avons beaucoup plus de mérite
» D'avoir vu deux Auteurs, l'un sur l'autre étouffés «.
Je pensai déchirer cette engeance maudite.

FINETTE.

Un médiocre Auteur doit s'attendre à cela.

PASQUIN.

Ce trait ne peut tomber que ſur ce grimaud-là.

L'AUTEUR.

Si ma Piece eſt tombée, & ſi l'on m'épilogue,
J'ai tout au moins l'honneur d'avoir fait le Prologue.

PASQUIN.

Vous me la donnez belle : oh ! par ma foi, voilà
Un beau chef-dœuvre, avec votre Ombre de Moliere.
Au milieu du Parterre il tranſporta l'Enfer ;
On n'y connoiſſoit plus de frein ni de barriere,
Et je crois que c'étoit l'Ombre de Lucifer.

L'AUTEUR.

Il eſt vrai que ce jour il ſe donna carriere :
Mais mon Prologue eſt une fleur
Qui ne ſera jamais fanée :
Mon amour propre encore en reſpire l'odeur,
Et je le fis pourtant en une matinée.

PASQUIN.

Puiſque c'eſt-là votre talent,
Levez une boutique, ou plutôt une niche ;
Et mettez deſſus pour affiche :
» Céans, on fait, & promptement,
» Des Prologues fort proprement «.

❁

SCÈNE X.

L'OMBRE DE MOLIERE, FINETTE, L'AUTEUR, PASQUIN.

L'OMBRE.

JE reviens du Parterre, où d'un ton formidable;
J'ai condamné, j'ai jugé quatre Auteurs.
Qu'a t-on fait du comique inſtructif, agréable ?
Eſt-ce ainſi qu'on travaille à corriger les mœurs ?

L'AUTEUR.

Ah ! parlez donc, Monſieur Moliere !
Si de mes jours je vous rends la lumiere,
Je veux bien qu'on me pende.

L'OMBRE.

Eh quoi !
N'êtes-vous pas content de moi ?

PASQUIN.

Vous avez fait un beau rapage !
Ce jour-là le Parterre avoit le diable au corps.

L'OMBRE.

Jamais je ne le vis plus ſage ;
Jamais plus d'équité n'en régla les reſſorts.

L'AUTEUR.

Comment ?

L'OMBRE.

Avec lumiere il jugea chaque Ouvrage ;
Vous le fîtes bâiller avec grande raiſon.

L'AUTEUR.

Un Ouvrage entrepris pour détruire le vice!

L'OMBRE.

Il étoit fait par un Novice.
La Piece eſt déteſtable, & le projet fort bon;
Elle ne peut jamais être applaudie.
Le jugement public n'a point été trop prompt.
Comment avez-vous eu le front
De lui donner le nom de Comédie?
Sans intrigue, ſans action,
C'étoit une analyſe étique,
Un dialogue allégorique,
Sérieux ſans inſtruction.
Lorſque l'on donne un corps à chaque Paſſion;
Il faut que l'Auditeur ſente au fond de ſon ame
Paſſer le ſentiment avec des traits de flamme.
Vous aviez fait du cœur une diſſection,
Qui fatiguoit l'eſprit de maximes arides.
Votre morale étoit pleine de rides;
Vous deviez éviter le ſtyle languiſſant,
Quitter le ton métaphyſique,
Peindre le ridicule en un miroir comique,
Et forcer le Public à rire en rougiſſant.

FINETTE.

Sans doute; vous aviez l'air pédant, l'air auſtere.
Quand on veut inſtruire, il faut plaire.
Votre vertu reſſembloit à l'humeur.
Pour la faire aller juſqu'au cœur,
Il faut que l'agrément l'éclaire.

Vous

Vous l'aviez habillée en gris ;
Et vous deviez ſemer des fleurs dans ſa cornette ;
Oui, vous deviez coëffer la Morale en coquette :
Elle étoit en chauve-ſouris.

PASQUIN.

Sans doute ; vous avez aſſommé tout Paris.

L'OMBRE.

Corrigez-vous ; raillez avec délicateſſe ;
Au lieu d'inſtruire avec rudeſſe,
Lâchez des traits au lieu d'avis ;
Au lieu du ton pédant, faites des Epigrammes ;
Cherchez ſur-tout à plaire aux Dames,
Et vos conſeils ſeront ſuivis.

L'AUTEUR.

Je veux plutôt donner dans le genre tragique.

L'OMBRE.

Il n'eſt pas plus aiſé que le comique ;
Il eſt rempli d'écueils dont il faut ſe parer.
Lorſqu'on s'y livre, il faut pour plaire
Etonner la Nature, & ne pas l'égarer ;
Ne l'emporter jamais au delà de ſa ſphere.
On veut un naturel qui ſoit ſublime & grand ;
Et tous les jours chaque Auteur s'y méprend.
Veut-il que ſon ſujet ſoit ſimple & vraiſemblable ?
Il le dépouille, & le rend décharné.
Veut-il aller au cœur ? Il invente une fable,
Et penſe que le fond eſt dignement orné
Par le plan impliqué d'un Roman miſérable.

Ces fades ſentimens ſont un amas de mots,
Capables d'éblouir une troupe de ſots,
En révoltant un Juge habile & reſpectable.
Melpomene demande une noble fierté.
Il faut rendre une intrigue avec ſimplicité;
Y repréſenter la tendreſſe,
Non comme une vertu, mais comme une foibleſſe:
Par ſes traits ſéducteurs qu'un Héros arrêté,
L'écoute, la combatte, & dompte la molleſſe,
En s'arrachant des bras de l'Amour irrité.
Des ſituations forcées
Redoutez les attraits pervers;
Et que la force des penſées
Produiſe la pompe des vers.
Du tragique voilà l'image & l'origine:
C'eſt ainſi qu'autrefois je parlois à Racine.

L'AUTEUR.

Tous ces diſcours ſont anciens.
Bon Dieu! que cet homme eſt gothique!

L'OMBRE.

Ne vous y trompez pas; mon goût n'eſt point antique.
On penſe ainſi dans le lieu d'où je viens.



SCÈNE XI.

L'OMBRE DE MOLIERE, PASQUIN *en femme*, FINETTE.

PASQUIN.

DITES-NOUS donc, avant que d'entrer en matiere,
Si vous avez traité de la bonne maniere
Mon bon ami Monſieur Michaut ?

L'OMBRE.

Nous l'avons reçu comme il faut :
Il s'eſt, en s'égarant, privé de la lumiere.
Nous l'avons condamné tout net
A retourner terminer ſa carriere
Au Château de la Butordiere.

PASQUIN.

Vous l'avez exilé ?

L'OMBRE.

Par un coup de ſifflet
Le Public ſigne ainſi ſes lettres de cachet.
Il s'agit maintenant de votre Comédie.

PASQUIN.

Oui, c'eſt à vous à m'en faire raiſon.
En France il n'étoit pas un ſujet aſſez bon
Il étoit tiré de Turquie.

L'OMBRE.

Et par un bel Eſprit, dit-on ;
On en peut faire quelque choſe.

PASQUIN.

Je le crois bien.

L'OMBRE.

Nous en viendrons à bout
En conſervant le titre, & retranchant le tout.

PASQUIN.

S'il vous plaît, dites-m'en la cauſe ?
Comment, vous vous mêlez d'être malin auſſi ?

L'OMBRE.

J'ai trop peu d'eſprit pour médire.

PASQUIN.

Mais, parbleu, ne croyez pas rire :
On dit publiquement ici
Que vous n'en avez guere.

L'OMBRE.

Ce diſcours ne peut me déplaire.
Je n'eus jamais de celui d'aujourd'hui.
Quand je revins au jour pour être votre arbitre ;
Je me prévins pour vous : le Spectateur charmé
Attendoit tout de votre titre ;
Pour corriger l'eſprit il le croyoit formé ;
Il ſe repréſentoit les triſtes maladies
Dont le génie eſt conſumé :
Vous deviez déchirer ces ames avilies ;

Ces Auteurs malheureux, ſans nom & ſans appui,
Qui n'ont d'autre beauté que la laideur d'autrui :
Aigres Cenſeurs, ſombres génies,
N'ayant pour tout talent qu'un poiſon infecté ;
Se nourriſſant du gain de leur malice,
Et faiſant à leur vanité
Un honteux ſacrifice,
Et de l'honneur & de la probité.

PASQUIN.

Vous ne connoiſſez pas le vrai moyen de plaire.
Je vois que vous m'êtes contraire.
Eh bien! puiſqu'on m'a deſſervi,
Et qu'on n'a pas voulu m'entendre,
(*Revenant.*) (*Au Parterre.*)
Je prends congé de vous.... Avant d'être ſorti,
Meſſieurs, ſachez que j'ai deux cents beaux Vers à vendre,
Avec un dénouement qui n'a jamais ſervi.



SCÈNE XI, *& derniere.*

L'OMBRE DE MOLIERE, FINETTE.

FINETTE.

ET moi, Monſieur, que vais-je faire ?

L'OMBRE.

Reſte toujours ici pour empêcher d'entrer
Tout Auteur téméraire,
Qui, ſans l'aveu public, y voudroit pénétrer.
Je reviendrai, ſi je ſuis néceſſaire.
Mais le Parterre a pour moi tant d'attraits,
J'y trouve des eſprits qui ſavent tant me plaire,
Que ce ſera ma demeure ordinaire,
Et j'y rentre à l'inſtant pour n'en ſortir jamais.

FIN.

LES MARIAGES ASSORTIS,

OU

LA SOURDE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN VERS.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Lundi 10 *Février* 1744.



PRÉFACE.

ON reproche aux Auteurs modernes de ſacrifier les fonds aux détails, de donner des Scènes vuides d'action, & chargées de portraits, de négliger l'intrigue, & de préférer ce qui eſt brillant à ce qui eſt ſenſé. Mais on ne ſonge pas que ceux qui font ce reproche ſont les mêmes qui y donnent lieu.

Nous ſommes dans un ſiecle où la fureur de l'eſprit abſorbe tout. Une Piece ennuie, ſi elle n'eſt pas un feu d'artifice perpétuel; à peine a-t-on la patience de ſupporter une expoſition; la préparation des événemens ſeroit autant de retranché ſur les peintures; les ſituations ſeroient autant d'obſtacles à des converſations. Les Acteurs, forcés par les poſitions des Scènes, à ne dire que ce qu'ils devroient, n'auroient pas le temps de faire aſſaut d'eſprit; on diroit que l'Auteur connoît le Théatre, mais ne connoît pas le monde: la Piece ſeroit eſtimée, & ne ſeroit pas courue; on la traiteroit comme une belle

femme ſans rouge, miſe tout uniment, qui eſt toujours écraſée par un viſage de fantaiſie.

Il eſt certain que rien ne nuit tant à l'éclat des détails qu'un plan bien combiné, qui conſiſte dans un enchaînement de Scènes où l'embarras augmente par degrés, juſqu'à ce qu'il ſe développe auſſi naturellement qu'il paroît avoir été amené, & ſe termine par un dénouement qui ne ſoit ni forcé, ni prévu.

Voilà ce que c'eſt que l'Art du Théatre; c'eſt le comble de la difficulté que d'y atteindre. L'eſprit eſt beaucoup plus commun que le génie. Il eſt aiſé de rendre avec agrément ce que l'on ſaiſit avec vivacité. Un homme d'eſprit n'a pas plus de peine à en ſemer dans ſes Ouvrages, qu'un Financier à répandre de l'argent. L'un & l'autre manquent preſque toujours leur but, faute de ſavoir placer leur dépenſe.

Un Auteur comique doit étudier le monde, & même il ne peut faire de bonnes Comédies qu'en vivant dans le monde.

Un homme auroit beau avoir du talent, il manqueroit tous ſes ſujets, s'il reſtoit en

Province. Les ridicules ne conſervent que leur titre, & changent de nuances tous les ans, comme les étoffes changent de mode : ce ſont les mêmes fonds, & jamais les mêmes deſſins ; il faut être en état d'appercevoir & de rendre tous ces raffinemens. Mais ce n'eſt pas aſſez de connoître le monde, il faut connoître les hommes.

En connoiſſant le monde, on ne fait que des Vers ; en connoiſſant les hommes, on peint des caracteres, & c'eſt avec des caracteres qu'on fait de bonnes Pieces. Il ne s'agit alors que de les mettre en jeu, en ménageant des incidens.

La Comédie n'eſt autre choſe qu'une aventure principale, traverſée par des événemens contraires & vraiſemblables. C'eſt la diverſité & l'oppoſition de ces événemens qui doit ſervir à faire ſortir ces caracteres, & à répandre du plaiſant toujours aux dépens des vices & des ridicules ; car on ne doit jamais travailler qu'avec un but moral (& c'eſt en quoi je ne conçois pas que l'on faſſe un crime du Spectacle). Je ſuis convaincu que

l'on confond la Comédie moderne avec l'ancienne ; c'est certainement une méprise.

En s'asservissant à jeter de l'action dans une Piece, on parviendroit en même temps à former des Acteurs. Il ne faut pas s'imaginer que l'on puisse faire briller le jeu des Comédiens dans des Scènes où il n'y a que des conversations, qui sont bien éloignées d'être des dialogues. On ne trouve point à jouer là où il n'y a qu'à débiter. Qu'est-ce qui fait le grand Comédien ? C'est la souplesse & la promptitude à prendre successivement les différens visages qu'exigent les mouvemens opposés du rôle. Il faut que des Acteurs soient perpétuellement occupés à s'étudier, à se deviner, & à s'embarrasser. Il faut souvent dans une même Scène entre deux personnages, que l'embarras passe rapidement de l'un à l'autre, que la satisfaction & l'inquiétude se peignent tour à tour sur leur physionomie, que le Spectateur soit toujours dans la confidence, & que les Acteurs n'y soient jamais; voilà ce qui fait les bons Comédiens, ce qui rend plaisans les Auteurs, & ce qui

contente les Connoiſſeurs. Mais pour y parvenir, il faut avoir beaucoup plus que de l'eſprit. Ce n'eſt point en couſant tant bien que mal des paquets de Vers faits en différens temps, que l'on forme un enſemble : ce n'eſt point en copiant ſervilement les expreſſions du jour, que l'on fait un ouvrage durable; les ridicules ſont dans les choſes, & non pas dans les mots. On doit peindre les mœurs en termes qu'en tout temps l'on puiſſe comprendre; c'eſt ce qu'on ne fait plus, & les trois quarts du Public en ſont contens; il ſeroit très-poſſible qu'une Comédie, telle qu'on les donne à préſent, eût un grand ſuccès à Paris, & ne fût pas entendue à Strasbourg. C'eſt être trop détaché de la poſtérité ; nos Auteurs ſont trop Philoſophes, ou trop preſſés de jouir ; ils mettent leur gloire à fonds perdu. Telles ſont, j'en conviens, quelques-unes des Pieces qui compoſent ce Recueil. Dans les Mariages aſſortis (*), on remarque un homme qui fait tout ce qu'il peut pour faire des Vers,

(*) Cette Préface ſe trouve à la tête du Recueil des Pieces, imprimé en 1753.

& qui ne ſonge guere à faire des Scènes. Son ſtyle ſort ſouvent du genre ſans aucune néceſſité ; il ne peut pas alléguer pour excuſe le *Tumido dilitigat ore.* Ses Perſonnages ſont des Moraliſtes froids qui déclament toujours, & qui n'agiſſent preſque jamais. Il y a le caractere de la Sourde dont on auroit pu tirer un meilleur parti, qui jette du comique dans la Piece. Je me ſouviens que ce fut ce rôle-là qui penſa la faire tomber à la premiere repréſentation, & qui en fit le ſuccès dans la ſuite. On a tellement perdu l'idée du comique, que l'on trouve ignoble tout ce qui fait rire. La Coquette Fixée eſt écrite plus naturellement ; il y a des peintures du monde aſſez vraies ; on y trouve de temps en temps quelques Scènes théatrales ; le troiſieme Acte a du mouvement : je ne chercherois cependant pas querelle à l'Auteur, s'il eût tâché d'être un peu plus plaiſant ; il avoit un beau modele dans la Métromanie ; mais il y a bien des gens qui en font un ridicule, & il n'y avoit qu'un homme, capable d'en faire une bonne Piece.

NOTE
DE L'ÉDITEUR.

MALGRÉ la févérité avec laquelle l'Auteur juge les *Mariages Affortis*, cette Comédie eut un très-grand fuccès. Dans le temps qu'elle fut jouée, le Théatre Italien admettoit, outre les Comédies purement Italiennes, les Parodies & les Pieces mêlées de chant, des Comédies régulieres, & dans le bon genre. Ces dernieres, dont un grand nombre faifoit les délices du Public, furent condamnées, on ne fait pourquoi, à ne plus paroître. On auroit pu du moins en augmenter le riche fonds du Théatre François; on aima mieux les laiffer dans l'oubli. Quoique M. l'Abbé DE VOISENON n'eût aucune efpérance de voir reprendre les repréfentations des *Mariages Affortis*, il a corrigé & prefque refondu cette Comédie. Il y a lieu d'efpérer que les Comédiens Italiens, à qui la liberté de jouer des Pieces régulieres a été rendue, la remettront au Théatre.





ACTEURS.

DORIMON, pere de Damon & du Chevalier.
ARAMINTE, tante d'Angélique & d'Hortence.
DAMON.
ANGÉLIQUE.
LE CHEVALIER.
HORTENCE, fille de Beauval.
BEAUVAL, ami de Damon.
UN NOTAIRE.
UN LAQUAIS.

La Scène se passe dans le jardin d'un Hôtel garni.

LES



LES MARIAGES ASSORTIS, *OU* LA SOURDE, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

DORIMON, DAMON.

DORIMON.

Vous m'affligez, mon fils; je vois avec chagrin
Que d'être ſingulier vous prenez le chemin.
Si vous n'adouciſſez votre eſprit trop ſauvage,
Que prétendez-vous être?....

DAMON.

Ami de l'homme ſage.
La raiſon a formé ce ſyſtême en mon cœur ;
Je quitte la fortune & choiſis le bonheur.
Oui, de l'ambition le ſeul projet m'aſſomme ;
Je ne connois d'emploi que celui d'honnête homme ;
Il n'eſt que celui-là qui devroit anoblir,
Et ce n'eſt pas le moins difficile à remplir.

DORIMON.

Dans l'ordre général, l'ambitieux habile
Doit ſans doute effacer l'honnête homme inutile.
Vous auriez plus d'honneur à ſuivre vos aïeux :
En marchant ſur leurs pas, diſtinguez-vous comme eux ;
Leurs peines, leurs travaux, forment votre nobleſſe,
Et votre inaction vous dégrade & me bleſſe.

DAMON.

Moi, j'ai pour ſentiment, & je le crois ſenſé,
Qu'il vaut mieux n'être rien que d'être déplacé.
Un emploi qu'on fait mal ne donne qu'un faux luſtre ;
L'ignorant l'avilit, l'habile homme l'illuſtre ;
Et l'on choiſit à tort l'état de ſes aïeux,
Quand ce n'eſt pas celui qu'on remplira le mieux.

DORIMON.

Je mets, ainſi que vous, au nombre des chimeres
La fureur d'exercer le métier de ſes peres.
Chacun a ſon talent, ſon goût particulier,
Et pour être un grand homme, il faut l'étudier.

Quelquefois malgré nous il s'efforce à paroître ;
En un mot, tout consiste à savoir se connoître.
Je ne vous gêne point, mon fils, mais choisissez :
A quoi tendent vos vœux ? ils seront exaucés.

DAMON.

Vous serez obéi, s'il est ainsi, mon pere ;
J'ai trouvé mon talent.

DORIMON.

Eh c'est ?

DAMON.

De ne rien faire.

DORIMON.

A la fin, vous poussez ma patience à bout.
Vous voulez donc ternir votre nom ?

DAMON.

Point du tout.
Si l'intégrité seule emportoit la balance,
Si l'estime en étoit la sûre récompense,
Mon esprit animé pourroit se surmonter ;
Mais le mérite abaisse au lieu de nous porter.
Si j'étois nécessaire au bien de ma patrie,
J'y sacrifierois tout, ma fortune, ma vie.
Si les postes vaquoient par manque de sujets,
On me verroit courir après les plus abjects :
Mais tant d'autres sans moi sont avides de places !
Je ne sais point encor solliciter des graces ;
Dans des principes sûrs, dès long-temps affermi,
Je ne suis courtisan que d'un sincere ami.

DORIMON.

Ainſi vous n'agiſſez que par philoſophie.

DAMON.

Malheureux qui la prend pour regle de ſa vie!
Ce n'eſt pas que par-là je veuille la blâmer;
Tout mon ſyſtême tend à me faire eſtimer.
Il faut aux préjugés que le Sage s'ajuſte,
Qu'il craigne le Public, mais c'eſt quand il eſt juſte.
Enfin je veux chez moi me tenir concentré,
Peſer le prix du temps, l'employer à mon gré.
J'ai quelques amis ſûrs avec qui j'aime à vivre;
Là chacun à l'envi s'abandonne & ſe livre;
Qu'ils ſoient nobles, ou non, qu'importe? deux vertus
Se comptent parmi nous pour vingt aïeux de plus.
L'amitié ſi ſacrée, & ſi rare en pratique,
Forme toutes nos loix, fait notre politique.
Notre cœur, enivré par le prix des bienfaits,
Ne perd le ſouvenir que de ceux qu'il a faits;
Et de cette tendreſſe on porte le prodige
Au point de rendre grace à l'ami qu'on oblige.

DORIMON.

Oui, Monſieur, lorſqu'on eſt ſingulier à ce point,
Il faut reſter chez ſoi, je n'en diſconviens point;
Et ſans doute pour ſuivre en tout votre ſyſtême,
Vous reſterez garçon, pour n'être qu'à vous-même?

DAMON.

Non, je n'ai pour l'hymen aucun éloignement;
Je ne me ſuis jamais lié d'aucun ſerment,

Et même mon plaisir seroit inexprimable
De faire le bonheur d'une personne aimable.

DORIMON.

Oh ! vous n'êtes donc pas si fou que je pensois ?
Comment ? c'est tout de bon ? Si je vous proposois
Une fille d'attraits, de richesse pourvue. . . .

DAMON.

Sur quelqu'une auriez-vous déjà jeté la vue ?

DORIMON.

Votre frere en ménage une, à ce qu'il m'a dit ;
Il en est bien capable, il a beaucoup d'esprit.

DAMON, *ironiquement.*

Oh ! je vous en réponds.

DORIMON.

Doucement, je vous prie,
Et sur le Chevalier point de plaisanterie.
Cadet du premier lit, c'est pourtant votre aîné,
Et dix ans après lui, Damon, vous êtes né.
Du respect ; il sera l'honneur de sa famille.

DAMON.

Je le croirois assez ; il s'intrigue, il babille.
De ces Docteurs de cercle imitateur exact,
Des fadaises du monde il s'instruit par état ;
Il parle, il éblouit, il n'est rien qu'il n'effleure,
Il change de discours dix fois en un quart-d'heure ;
Tout se loge au hasard dans son cerveau sans frein ;
Il a tout ce qu'il faut pour faire son chemin.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, DORIMON, DAMON.

LE CHEVALIER.

J'AI su te déterrer une excellente affaire,
Sortable de tous points. Ah! serviteur, mon pere,
Je ne vous voyois pas.

DORIMON.

Son esprit turbulent
S'écarte; mais le fond est toujours excellent.

LE CHEVALIER.

C'est une fille aimable, une riche héritiere;
Elle a le bon esprit de n'avoir point de frere;
Elle n'a qu'une sœur qui fait choix du Couvent;
Le pere, qui l'aimoit beaucoup apparemment,
A pris soin de mourir pour la rendre contente;
C'est avoir des égards. Elle n'a qu'une tante
Décrépite & coquette, & dont le tein fané
Cache les passions sous un front silloné.
Il faut être bien fait & beau pour qu'on lui plaise;
Sa mine a soixante ans, son cœur n'en a que seize.
Elle a du bien; vraiment il feroit dangereux
Qu'un jeune homme parût trop aimable à ses yeux,
Il s'en empareroit par un bon mariage,
Et c'est à quoi je veux pourvoir en homme sage.
Ainsi, savez-vous bien ce que j'entreprendrai
Pour prévenir ce mal?

DORIMON.

Quoi ?

LE CHEVALIER.

Je l'épouſerai.
Cependant, je veux bien vous la céder, mon pere.

DORIMON.

Bon ! vîtes-vous jamais une telle chimere ?
Et la niece, qu'eſt-elle ?

DAMON.

Il eſt à parier
Qu'elle n'a nul défaut, elle eſt à marier.
Que ne la gardez-vous, puiſqu'elle eſt ſi parfaite ?

LE CHEVALIER.

Depuis plus de trois mois l'affaire ſeroit faite ;
Mais la tante m'adore, elle m'offre ſa foi ;
Et ſi la niece oſoit jeter les yeux ſur moi,
Ce ſeroit le moyen d'être déshéritée ;
Il n'y faut pas penſer : mais je ſuis à portée
De l'obtenir pour toi.

DAMON.

Le ſervice eſt très-grand.

LE CHEVALIER.

Je deviendrai ton oncle, & ſoutiendrai mon rang.

DORIMON.

Quand pourrai-je, mon fils, voir ta belle amoureuſe ?

LE CHEVALIER.

Tout à l'heure, mon pere. Elle eſt grande parleuſe.
Elle vous queſtionne avec vivacité ;

Elle a, je vous l'avoue, une incommodité;
Elle eſt ſourde à l'excès; mais elle vous écoute,
Et répond au haſard, de peur qu'on ne s'en doute.
Je ris lorſque j'entends ſes quiproquo ſans fin;
Mais ſans y prendre garde, il faut aller ſon train.
Mon frere, en vous faiſant épouſer cette fille,
Convenez que j'agis en pere de famille.

DAMON.

Vous en avez tout l'air.

LE CHEVALIER

Et le vôtre eſt guindé;
Pour le grand ſérieux vous êtes décidé.
Non, votre eſprit n'a point ces graces naturelles:
Il marche peſamment au lieu d'avoir des ailes.
L'imagination doit voltiger toujours;
Tirer le ſuc des fleurs qu'elle trouve en ſon cours;
Se livrer ſans contrainte aux éclairs du génie;
C'eſt par-là qu'on s'acquiert une grace infinie,
C'eſt par-là que j'ai ſu me faire un certain nom.
Mon cher frere, je veux vous mettre ſur ce ton.
Si vous ne pouvez être original aimable,
Devenez ma copie, & vous ſerez paſſable.....
Vous riez.... mais à tort, vous êtes trop pédant.
Que votre ſon de voix ſoit un peu plus traînant;
Mettez dans vos ſaluts un air de nonchalance;
Je ſuis dans tout Paris le premier pour la danſe,
Et vous pouvez m'en croire. Allons, tenez-vous droit;
Sur-tout défaites-vous de cet air ſombre & froid.

Pour vous parler ainſi, je vous ſuis aſſez proche,
Et je ne veux ſur vous avoir aucun reproche.

DAMON.

C'eſt avoir pour ſon frere un excès de bonté.

LE CHEVALIER.

Allons, ne ſois donc plus comme un collet monté.
Si tu veux, nous allons répéter l'entrevue.
Imagine-toi voir en moi ta prétendue;
Prends ce ton de conquête, & cet air confiant,
Ce ton d'Amant vainqueur, & cet eſprit riant,
Ces mots à double ſens, enfans de l'alégreſſe,
Qui font briller l'eſprit de la belle jeuneſſe.

DAMON.

Mais vous extravaguez, mon frere.

LE CHEVALIER.

Il eſt fort bon;
C'eſt la fille qui doit répondre ſur ce ton;
Elle doit avec ſoin jouer la modeſtie,
Et l'Amant ſe charger de la contre-partie.

DAMON.

Monſieur, je ne veux pas me marier encor.

LE CHEVALIER.

Il le faut pourtant bien, car nous ſommes d'accord.

DAMON.

Votre caquet, mon frere, & m'accable & m'aſſomme.
Eſt-ce ainſi, dites-moi, que doit parler un homme?

LE CHEVALIER.

Qui de vous imiter formeroit le projet,
Seroit, je crois, mon frere, un fort joli ſujet!

DAMON.

Souffrez que je vous parle avec une franchiſe
Que de tout temps pour vous ma tendreſſe autoriſe;
Car enfin je vous aime en vous déſapprouvant.
Quiconque veut trop plaire eſt mépriſé ſouvent.
Faites votre portrait, & tirez-moi de peine.
Quel rang occupez-vous dans la nature humaine?
Parleur impitoyable, adoré par les ſots,
Qui tournez tout le jour dans un cercle de mots,
Au milieu du beau ſexe, ou fade ou ſatirique,
Des ſcandales du temps ramaſſant la chronique;
C'eſt par malignité que l'on brille aujourd'hui,
Et l'eſprit eſt formé des ſottiſes d'autrui.
Eſt-ce par ce poiſon, que l'audace diſperſe,
Que l'on doit dans le monde établir un commerce?
Y peut-on entrevoir cette chaîne d'amis,
Cette ſociété de cœurs ſi bien unis,
Où quelques traits légers aiguiſent le génie,
Et dont l'attachement entretient l'harmonie?
Vous n'êtes qu'un ramas d'ennemis dangereux,
Des vices de vos cœurs obſervateurs affreux;
Et tous les paſſe-temps d'eſprits tels que les vôtres,
C'eſt de perdre les uns pour amuſer les autres.

LE CHEVALIER.

Quoi! vous vous érigez en héros d'amitié!

Allons, vous êtes fait pour être marié.
Quelqu'un vient : ah ! parbleu, c'eſt notre vieille tante.
Prépare tes poulmons.

SCÈNE III.

ARAMINTE, DORIMON, DAMON, LE CHEVALIER.

ARAMINTE.

Une affaire importante
M'attire près de vous, aimable Chevalier ;
Votre frere, dit-on, voudroit ſe marier.

DAMON, *criant.*

Non, Madame.

ARAMINTE.

Ah ! Monſieur, vous me rompez la tête.
Pourquoi parler ſi haut ? rien n'eſt plus malhonnête ;
Vous pouviez prononcer ce oui d'un ton moins fort.

DAMON.

Juſte Ciel !

LE CHEVALIER, *criant.*

Il vouloit vous marquer ſon tranſport.

ARAMINTE, *à Damon.*

Voilà comme l'on parle : imitez votre frere ;
La converſation veut un ton ordinaire.

Mais voici le moment de remplir mon emploi.
Vous ſavez que ma niece a confiance en moi ;
Elle me prie, avant de faire l'entrevue,
De voir de quel époux elle ſera pourvue.
Lorſqu'à mon ſentiment on s'en rapportera,
Jamais ſur cet article on ne ſe trompera.
J'ai tant vu d'hommes !

LE CHEVALIER.

Oui, l'on peut bien vous en croire,
Pourvu que vous faſſiez un effort de mémoire.

DAMON.

Sa niece eſt ſûrement plus folle qu'elle encore ?

ARAMINTE.

Vous parlez bien, Monſieur ; ma niece eſt un tréſor.

LE CHEVALIER.

Sans doute.

ARAMINTE, *à part.*

Entrons en charge. Il faut que j'examine
De ce futur époux & la taille & la mine.
Parlez-lui, Chevalier, il n'a pas l'air content.
Je vais le parcourir .... oh dame ! en un inſtant,
Je ſais par cœur un homme.

DAMON.

Elle eſt inſupportable.

LE CHEVALIER.

Il n'importe, l'affaire eſt toujours très-ſortable.

DORIMON.

Elle m'amuſe fort.

LE CHEVALIER.

Mon frere, en ce moment,
Je vous trouve déjà l'air rêveur d'un Amant.

DAMON.

Si je rêve, Monſieur, c'eſt à votre folie.

ARAMINTE.

Mais ! mais ! il a vraiment la taille aſſez jolie !
Un peu mince pourtant : ho ! cela paſſera.

DAMON.

Le mariage enfin jamais ne ſe fera.

ARAMINTE.

Que cette impatience eſt d'un bien bon augure !
Raſſurez-vous, demain on pourra tout conclure.

LE CHEVALIER.

Tu verras que la niece a vraiment de l'eſprit.

DAMON.

Mais je connois la tante, & cela me ſuffit.

ARAMINTE, *après avoir bien tourné autour de lui.*

J'ai fait mon examen avec un ſoin extrême,
Tout comme, en vérité, ſi c'étoit pour moi-même.

DAMON, *criant.*

Je reſterai garçon, le fait eſt très-certain.

ARAMINTE.

Eh bien ! vous ceſſerez de l'être dès demain.

DAMON.

Je ne dirai plus mot.

DORIMON.

Crier, c'eſt ſe méprendre;
Lorſque l'on veut d'un ſourd ſe faire bien entendre,
Il faut articuler, & parler poſément;
Vous verrez qu'elle va m'entendre clairement.
Madame, je ſuis bien charmé de vous connoître.

ARAMINTE.

Selon ce que j'entends, vous me paroiſſez être
Le Notaire qui vient pour ſigner le contrat.

DORIMON.

Non, Madame, jamais ce ne fut mon état.
Damon, ſans mon aveu, ne peut prendre une femme;
Je ſuis ſon pere, & prêt à vous ſervir, Madame.

ARAMINTE.

Oui, Monſieur, je conſens à me ſervir de vous.

DAMON.

C'eſt mon pere, Madame.

ARAMINTE.

Ah! ſur un ton plus doux;
Corrigez-vous, Monſieur, j'ai l'ouïe aſſez claire;
J'entends bien que c'eſt lui dont ſe ſert votre pere.

DAMON.

Oh! ce dernier trait-là manquoit pour m'aſſommer.

LE CHEVALIER.

Il ſe fâche; voilà de quoi rire à pâmer.

ARAMINTE.

Votre main, Chevalier; venez me reconduire.
Damon, je vous protége, & veux bien vous produire;
Vous pouvez vous flatter de vivre dans l'eſpoir;

(Elle revient, & l'examine.)

Un ſeul coup-d'œil encor pour remplir mon devoir.
On peut être plus grand; il peut cependant plaire;
Les temps ſont malheureux, le ſiecle dégénere;
Tous nos petits Meſſieurs n'ont plus que des minois:
Ah! ce ne ſont pas là les hommes d'autrefois.

(Elle ſort.)

SCÈNE IV.

DORIMON, DAMON.

DORIMON.

IL ne faut pas juger la niece ſur la tante.

DAMON.

Mon pere, dût-elle être une fille charmante,
J'aimerois beaucoup mieux qu'elle eût de vrais défauts,
Qu'une tante pareille.

DORIMON.

Et c'eſt raiſonner faux.
La tante eſt un défaut; mais comme elle eſt âgée,
La niece en la perdant en ſera corrigée.

DAMON.

Ne vous y trompez pas, de ſemblables objets
Aſſomment tout le monde, & ne meurent jamais.

DORIMON.

Il faut donc que je faſſe avertir votre frere?

DAMON.

Oui, je vous en conjure, arrêtez cette affaire.

DORIMON.

Je vous laiſſe un inſtant pour la réflexion.
Mais enfin vous devez ſoutenir votre nom.
Les honneurs dont on a décoré nos ancêtres
Sont des dettes, mon fils, envers de nouveaux êtres.
L'eſpoir d'enviſager d'illuſtres deſcendans,
Eſt l'unique bonheur qu'on a dans ſes vieux ans.

SCÈNE V.

DAMON, *ſeul.*

Une telle manie eſt une franche ivreſſe,
Un piége que l'orgueil nous tend avec adreſſe,
D'où part la vanité, pour nous infatuer
Du faux éclat d'un nom qu'on veut perpétuer.
Les biens, les dignités, les titres que l'on donne,
Devroient n'être attachés qu'à la ſeule perſonne.
Les honneurs uſurpés par un nom ancien,
Sont les droits de celui qui commence le ſien.

SCÈNE VI.

SCÈNE VI.

HORTENCE, DAMON.

HORTENCE.

MONSIEUR, dans le jardin, j'ai cru trouver
ma tante ;
D'accompagner ſes pas, j'étois impatiente.

DAMON.

Je ne puis partager un tel empreſſement,
Avec elle on fait bien de parler rarement.
(à part.)
C'eſt ſans doute l'objet que mon frere propoſe.

HORTENCE.

Hé quoi ! ne faut-il pas ſe paſſer quelque choſe ?
Ma tante avec grand ſoin cache ſa ſurdité,
Et contre elle je vois que l'on eſt révolté ;
Pour les défauts du cœur on a plus d'indulgence ;
On les déguiſe tous, ſans que perſonne y penſe.

DAMON.

Mademoiſelle, on voit, par cette attention,
Tout ce que vous devez à l'éducation.
A votre âge ſouvent on rit de la vieilleſſe ;
Excuſer ſes défauts, ſecourir ſa foibleſſe,
Eſt un garant certain d'un naturel heureux.
Vous en êtes bien plus reſpectable à mes yeux.

HORTENCE.

Je fais ce que je dois, ce n'eſt qu'une juſtice,
Je ne demande pas que l'on m'en applaudiſſe;
L'amour de ſes devoirs procure une douceur,
Dont on n'eſt bien payé que par ſon propre cœur.
Lorſque la vanité ſous ſes traits ſe déguiſe,
Ce n'eſt plus un bonheur, ce n'eſt qu'une mépriſe.
On ſe ſent en ſecret traverſé, combattu;
C'eſt gâter le plaiſir que donne la vertu.

DAMON, *à part.*

Oh! je change d'avis, elle ſera ma femme.
Par de tels ſentimens vous pénétrez mon ame.
Ainſi donc quand l'hymen vous joindra de ſes nœuds,
Sans doute vous voudrez rendre un époux heureux?

HORTENCE.

Lui ſeul feroit chargé du ſoin de me conduire;
De me faire éviter ce qui pourroit me nuire,
De diriger mes pas, mes goûts, mes volontés;
De peſer ſur le choix de mes ſociétés;
C'eſt le point principal; c'eſt de là qu'on prend date;
Pour tous les jugemens que le public conſtate.
Ah! qu'il me feroit doux, en prenant ſes leçons;
De mettre ma conduite au deſſus des ſoupçons,
De dire, pour époux, j'ai quelqu'un que j'adore,
Qui m'eſtime, qui m'aime, & que chacun honore!
De pouvoir refuſer les hommages d'autrui,
Moins par égard pour moi, que par amour pour lui,
Et de lui rapporter mon ame toute entiere,

Sans lui faire valoir une ſageſſe altiere !
Ne donnant d'autre ſource à ma fidélité
Que l'excès de ma flamme & de ſa probité.

DAMON.

Penſer ſi ſagement lorſque l'on a votre âge,
J'en ſuis tout étonné ; c'eſt avoir du courage.
Vous ſavez qu'aux faux airs ce ſiecle eſt aguerri,
Et vous auriez le front d'aimer votre mari ?

HORTENCE.

Je m'étonne, en voyant qu'une femme eſt honteuſe,
Lorſque de ſon époux on la croit amoureuſe ;
Je blâme cet abus, & ne ſais pas pourquoi,
C'eſt un ſi mauvais air d'être heureuſe chez ſoi.

DAMON.

Du plus parfait bonheur vous m'offrez la peinture ;
Jamais je ne ſentis une joie auſſi pure.
Excuſez ce tranſport ; mais les perfections
Ont de tout temps ſur moi fait ces impreſſions.

HORTENCE.

La décence, Monſieur, ici m'avoit conduite ;
Par le même motif, il faut que je vous quitte.
Cet entretien devroit me faire reſpecter ;
Mais il pourroit auſſi ſe mal interpréter.
Ce n'eſt qu'en obſervant l'exacte bienſéance,
Que l'on peut au public impoſer le ſilence ;
D'un temps pénible & long ſon eſtime eſt le fruit ;
Et lorſqu'on s'en croit ſûr un inſtant la détruit.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE VII.

DAMON, *seul.*

RIEN n'égale ma joie, & tout mon cœur s'y livre.
C'eſt donc pour être heureux qu'à préſent je vais vivre !

SCÈNE VIII.

DORIMON, DAMON.

DAMON.

JE me ſoumets à vous, & vous ſerez content;
Mon pere; j'ai changé d'avis en un inſtant.
A l'état de garçon loin que je porte envie,
Je ne puis être heureux, ſi je ne me marie.
La niece d'Araminte eſt un objet charmant;
Il faut, pour l'obtenir, ne pas perdre un moment.
Je crains que ma froideur n'ait ralenti mon frere;
Et qu'il ne ſonge plus à ſuivre cette affaire.
Allez chez Araminte, & joignez-vous à lui;
Concluez, s'il ſe peut, cet hymen aujourd'hui.

DORIMON.

Mon fils, vous m'enchantez par cette impatience;
Vous ne pouvez avoir trop de reconnoiſſance.
Ici le Chevalier les conduit à deſſein,

Pour respirer, dit-il, l'air frais de ce jardin:
Mais cette promenade étant comme imprévue,
N'est qu'un prétexte au fond pour faire une entrevue.

DAMON.

Il n'en est pas besoin, vous m'en voyez frappé.
Nous nous convenons fort, ou je suis bien trompé.

SCÈNE IX.

ARAMINTE, LE CHEVALIER, DORIMON, DAMON.

ARAMINTE.

MA niece ne vient point, elle m'impatiente;
A son âge, vraiment, je n'étois pas si lente.
Mais que fait-elle?

LE CHEVALIER.

Elle est à sa coiffure encor.

ARAMINTE.

Elle est à la lecture! elle n'a donc pas tort.

DORIMON.

Madame, vous voyez un Amant dans l'ivresse,
Qui brûle d'obtenir la main de votre niece.

ARAMINTE.

Ma niece me ressemble, au moins elle a mon air.

LE CHEVALIER.

Comme on voit le printemps ressembler à l'hiver.

ARAMINTE.

Allons, taiſez-vous donc petit malin.

DAMON.

Madame,
Votre niece eſt charmante, elle a touché mon ame.

ARAMINTE.

Ah! vous avez pour moi trop de bontés, Monſieur;
Vous ſerez mon neveu, j'approuve votre ardeur.

DAMON.

Tous mes vœux ſont comblés.

ARAMINTE.

Sa joie eſt naturelle.
Enfin, ma niece vient.

DAMON.

Je vole au devant d'elle.

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, ACTEURS PRÉCÉDENS.

DAMON *reſte pétrifié de voir que c'eſt Angélique.*

MADEMOISELLE .... ô Ciel!

ANGÉLIQUE.

Qu'avez-vous?

DAMON.

Je n'ai rien.
Excuſez, je vous prie.

ARAMINTE.

Il en perd le maintien.
C'eſt votre époux, ma niece : à la premiere vue
La grande paſſion en fait une ſtatue ;
L'aventure eſt pour vous bien flatteuſe.

ANGÉLIQUE, *en petite Maîtreſſe.*

Oui, vraiment.
Monſieur veut donc aimer ſa femme ?

LE CHEVALIER.

Aſſurément.

ANGÉLIQUE.

Cela prouve qu'il a de l'uſage du monde.

DAMON.

Qu'entends-je ?

ARAMINTE.

Elle a raiſon ; lorſque l'hymen ſe fonde
Sur l'amour réciproque, on eſt ſûr d'être heureux.

ANGÉLIQUE, *à Damon.*

Elle radote un peu. . . . .

ARAMINTE.

Vous parlez tout au mieux ;
Ma niece ; c'eſt avoir de la reconnoiſſance
Du peu de ſoin qu'a pu me couter votre enfance.

DORIMON.

De votre paſſion, je ne ſuis point ſurpris.

DAMON.

Ce n'eſt pas elle. . . . .

DORIMON.

Quoi ?

DAMON.

Non, je m'étois mépris.

ARAMINTE.

Il parle de l'amour d'une façon touchante :
Ma niece, en vérité, doit être fort contente.

LE CHEVALIER.

Tu verras qu'Angélique a vraiment de l'esprit.

DAMON, *à part.*

J'étouffe, & je vais faire éclater mon dépit.

ARAMINTE.

Regardez donc Damon avec plus de tendresse ;
Qu'il vous baise la main, je le permets, ma niece.

ANGÉLIQUE.

Ma tante....

ARAMINTE, *prenant sa main.*

Je le veux ; (*à Damon*) venez.

DAMON.

Mais... ?

ARAMINTE.

Allons donc,
Ah ! qu'il est neuf !

LE CHEVALIER, *à Damon.*

Voilà la premiere leçon.

ARAMINTE, *à part.*

Il va de nos amours révéler le mystere.

LE CHEVALIER, *montrant Araminte.*

Elle a ses soixante ans.

ARAMINTE.

Voulez-vous bien vous taire?
Le petit indiscret!

ANGÉLIQUE, *regardant Damon.*

Cet homme est glacial.

LE CHEVALIER.

Son air embarrassé ne lui va pas trop mal.

DAMON, *à son pere.*

Je n'ai garde de faire un pareil mariage.

DORIMON.

Mon fils, est-il séant de tenir ce langage,
Lorsque l'on a donné sa parole d'honneur?

ARAMINTE.

Mes chers enfans, il faut hâter votre bonheur.
Que l'on mette à l'instant mes chevaux au carrosse,
Pour que j'aille lever tous les habits de noce:
D'abord après dîner dans ce lieu trouvez-vous,
Afin de stipuler le contrat entre nous.

ANGÉLIQUE.

Chevalier, je ne puis supporter votre frere.

DAMON, *au Chevalier.*

Elle a dans tous les points le don de me déplaire.

LE CHEVALIER.

Cela n'empêche pas les gens de s'épouser.

DORIMON.

Damon, c'eſt mon bonheur que vous allez cauſer.

ARAMINTE.

Voyez comme l'amour eſt peint ſur leurs viſages !
Voilà comme ſe font tous les bons mariages.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

ST, ſt.

ANGÉLIQUE.

Je n'oſe pas échapper à ſes yeux :
Je n'ai pas mal joué mon perſonnage.

LE CHEVALIER.

Au mieux.
Continuez toujours, chargez le caractere,
Vous aurez le bonheur de révolter mon frere.

ANGÉLIQUE.

Pour m'unir avec vous, cela ne fera rien.

LE CHEVALIER.

Fions-nous à l'amour, il nous ſervira bien.
Mon frere eſt un parti propoſé par moi-même,
Pour cacher à la tante à quel point je vous aime.

ANGÉLIQUE.

Il faut qu'elle ait pourtant quelques ſoupçons ſur nous,
Car elle me défend d'être ſeule avec vous.

SCÈNE XII.

ARAMINTE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER.

ARAMINTE.

AH! voilà donc le cas qu'on fait de mes défenſes?

ANGÉLIQUE.

J'allois vous retrouver.

ARAMINTE.

Où ſont les bienſéances?
Cela me déplaît fort. Monſieur le Chevalier
Ne doit point avec vous être en particulier.

LE CHEVALIER, *criant.*

Ce ſeroit ſans raiſon, ſi vous étiez jalouſe,
Je la mettois au fait de celui qu'elle épouſe.

ARAMINTE.

Je ne vous charge pas de ſon inſtruction.
Mais vous la regardez avec émotion,
Je penſe.

LE CHEVALIER.

Point du tout; & c'étoit vous, Madame.

ARAMINTE.

Bon, pour cela; je veux que Damon l'ait pour femme
Dès ce soir.

LE CHEVALIER, *à Angélique.*

Vous voyez qu'il est bien important
De parler de façon qu'il soit fort mécontent.

ARAMINTE.

Oui, oui, qu'il soit content.

LE CHEVALIER.

Jouez l'impertinente.

ARAMINTE.

N'y manquez pas au moins.

ANGÉLIQUE.

Je le promets, ma tante.

ARAMINTE.

Marchez, & songez bien à vous faire une loi
De ne parler jamais tous deux que devant moi.

LE CHEVALIER.

Il faut en convenir, vous êtes bien habile.

ARAMINTE.

Que des filles, hélas! la garde est difficile.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

BEAUVAL, DAMON.

BEAUVAL.

Quoi ! vous vous mariez n'étant point amoureux ?

DAMON.

Oui, mon pere m'eſt cher, & je remplis ſes vœux.

BEAUVAL.

Celle qu'on vous deſtine eſt ſans doute accomplie ?

DAMON.

Si j'en crois l'apparence, elle eſt fort étourdie ;
Eſt très-mal élevée, a beaucoup de travers ;
Et petite Maîtreſſe, elle en a tous les airs :
Sa figure eſt fort bien ; la mienne elle l'ignore ;
Elle n'a pas daigné me regarder encore.
Je lui crois de l'eſprit.

BEAUVAL.

Eh ! mais, c'eſt tant pis.

DAMON.

Non ;
L'eſprit en mûriſſant devient de la raiſon.

Une femme à ſon âge, imprudente & légere,
N'ayant point réfléchi, n'a point de caractere.
Un époux éclairé, conduit par la douceur,
Gagne ſa confiance en faiſant ſon bonheur;
Et par les procédés du zele le plus tendre,
En qualité d'ami corrige ſans reprendre.
Loin de contrarier ſes penchans & ſes goûts,
Il ſemble adroitement qu'il les approuve tous;
En ne la gênant point il ralentit ſes ailes,
Lui propoſe de bons & de mauvais modeles;
Par des portraits plaiſans il l'amuſe & l'inſtruit.
Qu'on attribue au cœur les fautes de l'eſprit,
Alors ſans ſe douter que quelqu'un la ramene,
Elle ſuit la raiſon ſans efforts & ſans peine.
Les femmes que l'on voit des objets de mépris,
N'ont ſouvent d'autres torts que ceux de leurs maris.

BEAUVAL.

De ce ſyſtême-là vous pouvez faire uſage;
Mais peut-être qu'auſſi vous aurez trop d'ouvrage.

DAMON.

On n'eſt pas encor ſûr de mon conſentement,
Et même je m'y ſens aſſez d'éloignement;
Cependant, ſi je puis vaincre ma répugnance,
Mon pere ſe louera de mon obéiſſance.

BEAUVAL.

On fait toujours bien mieux de demeurer garçon;
A mes propres dépens, j'en donne une leçon;

Je ſais trop quel malheur le mariage entraîne,
Je voudrois n'en avoir jamais ſerré la chaîne.

DAMON.

Vous êtes marié ?

BEAUVAL.

Non, je ne le ſuis plus;
Le temps ne peut calmer mes chagrins ſuperflus;
Je pleure tous les jours l'épouſe la plus ſage;
Des graces, des vertus elle étoit l'aſſemblage.
J'étois riche, un naufrage enleva tout mon bien;
Ma femme me reſtoit, je crus ne perdre rien;
Elle ſuivit mes pas au fond d'une retraite.
Ce fut là qu'au deſſus des faux biens qu'on regrette;
L'amour me fit ſentir que, malgré le malheur,
L'homme poſſede tout quand il jouit d'un cœur.
La mort frappa ma femme; il m'en reſte une fille,
Elle ſeule aujourd'hui fait toute ma famille.
Mon ami, concevez quel eſt mon déſeſpoir!
On ne m'accorde pas la douceur de la voir.

DAMON.

A vos yeux paternels, qui peut donc la ſouſtraire?

BEAUVAL.

Vous ne le croirez pas, c'eſt la ſœur de ſa mere.
Je l'inſtruiſis d'abord de mon dérangement;
Son orgueil produiſit l'effet du ſentiment:
Elle crut me prouver l'excès de ſa tendreſſe,
En donnant ſa maiſon pour aſile à ſa niece.
Je ſentis ce bienfait, je le fis éclater;
J'ignorois à quel prix il falloit l'acheter.

D'entrer dans sa maison je ne fus plus le maître ;
Et même elle se gnit de ne me pas connoître.
Sa f lle vanité souffroit en murmurant
Qu'un homme tel que moi passât pour son parent.
Avec précauti n ma fille m'est cachée ;
Mais autant que son pere, au lieu d'être touchée,
Cette fille puisant un esprit orgueilleux,
Peut-être, en me voyant, détourneroit les yeux.

DAMON.

Votre ami pénétré partage vos alarmes.
Je prétends arrêter la source de vos larmes,
Et j'irai dès ce jour chez votre belle-sœur.

BEAUVAL.

Pour se laisser toucher, il faut avoir un cœur.
Loin de se repentir, son ame trop altiere
S'irriteroit de honte en voyant la lumiere.

DAMON.

Apprenez-moi toujours son nom, son logement.



SCÈNE II.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, BEAUVAL, DAMON.

LE CHEVALIER.

ON va dans ce jardin se rendre en ce moment :
Mais sois donc plus aimable avec ta prétendue !
Ton mérite a manqué son coup à l'entrevue.
Çà, tourne un compliment ; répete-le tout haut,
Je saurai remarquer jusqu'au moindre défaut.
Pour les propos galans j'ai le goût infaillible :
Mais je te trouve un air moins galant que sensible ;
Je crains que tes fadeurs n'ayent un tour moral.

(*Appercevant Beauval.*)

Cet homme-là m'a l'air (je n'en juge pas mal)
De tromper son prochain en vendant des harangues.

DAMON.

Eh ! mon frere. . . .

LE CHEVALIER.

Ou plutôt c'est un Maître de Langues.
Je vais l'interroger.

DAMON.

Non.

LE CHEVALIER.

Il m'estimera ;
Je sais entretenir ces sortes de gens-là.

DAMON.

De grace....

LE CHEVALIER.

(*à Beauval.*)

Laiſſe-moi. Si j'en crois l'apparence,
Monſieur ne paroît pas être dans l'opulence;
Les Lettres, je le vois, ne ſont pas en crédit.
J'en ſuis ma foi fâché, j'aime beaucoup l'eſprit.

BEAUVAL.

Monſieur, on ne doit pas trouver la choſe étrange;
Vous le ſavez aſſez, ſur tout la mode change:
C'eſt en votre faveur qu'elle regne en ce jour;
Le Sage, en ſe taiſant, doit attendre ſon tour.

(*Il ſort.*)

SCÈNE III.

DAMON, LE CHEVALIER.

DAMON.

C'EST un homme d'honneur, qui, ſans aucun ſcrupule,
Condamne ouvertement ce qu'il croit ridicule.

LE CHEVALIER.

Oh! ſerviteur très-humble à ſa rigidité,
Cet homme n'eſt pas fait pour la ſociété.
Par exemple, Cléon, tout le monde l'admire,
Et jamais il n'a rien que d'obligeant à dire.

DAMON.

Dès que quelqu'un approuve, on eſt content de lui ;
Notre amour propre fait le mérite d'autrui.
Enfin, je ſuis fâché de votre cataſtrophe ;
Vous vous êtes vous-même attiré l'apoſtrophe.

LE CHEVALIER.

L'honnête homme eſt piqué.

DAMON.

Vous êtes aguerri.

LE CHEVALIER.

Quel métier fait-il donc ? quel eſt-il ?

DAMON.

Mon ami.

LE CHEVALIER.

Lui, votre ami ?

DAMON.

Sans doute.

LE CHEVALIER.

Ami de confiance ?

DAMON.

Très-fort.

LE CHEVALIER.

Cela s'appelle un ami d'importance.

DAMON.

De l'inégalité de parens & d'état,
L'amitié doit tirer ſon luſtre & ſon éclat ;
C'eſt un degré de plus pour fonder ſon empire,
Quand la fatuité ne vient pas la détruire.

Par ces nœuds enchanteurs l'univers eſt lié ;
Et le premier beſoin des cœurs, c'eſt l'amitié.
Des mortels qu'elle unit, voici la différence ;
Les uns ont le plaiſir de la reconnoiſſance ;
Les autres ont pour eux le plaiſir des bienfaits :
C'eſt pour ce ſentiment que les hommes ſont faits.
Le plaiſir d'obliger eſt le ſeul bien ſuprême
Qui puiſſe élever l'homme au deſſus de lui-même.
Mon frere, croyez-moi, c'eſt le plus grand des maux
Que de n'avoir jamais d'amis que ſes égaux.

LE CHEVALIER.

Il eſt de certains cas où nous donnons diſpenſe ;
Je voudrois que l'on ſût comme tout ſe compenſe :
Oh ! oui, ſans contredit, notre ſociété
Eſt, ſans beaucoup d'étude, un miroir d'équité.
Qu'un bourgeois, par exemple, ait une femme aimable,
Dans le même moment il eſt notre ſemblable ;
Nous le prévenons même, & pour lui fermer l'œil ;
Pour engourdir ſon cœur, nous flattons ſon orgueil.
Tu connois bien Cloé ? nous nous mîmes en tête
De nous liguer à ſix pour faire ſa conquête ;
Le Comte, le Baron, le Marquis aux yeux doux,
Le Préſident, le Duc & moi brochant ſur tous,
Chacun convient d'un mois, chaque Amant s'y renferme.
On convient que l'heureux, à la fin dudit terme,
Iroit avec l'époux ſe promener un ſoir,
Pour montrer ſon triomphe à qui le voudroit voir.

Chacun, ſans ſe trahir, près de Cloé ſoupire :
Enfin, du temps preſcrit le jour critique expire.
Devine le vainqueur, je te le donne en dix.

DAMON.

Aucun.

LE CHEVALIER.

Si fait, l'époux fut entouré de ſix.

DAMON.

Peut-être de tous ſix étoit-ce une impoſture :
On ne pourra jamais croire cette aventure.

LE CHEVALIER.

Quand tu ſeras époux, tu verras tout cela ;
Je te préſenterai ces petits Meſſieurs-là.
Si de te promener il te prend quelque envie,
Tu pourras fort bien être en grande compagnie.

SCÈNE IV.

DORIMON, DAMON, LE CHEVALIER.

DORIMON.

Mon fils, pour le contrat on n'ira pas bien loin,
De ſortir de ce lieu nous n'aurons pas beſoin.

LE CHEVALIER.

Il faut tâcher de prendre une mine riante.
Approchez-vous de moi pour que je vous préſente.



SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, HORTENCE, ARAMINTE, ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARAMINTE, *au fond du Théatre.*

Hortence, écoutez bien, & ſentez cet honneur :
D'Angélique, ma niece, il faut vous dire ſœur ;
Il faut enſevelir l'état de votre pere ;
De peur de vous tromper, ayez ſoin de vous taire.
Comme vous êtes ſûrs de vous bien convenir,
Mes enfans, nous allons, avant de vous unir,
Pour votre mariage arranger toutes choſes,
Diſpoſer le contrat, & peſer ſur les clauſes.

DAMON, *voyant Hortence, dit au Chevalier.*

Voilà cette Beauté ſi pleine de douceur.

LE CHEVALIER.

C'eſt la ſœur d'Angélique.

DAMON.

Elle ?

ANGÉLIQUE.

Il eſt vrai, Monſieur.

HORTENCE.

Cependant, ſi j'oſois....

ARAMINTE.

Taiſez-vous, mal-adroite ;
Hon ! . . la petite ſotte ; allons, tenez-vous droite.

ANGÉLIQUE.

Chevalier, votre boëte eſt d'un goût bien nouveau.

LE CHEVALIER.

J'ai fourni le deſſein, que je crois aſſez beau.
De toutes ces couleurs admirez le mélange ;
Rien de confus, le goût eſt ce qui les arrange.
Remarquez ces rameaux incruſtés en émail,
Faits pour ſervir d'ombrage à ces fleurs de corail.
Voyez de ces oiſeaux la plume tranſparente,
Et ces rayons dorés d'une aurore naiſſante,
Qui percent à travers de ce jeune arbriſſeau,
Pour venir ſe mêler à cette couleur d'eau.

ARAMINTE.

Je ſonge en ce moment qu'on s'entretient d'affaire :
Oui, ce bien-là ſuffit pour fixer un douaire.

DORIMON.

Oh ! morbleu, cette tante eſt ſourde comme un pot.

LE CHEVALIER, *criant.*

A mon pere, du moins, dites un petit mot.

ARAMINTE.

Votre ſanté, Monſieur ?

DORIMON.

Elle eſt bien chancelante.

ARAMINTE.

Que ne puis-je exprimer combien j'en ſuis contente !

ANGÉLIQUE.

Monſieur n'eſt plus ſi jeune, & vraiſemblablement
Doit mourir avant moi; fixez mon logement,
Lorſque je ſerai veuve.

LE CHEVALIER, *bas à Damon.*

Elle a de la prudence.

DORIMON.

De votre logement vous aurez l'aſſurance
Dans un très-beau Château que je donne à mon fils.

ANGÉLIQUE.

Ah ! fi donc; moi, jamais je ne ſors de Paris.

ARAMINTE, *à Dorimon.*

Il falloit adoucir votre plaiſanterie;
Je crains que vous n'ayez bleſſé ſa modeſtie.

DAMON, *à Dorimon.*

Je ne puis épouſer cette perſonne-là,
Mon pere, elle révolte....

DORIMON.

Attendez, on verra.

LE CHEVALIER.

Il ſe fait tous les jours de plus grandes mépriſes.

ANGÉLIQUE.

Mais, à propos, vraiment, parlons de mes repriſes.

LE CHEVALIER.

On ne peut vous blâmer.

ANGÉLIQUE.

Lorſque je prends ces ſoins;
Monſieur eſt trop ſenſé pour m'en eſtimer moins.

DAMON.

Mon eſtime eſt pour vous décidée.

ARAMINTE, *à Damon.*

Il me ſemble
Que vous prenez le train de vivre bien enſemble.

ANGÉLIQUE.

Monſieur dîne-t-il ?

DAMON.

Non, je ne fais que ſouper.

ANGÉLIQUE.

Cela ne convient pas, Monſieur, c'eſt ſe tromper;
La journée eſt bien longue, à moins qu'on ne la coupe.
C'eſt le mari qui dîne, & la femme qui ſoupe.

LE CHEVALIER.

Elle a raiſon, au moins, tu t'en porteras mieux.

DAMON.

Je n'y puis plus tenir, & je ſuis furieux;
Ce mariage-là ſeroit une folie.

LE CHEVALIER, *à Angélique.*

Vous donnez l'épouvante à la Philoſophie;
Continuez.

ANGÉLIQUE.

Eglé vient d'épouſer Lindor ;
Après s'être adorés, ils ſe déplaiſoient fort.
Cherchant à ſe quitter, & craignant une eſclandre,
L'hymen eſt le parti qu'ils ont cru devoir prendre.
Lindor ſort le matin, la femme ſort le ſoir ;
Ils ſe ſont épouſés pour ceſſer de ſe voir.

DAMON, *à Dorimon.*

Quel caractere, ô Ciel ! quoi ! j'aurois l'imprudence...

ANGÉLIQUE.

Eh bien, peut-on ſavoir ce que Monſieur en penſe?

DAMON.

Mademoiſelle. . . .

ARAMINTE.

Là, convenez en effet,
Que ma niece Angélique eſt un joli ſujet.

DAMON.

Vous avez bien raiſon ; mais quand je l'examine....

ARAMINTE.

Comme vous, je lui trouve une drôle de mine.

DAMON.

Si le rapport d'humeur ne s'y rencontroit point?

LE CHEVALIER.

Bon, faut-il un moment s'arrêter ſur ce point ?
Elle a dix mille écus bien venant chaque année,
Morbleu, la ſympathie eſt toute examinée.

ARAMINTE.

J'en pafferai par là, vous m'en faites la loi.
Je veux bien la garder pendant fix ans chez moi.

DORIMON.

Je ne m'attendois pas à pareille réplique.

ANGÉLIQUE.

N'eft-il pas vrai, Monfieur, que ma tante eft comique?

ARAMINTE.

L'action ne vaut pas un tel remercîment.
Vous vous moquez de moi, ma niece, affurément.

LE CHEVALIER.

Nous voilà tous enfin d'accord fur cette affaire,
Et pour la diriger il ne faut qu'un Notaire.
Mon pere, allez chercher vos titres, vos papiers.

DAMON.

Je fuis. . . . . .

DORIMON.

Il ne faut pas que vous vous échappiez,
Monfieur, dans ce moment qu'on eft prêt à conclure.

ANGÉLIQUE.

Cela feroit très-mal.

DAMON.

Mon pere, je vous jure
Que. . . . . .

LE CHEVALIER.

Mauvaifes raifons, & ne l'écoutez pas.

DORIMON.

Venez.....

DAMON.

Du moins....

AMARINTE.

Que j'aime à voir ſon embarras !
Ce pauvre garçon-là vous adore, ma niece.

ANGÉLIQUE.

Je le vois bien, cela m'enchante.

LE CHEVALIER.

Sa triſteſſe
En eſt la preuve.

DAMON.

Mais....

DORIMON, *le menant.*

Oh çà ! point de diſcours,
Et cherchons pour finir les moyens les plus courts.

SCÈNE VI.

ARAMINTE, ANGÉLIQUE, HORTENCE, LE CHEVALIER.

ARAMINTE.

SORTEZ toutes les deux, & ſur-tout vous, Hortence ;
Votre air pincé me choque, & votre révérence
Eſt de trop ; le reſpect eſt incommode.

HORTENCE.

Hé bien,
Je sors impoliment.

ANGÉLIQUE.

Moi, je n'en ferai rien.

SCÈNE VII.

ARAMINTE, LE CHEVALIER, ANGÉLIQUE, *derriere Araminte.*

ARAMINTE.

Nous pouvons maintenant nous parler à notre aise.
Approchez, Chevalier, & prenez cette chaise;
Des regards importuns ne veillent plus sur nous.

LE CHEVALIER, *regardant Angélique.*

Oui, je puis librement discourir avec vous.

ARAMINTE.

On a dans notre état cent choses à se dire.
(*Appercevant Angélique.*)
Que faites-vous-là ?

ANGÉLIQUE.

Mais....

ARAMINTE.

Allons, qu'on se retire.

LE CHEVALIER, *à Angélique.*

En feignant de ſortir, revenez ſur vos pas,
Nous pourrons nous parler, elle n'entendra pas.

(*Angélique feint de ſortir, & revient derriere Araminte.*)

ARAMINTE.

Vous triomphez de moi, Chevalier; je ſoupire;
A la fin, d'un vainqueur je reconnois l'empire,
Et mon cœur ne peut plus vous cacher ſon ſecret.

LE CHEVALIER.

Vous avez rebuté mon frere tout à fait.

ANGÉLIQUE.

Croyez-vous ? . . .

ARAMINTE.

Vous penſez comme les autres hommes ;
Mais ſi vous vous mettiez dans la place où nous ſommes.

ANGÉLIQUE.

Mais pourrons-nous jamais nous unir tous les deux?

LE CHEVALIER.

Oui, ſans doute, eſpérons quelque haſard heureux.

ANGÉLIQUE.

Ma tante d'être à vous, ne voulant point démordre,
Voudra qu'un bon contrat. . . .

LE CHEVALIER.

Non, non ; pour y mettre ordre,
J'ai fait choix d'un Notaire auſſi ſourd qu'elle.

ARAMINTE.

Bon.

LE CHEVALIER.

Comme elle, il fait ſemblant d'entendre.

ARAMINTE.

Avec raiſon,
Vous me ſerrez la main, vous me rendez ſi tendre!

ANGÉLIQUE.

Le Notaire en effet pourroit bien ſe méprendre.

LE CHEVALIER.

J'y compte.

ARAMINTE.

Et moi, vraiment.

LE CHEVALIER.

Nous aurons tout ſon bien.

ARAMINTE.

Non, Chevalier, c'eſt moi qui vous fait don du mien.

ANGÉLIQUE.

Mon ſcrupule, pourtant....

LE CHEVALIER.

Le ſcrupule eſt frivole;
Quelqu'un l'attraperoit à cette vieille folle.,

ARAMINTE.

Ah! vous me rendez bien juſtice ſur ce point.

ANGÉLIQUE.

Je n'aime pas Damon, je n'en diſconviens point.

LE CHEVALIER.

Vous faites ce qu'il faut pour rompre cette affaire.

ARAMINTE.

Vous êtes bien preſſant, je ne ſais comment faire.

LE CHEVALIER.

A quelque autre que moi pourrois-je vous livrer ?

ARAMINTE.

Me livrer, non vraiment, & je puis bien jurer
Que je n'aime que vous.

LE CHEVALIER.

Tant mieux.

ARAMINTE.

Il faut ſe rendre ;
Chevalier, vous ſavez regarder d'un air tendre ;
Mais je pencherois fort pour un nœud clandeſtin.

LE CHEVALIER.

Je ſerai votre époux avant demain matin.

ARAMINTE.

Vous m'enchantez.

ANGÉLIQUE.

Oui, mais comment pourrez-vous faire ?

LE CHEVALIER.

Il faut tout eſpérer du bon ſens du Notaire.

ARAMINTE.

Oui, je ſaurai me taire en cette occaſion ;
Il faut un grand ſecret.

ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

C'eſt une attention.

LE CHEVALIER.

Néceſſaire.

ARAMINTE.

On viendra vous trouver ſur la brune ;
Notre hymen aura l'air d'une bonne fortune.

ANGÉLIQUE.

Il faut vous obéir, & rompre avec Damon.

LE CHEVALIER.

Ah ! je ſuis tranſporté de ce diſcours-là.

ARAMINTE.

Bon.
Votre eſprit pénétrant ſe prête au ſtratagême :
Quel plaiſir, Chevalier, lorſqu'en ſecret on s'aime,
De goûter, ſans éclat, l'excès de volupté,
D'augmenter le bonheur par ſon obſcurité !

LE CHEVALIER.

Oui, charmante Angélique, oui, mon cœur vous adore.

ARAMINTE.

Qu'il eſt tendre !

ANGÉLIQUE.

Oui, j'aime.

LE CHEVALIER.

Ah ! répétez encore.

ANGÉLIQUE.

Soyez ſûr de mon cœur.

ARAMINTE.

Ecoutez ce ſoupir.

LE CHEVALIER, *ſerrant la main d'Araminte, en regardant Angélique.*

Je ne me connois plus à force de plaiſir.

ARAMINTE.

O Ciel! qu'avec tranſport je vois votre tendreſſe!

LE CHEVALIER.

Angélique, êtes-vous ſenſible à mon ivreſſe?

ANGÉLIQUE.

Ne me trompez-vous point?

ARAMINTE.

Jurez-moi dans l'inſtant
Que vous m'aimez.

ANGÉLIQUE.

Jurez que vous ſerez conſtant.

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets, rien ne ſera capable
De m'empêcher jamais de vous trouver aimable.

ANGÉLIQUE.

Et je vous jure, moi, que je n'aime que vous.

ARAMINTE.

Oui, mon cher Chevalier, vous ſerez mon époux;

(*appercevant Angélique.*)
Vous... que faites-vous-là, petite impertinente?
Répondez.

ANGÉLIQUE.

Je ne fais que d'arriver, ma tante.
Le Notaire paroît, je venois l'annoncer.

ARAMINTE.

Hé bien, cela suffit; qu'on le fasse avancer,
Et sortez. Chevalier, de peur qu'on ne soupçonne,
Retirez-vous aussi.

LE CHEVALIER.

Je sors.

ARAMINTE.

Dans mon automne
Je vais me voir encor heureuse incognito.

ANGÉLIQUE.

Cachons-nous pour entendre un peu leurs qui-proquo.



SCÈNE VIII.

ARAMINTE, LE NOTAIRE.

ARAMINTE.

APPROCHEZ donc, Monſieur.

LE NOTAIRE.

C'eſt moi qui vous ſalue.

ARAMINTE.

Je prétends qu'aujourd'hui l'affaire ſoit conclue.
Mais comme je voudrois que l'on n'en parlât pas,
Ayons l'attention de nous parler bien bas.
Monſieur le Chevalier, homme prudent & ſage,
De votre probité m'a rendu témoignage.

LE NOTAIRE, *à part.*

Répondons au haſard ; ſi l'on me croyoit ſourd,
Je ne paſſerois pas un ſeul acte en un jour.
Madame, en vous voyant, je devine ſans peine
Le ſujet pour lequel près de vous on m'amene.

ARAMINTE.

Monſieur, aſſurément vous êtes trop poli.

LE NOTAIRE.

Ma réputation n'a pas un petit pli.

AMARINTE.

Hé bien, en vérité, Monſieur, cela m'étonne.

LE NOTAIRE.

Oui, la précaution à votre âge eſt très-bonne.

ARAMINTE.

Je veux me marier, mais très-ſecrétement.

LE NOTAIRE.

J'entends; vous m'appelez pour votre teſtament.

ARAMINTE.

S'épouſer eſt ſi doux!

LE NOTAIRE.

Pour ce que cela coute....
Cela ne fait mourir perſonne.

ARAMINTE.

Mais ſans doute,
Pour la ſeconde fois j'en paſſerai par là.

LE NOTAIRE.

Hé mais, l'on peut paſſer le tout où nous voilà.

ARAMINTE.

Je crains....

LE NOTAIRE.

Pourquoi trembler? ſans pronoſtic funeſte
On fait ſon teſtament.

ARAMINTE.

Ah! je ſuis ſi modeſte.

LE NOTAIRE.

Vous voudriez qu'on pût ignorer vos bienfaits.

AMARINTE.

Oui, j'ai toujours aimé les jeunes gens bien faits.

LE NOTAIRE.

Vous me prouvez par-là votre bon caractere.
De qui faites-vous choix pour votre Légataire?

ARAMINTE.

Monſieur, voilà pourquoi je veux me marier.

LE NOTAIRE.

Vos deux nieces ſans doute?

ARAMINTE.

Oui, c'eſt le Chevalier.

LE NOTAIRE.

Ah! oui, fort bien, c'eſt lui que vous avez en vue
Pour l'exécution.

ARAMINTE.

Oui.

LE NOTAIRE.

La faveur eſt due
A ſon mérite.

ARAMINTE.

Auſſi j'en ai fait mon Amant.

LE NOTAIRE.

Vous lui faites pour legs préſent d'un diamant.

ARAMINTE.

Pour en trouver de beaux, il faut que je m'informe.

LE NOTAIRE.

Vous penſez juſte, il faut être exact dans la forme;
Jamais l'on n'y peut trop prendre garde en effet,
Car votre teſtament ſeroit caſſé tout net.

ARAMINTE.

Monſieur, je vous croyois une tête meilleure.
Caſſer mon mariage ! enfin je ſuis majeure.

LE NOTAIRE.

Monſieur le Chevalier n'eſt pas votre parent.

ARAMINTE, *criant.*

Ah ! ah ! fort bien, cela vous eſt indifférent ;
Cela ne me l'eſt pas à moi.

LE NOTAIRE, *criant.*

Point de colere.

ARAMINTE, *criant.*

Il n'eſt pas dans Paris un plus mauvais Notaire.

LE NOTAIRE, *criant.*

Vous me manquez, Madame.

ARAMINTE.

Allons, ſortez d'ici.

LE NOTAIRE.

Me prendre par l'épaule ! ô Ciel ! peut-on ainſi
Traiter un Conſeiller Garde-note ?....

ARAMINTE.

J'enrage.
Vous aurez celle-là de plus ſur le viſage.

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, ARAMINTE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

UN soufflet ! un soufflet ! Ciel !

LE CHEVALIER.

J'arrive au payement.

ARAMINTE.

Ce n'est qu'un imbécille.

LE NOTAIRE.

Une folle.

LE CHEVALIER.

Ah ! vraiment,
Ils se sont entendus. Peut-on savoir la cause ? ...

LE NOTAIRE.

Vous saurez donc ...

ARAMINTE.

Monsieur dit que c'est une chose
Défendue à présent que de se marier.

LE CHEVALIER.

On s'en passe, il est vrai.

LE NOTAIRE.

Je sais bien mon métier.
J'ai pourtant de l'honneur ; mais Madame m'insulte,

Et dans quel temps encor ! Lorſqu'elle me conſulte
Sur les meilleurs moyens de faire un teſtament.

ARAMINTE.

Quoi ! je ferois, dit-il, beaucoup plus ſenſément,
De faire un teſtament ? Laiſſez, que je l'étrangle.

LE CHEVALIER, *l'arrêtant.*

Là . . . . .

LE NOTAIRE.

Ne dit-elle pas qu'il faut que l'on me ſangle ?

LE CHEVALIER.

Non, pour parler ſi juſte elle eſt trop en fureur.

ARAMINTE.

Laiſſez-moi. . . . .

LE NOTAIRE.

Mais.

LE CHEVALIER.

Tous deux vous êtes dans l'erreur.

ARAMINTE.

Chanſons. . . . .

LE CHEVALIER.

Ecoutez.

ARAMINTE.

Non.

LE NOTAIRE.

Mais c'eſt mon miniſtere.

ARAMINTE.

Et je me marirois plutôt ſans un Notaire.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

ARAMINTE, LE CHEVALIER.

ARAMINTE.

Quoi ! ce Notaire eſt ſourd ?

LE CHEVALIER, *criant.*

Il faut crier bien fort
Pour qu'il entende un mot.

ARAMINTE.

Mais du moins il a tort
De n'en pas avertir.

LE CHEVALIER, *criant.*

Il craindroit que perſonne
Ne voulût l'employer.

ARAMINTE.

Cette raiſon eſt bonne.
Pourquoi l'avoir choiſi ?

LE CHEVALIER, *criant.*

Vous vouliez du ſecret,
Et j'ai pris le plus ſourd pour qu'il fût plus diſcret.

ARAMINTE.

Cette précaution eſt juſte.

LE CHEVALIER.

Et néceſſaire.

ARAMINTE.

Qu'on faſſe promptement revenir le Notaire :
Son contrat vous rendra maître de mes attraits.

LE CHEVALIER.

Quel plaiſir !

ARAMINTE.

J'aurai ſoin de lui parler de près.

LE CHEVALIER.

Ce ſera très-bien fait & pour l'un & pour l'autre.

ARAMINTE.

Vous l'avez déjà dit, je ſais que c'eſt le vôtre.

LE CHEVALIER.

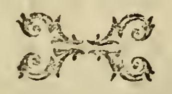
Il eſt dans le ſallon.

ARAMINTE.

Qu'il vienne en ce jardin,
Je dicterai bien haut, ſans craindre aucun voiſin.

LE CHEVALIER.

Je vais vous contenter.



SCÈNE II.

ARAMINTE, *ſeule.*

Que je vais être heureuſe!
C'eſt un homme charmant, ſon ame eſt généreuſe.
Nous allons employer nos jours & nos inſtans
A nous parler d'amour, à nous rendre contens.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, LE NOTAIRE, ARAMINTE.

LE CHEVALIER, *au fond du théatre.*

Retenez bien cela, que votre eſprit conçoive
Qu'elle eſt très-ſourde, & craint qu'on ne s'en apperçoive.

LE NOTAIRE.

Je vous entends, je vais m'arranger là-deſſus.
A l'égard du ſoufflet, je ne m'en ſouviens plus.

ARAMINTE.

Excuſez-moi, Monſieur, je ſuis dans l'habitude
D'être dans le beau monde, où l'on fait ſon étude
De ſe parler toujours ſi bas, ſi bas, ſi bas....

LE CHEVALIER.

Que l'on a le bonheur de ne s'entendre pas.
L'amour propre a, je crois, amené cette mode.

LE NOTAIRE.

Oui, je vous l'avouerai, la chofe m'incommode
De tant crier.

ARAMINTE.

Je vais crier plus fort que lui;
C'eft ce que ne font pas les femmes aujourd'hui.

LE NOTAIRE.

Que voulez-vous de moi? m'entendez-vous, Madame?

ARAMINTE.

Ah! oui, du Chevalier je veux payer la flamme.
Voulez-vous une table, afin d'écrire?

LE NOTAIRE.

Non,
J'écris fur mes genoux.

ARAMINTE.

C'eft la bonne façon.

LE NOTAIRE.

Madame, dictez-moi vos volontés vous-même.

ARAMINTE.

Oui, oui, vous allez voir ce que je fais quand j'aime.

LE NOTAIRE.

Le trait eft généreux, & doit vous faire honneur.

ARAMINTE.

Oui, ſans doute, je compte y trouver mon bonheur.
Chevalier, ayez ſoin de faire bien tranſcrire
Ce qu'en votre faveur mon amitié m'inſpire.

LE NOTAIRE, *écrivant.*

Pardevant fut préſent en ſon plein jugement.

ARAMINTE.

Jacqueline Araminte.

LE CHEVALIER.

A l'âge où ſûrement
Une fille a ſon bien, ſans être émancipée.

ARAMINTE.

Ayant de tous les temps eu du goût pour l'épée.

LE CHEVALIER.

Goût preſqu'incompatible avec le célibat.

ARAMINTE.

Aimant du Chevalier la perſonne & l'état.

LE CHEVALIER.

Quelle faveur !

ARAMINTE.

Vraiment, j'ai ſu toucher votre ame.
Continuez.... D'ailleurs connoiſſant bien la flamme
Dont dudit Chevalier le cœur eſt animé,
Lui donne en mariage, en beau bien affermé,
Plus de cent mille écus, dont j'ai la jouiſſance.

LE CHEVALIER.

Votre niece en aura de la reconnoiſſance.

ARAMINTE.

Ah! fi donc, Chevalier, ce n'eſt rien que cela.
Ecrivez. Pour donner force à cet acte-là,
Si de ce mariage il ne ſort pas lignée,
Malheur dont, grace au Ciel, je ſuis bien éloignée,
Je donne néanmoins mon bien au Chevalier,
Sans qu'aucun autre puiſſe en être l'héritier.

LE NOTAIRE, *au Chevalier.*

Cet acte eſt à ſouhait; vous n'auriez pu vous-même
Le dicter autrement.

ARAMINTE.

Chevalier, lorſque j'aime,
Voilà mes procédés.

LE CHEVALIER.

Ils ſont perſuaſifs.

ARAMINTE.

On ne peut vous fruſtrer, c'eſt un don entre vifs.

LE NOTAIRE.

Il faut tout confirmer par votre ſignature.

ARAMINTE *ſigne.*

A préſent à ma niece, apprenons l'aventure.

LE CHEVALIER.

Son cœur à ce coup-là ne s'eſt pas préparé.

ARAMINTE.

Moi je vous, réponds bien qu'elle m'en ſaura gré:
Vous l'allez bientôt voir. Angélique! Angélique!

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, ARAMINTE, LE CHEVALIER, LE NOTAIRE.

ANGÉLIQUE.

MA tante, me voilà.

ARAMINTE.

Venez que je m'explique.
Faites la révérence à votre oncle.

ANGÉLIQUE.

Comment !

ARAMINTE.

Le Chevalier m'épouſe.

LE CHEVALIER.

Oh ! pas encor vraiment.

ANGÉLIQUE.

Eſt-il bien vrai ?

LE CHEVALIER.

Ma foi, l'affaire eſt épineuſe ;
Mais je m'en tirerai.

ANGÉLIQUE.

Non, je ſuis malheureuſe.

ARAMINTE.

Venez, Monſieur ; liſez votre contrat tout haut.
Vous allez le ſigner, Chevalier, il le faut.

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Cependant....

ARAMINTE.

Signez donc.

ANGÉLIQUE.

Je ſuis déconcertée.

ARAMINTE.

Voyons ſi vous avez entendu ma dictée.

LE NOTAIRE, *criant.*

Pardevant fut préſente, en ſon plein jugement,
Jaqueline Araminte, & ſachant ſûrement
Que le Chevalier veut Angélique pour femme,
Et d'ailleurs connoiſſant tout auſſi bien la flamme
Qu'Angélique reſſent, ſon cœur en eſt charmé,
Et donne en mariage, en beau bien affermé,
Plus de cent mille écus dont elle a jouiſſance.

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous m'attrapez donc ?

LE CHEVALIER.

Je croyois....

ARAMINTE.

Patience;
Vous n'êtes pas au bout : voyons.

LE NOAIRE.

Outre cela,
Pour donner pleinement force à cet acte-là,
Si de ce mariage il ne ſort pas lignée,
Malheur dont la future eſt encore éloignée,

Tout le bien d'Araminte eſt pour le Chevalier,
Sans qu'aucun autre puiſſe en être l'héritier.

ANGÉLIQUE.

Ma tante, de bon cœur vous ſerez embraſſée.

ARAMINTE, *au Chevalier.*

Hé bien, vous le voyez, elle n'eſt pas fâchée;
Je vous l'avois bien dit.

LE CHEVALIER, *embraſſant le Notaire.*

Vous êtes un tréſor.

LE NOTAIRE.

Vous m'étouffez.

ANGÉLIQUE, *à Araminte*

Je veux vous embraſſer encor.

ARAMINTE.

La pauvre enfant! c'eſt bien le meilleur caractere!
Une fille jamais ne me ſeroit plus chere.
Vas, tu ſeras heureuſe en épouſant Damon.

LE CHEVALIER.

Oh! non, ce parti-là pour elle n'eſt pas bon;
Il faut rompre l'affaire, & j'ai pour elle en vue
Quelqu'un qu'elle aime mieux.

ANGÉLIQUE.

Oui.

ARAMINTE.

La choſe eſt conclue.

ANGÉLIQUE.

Oui, mais l'autre eſt ſignée.

LE CHEVALIER, *criant.*

Et pour vous parler vrai,
Mon frere m'a prié d'obtenir du délai ;
Il aimeroit bien mieux être l'époux d'Hortence.

ARAMINTE.

Soit ; je vais arranger la choſe en conſéquence ;
Il faut pour réuſſir, que je parle à Beauval :
Et vous, ma niece, & vous, vous ne ferez pas mal
D'entretenir Damon : il faudra ſi bien faire
Qu'il vous cede l'Amant que votre cœur préfere.
Suivez-moi, je vous veux dicter votre leçon.

LE CHEVALIER.

Et je l'épouſerai, moi de cette façon.

ARAMINTE.

Sans doute.

LE CHEVALIER, *faiſant une révérence.*

Nous allons vous duper, notre tante.

ARAMINTE.

Vous vous moquez, c'eſt moi qui ſuis votre ſervante.

(*Au Notaire.*)

Dans une heure au plus tard retrouvez-vous ici.
M'entendez-vous ?

LE NOTAIRE.

Non pas.

ARAMINTE, *sortant avec Angélique.*

Tant mieux.

LE NOTAIRE.

J'en suis ravi.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, *seul.*

JE n'aurois jamais cru cette affaire possible.

SCÈNE VI.

DAMON, LE CHEVALIER.

DAMON.

JE viens voir Araminte.

LE CHEVALIER.

Elle n'est pas visible.

DAMON.

Mon cher frere, je suis très-mécontent de vous.

LE CHEVALIER.

Nulle conformité ne se trouve entre nous,
Car moi je suis content de toute ma personne.

DAMON.

Mais je hais Angélique.

LE CHEVALIER.

En voilà d'une bonne !
Qu'importe en mariage ? un peu d'averſion
Eſt le commencement de la vocation.

DAMON.

Je ne me conduis plus par votre tête folle,
Et viens, pour parler net, retirer ma parole.

LE CHEVALIER.

Il n'eſt perſonne à qui tu puiſſes t'adreſſer ;
Comme tu m'ennuierois, je m'en vais te laiſſer.
Je puis te procurer un entretien d'Hortence ;
Sa très-plate raiſon la rend ſans conſéquence,
Et je ne te crois pas un homme dangereux.
Vous allez bien, je crois, vous amuſer tous deux !

SCÈNE VII.

DAMON, *ſeul.*

CE ſecond entretien me paroît néceſſaire
Pour mieux examiner quel eſt ſon caractere.
Oui, mais cet examen vient peut-être un peu tard ;
Le cœur plus que l'eſprit y pourroit avoir part.
Sérieux inſenſés, eſprits philoſophiques,
Voilà donc tout le fruit de vos regards critiques !
Malgré ce fier dédain dont vous vous parez tous,
La beauté tôt ou tard vous voit à ſes genoux.
Mais elle vient ; je vais faire tout mon poſſible
Pour l'obſerver encor ſans être trop ſenſible.

SCÈNE VIII.

HORTENCE, DAMON.

DAMON.

JE jouis en ce jour d'un bonheur peu commun,
Mais je crains à la fin de vous être importun,
Et vous pourrez de moi vous ennuyer peut-être,
Avant que d'avoir eu le temps de me connoître.

HORTENCE.

Oh ! vous n'avez jamais à craindre un pareil ſort,
Monſieur, & vous plaiſez dès le premier abord.
Je crois qu'on peut en vous mettre ſa confiance :
Je vous vois comme ami, non comme connoiſſance;
L'amitié dans les cœurs remplis de probité,
Semble avoir auſſi-tôt droit d'ancienneté.

DAMON.

Dans cette occaſion vous me rendez juſtice ;
Mon cœur eſt avec vous dépouillé d'artifice,
Et vous pouvez compter ſur mon attachement.

HORTENCE.

J'en ſuis vraiment flattée, & j'aſpire au moment
De vous appartenir plus fortement encore.
Tout eſt-il arrêté ?

DAMON.

L'alliance m'honore,
Mais. . . .

HORTENCE.

Quoi ! cesseriez-vous de former le projet ?

DAMON.

Si je suis incertain, ce n'est pas sans sujet ;
Vous-même vous pourriez balancer davantage,
S'il étoit question de votre mariage.

HORTENCE.

Je vais vous étonner ; si je me mariois,
Un mari philosophe est ce que j'envierois.

DAMON.

L'austérité souvent suit la philosophie.

HORTENCE.

Elle fait en tout temps le charme de la vie.
Je refuse ce titre à ces gens orgueilleux,
Dont le cœur insensible & l'esprit dédaigneux
Désertent l'univers, s'enfoncent dans eux-mêmes,
Et dont les vains discours sont autant de problêmes ;
Tous ces pédans pétris des mains de la fierté
Sont l'opprobre du monde & de l'humanité.
Le parfait Philosophe est doux, simple & traitable ;
S'il cherche la raison, c'est pour la rendre aimable.
Il observe, il mesure, il pese les esprits,
Loin de les rabaisser, il en hausse le prix.
Le talent de chacun en lui seul se rassemble,
Il est semblable à tout, & rien ne lui ressemble ;
Eclairé, mais soumis ; docile, mais pressant ;
Bon pere, tendre époux, ami compatissant,

Sur l'humanité ſeule il fonde ſon ſyſtême,
Et du bonheur du monde il tire le ſien même.

DAMON.

Vous ſeule de mes jours cauſeriez la douceur :
Lorſque je vous entends, vous éclairez mon cœur;
Un penchant inconnu me conduit & m'anime;
Nous ſommes déjà joints par les nœuds de l'eſtime.
Une conformité ſi parfaite entre nous
Devroit bien nous unir par des liens plus doux.

HORTENCE.

Damon, à ce diſcours je n'ai pas dû m'attendre,
Je me ſerois promis de ne le pas entendre.

DAMON.

Je comptois retrouver la paix, la liberté,
En vous examinant avec ſévérité;
Mais rien n'éteint le feu que vous avez fait naître :
Je viens de l'animer en voulant vous connoître.
D'Angélique, en un mot, ſi je crains d'être époux,
Elle ne doit ſans doute en accuſer que vous;
A mes engagemens ſi je ſuis infidele,
C'eſt plus amour pour vous qu'éloignement pour elle.
Vos vertus lui font plus de tort que ſes défauts;
Vous produiſez en moi des ſentimens nouveaux;
Vous avez des attraits capables de ſéduire;
Votre eſprit, votre cœur en augmentent l'empire.
L'eſtime & le reſpect m'enchaînent ſans retour;
La raiſon pas à pas m'a conduit à l'amour.

HORTENCE.

D'un triomphe ſi vain, ſi j'eſtimois la gloire,
Je pourrois m'applaudir d'une telle victoire:
Damon, à votre amour ſi j'oſois conſentir,
Au lieu de vous aimer ce ſeroit vous trahir.
Je ſuis ſans bien, je ſuis même dans l'indigence;
Angélique eſt l'aînée, elle eſt dans l'opulence.
D'ailleurs je vous connois ſage, rempli d'honneur;
Devenant ſon époux vous ferez ſon bonheur;
En voulant l'en priver, je me rendrois coupable,
Je ſerois à vos yeux un objet mépriſable.
Pourrois-je en recevant votre main, votre foi,
Trahir, en même temps, vous, Angélique & moi?

DAMON.

Plus vous vous défendez, & plus je vous adore.

HORTENCE.

J'ai pour vous refuſer d'autres raiſons encore.

DAMON.

Vous voulez à mes yeux vous dérober en vain,
A toute autre qu'à vous je refuſe ma main.
Je vais voir Araminte.

HORTENCE.

Eh non, je vous conjure,
Non, Damon, votre amour lui feroit une injure.

DAMON.

Eh! pourquoi? je ſuis ſûr qu'elle m'approuvera.

HORTENCE.

Et je ſuis ſûre, moi, qu'elle s'irritera.

DAMON.

Si je puis obtenir l'aveu de votre bouche,
Ah ! croyez....

HORTENCE.

Supposé que votre amour la touche,
Quand son consentement pourroit se joindre au mien,
Tout cela pour m'avoir ne seroit encor rien.

DAMON.

Comment ! que dites-vous ? Je ne puis vous comprendre.
De quel autre pouvoir pouvez-vous donc dépendre ?
Araminte, en un mot...

HORTENCE.

Le pourriez-vous penser ?

DAMON.

Quoi ?...

HORTENCE.

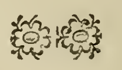
N'est pas celle à qui l'on devroit s'adresser.

DAMON.

Qu'entends-je ?

HORTENCE.

Adieu, Damon, le fait est un mystere
Que je crains de trahir, & que je dois vous taire.



SCÈNE IX.

DAMON, *ſeul.*

JE ne m'attendois pas à ce qu'elle m'a dit.
Mais quel heureux ſoupçon s'éleve en mon eſprit?
Non, je m'en flatte en vain ... l'événement m'étonne.
Avant que d'éclaircir la nuit qui m'environne,
D'Angélique je veux rompre l'engagement.
Je crois qu'elle prendra la choſe vivement;
Non qu'elle n'ait pour moi beaucoup d'indifférence;
Mais c'eſt ſa vanité que mon refus offenſe.
Elle vient; dans ſes yeux je crois voir plus d'aigreur.

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, DAMON.

ANGÉLIQUE, *à part.*

COMMENT, ſans l'offenſer, lui découvrir mon
cœur?
C'eſt une vérité qui me paroît trop dure.

DAMON, *à part.*

Il faut bien cependant trouver une tournure.
Allons, abordons-la.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je ne puis l'éviter.
Comment lui déclarer?

DAMON, *à part, la saluant.*

Ciel! par où débuter?

ANGÉLIQUE, *à part.*

O Ciel! qu'il est timide! il me regarde à peine,
D'un amour violent c'est la marque certaine.

DAMON, *à part.*

L'embarras où je suis me paroît la choquer.
M'aimeroit-elle assez pour pouvoir se piquer?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Cet homme m'a bien l'air d'un sot Amant fidele.

DAMON, *à part.*

(*haut.*)
Il faut bien cependant parler .... Mademoiselle ...

ANGÉLIQUE, *à part.*

Son air déconcerté, sa grande émotion,
M'annoncent dans l'instant la déclaration.

DAMON, *à part.*

L'oserai-je informer de ma nouvelle flamme?

ANGÉLIQUE.

Je voudrois bien oser vous découvrir mon ame.

DAMON.

Parlez ....

ANGÉLIQUE.

D'un doute affreux mon esprit est rempli.

DAMON.

Eh! quel est-il? par moi peut-il être éclairci?

ANGÉLIQUE.

Oh ! tout au mieux.

DAMON.

Parlez avec la certitude
De n'être pas long-temps dans votre inquiétude.

ANGÉLIQUE.

Mais vraiment, c'eſt un cas aſſez embarraſſant :
Oh ! vous m'en inſtruirez, vous êtes un Savant.

DAMON.

J'attends.

ANGÉLIQUE.

Lorſqu'on s'unit d'une chaîne éternelle,
La ſimple probité, dites-moi, ſuffit-elle ?

DAMON.

Je crois que deux époux, s'ils ne ſont amoureux,
Fuſſent-ils pleins d'honneur, ne peuvent être heureux.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! vous penſez ainſi ? parlez avec franchiſe.

DAMON.

A quoi me ſerviroit d'employer la ſurpriſe ?

ANGÉLIQUE.

Fort bien. Par conſéquent, un homme bien ſenſé,
N'auroit donc pas ſujet de ſe croire offenſé
Qu'une fille lui fît part de ſa répugnance ?

DAMON.

L'aveu mériteroit de la reconnoiſſance.

ANGÉLIQUE.

Ah ! que par ce diſcours mon cœur eſt ſoulagé !
Car je ſuis dans ce cas.

DAMON.

Je vous ſuis obligé.

ANGÉLIQUE.

Oh ! je vous en diſpenſe.

DAMON.

Et plus qu'on ne peut dire,
Car du même ſecret je voulois vous inſtruire.
Je ne ſavois comment me tirer de ce pas,
Vous m'avez prévenu ; je ſuis hors d'embarras.

ANGÉLIQUE.

Croirai-je ce diſcours ?

DAMON.

Il eſt très-véritable.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! vous ne m'aimez pas ? que vous êtes aimable !

DAMON.

Je vous rends grace auſſi du même ſentiment.

ANGELIQUE.

Ah ! puiſſiez-vous ſentir tout mon raviſſement !
Il nous faut deſormais agir d'intelligence :
Voilà le vrai moment de notre connoiſſance ;
Car nous ne pouvons plus tomber dans la fadeur ;
Nous ne ſerons jamais époux ! Ah ! quel bonheur !

(*Elle ſort.*)

SCÈNE XI.

DAMON, *ſeul.*

VOILA ce qui s'appelle agir à l'amiable,
Et de notre amitié la ſource eſt admirable.
Deux époux ſans amour, unis depuis dix ans,
De ſe voir ſéparés ne ſont pas plus contens.

SCÈNE XII.

BEAUVAL, DAMON.

DAMON.

AH! mon ami, venez prendre part à ma joie,
Et que dans votre ſein mon ame ſe déploie.
Sentez tout mon bonheur, je vais le raconter.

BEAUVAL.

Ces tranſports qu'à mes yeux vous faites éclater,
Me prouvent que depuis la premiere entrevue,
L'amour vous a parlé pour votre prétendue.

DAMON.

Vainement pour l'aimer j'ai fait ce que j'ai pu,
Et notre mariage eſt tout à fait rompu.
Nous ſommes cependant fort joliment enſemble:
Vous ne croiriez jamais le nœud qui nous raſſemble.
Nous nous ſommes parlés avec ſincérité;
Cette franchiſe-là fait notre intimité.

A mon premier aſpect un fond d'antipathie
Involontairement l'a frappée & ſaiſie,
Et dans ſes ſentimens me trouvant de moitié,
L'averſion commune a fait notre amitié!

BEAUVAL.

Ah! je vous revois donc le maître de vous-même,
Heureux, libre, ſenſé, digne que je vous aime.

DAMON.

Non, il ne s'agit plus pour moi de liberté.

BEAUVAL.

Vous aimez?...

DAMON.

Oui, j'adore une jeune beauté,
Aimable ſans deſſein, ſans art ingénieuſe:
Mais ce qui me la rend encor plus précieuſe,
Ce qui fait mon bonheur, elle n'a pas de bien.
Lorſque je l'enrichis je ſens le prix du mien.

BEAUVAL.

Nommez-moi cet objet ſi digne de vous plaire?

DAMON.

Volontiers, puis-je avoir pour vous aucun myſtere?



SCÈNE XIII.

SCÈNE XIII.

BEAUVAL, DAMON, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *bas à Beauval.*

ARAMINTE, Monsieur, demande à vous parler
Pour affaire importante.

BEAUVAL.

Hé bien, j'y vais aller :
Un intérêt pressant exige que je sorte ;
L'amitié qui nous joint est trop tendre & trop forte,
Pour ne pas m'engager à revenir dans peu
Vous instruire de tout.

DAMON.

Je vous attends. Adieu.



SCÈNE XIV.

DAMON, *ſeul.*

IL faut tout au plutôt fixer ma deſtinée.
La ſeule Hortence peut la rendre fortunée.
Araminte ne peut décider de ſon ſort !....
Ce diſcours-là m'étonne & m'inquiete fort.
Je voudrois être inſtruit de ceux qui l'ont fait naître :
Mais quel moyen prendrai-je afin de le connoître ?
Si d'un rang mépriſable elle a reçu le jour,
Il faudroit bien tâcher d'étouffer mon amour ;
Mais elle a des vertus, voilà ce que j'adore,
Et c'eſt l'eſſentiel ; ainſi ſa main m'honore.
Si je puis aujourd'hui devenir ſon époux,
Je veux que mon ami vienne vivre avec nous.
A l'amour le plus pur, l'amitié réunie
Combleroit de douceurs tous les jours de ma vie.



SCÈNE XV.

HORTENCE, DAMON.

HORTENCE.

Monsieur, votre intérêt me ramene en ces lieux;
Pour la derniere fois je parois à vos yeux.

DAMON.

Quel malheur offrez-vous à mon ame étonnée?
Quand je veux à vos jours unir ma destinée,
Quand j'allois d'Araminte embrasser les genoux?

HORTENCE.

Ah! si je l'en croyois, vous seriez mon époux.

DAMON.

Hortence, quoi! c'est vous qui cherchez à détruire?

HORTENCE.

On cherche à vous tromper; je dois vous en instruire.
Le Ciel qui de mon cœur voit les replis secrets,
Sait combien cet hymen auroit pour moi d'attraits;
Mais je me rends justice, & je sais me connaître.
Le sort ne voulut point pour vous me faire naître.
Damon, votre noblesse égale votre bien.
Ah! que nous différons!

DAMON.

Non, ne désirez rien;
Je vous épouserois, fussiez-vous sans naissance;
S'unir à la vertu, c'est faire une alliance.

Mais enfin, dites-moi de quel ſang vous ſortez ?
Croyez que rien ne peut....

HORTENCE.

Ah ! Damon, écoutez,
Apprenez un ſecret que tout le monde ignore ;
Déguiſer ſon néant, c'eſt l'augmenter encore.
Je vais dans ce moment m'expliquer ſans détour ;
Vous apprendrez bientôt à qui je dois le jour.
On voudroit cependant vous en faire un myſtere.
Comment pourrois-je, hélas ! déſavouer mon pere ?
Par quel motif encor, Damon, pour vous tromper...

DAMON.

Que ce diſcours, Hortence, a lieu de me frapper !

HORTENCE.

On fait bien plus ; on veut que de cet artifice
Mon pere même ſoit le malheureux complice.
A ne me plus connoître on veut le condamner ;
De l'appeler mon pere on veut me détourner :
Je mourrois de douleur s'il alloit me défendre
De prononcer un nom & ſi cher & ſi tendre ;
Non, je ne le pourrois, tout viendroit me trahir ;
Mon cœur me forceroit à lui déſobéir.

DAMON.

Pour jeter ſur ſon nom la honte du ſilence,
Qu'a donc fait votre pere ?

HORTENCE.

Il eſt dans l'indigence.
La fortune autrefois cherchant à l'enrichir,

Ne lui donna des biens que pour les lui ravir.
Il les a tous perdus, voilà quel eſt ſon crime.

DAMON.

Le malheur qu'on ſoutient rend plus digne d'eſtime.
De grace, nommez-moi ce pere infortuné?

HORTENCE.

A l'ignorer encor vous êtes condamné.
L'alliance eſt pour vous trop déſavantageuſe;
Je connois & je crains vótre ame généreuſe.
Ma franchiſe à vos yeux ne peut déguiſer rien;
Mon pere eſt ſans naiſſance, il a perdu ſon bien.
Pour vous faire éviter le piége qu'on projette,
Je vais m'enſevelir au fond d'une retraite.
Je reſpecte mon pere, & je dois aujourd'hui
Le ſauver de l'affront qu'on exige de lui.
Peut-être il ſe rendroit par excès de tendreſſe;
L'amour de mon bonheur cauſeroit ſa foibleſſe.

DAMON.

Je vais voir Araminte & tomber à ſes pieds.

HORTENCE.

Hélas! qu'eſt-il beſoin que vous le connoiſſiez?



SCÈNE XVI.

ANGÉLIQUE, DORIMON, DAMON, BEAUVAL, HORTENCE.

HORTENCE.

Mon pere, à votre aspect que mon ame est ravie !
Ah ! ne prononcez pas le malheur de ma vie !
Je ne voudrois jamais de Damon pour époux,
S'il faut pour l'obtenir que je renonce à vous.
Votre seule amitié pour mon cœur a des charmes;
Nommez-moi votre fille & calmez mes alarmes.

DAMON.

Ciel ! qu'entends-je ? sa fille ! ô bonheur inoui !
Quoi ! le pere d'Hortence est mon meilleur ami.

BEAUVAL.

Comblé de vos bienfaits, j'étois dans l'impuissance
De vous rendre certain de ma reconnoissance.
Trop heureux qu'aujourd'hui l'amour soit de moitié,
Et vienne à mon secours pour payer l'amitié !

DORIMON.

Je vois avec plaisir un si bon mariage:
Oui, votre choix, mon fils, dénote un homme sage.
Hortence à cet hymen va devoir tout mon bien:
Mais près de sa vertu, ma richesse n'est rien.

HORTENCE.

L'amour n'eût point ſans vous triomphé de mon ame.

DAMON.

Et ſans vous je paſſois mes jours ſans une femme.

SCÈNE XVII, *& derniere.*

LE CHEVALIER, ARAMINTE, LE NOTAIRE, Acteurs précédens.

ARAMINTE.

Allons, mes chers enfans, grande joie en ce jour,
L'hymen fait aujourd'hui les honneurs de l'amour.
Ces Dieux étoient brouillés, c'eſt moi qui les raſſemble;
Tous deux, graces à moi, vont vivre bien enſemble.

DORIMON.

Quoi!....

ARAMINTE.

Je me détermine à me remarier,
Et choiſis pour époux l'aimable Chevalier.

DAMON

Cela ne ſe peut pas.

ARAMINTE.

Je vois votre ſurpriſe.
Liſez....

LE CHEVALIER.

Elle va voir ici de la mépriſe.

ARAMINTE.

Chevalier, nous allons paſſer tous nos inſtans,
Tout comme des oiſeaux revoyant le printemps.

DORIMON, *criant.*

Ce contrat là vraiment eſt en très-bonne forme.

ARAMINTE.

Oui, trouvez-vous cela ?

DORIMON.

Loin d'y mettre réforme,
Je prétends le ſigner.

ARAMINTE.

Mon papa, grand merci.

ANGÉLIQUE.

Ma tante, conſentez que je le ſigne auſſi.

DORIMON.

Je ſuis très-ſatisfait de ce qu'on m'a fait lire :
Je vous unis tous deux.

(Le Chevalier quitte la main d'Araminte, & prend celle d'Angélique.)

ARAMINTE.

Que voulez-vous donc dire ?

ANGÉLIQUE, *haut.*

Ma tante, c'eſt à moi de vous remercier.

LE CHEVALIER, *haut.*

Le don de votre main ſert à nous marier.

ARAMINTE *lisant.*

On m'a trompée, ô Ciel !

LE CHEVALIER.

Votre erreur est extrême.
Ne vous en prenez pas à d'autres qu'à vous-même :
On vous a lu cet acte.

ANGÉLIQUE, *haut.*

Et c'est en sa faveur
Que je vous embrassois tantôt de si bon cœur.

ARAMINTE.

Ah ! l'ingrate.

LE NOTAIRE, *haut.*

Croyez qu'une faute si lourde
Vient de vouloir cacher que vous êtes fort sourde.

ARAMINTE.

Vous m'escroquez mon bien, mais je m'en vengerai ;
En dépit de vous tous je le rattraperai ;
Vous n'en rembourserez que le seul ridicule.
Toute donation antérieure est nulle,
Lors que l'on se marie & qu'on a des enfans ;
J'en aurai trois au moins avant quatre ou cinq ans.
Je vous le garantis, je tiendrai ma promesse ;
Et pour lors de nous deux, qui rira bien, ma niece?
Je tressaille de joie en prenant ce moyen !
Vous aurez des cousins, & moi j'aurai mon bien.

(Elle sort, & tous lui rient au nez.)

BEAUVAL.

Lorſque nous nous moquons de ſes travers extrêmes,
Sachons au moins, ſachons réfléchir ſur nous-mêmes.
Inſtruiſons-nous par elle ; & quand le cours des ans
Afflige les humains de divers accidens,
Chacun doit convenir, ſans honte & ſans foibleſſe,
Des triſtes changemens qu'entraîne la vieilleſſe.
Un aveu courageux fait reſpecter ſes maux,
Lorſqu'on veut les cacher, on en fait des défauts.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

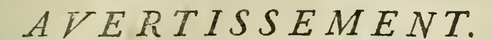
LA COQUETTE FIXÉE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN VERS;

Avec un Divertiſſement.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Jeudi 10 *Mars* 1746.



AVERTISSEMENT.

CETTE Piece eſt une des plus agréables de notre Théatre; elle eut vingt-trois repréſentations de ſuite. Quoique le ſujet reſſemble à celui de la Princeſſe d'Élide, l'Auteur a ſu ſe le rendre propre par la maniere dont il l'a enviſagé, & en ſe ſervant des mêmes moyens que Moliere a employés. Il y a quelques années que M. l'Abbé DE VOISENON, aſſiſtant à une repréſentation de cette Comédie ſur un théatre de ſociété, crut qu'en faiſant rendre par Clitandre, dès la premiere ſcène du troiſieme acte, le portrait qui fait le nœud de l'intrigue, il y jeteroit un plus grand intérêt, & refit cet acte tel qu'on le donne dans cette édition.





ACTEURS.

LA COMTESSE.

CIDALISE.

DORANTE.

CLITANDRE.

DAMIS, petit Maître.

CARMIN, Peintre.

LISETTE, Femme de Chambre de la Comtesse.

UN LAQUAIS.

La Scène se passe dans la maison de Cidalise, dont la Comtesse occupe une partie.



LA COQUETTE FIXÉE,

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

DORANTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Quoi ! Dorante déjà revenu de la Cour ?
Vous y deviez, je crois, faire un plus long séjour.

DORANTE.

Non, pendant quelques jours une importante affaire
M'éloignoit de Paris ; mais à la fin j'espere
Voir les soins que j'ai pris finir heureusement.

CLITANDRE.

L'objet de ce voyage étoit un Régiment !

DORANTE.

Oui, depuis fort long-temps je ſuis dans le ſervice,
Et je crois que bientôt on me rendra juſtice.
Vous ſavez que je ſuis d'un rang à mériter
Qu'à ce grade nouveau l'on me faſſe monter.

CLITANDRE.

Mais vous avez là-bas des concurrens ſans doute ?
Si vous ne mettez point d'obſtacles ſur leur route,
Peut-être....

DORANTE.

A leur égard je ne ſens nul effroi :
Une tante que j'ai, ſollicite pour moi.
L'argent eſt aujourd'hui tout ce qui m'embarraſſe.
Pour en pouvoir trouver, que faut-il que je faſſe ?

CLITANDRE.

C'eſt un autre ſujet qui fait votre embarras,
Et lui ſeul vers Paris précipite vos pas.
Notre amitié demande une entiere franchiſe ;
Vous aimez la Comteſſe, & j'aime Cidaliſe :
Ces deux Beautés logeant dans la même maiſon,
Nous attirent ici pour la même raiſon.

DORANTE.

Clitandre, ſi l'amour nous conduit l'un & l'autre,
Mon ſort ſera du moins bien différent du vôtre.
Vous aimez une Prude, & vous l'attendrirez ;
Moi, j'aime une Coquette....

CLITANDRE.

Et vous la fixerez.

DORANTE.

DORANTE.

Non, non, pour l'eſpérer je me rends trop juſtice.
Je ne ſais point pour plaire employer l'artifice.
La Comteſſe poſſede un art ſi dangereux ;
Ses dédains ſont fardés par un air gracieux ;
Elle ſait déguiſer la froideur de ſon ame,
Autant que je voudrois lui déguiſer ma flamme ;
Ses regards, de concert avec le ſentiment,
Font naître mon eſpoir pour cauſer mon tourment.
Chez elle, du même œil, elle voit, elle attire
L'homme qui fait bâiller, & l'homme qui fait rire.
C'eſt un monde formé de vingt originaux,
De naiſſance, d'état & d'eſprit inégaux,
Qu'un chimérique eſpoir force de vivre enſemble,
Que le mépris diviſe & que l'erreur raſſemble.
La Comteſſe qui cherche à ſe les maintenir,
Par leur peu de mérite a ſoin de les unir,
En ſecret, à chacun orgueilleux & crédule,
De tout en général offre le ridicule,
Etablit la concorde entre tous ces rivaux,
Et les enchaîne entr'eux par leurs propres défauts.

CLITANDRE.

Grands Dieux ! que Cidaliſe eſt différente d'elle !

DORANTE.

Des prudes, Cidaliſe eſt le parfait modele ;
Vous en triompherez bien plus facilement,
L'amour propre flatté tient lieu de ſentiment.

CLITANDRE.

Mon ami, Cidalise est bien loin d'être prude.
J'ai fait de son esprit ma principale étude;
J'ai vu que sa fierté n'étoit qu'un vrai détour.
Elle craint un Amant, & penche vers l'amour;
Elle croit qu'une femme aimable, vertueuse,
Sans le respect public ne sauroit être heureuse,
Et qu'au préjugé même exacte à s'asservir,
Pour le pouvoir blâmer s'y doit assujettir.
Voilà le vrai motif de sa prudence extrême;
Elle a le cœur sensible, & se craint elle-même:
Plus un homme à ses yeux mérite d'être aimé,
Plus la froideur succede au penchant réprimé;
Et cet air dédaigneux qui paroît vous surprendre,
Vient d'un esprit timide & d'une ame trop tendre.

DORANTE.

C'est faire son éloge en homme prévenu.

CLITANDRE.

Ah! Dorante, mon cœur ne vous est pas connu:
Je vous cede le sien, si vous pouvez lui plaire,
Elle conviendroit mieux à votre caractere;
Car la Comtesse & vous différez trop tous deux,
L'un & l'autre jamais vous ne seriez heureux.

DORANTE.

Cidalise a bien peu d'empire sur votre ame.

CLITANDRE.

Ce n'est qu'en plaisantant qu'elle reçoit ma flamme.

Dès que nous ſommes ſeuls, & qu'elle m'entretient,
Sa fierté diſparoît, & ſa gaieté revient;
Elle eſt ſûre avec moi de ſon indépendance.
Cette ſécurité me rebute & m'offenſe;
Vengez-moi, que ſon cœur puiſſe être humilié,
Vous n'offenſerez point les loix de l'amitié.

DORANTE.

Mon ami, je ne veux plaire qu'à la Comteſſe;
Mais ſon eſprit volage eſt loin de la tendreſſe.

CLITANDRE.

Comment! d'aucun eſpoir on ne flatte vos feux?

DORANTE.

Je lui laiſſe ignorer que j'en ſuis amoureux.

CLITANDRE.

Mais c'eſt un reſte au moins de l'homme raiſonnable,
Et je ne vous crois pas tout à fait incurable.

DORANTE.

Je la vois ſeulement en qualité d'ami.

CLITANDRE.

En qualité d'ami, dites-vous, Dorante?

DORANTE.

Oui;
De ceux de ſon mari j'étois le plus intime,
Je puis même aſſurer que j'avois ſon eſtime.

CLITANDRE.

Mais, c'eſt près de la femme un titre aſſez mauvais.

DORANTE.

Comme vous croyez bien, je ne m'en ſers jamais.

Je n'avois avec elle aucune intelligence ;
La mort de mon ami forma la connoiſſance,
Car de ſon teſtament je fus exécuteur.
La Comteſſe eut pour lui toujours de la hauteur.
Je la vis très-ſouvent, & lui rendis ſervice,
Mais avec un air froid, comme rendant juſtice ;
Son eſprit m'enchanta bien plus que ſa beauté.
J'appris qu'elle vantoit par-tout ma probité ;
Et par une faveur des plus particulieres,
J'ai quelquefois le droit de lui parler d'affaires.

CLITANDRE.

Le cœur de cette femme eſt bien reconnoiſſant.

DORANTE.

Je ne puis plus cacher ce que le mien reſſent,
Et je viens, puiſqu'il faut parler avec franchiſe,
Lui déclarer le feu dont mon ame eſt épriſe.
Oui, je touche au moment . . .

CLITANDRE.

De paſſer pour un ſot.

DORANTE.

Mais . . .

CLITANDRE.

Il faut en l'aimant, loin d'en dire un ſeul mot,
Soutenir qu'un Amant eſt un homme en délire,
Dédaigner ſes attraits, ſe taire ou contredire,
Répondre avec froideur à l'accueil le plus doux,
Voir tous ſes complaiſans ſans paroître jaloux,
Vanter votre bonheur ou votre indifférence,
Toujours prêter matiere à ſon impatience,

Vous faire querel'er ſans vous en alarmer,
(Coquette qui querelle eſt ſur le point d'aimer).
Mais ſi vous n'avez pas ſur vous aſſez d'empire
Pour lui bien déguiſer ce qu'elle vous inſpire,
De toutes ſes hauteurs vous deviendrez l'objet,
De vos fades rivaux vous ſerez le jouet.
L'eſtime dont on voit que chacun vous honore,
Sera pour des mépris un nouveau titre encore;
C'eſt pour une Coquette un point de vanité,
Et le plus eſtimable eſt le plus maltraité.

DORANTE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux, je prendrai ſur moi-même;
Je vais avec grand ſoin lui cacher que je l'aime.
Par exemple, elle m'a prié de m'arranger
Pour dîner avec elle.

CLITANDRE.

Il faut vous dégager.

DORANTE.

C'eſt mon intention; mais il faut un prétexte.

CLITANDRE.

Ah! vous vous écartez déjà de votre texte.
Il faut, pour la piquer, dire légérement,
Que vous ne le pouvez: point d'éclairciſſement.

DORANTE.

Le conſeil eſt fort bon, & je vais... mais je penſe...

CLITANDRE.

Eh! quoi, voyons....

DORANTE.

Qu'il est mal que je me dispense...

CLITANDRE.

De quoi? d'être une dupe?

DORANTE.

Oh! non; mais j'ai donné
Ma parole d'honneur.

CLITANDRE.

On a déterminé
Qu'on peut, lorsqu'il s'agit d'un sujet si frivole,
Sans aucun déshonneur manquer à sa parole.

DORANTE.

Oui, je me détermine à lui désobéir.

CLITANDRE.

Ah! je suis satisfait.

DORANTE.

Même je veux la fuir.

CLITANDRE.

Bon...

DORANTE.

Il seroit honteux qu'un homme raisonnable
Ne pût pas triompher d'un sentiment semblable.
Oui, j'en triompherai, je suis sûr de mon fait;
Et tout ce que je veux...

CLITANDRE.

Eh bien?

DORANTE.

C'est son portrait.

CLITANDRE.

Pour vous déterminer à preſſer votre fuite ?

DORANTE.

Fort bien, vous plaiſantez ; vous blâmez ma conduite.

CLITANDRE.

Je le permets, pourvu qu'elle n'en ſache rien.

DORANTE.

Oh ! vous avez raiſon, vraiment j'y compte bien.
J'attends un Peintre ici, qu'on dit un homme unique ;
Il doit avoir l'habit d'un ſimple domeſtique ;
Et s'il trouve un moment, il prétend qu'il pourra
Faire un portrait paſſable, & qui reſſemblera.

CLITANDRE.

Il ſera reconnu.

DORANTE.

Non, c'eſt ce qui m'étonne,
Il dit qu'il ne ſera découvert de perſonne.

CLITANDRE.

L'entrepriſe vous plaît, il la faut haſarder ;
Mais, ſur-tout, revenez me trouver ſans tarder,
Je veux abſolument que nous dînions enſemble.

DORANTE.

Oui, je vous le promets, ſoyez-en ſûr.

CLITANDRE.

Je tremble
Que la Comteſſe n'ait ſur vous trop d'aſcendant,
Et ne découvre enfin votre amour imprudent.

DORANTE.

Non, je suis assuré de paroître insensible.

CLITANDRE.

C'est, pour vous faire aimer, un moyen infaillible.
Deux esprits opposés ont su nous engager;
Ce n'est que par l'Amour qu'on peut les corriger.

SCÈNE II.

DORANTE, *seul.*

L'ORGUEIL de la Comtesse aura quelques alarmes,
En croyant que j'echappe au pouvoir de ses charmes.
Clitandre a bien raison, il faut dissimuler.

SCÈNE III.

LISETTE, DORANTE.

LISETTE.

MONSIEUR, un de vos gens demande à vous parler.

DORANTE.

(*bas.*) (*haut.*)
Qu'on le fasse venir; c'est mon homme. Lisette,
Dis, que fait ta Maîtresse?

LISETTE.

Elle est à sa toilette.

DORANTE.

A-t-elle ce matin beaucoup de favoris ?

LISETTE.

Non, ce vieil Officier, Polisandre & Damis.

DORANTE.

Quels Courtisans !

LISETTE.

Pour eux, Madame est bien changée.

DORANTE.

Oui....

LISETTE.

Dans la rêverie elle est toujours plongée ;
Elle n'applaudit plus à ce que chacun dit ;
Elle est bien moins coquette, on lui gâte l'esprit.

DORANTE.

A qui s'en prendre ?

LISETTE.

A vous. Elle est dans l'indolence ;
Depuis qu'elle a l'honneur de votre connoissance ;
Depuis que dans ces lieux vous êtes introduit,
Le raisonnement gagne, & le plaisir s'enfuit.
D'amoureux & de sots la maison étoit pleine,
Nous savions les bercer d'une espérance vaine :
On rioit avec eux d'abord qu'ils se flattoient,
On s'en divertissoit quand ils se rebutoient ;
Sans avoir rien à dire on rompoit le silence,
L'ennui disparoissoit devant l'extravagance :

Depuis qu'on vous connoît, on raisonne, on médit,
On disserte, on se fâche, on bâille, on contredit.
Sur le choix de nous Madame a des scrupules;
L'amusement s'envole avec les ridicules.
Elle trouve mauvais tout ce que je lui dis;
Elle gronde, se dépite, & moi je vous maudis.
He mais !... il est vraiment inutile de rire.
Voila votre homme, il a quelque chose à vous dire.

SCÈNE IV.

CARMIN, *en habit de livrée*, DORANTE.

DORANTE.

Mon cher Monsieur Carmin, vous voilà tout au mieux,
Et cet habillement trompera tous les yeux.
Notre beauté, peut-être, ici viendra se rendre.

CARMIN.

Caché dans ce coin-là, j'aurai soin de l'attendre;
Et d'avance, je vais préparer mes couleurs.

DORANTE.

Et vous espérez faire un portrait?

CARMIN.

Des meilleurs.
Je ne veux point, Monsieur, vous faire mon éloge;
Mais hier, vis-à-vis une petite loge,
Je fis un bon portrait....

DORANTE.

Quoi ! pendant l'Opéra ?

CARMIN.

Eh, oui : je ne veux pas plus de temps pour cela,
Que celui que ſouvent demande un Petit-Maître,
Pour vaincre une beauté qu'il commence à connoître.

DORANTE.

C'eſt avoir un talent marqué pour les portraits.

CARMIN.

Celle que vous aimez a-t-elle de grands traits ?

DORANTE.

Aſſez.

CARMIN.

A la tirer j'en aurai moins de peine.
Ah ! que j'aurois bien peint une Dame Romaine !
J'aurois, du temps d'Auguſte, eu beaucoup de crédit.
Dites-moi, je vous prie, a-t-elle de l'eſprit ?

DORANTE.

Beaucoup.

CARMIN.

Tant pis.

DORANTE.

Comment ?

CARMIN.

C'eſt-là ce qui m'arrête ;
J'aurois bien déſiré qu'elle fût un peu bête.

DORANTE.

Un ſemblable ſouhait me paroît curieux.

CARMIN.

Vous l'en aimeriez moins, mais je l'en peindrois
mieux.
On ne rend jamais bien la phyſionomie,
L'eſprit à chaque inſtant la change & la varie;
Et le Peintre étonné, ſaiſiſſant le pinceau,
Retrouve à chaque trait un viſage nouveau.
Parlez-moi d'un objet, modele d'indolence,
De qui l'ame & les yeux ſont ſans correſpondance,
Et dont l'eſprit n'a pas la force d'émouvoir;
Des traits plus réguliers que gracieux à voir.
Si l'objet de vos feux étoit de cette eſpece,
Il eſt vrai, vous ſeriez aſſez mal en Maîtreſſe;
Mais auſſi vous ſeriez tout au mieux en portrait,
Et c'eſt pour un Amant un bonheur bien parfait.

DORANTE.

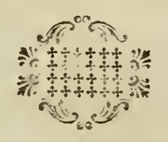
Oh! pour moi, je n'ai pas tant de délicateſſe.
Je vous quitte; employez vos ſoins & votre adreſſe,
A bien peindre un objet de tant d'attraits pourvu;
Sur-tout, ayez grand ſoin de n'en être pas vu.
Nous n'aurons ſur le prix nulle diſpute enſemble,
Mais, comme vous ſavez, c'eſt en cas qu'il reſſemble.



SCÈNE V.

CARMIN, *seul.*

Eh ! s'il avoit voulu m'avancer mon argent,
Je l'aurois mieux aimé; car l'homme est si changeant!
Je réponds du succès à l'égard de l'ouvrage,
Personne mieux que moi n'escamotte un visage.
Je juge par les soins qu'on prend de me cacher,
Que cette femme-là pourroit s'effaroucher.
Tant pis, à la décence une femme asservie,
Ne se fait peindre au plus qu'une fois dans sa vie;
Car n'ayant point d'Amant, ou n'en changeant
jamais,
On ne peut espérer d'en faire deux portraits.
Que j'aime ces beautés moins sensibles qu'humaines,
Qui pour ceux de mon art sont des rentes certaines,
Et qui de l'inconstance ayant connu le prix,
Ne changent point le Peintre, & changent les amis!
Quelqu'un vient, cachons-nous dans cette place
obscure;
C'est, je n'en doute point, l'objet de ma peinture.



SCÈNE VI.

CIDALISE, LISETTE, CARMIN, *caché.*

LISETTE.

Oui, ma Maîtreſſe doit ſe rendre dans ce lieu.

CIDALISE.

Sa viſite ſouvent s'y fait attendre un peu.

CARMIN, *à part.*

Puiſqu'elle attend viſite, elle eſt donc la Maîtreſſe
De la maiſon ?

LISETTE.

Il faut excuſer ſa pareſſe.

CIDALISE.

Ta Maîtreſſe, crois-moi, facile à s'abuſer,
Ne fait que s'étourdir en croyant s'amuſer.

CARMIN, *à part.*

Oh ! cette femme-là ſe pique de morale ;
Je ſuis preſque tenté de la peindre en Veſtale.

CIDALISE.

Je ne ſaurois me plaire en un cercle nombreux,
Qui, loin de m'égayer, me devient ennuyeux ;
Et tous ces gens brillans dont ſa maiſon abonde,
Me font plus que jamais déteſter le grand monde.

CARMIN, *à part.*

Il faut tâcher pourtant de la voir de plus près.

CIDALISE.

Son amour propre entend trop mal ſes intérêts,
D'être de l'univers eſclave volontaire,
De mépriſer les ſots, & de vouloir leur plaire.

CARMIN, *à part.*

Je m'apperçois vraiment qu'elle a de fort beaux yeux!
Comment peut-elle avoir l'eſprit ſi ſérieux?

LISETTE.

Dorante cependant eſt un homme eſtimable.

CIDALISE.

Je le diſtingue, ſoit; mais il eſt trop aimable.

CARMIN, *à part.*

Ce nom vient tout à coup d'animer ſon regard,
Profitons-en, l'amour tient toujours lieu de fard.
Là, fort bien, en profil.

CIDALISE.

Oui, je lui rends juſtice.

CARMIN, *à part.*

Je la peins à préſent avec l'œil en couliſſe.

CIDALISE.

De ſes autres amis il eſt bien différent.
Noble dans ſes façons, poli, ſenſé, prudent,
Il ne cherche jamais à briller, à ſurprendre,
Et ſe fait remarquer ſans y vouloir prétendre.

LISETTE.

Et Damis, n'eſt-il pas charmant?

CIDALISE.

Ah ! l'étourdi !

CARMIN, *à part.*

A ce maudit nom-là, ſon teint s'eſt rembruni.
Si l'on pouvoit encore lui parler de Dorante !

CIDALISE.

Ce Damis ſi charmant n'eſt qu'un fat qui ſe vante,
Un homme déplacé qui devroit fuir l'eclat ;
Son air évaporé contredit ſon etat ;
Toujours à nos dépens ſes fautes ſont commiſes,
Et c'eſt le Public ſeul qui paye ſes ſottiſes.
Mais Dorante....

CARMIN.

Ah ! voilà le nom que j'attendois ;
Voilà ces yeux ſereins que je redemandois :
Saiſiſſons ce moment d'un ſoleil ſans nuages.

CIDALISE.

On pourroit ſans danger recevoir ſes hommages.
Mais, que vois-je ! quel homme à mes yeux vient s'offrir ?
Et que demande-t-il ?

CARMIN.

Tout va ſe découvrir.

CIDALISE.

Que voulez-vous ?

CARMIN.

Il faut payer d'effronterie.
Madame, ſerviteur.

CIDALISE.

CIDALISE.

Dites moi, je vous prie,
Ce que vous faisiez là?

CARMIN.

Je m'occupois.

CIDALISE.

A quoi?

LISETTE.

Mais c'eſt-là le valet de Dorante.

CIDALISE.

Lui?

CARMIN.

Moi?

CIDALISE.

Je ne le connois point.

CARMIN.

Je ſuis à ſon ſervice
Depuis peu.

CIDALISE.

Mais ici....

CARMIN.

Je ſuis ſans artifice:
Vous pouvez bien compter ſur ſon attachement;
Il me parle de vous continuellement.

LISETTE.

Ce garçon-là m'a l'air d'être un bon domeſtique.

CARMIN.

Je puis bien me vanter d'être un garçon unique.
Mon Maître fait de moi grand cas, à ce qu'il dit.
Je ſuis, pour vous ſervir, ſon valet bel-eſprit.

CIDALISE.

Comment ! c'eſt un beau titre.

CARMIN, *à part.*

Ah ! qu'elle eſt bien en face !
(*haut.*)
Enfin je rempliſſois le devoir de ma place ;
Et quand vous m'avez vu je faiſois un Roman.

CIDALISE.

Je voudrois bien le voir.

CARMIN.

Je n'en étois qu'au plan.
Pourſuivez l'entretien avec Mademoiſelle ;
Je vais pendant ce temps travailler de plus belle.

CIDALISE.

Nous vous interromprons.

CARMIN.

Non, rien ne me diſtrait.
Je vais de la Princeſſe achever le portrait.

CIDALISE.

Eh bien, je ne veux pas vous troubler davantage ;
Travaillez, j'y conſens.

CARMIN.

Je reprends mon ouvrage ;
Le portrait ſera bien.

CIDALISE.

Au moins je le verrai
Quand il ſera fini ?

CARMIN.

Je vous obéirai.

LISETTE.

Ma Maîtresse bientôt va venir ; je vous prie
De ne lui point parler de sa coquetterie ;
Vous me ruineriez, si vous la corrigiez.

CARMIN, *à part.*

Oh ! pour le coup je compte être des mieux payés ;
Cela ressemblera, je n'ai plus rien à craindre ;
Je finirai chez moi ce qui me reste à peindre.
Resserrons nos pinceaux, & décampons d'ici.

CIDALISE.

Eh bien donc, ce portrait ?

CARMIN.

Madame, il est fini.

CIDALISE.

Mais vous m'avez donné parole de le lire.

CARMIN.

(*à part.*)

Madame .... j'en conviens .... que pourrai-je lui dire ?

CIDALISE.

Allons, montrez-le moi ?

CARMIN.

Ce n'est que mon brouillon.
Vous ne pourriez jamais....

CIDALISE.

Hé bien ! lisez-le donc ?

CARMIN, *feignant de lire.*

J'obéis. La Princeſſe ... Ah ! vous êtes diſtraite.

CIDALISE.

Non, vraiment.

CARMIN.

La Princeſſe étoit grande & bien faite.

CIDALISE.

Et quel étoit ſon nom ?

CARMIN.

Mon application
A ſon portrait m'a fait oublier ſon vrai nom ;
Mais enfin, quel qu'il fût, c'étoit une Princeſſe
Dont le viſage avoit un grand air de nobleſſe.

CIDALISE.

Ce ſtyle eſt délicat.

CARMIN.

Ses cheveux bien placés,
Flottoient négligemment .... en ondes retrouſſés ;
Elle avoit les yeux noirs, une bouche à ſurprendre ;
Avec un air ſévere elle avoit le cœur tendre :
Mais ſuivant la fierté de ſon eſprit trop haut,
Sa ſageſſe affectée étoit ſon ſeul défaut.

CIDALISE.

Mais de ce portrait-là je ſuis aſſez contente.

CARMIN.

Trouvez-vous la peinture en effet reſſemblante ?

CIDALISE.

Mais moi je ne puis rien vous dire ſur cela,

Je ne connoissois pas cette Princesse-là.
Et le Prince ?

CARMIN.

Il avoit la figure charmante.
Supposons un instant qu'il s'appeloit Dorante.

CIDALISE.

Eh bien ?

CARMIN.

Dorante donc, sans espoir de succès,
Etoit de la Princesse amoureux à l'excès.

CIDALISE.

Comment donc ?

CARMIN.

Je vois bien que j'ai votre suffrage ;
Serviteur, vous direz du bien de mon ouvrage.

SCÈNE VII.

CIDALISE, *seul.*

GRANDS Dieux ! que l'amour propre à tromper est aisé !
Car enfin ce portrait n'étoit que supposé ;
Et j'ai craint un moment que ce Valet peut-être,
N'employât un détour pour parler de son Maître :
Mais j'étois dans l'erreur, car Dorante est, je croi,
Contre une passion en garde autant que moi.
Mais la Comtesse vient : ah ! quelle compagnie !
Faut-il qu'en se perdant cette femme s'ennuie !

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, DAMIS, CIDALISE.

LA COMTESSE, *à part.*

LA voilà ; je me fais un effort de raiſon,
(*haut.*)
Pour être encore ſix mois logée en ſa maiſon.
Eh! bon jour, quel bonheur que nous logions enſemble !
A chaque heure du jour on ſe voit, on s'aſſemble,
Cela fait un commerce auſſi ſûr que charmant;
La contrainte bannie en fait tout l'agrément.

CIDALISE.

Sur-tout lorſqu'on n'a pas une humeur différente.

LA COMTESSE, *à part.*

(*haut.*)
Quelle aigreur ! Avez-vous ici trouvé Dorante ?

CIDALISE.

Il venoit de ſortir.

DAMIS.

On en ſait le ſujet.

CIDALISE.

Je l'ignore.

DAMIS.

Ah ! parbleu, Madame en eſt l'objet,
Et l'on eſt bien inſtruit de l'état de ſon ame.

LA COMTESSE.

Je ne puis que la plaindre.

DAMIS.

Il croit cacher ſa flamme
Par ſon air grave & froid.

LA COMTESSE.

Oui, mais il eſt jaloux.

CIDALISE.

Jaloux ; & de qui donc ?

DAMIS.

De qui ? mais c'eſt de nous ;
De moi ſur-tout. Il voit Madame la Comteſſe,
Qui pour moi daigne avoir un peu de politeſſe ;
Il s'offenſe.

CIDALISE.

Il a tort ; mais Dorante amoureux
M'étonne.

LA COMTESSE.

Son amour me paroît fort douteux.

CIDALISE.

Non, je n'en reviens point.

LA COMTESSE.

C'eſt Damis qui l'aſſure.

DAMIS.

Oh ! j'en ſuis caution, Madame, je vous jure.

CIDALISE.

Une affaire m'oblige à vous quitter bientôt.
Vous avez, m'a-t'on dit, à me parler?

LA COMTESSE.

Il faut
Que je connoiſſe autant votre bon caractere,
Pour oſer. . . .

DAMIS.

Eh! parbleu, faut-il tant de myſtere;
Voici le fait tout ſimple. A Madame, ce ſoir,
Je veux donner le bal; mais pour le mieux pouvoir,
Vous ſentez bien qu'on a beſoin de votre ſalle;
La prêter doit pour vous être une choſe égale.

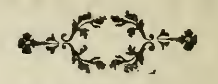
LA COMTESSE.

Eh bien? . . .

CIDALISE.

Vous obliger m'eſt un plaiſir bien doux;
Je vous l'ai dit ſouvent, ma maiſon eſt à vous.
Mon air trop ſérieux me fait paſſer pour prude,
Mais on me connoît mal, mon cœur eſt ſans étude;
Il chérit les douceurs de la tendre amitié,
Mais c'eſt par ſes nœuds ſeuls qu'il veut être lié.
Le monde eſt de l'amour un piége inévitable;
Si je me craignois moins, je ſerois plus aimable.

(*Elle ſort.*)



SCÈNE IX.

LA COMTESSE, DAMIS.

LA COMTESSE.

A l'aimer déſormais mon cœur eſt décidé.

DAMIS.

Vraiment ſon ridicule eſt aſſez bien fondé.
Mais mon unique objet, à préſent, c'eſt Dorante.
Pendant tout le repas, il faut qu'on le plaiſante.

LA COMTESSE.

C'eſt mon deſſein ; je veux développer ſon cœur ;
Exciter ſon dépit par un ſouris moqueur,
Recevoir en raillant ſes froides déférences,
A tout autre qu'à lui marquer des préférences.
Je n'épargnerai rien ; c'eſt par l'orgueil piqué,
Que l'homme qu'on croit ſage eſt ſouvent démaſqué.



SCÈNE X.

DORANTE, LA COMTESSE, DAMIS.

DAMIS.

IL vient avec ſon air reſpectueux & tendre.

LA COMTESSE.

Ah ! vous voilà, Monſieur; vous vous faites attendre :
Je ne puis cependant vous ſavoir mauvais gré,
Un homme de mérite eſt toujours affairé.

DORANTE.

S'il eſt ainſi, je dois avoir très-peu d'affaires.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous qui vous piquez d'être des plus ſinceres,
Me tenir ce diſcours !

DORANTE.

Peut-il être ſuſpect ?

LA COMTESSE.

Comment ! vous n'avez pas pour vous un grand reſpect.

DORANTE.

Madame, je n'en ai que pour très-peu de monde,
Et point du tout pour moi.

DAMIS.

Trouvez-vous qu'il réponde ?

LA COMTESSE.

Dorante, allons dîner, & laiſſons tout cela.

DORANTE.

Madame, je ne puis avoir cet honneur-là.

LA COMTESSE.

Quoi ?...

DORANTE.

J'en ſuis fâché, mais ....

LA COMTESSE.

Mais, quelle eſt votre excuſe ?
D'un engagement pris, eſt-ce ainſi qu'on abuſe ?

DORANTE.

Oui, Madame, il eſt vrai, je vous l'avois promis.

LA COMTESSE.

Eh bien....

DORANTE.

Je vais dîner chez un de mes amis.

LA COMTESSE.

Monſieur, ce procédé d'une eſpece nouvelle
Eſt de rompre avec moi la volonté formelle.
Je veux abſolument m'éclaircir là-deſſus.

DAMIS, *bas à la Comteſſe.*

Vous vous fâchez, Madame, & vous ne raillez plus.

LA COMTESSE.

Ah ! vous avez raiſon, & je ne dois qu'en rire.

SCÈNE XI.

UN LAQUAIS, LA COMTESSE, DORANTE, DAMIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, un de vos gens vous cherche, pour
vous dire....

DAMIS.

Il suffit....

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc ? Voyez....

DAMIS.

Je suis au fait;
La Présidente attend réponse à son billet.

LA COMTESSE.

Vous pouvez dans ma chambre écrire cette lettre;
Nous vous y rejoindrons.

DAMIS.

Quoi ! vous pourriez permettre....

LA COMTESSE.

Ma maison fut toujours celle de mes amis;
J'y veux voir chacun libre autant que je le suis.



SCENE XII.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

DORANTE, il faut ici me parler ſans myſtere.
Quel eſt votre projet ?

DORANTE.

De ne vous pas déplaire ;
Mais d'être exact aux loix que preſcrit l'amitié.

LA COMTESSE.

Hier, chez votre ami vous n'étiez pas prié.
Eſt-il malade ?

DORANTE.

Non.

LA COMTESSE.

Quelque fâcheuſe affaire
Peut-elle en ſa faveur vous rendre néceſſaire ?

DORANTE.

Oh ! non.

LA COMTESSE.

Quel ſujet donc vous attire chez lui ?

DORANTE.

Quel ſujet ? le plaiſir d'être avec mon ami.

LA COMTESSE.

Ce propos eſt pour moi la plus cruelle injure ;
Et vous vous oubliez, Dorante.

DORANTE.

Je vous jure,
Qu'on ne peut oublier ce qu'on ſait vous devoir.

LA COMTESSE.

Vous bornez cette dette, à ce que je puis voir.

DORANTE.

Non, Madame, & je dois diſſiper vos ombrages;
Comme mes intérêts je vois vos avantages.
Je vous ſuis attaché; mais parlons franchement,
Pour ſuivre votre char j'ai trop peu d'agrément.
Je n'ai point un eſprit d'éclairs & de ſaillies;
Je ne debite pas de ces fadeurs jolies,
Qui forment l'homme aimable, & j'ignore cet art
De ſe faire écouter en parlant par haſard;
Je n'obſerve jamais quelle mode circule,
Je ne ſens point le prix d'un nouveau ridicule;
Et de la beauté même attaquant les abus,
Je me borne à louer ſeulement les vertus.
Madame, c'eſt par-là que je vous conſidere:
Mais on parle chez vous une langue étrangere;
Et me taiſant toujours ſans comprendre un ſeul mot;
J'y fournis le portrait d'un ſauvage ou d'un ſot.
D'être avec mon ami je me fais une fête;
C'eſt chez lui que je vais, en dînant tête à tête,
Employer avec joie un langage oublié;
C'eſt celui de deux cœurs unis par l'amitié,
Guidés par la franchiſe & par la confiance.
C'eſt là, que ſans avoir beſoin de médiſance,

Sans fronder l'univers, ſans nous mettre en courroux,
Nous ne remarquerons que ce qui peche en nous.
Critiques doux & vrais, approbateurs fideles,
Nous ſommes l'un de l'autre & cenſeurs & modeles;
Et ſachant à propos nous louer, nous blâmer,
Nous nous apprenons l'art de nous faire eſtimer.

LA COMTESSE.

J'approuve ce projet, il eſt très-reſpectable;
Mais il faudroit apprendre auſſi l'art d'être aimable.
Ce n'eſt point un talent ſi fort à dédaigner,
Et c'eſt le monde ſeul qui peut nous l'enſeigner.
Son jargon, je l'avoue, eſt léger & frivole;
Mais l'honnête homme y peut jouer le plus beau rôle.
Les qualités du cœur, l'exacte probité,
Font l'ame & le lien de la ſociété.
On peut être amuſant ſans être mépriſable,
Et la raiſon ne ſert qu'à rendre ſociable.
Bien loin que l'agrément puiſſe nuire aux vertus,
C'eſt pour le plus ſévere un mérite de plus;
Et le monde, en un mot, formant le caractere,
Embellit la ſageſſe en l'inſtruiſant à plaire.

DORANTE, *à part.*

Elle a vraiment raiſon, chaque mot qu'elle dit
Acheve ma défaite & charme mon eſprit;
Mais il faut lui cacher que je lui rends les armes.

LA COMTESSE.

Que dites-vous?

DORANTE.

Je dis que le monde a des charmes.

Mais que si l'on y veut être bien désiré,
Il faut de quelque femme être Amant déclaré;
Changer en sa faveur d'amis & de conduite,
Au spectacle, en tous lieux s'enchaîner à sa suite.

LA COMTESSE.

Voyez le grand malheur, qu'un tel événement!

DORANTE.

Madame, je ne puis me contraindre un moment;
D'ailleurs, j'ai pour l'amour une haine si grande....

LA COMTESSE.

Mais il se peut très-bien que l'amour vous le rende.

DORANTE.

Je ne m'en tiendrai pas pour cela moins heureux.

LA COMTESSE, *à part.*

Je commence à penser qu'il n'est point amoureux,
Et j'en suis offensée.

DORANTE.

Eh, quoi?

LA COMTESSE.

Monsieur, je pense
Qu'on a tant de respect pour votre indifférence,
Qu'on vous y laissera.

DORANTE.

Rien ne peut m'en tirer.

LA COMTESSE, *à part.*

Quel seroit mon plaisir de le voir soupirer!

DORANTE.

DORANTE.

Oui, le joug de l'amour eſt un joug tyrannique.

LA COMTESSE.

Oui, lorſqu'on vous reſſemble.

DORANTE, *à part.*

Ah! bon, elle ſe pique;
Et mon eſpoir commence à naître.

LA COMTESSE.

Quel malheur,
De n'eſpérer jamais triompher de Monſieur!

DORANTE.

Je ſuis ſûr de mon fait.

LA COMTESSE.

Voyez cette aſſurance!

DORANTE.

Je ne la dois qu'à vous.

LA COMTESSE.

Oh! je perds patience.

DORANTE.

Madame, un tel diſcours n'eſt point injurieux.
Si j'ai pu, ſans aimer, voir l'éclat de vos yeux,
Je ſerai toujours libre.

LA COMTESSE.

Ah! que vous êtes fade!
Si vous étiez Amant, vous ſeriez trop mauſſade.

DORANTE.

Vous avez réſolu de ne jamais aimer,
Et mon cœur ſur le vôtre a voulu ſe former.

LA COMTESSE.

Je lisois mal alors dans le fond de mon ame.
(*à part.*)
Je veux le piquer.

DORANTE, *vivement.*

Quoi ! vous aimeriez, Madame ?

LA COMTESSE.

Ah ! je n'en conviens pas : mais quand cela seroit, Monsieur ?

DORANTE.

Mon amitié dans ce cas vous plaindroit.

LA COMTESSE.

Moi, je vois dans l'amour le bonheur de la vie.

DORANTE.

Oh ! vous plaisantez.

LA COMTESSE.

Non, & je me remarie.

DORANTE, *très-vivement.*

Vous vous remariez ?

LA COMTESSE, *à part.*

Je vois qu'il est outré.
(*haut.*)
Je me remarie, oui.

DORANTE, *froidement.*

Je vous en sais bon gré.

LA COMTESSE, *à part.*

Je suis au désespoir !

DORANTE.

Et pourroit-on apprendre
Quel eſt l'heureux mortel qui va tant nous ſurprendre ?

LA COMTESSE.

Ce n'eſt pas vous toujours.

DORANTE.

Oh ! non, ſans contredit.
Cet homme apparemment eſt un homme d'eſprit ?

LA COMTESSE.

Sur quoi le jugez-vous ?

DORANTE.

Mais ſur la connoiſſance
Qu'il a de votre cœur, & de votre conſtance.

LA COMTESSE.

Mais, ſans doute, Monſieur; ne plaiſantez pas tant.

DORANTE.

Eh bien ! il faut qu'il ait l'eſprit bien pénétrant.

LA COMTESSE.

Il en aura le prix.

DORANTE, *à part.*

Mais je commence à craindre
Qu'elle ne diſe vrai : non, non, elle veut feindre,
Et pénétrer mon cœur.

LA COMTESSE.

Vous êtes étonné ?

DORANTE.

Non, vraiment.

LA COMTESSE.

Vous avez pourtant l'air consterné.

DORANTE.

Est-ce un de mes amis ?

LA COMTESSE.

Cela pourroit bien être.

(*à part.*)

Son dépit, pour le coup, est facile à connoître.

DORANTE.

Ma foi, je n'en crois rien.

LA COMTESSE.

Vous n'en croyez rien ?

DORANTE.

Non.

LA COMTESSE.

Et si je vous disois que cet homme est Damon.

DORANTE.

Cela ne se peut pas ; Damon !

LA COMTESSE.

Oui, je le nomme.

DORANTE.

Pour vous... vous faites bien, c'est un fort honnête homme.



SCÈNE XIII.

LISETTE, LA COMTESSE, DORANTE.

LISETTE.

JE viens vous annoncer un convive de plus,
Madame, c'eſt Damon.

DORANTE.

Ah! me voilà confus!

LA COMTESSE.

(*à part.*)

Damon? j'en ſuis ravie! Ah! de bon cœur j'enrage!

LISETTE.

Il ne veut vous parler que ſur ſon mariage.

LA COMTESSE, *bas.*

Tais-toi, ſur-tout.

DORANTE.

O Ciel!

LA COMTESSE, *bas à Liſette.*

Ne dis pas un ſeul mot,
Et ſors au même inſtant.



SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

AH ! que mon homme eſt ſot !

DORANTE.

La cruelle jouit du trait qui me déchire !

LA COMTESSE.

Dorante, au moins chez moi vous viendrez me conduire.

DORANTE.

Je ne ſaurois entrer dans votre appartement.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc ? à Damon vous feriez compliment.

DORANTE.

Je dois ignorer tout, juſqu'à ce que lui-même
Vienne m'en faire part.

LA COMTESSE.

Vous dites qu'il vous aime ;
Il vous en inſtruira des premiers ſans doute ?

DORANTE.

Oui,
J'y compte bien vraiment.

LA COMTESSE.

Dînez donc avec lui.

DORANTE.

Avec lui ! moi, Madame ! oh ! non, je vous l'assure.

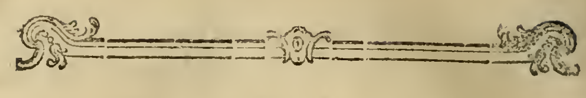
LA COMTESSE.

Vous paroissez ému.

DORANTE.

Moi ! non : mais je vous jure
Que si votre Damon tous les jours dîne ici,
J'irai tous ces jours-là dîner chez mon ami.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

DAMIS, *seul.*

LA Comtesse est rêveuse ; en serois-je la cause ?
Je le crains : j'ai pourtant si peu prévu la chose,
Que je l'ai sottement fait peindre à son insçu.
Je vois bien que j'ai tort ; car enfin j'aurois dû
Me tenir pour certain que cette femme m'aime,
Et compter recevoir son portrait d'elle-même.
Pour avoir été peint hier à l'Opéra,
Ce portrait n'est pas mal, on la reconnoît là ;
On a bien attrapé le tour de son visage.
Que voilà bien ces yeux dont elle fit usage
Pour fixer !... Mais on vient, renfermons ce portrait ;
Car, puisque je suis humble, il faut être discret.



SCÈNE II.

DORANTE, DAMIS.

DORANTE.

Non, rien n'étoit égal à mon impatience;
Je ne me ſuis jamais tant ennuyé, je penſe;
Je brûlois du deſir de revenir ici,
Et Clitandre vouloit m'enfermer avec lui.

DAMIS.

Ah! l'on n'eſpéroit pas vous voir ſitôt, Dorante.
Votre air calme & ſerein marque une ame contente;
Vous venez de goûter le prix de l'amitié;
C'eſt ainſi que le temps devroit être employé.

DORANTE.

La Comteſſe eſt chez elle encore?

DAMIS.

Oui.

DORANTE.

Je vous quitte.

DAMIS.

Demeurez donc; pourquoi m'abandonner ſi vîte?
Informez-moi du moins du plaiſir inouï
Que vous avez goûté ſeul avec votre ami.
Ah! que vous avez dû vous amuſer!

DORANTE.

Sans doute.

DAMIS.

Auſſi paroiſſez-vous bien gai : je vous écoute ;
Allons, parlez.

DORANTE.

J'enrage !

DAMIS.

Eh bien ?

DORANTE.

Un tel plaiſir
Eſt toujours un récit ennuyeux à mourir.
Vous devriez plutôt me faire part des vôtres ;
Tous vos plaiſirs, Meſſieurs, ſont différens des nôtres ;
Car vous ne les goûtez qu'en nous les racontant,
Et les nôtres ne ſont ſentis qu'en les goûtant.

DAMIS.

J'aime à vous voir penſer avec délicateſſe.

DORANTE.

Hé bien ! Damon a donc dîné chez la Comteſſe ?

DAMIS.

Oui, vraiment ; il étoit même en regne aujourd'hui.

DORANTE, *à part.*

Juſte Ciel !

DAMIS.

Les regards ne s'adreſſoient qu'à lui.

DORANTE, *à part.*

Le dépit me ſuffoque.

DAMIS.

Eh quoi ?

DORANTE.

C'eſt à merveille.

DAMIS.

Tous deux preſque toujours ſe parloient à l'oreille.

DORANTE, *à part.*

Ah ! l'ingrate !

DAMIS.

Plaît-il ?

DORANTE.

Qui, moi ? je ne dis rien ;
Mais je la blâme fort.

DAMIS.

Ah ! vous concevez bien
Que j'ai cru lui devoir parler avec franchiſe.

DORANTE.

Vous avez très-bien fait, & tout vous autoriſe.
Que vous a-t-elle dit ?

DAMIS.

Elle m'a confié
Que Damon dans deux jours doit être marié.

DORANTE.

Quoi ! la choſe eſt donc vraie ?

DAMIS.

Oh ! tout au plus réelle.
La fille qu'il épouſe eſt, dit-on, jeune & belle ;
C'eſt la fille d'Ormon.

DORANTE.

Damis, que dites-vous?
C'eſt elle....

DAMIS.

Dont Damon va devenir l'époux.

DORANTE.

Ah! Damis, vous avez mis fin à ma triſteſſe;
Je croyois que Damon épouſoit la Comteſſe.

DAMIS.

En étiez-vous jaloux?

DORANTE, *à part.*

Me ſerois-je trahi?
(*haut.*)
Moi, jaloux! non vraiment, mais je ſuis ſon ami;
Et je ne pourrois voir, ſans une peine affreuſe,
Qu'un tel engagement la rendroit malheureuſe.

DAMIS.

Vous croyez donc ſon cœur tranquille abſolument?
Incapable, en un mot, d'aucun attachement?

DORANTE.

J'en ſuis très-aſſuré, car elle eſt ſi coquette!

DAMIS.

Coquette?...

DORANTE.

Mais ſans doute.

DAMIS.

Ah! l'erreur eſt complette.

DORANTE.

Comment donc ?...

DAMIS.

Mon ami, je vous crois très-diſcret ;
Vous ne voudriez pas abuſer d'un ſecret.
Si la Comteſſe étoit ſi vive, ſi légere,
Elle ſe borneroit au ſeul déſir de plaire,
Et n'aimeroit rien.

DORANTE.

Oui.

DAMIS.

Si je vous aſſurois
Que ſon cœur eſt touché ?

DORANTE.

Je m'en étonnerois.

DAMIS.

Eh bien, que votre eſprit s'apprête à la ſurpriſe.

DORANTE.

Quoi ?...

DAMIS.

Du plus tendre amour la Comteſſe eſt épriſe.

DORANTE.

La Comteſſe aimeroit ?

DAMIS.

Oui, mais très-vivement ;
Et vous ne croiriez pas qu'elle a pris pour Amant
Quelqu'un qui, je l'avoue, eſt un fort honnête homme,
Mais qui n'a qu'un état peu brillant.

DORANTE.

Il ſe nomme ?

DAMIS.

Je veux que ſon portrait le faſſe deviner.

DORANTE.

Je ne le pourrai pas ſeulement ſoupçonner.

DAMIS.

C'eſt un garçon modeſte, & vraiment eſtimable;
Mais ſon humilité l'empêche d'être aimable;
Pour faire une conquête il ne ſe croit pas né;
De ſa bonne fortune il eſt tout étonné,
Quoique ce ne ſoit pas cependant ſa premiere:
La tête d'une femme eſt au plus ſinguliere.
Eh bien, devinez-vous cet heureux ?

DORANTE.

Non, ma foi.

(*à part.*)

Quel ſupplice !

DAMIS.

Il faut donc vous dire que c'eſt moi.

DORANTE.

Vous ?...

DAMIS.

Moi-même.

DORANTE.

Eh ! morbleu la choſe eſt incroyable.

DAMIS, *montrant le portrait.*

Son portrait peut, je crois, la rendre vraiſemblable.

DORANTE.

C'eſt elle ; puis-je croire un fait ſi ſurprenant ?

DAMIS.

Mais moi, bien plus que vous, je le trouve étonnant ;
Je réuſſis, je plais, ſans paroître y prétendre :
Je ſuis né fort timide, on croit que je ſuis tendre.
Oui, je ſuis à la mode ; il faut cependant bien
Que je ſois fort aimáble, & je n'en ſavois rien.

DORANTE.

Il faut que cela ſoit, puiſque l'on vous écoute.

DAMIS.

Je ne puis m'aveugler, la Comteſſe me goûte ;
Et comme elle a beaucoup de confiance en vous,
De cet amour nouveau qui n'eſt ſu que de nous,
Peut-être elle voudra vous inſtruire elle-même.
Ah ! cette attention au moins ſeroit extrême :
Un ſecret en vos mains eſt toujours bien commis,
C'eſt votre probité qui vous fait tant d'amis.

(*Il ſort.*)

SCÈNE III.

DORANTE, *ſeul.*

J'ALLOIS faire éclater le tranſport qui m'anime.
D'une femme & d'un fat je ſuis donc la victime !
Puiſque je peux l'aimer, je le mérite bien ;
Mais je veux avec elle avoir un entretien,

La railler de ſang froid : la choſe eſt impoſſible !
Mon dépit feroit voir combien je ſuis ſenſible ;
Elle en triompheroit ; l'excès de la fureur
Honore une Coquette autant qu'une fadeur.
Je veux que tout le monde ignore que je l'aime.
Mais comment renfermer mon déſeſpoir extrême ?
Comment l'humilier ?

SCÈNE IV.

CIDALISE, DORANTE.

DORANTE.

Vous venez à propos,
Madame ; c'eſt de vous que j'attends mon repos :
Ce n'eſt point que l'amour & me trouble & m'enflamme,
Toujours l'amitié ſeule eut des droits ſur mon ame.

CIDALISE.

On la méconnoîtroit à tant d'émotion ;
Elle prend chez vous ſeul l'air de la paſſion.

DORANTE.

Voilà malgré moi-même à quel point je la porte ;
Les fautes d'un ami m'affligent de la ſorte.
Hélas ! ſi l'on pouvoit les choiſir tels que vous,
On jouiroit d'un ſort trop paiſible & trop doux.

CIDALISE.

Du choix de ſes amis on eſt toujours le maître.

DORANTE.

DORANTE.

Souvent on l'eſt de ceux dont on ne doit pas l'être;
Vous même êtes amie, à ce que j'ai pu voir,
De la Comteſſe.

CIDALISE.

Autant que je crois le devoir,
Enfin autant qu'on peut l'être avec bienſéance.

DORANTE.

L'amitié ne peut pas tromper votre prudence,
Vous la connoiſſez.

CIDALISE.

Oui, j'y prends même intérêt;
Mais je ſais en l'aimant la voir telle qu'elle eſt:
Elle ſe perd.

DORANTE.

Sans doute, & c'eſt ce qui m'afflige;
Même à vous en parler c'eſt-là ce qui m'oblige,
Et mon reſpect pour vous a droit de l'exiger.
Oui, Madame, j'aurois voulu vous engager
A lui repréſenter en véritable amie,
Le tort qu'elle ſe fait par ſon étourderie.

CIDALISE.

Dorante, vous prenez ſes fautes bien à cœur;
Les yeux de l'amitié n'ont point cette chaleur.
Quoi! la ſeule amitié, ſi pure & ſi parfaite,
Peut-elle pour objet avoir une Coquette,
Dont le cœur orgueilleux & jamais attendri
Ne peut pas même avoir un Amant pour ami?

Dorante, prenez garde à ne vous pas méprendre,
Et craignez l'intérêt que vous femblez y prendre.

DORANTE.

Qui? moi! de la Comteffe efclave méprifé,
Vous croiriez ?...

CIDALISE.

Mais cela me paroît plus aifé
Que d'être fon ami.

DORANTE.

Je penfe le contraire.
Si j'aimois, je voudrois, fans être fait pour plaire,
Me flatter tout au moins, qu'un jour mes fentimens
Pourroient me tenir lieu du défaut d'agrémens:
Auffi, loin de choifir une beauté volage,
Qui méprife un Amant en briguant fon hommage,
Je ne voudrois aimer qu'un refpectable objet,
Dont on ne fût jamais amoureux par projet,
Qui d'une paffion eût l'ame fufceptible,
Crût pouvoir fans danger voir un ami fenfible,
Et que chacun des deux, l'un par l'autre entraîné,
Fût foumis à l'amour fans l'avoir foupçonné.

CIDALISE.

La façon de penfer eft vraiment eftimable.

DORANTE.

Oui, mais fi l'on veut plaire, il faut être agréable.

CIDALISE.

La Comteffe devroit fentir votre amitié.

DORANTE.

A ſa légéreté mon eſprit s'eſt plié.
Je voudrois cependant que ſagement guidée,
Elle eût du vrai bonheur une plus juſte idée.
Sa folle vanité l'engage à s'égarer :
Je ne ſais pas comment on pourra réparer
Sa derniere imprudence.

CIDALISE.

Hélas! on doit la plaindre.

DORANTE.

Elle s'oublie enfin juſqu'à ſe faire peindre.

CIDALISE.

Juſqu'à ſe faire peindre! ah! que dites-vous là,
Monſieur ?...

DORANTE.

Ce n'eſt vraiment encor rien que cela.
Tous les jours un portrait ſe fait ſans nul myſtere :
Mais ſavez-vous quel homme en eſt dépoſitaire ?
Damis....

CIDALISE.

Ah!

DORANTE.

Le premier de tous nos étourdis,
Qui pour le divulguer va courir tout Paris,
Et ne ménageant rien dans tout ce qu'il raconte,
Tire un indigne honneur de ce qui fait ſa honte.

CIDALISE.

La Comteſſe auroit dû mieux placer ſes amours.

Nous aimons malgré nous, mais nous devons toujours
Eclairer notre amour avec la raiſon même,
Montrer dans notre choix une prudence extrême,
Et ſavoir ménager, par un accord ſi doux,
La tendreſſe d'un ſeul & le reſpect de tous.
Sur la foi d'un Amant lorſqu'une femme compte,
Le temps la met en droit de ſe rendre ſans honte;
Et le monde éclairé juge par le vainqueur,
S'il l'eſt par le caprice ou par le choix du cœur.

DORANTE.

Parlez-lui donc, Madame?

CIDALISE.

Oui, je puis le promettre.

DORANTE.

Qu'elle ſache à quel point elle a pu ſe commettre.

CIDALISE.

Je compte lui parler ſans nul déguiſement.

DORANTE.

Ce ſera l'obliger bien véritablement.

CIDALISE.

Et pour lui pouvoir mieux dire ce que je penſe,
Je veux lui demander un moment d'audience.

DORANTE.

Vous me ferez, Madame, un plaiſir infini.

CIDALISE.

C'eſt vous qui m'apprenez comme on doit être ami.

SCÈNE V.

DORANTE, *ſeul.*

LA Comteſſe par-là ſe verra confondue ;
Je vais voir éclater tout ſon trouble à ma vue ;
Après quoi, pour jamais, je veux l'abandonner:
Oui, je me promets bien de n'y pas retourner.

SCÈNE VI.

CARMIN, DORANTE, *ſans l'appercevoir.*

CARMIN.

AH ! bon, le voilà ſeul ; c'eſt l'inſtant favorable
Pour lui remettre en main ce portrait admirable.

DORANTE.

Je la flatterois trop en vivant ſous ſa loi.

CARMIN.

Vous aurez tout ſujet d'être content de moi :
C'eſt ce portrait, Monſieur, où tout mon art éclate.

DORANTE.

Non, je ne veux jamais ſonger à cette ingrate.
(*Il ſort.*)



SCÈNE VII.

CARMIN, *seul.*

Cet homme me paroît ou bizarre ou distrait;
De cet événement je suis très-inquiet;
Je ne m'attendois pas à pareille aventure,
Et c'est apparemment l'effet d'une rupture.
Elle arrive bientôt, moi seul en souffrirai;
J'ai fini la peinture, & je la garderai.
Dorante est dans son tort, car rien dans ce visage
Ne présente les traits d'une femme volage.
Moi je trouve très-bon que l'on soit inconstant;
Mais je veux que l'on aime aussi plus d'un instant;
Et lorsqu'un homme veut faire peindre une femme,
Je veux qu'il ait du moins assez de force d'ame
Pour laisser achever le Peintre, & le payer;
Il peut changer après, de peur de s'ennuyer.



SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, CARMIN.

LA COMTESSE.

Quel eſt cet homme-là ?

CARMIN.

Je vois quelqu'un paroître.

LA COMTESSE.

Je ne ſais....

CARMIN.

J'ai l'honneur de vous bien reconnoître ;
Vous ne m'avez pourtant jamais vu, que je croi.

LA COMTESSE.

C'eſt un extravagant.

CARMIN.

Ah ! j'exerce un emploi
Où ſouvent la raiſon court riſque du naufrage ;
Et ma ſurpriſe, à moi, c'eſt d'être encor ſi ſage.

LA COMTESSE.

C'eſt s'étonner de peu. Mais pour tant haſarder,
Quel eſt votre métier ?

CARMIN.

C'eſt de vous regarder.

LA COMTESSE.

Parlez plus clairement.

CARMIN.

Pour bannir l'artifice,
Je ſuis Peintre.

LA COMTESSE.

Ah ! j'entends.

CARMIN.

Fort à votre ſervice.

LA COMTESSE.

Vous venez donc ici faire quelque portrait ?

CARMIN.

Je ſuis plus avancé, l'ouvrage eſt déjà fait.

LA COMTESSE.

Et ne peut-on pas voir cet ouvrage admirable ?

CARMIN.

Sur ce chapitre-là je ſuis impénétrable.

LA COMTESSE.

A quoi bon ce ſecret ?

CARMIN.

Madame, croyez-vous
Que je ſois aſſez ſot pour peindre des époux,
Des neveux, des enfans, des oncles & des peres ?
Je ne m'amuſe point à toutes ces miſeres ;
Tous ces originaux ſont brouillés, déſunis,
Avant que leurs portraits ſoient à moitié finis ;
Et ces tableaux laiſſés nous ſervent de tenture.
Je ne veux travailler jamais qu'en mignature.

Aucun Peintre ne peint plus promptement que moi:
Malgré cela, Madame, aſſez ſouvent je voi
Que l'on ſe brouille avant la fin de mon ouvrage.
On ne voit plus d'amours dignes du premier âge;
Le portrait le plus cher, bientôt placé par rang,
D'un portrait de famille a l'air au bout d'un an.

LA COMTESSE.

Je ne puis ſoupçonner qui vous avez pu peindre
Ici ſur ce pied-là?

CARMIN.

J'ai le ſecret de feindre;
Oui, j'attrape un viſage avec préciſion,
Et je le peins ſouvent ſans ſa permiſſion.

LA COMTESSE.

Je vous crois fort ſavant, mais cela ne peut être.

CARMIN.

Vous êtes, malgré vous, dans ce cas-là peut-être.

LA COMTESSE.

Qui? vous, vous m'auriez peinte?

CARMIN.

Oui.

LA COMTESSE.

Sans que je l'aie ſu?

CARMIN.

Oui.

LA COMTESSE.

Sans que l'on vous ait ſeulement apperçu?

CARMIN.

Oui....

LA COMTESSE.

Pour rendre la chose encore plus plaisante,
Je voudrois que ce fût par l'ordre de Dorante.

CARMIN.

Ah! vous connoissez donc ce Dorante?

LA COMTESSE.

Beaucoup.

CARMIN.

L'événement n'est pas malheureux pour le coup.
Parlez sans déguiser, est-ce un bien honnête homme?

LA COMTESSE.

C'est par sa probité sur-tout qu'on le renomme.

CARMIN.

Vous me comblez de joie: & vous répondriez
De son exactitude envers ses créanciers?

LA COMTESSE.

Peut-on savoir pourquoi cela vous inquiete?

CARMIN.

J'ai droit de réclamer une petite dette,
Et je serois fâché de lui faire un procès.

LA COMTESSE.

Sur quoi donc?

CARMIN.

Ce Dorante amoureux à l'excès,
Pour charmer les transports dont son ame est éprise,
Aujourd'hui m'a fait peindre....

LA COMTESSE.

Et qui donc ?

CARMIN.

Cidalise.

LA COMTESSE.

Cidalise !..

CARMIN.

Elle-même.

LA COMTESSE.

Ah ! que me dites-vous ?

CARMIN, *montrant le portrait.*

Voilà la preuve.

LA COMTESSE, *à part.*

Rien n'égale mon courroux.

CARMIN.

Me payer vous feroit beaucoup d'honneur, Madame ;
Cela s'appelleroit un trait de grandeur d'ame.

LA COMTESSE.

C'est elle assurément.

CARMIN.

Ce portrait m'est resté ;
Et vous m'obligeriez beaucoup en vérité,
Si vous vouliez bien....

LA COMTESSE.

Oui, je veux bien en répondre.
(*à part.*)
Donnez-moi ce portrait. Je prétends les confondre.
(*haut.*)
Dix louis, est-ce assez ?

CARMIN.

Oui, c'eſt ce que je prends.

LA COMTESSE.

Ne revenez donc plus.

CARMIN.

De bon cœur j'y conſens.
Vous voulez bien payer les dettes de Dorante,
Oh ! c'eſt un procédé d'amitié qui m'enchante.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, *ſeule.*

NON, je ne reviens point de mon étonnement;
Dorante paroiſſoit m'aimer éperdument.
Ce n'eſt point mon orgueil qui me l'a fait accroire;
Tout le monde m'a fait remarquer ma victoire.
Et Cidaliſe ſeule eſt l'objet de ſes vœux !
Il n'a feint de m'aimer que pour cacher ſes feux.
Je ne regrette point ſa conquête échappée;
Mais je trouve honteux d'avoir été trompée.
Il eſt cependant ſûr qu'ils ſont brouillés tous deux,
Le portrait en fait foi, le fait n'eſt pas douteux.
Cidaliſe a, dit-on, un ſecret à m'apprendre;
A ſa priere ſeule ici je viens l'attendre;
Je voudrois qu'elle vînt me parler franchement,
Afin de me charger du raccommodement.

✽

SCÈNE X.

CIDALISE, LA COMTESSE.

CIDALISE.

Comtesse, le ſujet qui près de vous m'amene,
De mon attachement va vous rendre certaine;
Vous verrez que je n'ai rien de caché pour vous.

LA COMTESSE.

Juſtement.

CIDALISE.

La franchiſe a des charmes ſi doux !

LA COMTESSE.

Oui, c'eſt de l'amitié la preuve la plus ſûre.

CIDALISE.

Le penſez-vous bien ?

LA COMTESSE.

Oui.

CIDALISE.

Ce diſcours me raſſure;
Je n'oſois qu'en tremblant vous épancher mon cœur.

LA COMTESSE.

Je croyois inſpirer un peu moins de frayeur.
Pour me déclarer tout armez-vous de courage.

CIDALISE.

Vous connoiſſez, je crois, le motif qui m'engage;

Vous ſavez bien qu'il faut, lorſqu'on a des attraits,
De la maligne envie écarter tous les traits,
Pouvoir juſtifier la moindre circonſtance,
Et ſavoir au plaiſir donner de la décence.

LA COMTESSE.

J'approuve en tous les points cette façon d'agir.
Quelquefois on peut bien aimer ſans en rougir;
Une foibleſſe fait la honte d'une femme,
Mais le ſentiment fait l'éloge de ſon ame.

CIDALISE.

Sans doute, l'on ne peut s'affranchir de l'amour;
On le brave long-temps, on s'y ſoumet un jour.
Souvent avec nos goûts la vertu s'accommode;
Mais on doit ſur-tout fuir tout Amant à la mode,
Dont l'amour imprudent, ſans être délicat,
Entraîne toujours moins de plaiſir que d'éclat.

LA COMTESSE.

Que vous développez votre ame avec adreſſe!
Vous ſavez vous y prendre avec tant de fineſſe,
Que ſans vous déclarer on peut vous deviner.

CIDALISE.

Mais c'eſt à quoi j'ai cru devoir vous amener.
Oui, le choix de l'Amant, ou perd, ou juſtifie.
On ſait que le malheur de la jeune Emilie
Eſt d'avoir pour Eraſte un penchant peu réglé;
Au contraire l'on a du reſpect pour Eglé;
Son mari ne veut pas vivre mal avec elle,
Parce qu'il ſait qu'elle eſt prudemment infidelle.

LA COMTESSE.

Notre prochain, je crois, ſe paſſeroit fort bien
D'être pour quelque choſe en tout cet entretien.

CIDALISE.

Cela ne peut jamais tirer à conſéquence,
Et vous en ſentez mieux le prix de la prudence.

LA COMTESSE.

Pourquoi mettre tant d'art à me dire un ſecret ?

CIDALISE.

Vous pourriez....

LA COMTESSE.

Je ſais bien qu'il s'agit d'un portrait.

CIDALISE.

Ah ! qu'en me prévenant, vous me tirez de peine !

LA COMTESSE.

Oui, votre modeſtie alloit en perdre haleine.

CIDALISE.

Cet éclairciſſement m'embarraſſoit très-fort.

LA COMTESSE.

J'ai vu qu'il vous falloit épargner cet effort.

CIDALISE.

Puiſque vous me parlez avec tant de franchiſe,
Comteſſe, il n'eſt plus temps qu'avec vous je déguiſe.

LA COMTESSE.

Sans doute ; vous pouvez me parler librement ;
Et ... Dorante ....

CIDALISE.

A pour vous un grand attachement.

LA COMTESSE.

Eh bien ! en vérité, je vous trouve eſtimable,
D'en faire les honneurs.

CIDALISE.

Il eſt très-véritable,
Que nous avons tous deux eu le cœur pénétré,
De voir votre portrait imprudemment livré.

LA COMTESSE.

Mon portrait ?...

CIDALISE.

Oui, vraiment.

LA COMTESSE.

Pour moi votre tendreſſe,
De vous en aſſurer devoit avoir l'adreſſe.

CIDALISE.

Ah ! pour mon amitié rien n'eût été ſi doux ;
Mais je ne l'ai pas pu.

LA COMTESSE.

J'ai donc mieux fait que vous :
Il vient de m'arriver la pareille aventure ;
Le haſard m'a montré certaine mignature,
Et je m'en ſuis ſaiſie.

CIDALISE.

Ah ! vous avez bien fait,

LA COMTESSE.

Mais auſſi mon eſprit eſt-il bien ſatisfait.

CIDALISE.

Saurai-je ?...

LA COMTESSE.

Je voudrois le cacher à tout autre.

CIDALISE.

J'y ſuis ſenſible ; enfin, ce portrait ?...

LA COMTESSE.

C'eſt le vôtre.

CIDALISE.

Le mien ?...

LA COMTESSE.

En doutez-vous ?...

CIDALISE.

Que vois-je !...

LA COMTESSE.

Cependant
Vous comptiez avoir fait un choix ſage & prudent.



SCÈNE XI.

DORANTE, CLITANDRE, LA COMTESSE, CIDALISE.

DORANTE, *à Cidalise.*

EH bien! de vos conseils sent-elle l'avantage?

CIDALISE, *à Clitandre.*

Ah! faites-moi raison du plus sanglant outrage;
Clitandre, dites-moi, quel est votre projet?
Pourquoi sans mon aveu vous avez mon portrait?

CLITANDRE.

Comment! moi, Madame?

CIDALISE.

Oui, vous avez tort de feindre,
Car vous seul, en un mot, m'avez pu faire peindre.

(Elle sort.)



SCÈNE XII.

LA COMTESSE, DORANTE, CLITANDRE, LISETTE, *qui ſurvient.*

LA COMTESSE.

Dorante, il faut vous dire, avant de vous quitter,
Qu'en employant un Peintre, il faut le contenter.

DORANTE.

Une telle aventure eſt tout au plus étrange.

CLITANDRE, *à Dorante.*

Il faut qu'aſſurément le Peintre ait pris le change.
Comment de Cidaliſe appaiſer le courroux ?

LISETTE, *apportant une lettre à Dorante.*

Cette lettre, Monſieur, eſt adreſſée à vous;
Elle preſſe, dit-on.

LA COMTESSE.

Si c'eſt de votre tante,
Liſez-la promptement, elle eſt intéreſſante.

DORANTE, *lit.*

» Enfin, je me ſuis donné tant de mouvemens, » que pour vingt mille écus j'ai obtenu pour vous » le Régiment en queſtion; vous aviez un nombre » prodigieux de concurrens; je vous avertis que » vous n'avez pas de temps à perdre; car ſi l'argent » n'eſt pas porté ce ſoir chez votre Notaire, ce

» ſera le petit Cléon, qui, au lieu de vous, aura
» le Brevet «.

Ah! l'affaire eſt manquée, & je n'y penſe plus;
Je ne pourrai jamais trouver vingt mille écus;
Des terres en un ſoir ne peuvent pas ſe vendre:
Enfin, à réuſſir je ne dois plus prétendre.

LA COMTESSE.

Il faut....

DORANTE.

Une autre affaire agite mon eſprit;
Madame, contre moi n'ayez aucun dépit.

LA COMTESSE.

Moi?...

DORANTE.

Puiſque du portrait vous ſavez l'aventure,
Croyez que c'eſt l'effet de l'ardeur la plus pure.

CLITANDRE, *à Dorante.*

Taiſez-vous.

LA COMTESSE.

Son excuſe augmente ma fureur.

CLITANDRE, *à Dorante.*

Le Peintre s'eſt mépris, laiſſez-lui ſon erreur.

DORANTE.

Je n'ai point prétendu vous faire aucune offenſe.

LA COMTESSE.

Moi, Monſieur?...

CLITANDRE.

Le temps preſſe, & dans la circonſtance....

DORANTE.

L'amour....

CLITANDRE.

Et finiſſons des diſcours ſuperflus,
Et de tous les côtés cherchons vingt mille écus.

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

SANS doute ils les pourront trouver chez Cidaliſe.

LISETTE.

Il ne l'a pas fait peindre, & c'eſt une mépriſe.

LA COMTESSE.

C'eſt une mépriſe ?

LISETTE.

Oui, je garantis le fait,
Et je ſais qu'il vouloit avoir votre portrait.

LA COMTESSE.

Tu le ſais ?

LISETTE.

Oui, vraiment, j'en ſuis ſûre, vous dis-je.

LA COMTESSE.

Son embarras, Liſette, & m'attriſte & m'afflige;
Il manque ſa fortune en ceſſant de ſervir :
Ses amis dans ce cas devroient ſe réunir.

Oui, je trouve pour lui la circonſtance affreuſe :
Ah ! ſi je l'en tirois, que je ſerois heureuſe !

LISETTE.

Oui, mais votre dépenſe excede votre bien.

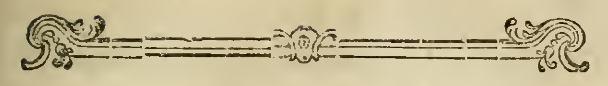
LA COMTESSE.

Le déſir d'obliger en fournit le moyen,
Et j'en imagine un ; l'amitié m'autoriſe :
On en penſeroit mal venant de Cidaliſe ;
Dans ſes bienfaits l'amour ſe mettroit de moitié,
Mais il ne peut devoir les miens qu'à l'amitié.

LISETTE, *en s'en allant.*

Ce titre d'amitié n'eſt ſouvent qu'une ruſe,
Que l'amour met en œuvre, & dont l'orgueil abuſe.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

CIDALISE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

JE viens exprès ici pour me justifier,
Madame; des devoirs, c'est pour moi le premier.
Vous m'imputez un tort dont je suis incapable;
La passion pourtant me rendroit excusable:
Mais ne pouvant de vous tenir votre portrait,
Je me reprocherois de l'avoir en secret.
Un portrait dérobé par ruse ou par adresse,
Me paroît un larcin qu'on fait à la tendresse;
Donné, c'est le trésor d'un Amant délicat;
Ravi, ce n'est souvent que le tresor d'un fat.

CIDALISE.

J'ai découvert l'erreur, & l'on vient de m'apprendre
Que le Peintre m'a fait l'honneur de se méprendre:
Il a cru distinguer la Comtesse à mes traits.

CLITANDRE.

Plus que tous ses Amans il flattoit ses attraits.

CIDALISE.

Trouvez-vous dans mon air tant de coquetterie?

CLITANDRE.

Vos yeux, ſans le vouloir, ſont pleins de tromperie.

CIDALISE.

Clitandre, croyez-vous me dire une douceur ?

CLITANDRE.

Vous ne conſentez pas aux charmes de l'erreur ;
Pour y participer votre ame eſt trop ſincere ;
Vous plaiſez ſans penſer avoir le don de plaire.
Si vos regards émus font croire quelquefois
Qu'à la fin de l'amour vous écoutez la voix,
On ſe trompe, & l'Amant déſirant ſans prétendre,
Trouve que votre cœur eſt bon ſans être tendre.

CIDALISE.

Non, non, cela ſe touche, & c'eſt très-rarement
Que nous avons un cœur bien bon impunément :
On ſe trouve plus près du danger qu'on ne penſe.

CLITANDRE.

Ce n'eſt point un danger, c'eſt une récompenſe.
Pourquoi craignez-vous tant la ſenſibilité ?
Elle eſt faite pour vous, pour votre honnêteté.
Dès que l'on a reçu tout ce qui la fait naître,
Ce ſeroit un malheur de ne la pas connoître.
Dans les cœurs corrompus l'amour n'a jamais lieu,
Et ce ſont les cœurs vrais qui le rendent un Dieu.

CIDALISE.

Comment les diſtinguer ? c'eſt le même langage ;
L'art de ſéduire même eſt l'art du plus volage.

L'amour qu'il contrefait n'étant pour lui qu'un jeu,
Laiſſe à tout ſon eſprit ſon eſſor & ſon feu.
Propos flatteurs, dépit, retour, tout eſt fineſſe;
Il démêle l'inſtant où naît notre foibleſſe;
Il pénetre notre ame, & troublé de ſang froid,
Il eſt de nos combats obſervateur adroit,
Et ſait, en Général rempli d'expérience,
Apprécier le temps de notre réſiſtance.

CLITANDRE.

Ah! la vôtre pour moi ne finira jamais.

CIDALISE.

En êtes-vous bien ſûr?

CLITANDRE.

Oui, je vous le promets.

CIDALISE.

Vous verriez tout le faux de votre certitude,
Si je n'avois pas peur de votre ingratitude.

CLITANDRE.

Que dites-vous, Madame? ô Ciel! ſeroit-il vrai?
Mon bonheur.... mes tranſports.... Ah! parlez ſans délai.

CIDALISE.

Clitandre, vous voulez que je parle ſans feindre?

CLITANDRE.

Sans doute....

CIDALISE.

Je choiſis l'Amant qui m'a fait peindre.

CLITANDRE.

C'eſt ce que je craignois ; je ſuis au déſeſpoir,
Il faut que pour jamais je renonce à vous voir.
Mais enfin ce portrait, je vous croyois ſincere,
Vous juriez d'ignorer celui qui l'a fait faire.

CIDALISE.

Comment ! ce n'eſt pas vous ?

CLITANDRE.

Non.

CIDALISE.

Vous me l'aſſurez.

CLITANDRE.

Oui ....

CIDALISE *lui donne le portrait.*

Ce ſera donc vous qui le poſſéderez.

CLITANDRE.

Ah ! vous rendez juſtice à l'Amant le plus tendre.

CIDALISE.

Et moi je ne devrai mon bonheur qu'à Clitandre.

CLITANDRE.

Vous aſſurez le mien en me parlant ainſi.
A préſent je ne plains que le ſort d'un ami ;
Dorante a le malheur d'aimer une Coquette.

CIDALISE.

Si nous l'en détachions, je ſerois ſatisfaite.
Nous quitterons Paris quand nous ſerons époux ;

Déterminons Dorante à venir avec nous ;
L'abſence eſt un remede.

CLITANDRE.

Oui, mais il eſt à craindre ;
Souvent, lorſqu'on guérit, on en eſt plus à plaindre.

SCÈNE II.

DORANTE, CIDALISE, CLITANDRE.

DORANTE.

MADAME, vous voyez un homme au déſeſpoir ;
L'excès de ma douleur ne peut ſe concevoir.
J'ai couru vainement les Banquiers, les Notaires,
Même les gens de qui les ames mercenaires,
D'une richeſſe infame eſtimant le bonheur,
Livrent ſur intérêt & l'argent & l'honneur.
Aucun ne m'a fourni la ſomme néceſſaire ;
Il n'en faut pas douter, j'ai manqué mon affaire.
Je ne puis plus ſervir, & mon chagrin eſt vif
D'être toute ma vie un citoyen oiſif ;
De n'avoir à choiſir que le rôle incommode
De Politique aride, ou de fat à la mode ;
D'être un poids au Public, & l'accabler ſans fin
De l'ennui de moi-même ou d'un murmure vain.

CIDALISE.

Jamais vous ne ſerez dans cette alternative,
Et de votre chagrin la peinture eſt trop vive.

Un homme dont le cœur eſt égal à l'eſprit,
A toujours du Public l'eſtime & le crédit.
Je ne ſais que les ſots qui ſoient nuls dans le monde;
C'eſt cette eſpece-là qu'il faut que chacun fronde;
Ils ont en pure perte & leur place & leur bien.
Qu'on voit de gens titrés qui pourtant ne ſont rien!

DORANTE.

Ce ſont eux cependant pour leſquels on s'empreſſe;
Et je l'ai remarqué ſouvent chez la Comteſſe.
Lorſqu'un homme peut être étourdi par état,
Et lorſqu'il peut avoir une affaire d'éclat,
Tout le monde lui fait, ſans avoir de ſcrupules,
Autant de complimens qu'il a de ridicules.
A les entretenir chacun ſemble appliqué,
Et l'homme de mérite à peine eſt remarqué.
Ma franchiſe m'expoſe à d'éternelles guerres;
Auſſi je me retire, & vais vivre en mes terres.

CLITANDRE.

Mais attendez encor.

DORANTE.

Non, le deſſein eſt pris.
Mais de votre amitié comme je ſens le prix,
Du moins je vous prierai quelquefois de m'écrire.

CLITANDRE.

Volontiers.

DORANTE.

Et ſur-tout ayez ſoin de m'inſtruire
De quel œil la Comteſſe aura vu mon départ.

CIDALISE.

Elle y prendra, je crois, une aſſez foible part.

DORANTE.

Oh! ſans doute: en jugeant pourtant ſur l'apparence,
Elle devroit un peu regretter mon abſence.

CLITANDRE.

Elle n'aime perſonne, & vous, trop imprudent....

DORANTE.

Non, non, j'ai pris ſur moi, je ſuis indépendant.

CIDALISE.

Vous aurez moins de peine à vous éloigner d'elle.

DORANTE.

Oui, ſans doute, & j'aurois une peine cruelle
A m'en ſéparer; mais je ne redoute rien,
Je pars, j'ai le cœur libre, & m'en applaudis bien.

CIDALISE.

Vous êtes Philoſophe....

DORANTE.

Elle eſt par trop coquette;
Madame, c'eſt vous ſeule ici que je regrette.
Votre eſprit ſérieux s'accommodoit au mien:
J'eſtimois votre cœur, j'aimois votre entretien;
Mais nous pourrons toujours être en correſpondance,
L'amitié ſur l'amour a cette préférence;
Elle ne prend jamais ce vol impétueux,
Cet eſſor de l'amour vif & tumultueux.

Ce n'eſt point un éclair de qui les traits de flammes
Répandent le déſordre & l'eſpoir dans nos ames ;
Qui fait par ſon ivreſſe oublier les vertus,
Dont les fers ſont briſés dès qu'ils ne bleſſent plus.
L'amitié nous unit par un nœud plus aimable,
Rien n'en peut altérer la ſource reſpectable :
Nous voyons tous les jours ſes liens pleins d'attraits
S'étendre, ſe prêter, ſans ſe rompre jamais,
Et des temps & des lieux rapprocher la diſtance,
Par les bienfaits, l'eſtime & la reconnoiſſance.

CLITANDRE.

Dorante, conſentez à venir avec nous ;
Cidaliſe m'emmene en qualité d'époux.

DORANTE.

Eh quoi ! de mon ami vous couronnez la flamme ?
Le chagrin ne fait plus de traces dans mon ame ;
Je vous ſuivrai tous deux, & je ſerai content ;
Je mortifierai bien la Comteſſe en partant.

CIDALISE.

Vous déſireriez fort qu'elle en fût affligée
Autant que vous ?

DORANTE.

Qui, moi ? la choſe eſt arrangée.
Quand quittez-vous Paris ?

CIDALISE.

Demain tout au plus tard.

DORANTE.

Je veux à la Comteſſe annoncer mon départ.

CLITANDRE.

A partir ſans la voir il vaut mieux vous contraindre.

DORANTE.

Ne lui point dire adieu, c'eſt paroître la craindre.
Je voudrois, pour pouvoir me venger pleinement,
Qu'elle s'imaginât que je ſuis votre Amant.

CIDALISE.

Jouer une Coquette eſt une choſe très-louable.

CLITANDRE, *bas.*

Damis écoute, & c'eſt le moment favorable
Pour le faire tomber lui-même dans l'erreur.

SCÈNE III.

CIDALISE, CLITANDRE, DORANTE, DAMIS, *écoutant.*

DORANTE.

MADAME, vous mettez le comble à mon bonheur;
Le plaiſir le plus doux, le plus digne d'envie,
Va rendre fortunés tous les jours de ma vie.

CIDALISE.

Mon cœur fixé jamais ne changera d'Amant.

DAMIS, *écoutant.*

Mais, mais, Clitandre joue un beau rôle vraiment,

CIDALISE.

Je pense qu'il faudroit cacher mon mariage,
Ou ne le déclarer qu'après votre voyage.

CLITANDRE.

C'est mon avis.

DORANTE.

Hé bien ! je promets le secret.

DAMIS, *paroissant.*

Il sera bien gardé, car je suis très-discret,
Et j'ai tout entendu.

CIDALISE, *bas.*

Fort bien, il prend le change.

CLITANDRE, *bas.*

Il faut en profiter.

DAMIS.

L'aventure est étrange;
La Comtesse sur-tout n'en rira pas trop mal :
C'est prendre aussi trop tôt le ton provincial;
Clitandre fait sur-tout un joli personnage.

CLITANDRE.

Moi, je sers mon ami, c'est un grand avantage.

DAMIS.

De cet heureux hasard je vais tirer le fruit.

CIDALISE.

Monsieur, on vous permet d'en répandre le bruit;
Tâchez de nous donner un ridicule extrême,
Je vais dans tout Paris le publier moi-même.

DORANTE.

DORANTE.

Il n'en parlera pas tout du moins au Palais.

CIDALISE.

Et pour quelle raiſon ?

DORANTE.

C'eſt qu'il n'y va jamais.

DAMIS.

Vous voulez plaiſanter, je crois.

CLITANDRE.

Oh ! l'on n'a garde :
Vous avez trop d'eſprit pour que l'on s'y haſarde.

DORANTE.

Madame, hâtons-nous d'accélérer l'inſtant
Qui doit me procurer un bonheur ſi conſtant.

SCÈNE IV.

DAMIS, *ſeul.*

AH ! j'en rirai long-temps, la choſe eſt trop comique ;
Pour ces hiſtoires-là, je ſuis un homme unique :
Mais en rire tout ſeul n'eſt rire qu'à demi.
Pour moi, je ne connois le beſoin d'un ami
Que pour l'entretenir des ſottiſes du monde ;
C'eſt toujours ſur ce point que l'amitié ſe fonde.
Liſette. . . . .

SCÈNE V.

LISETTE, DAMIS.

LISETTE.

HÉ bien ?

DAMIS.

Eſt-elle à ſon appartement ?

LISETTE.

Oui, de mauvaiſe humeur.

DAMIS.

J'y vais dans le moment.

LISETTE.

Vous prendriez, Monſieur, une inutile peine ;
Elle rentre, elle ſort, s'arrête, & ſe promene ;
Son eſprit inquiet peut la conduire ici.

SCÈNE VI.

DAMIS, LA COMTESSE, LISETTE.

DAMIS.

JE la vois, ſon chagrin va bien être adouci.
Comteſſe, malgré vous, je vais vous faire rire ;
L'aventure eſt unique, & je viens vous la dire.

LA COMTESSE.

Hé bien, quel eſt ce fait ſi rare & ſi plaiſant ?

DAMIS.

C'eſt vraiment un récit tout au plus amuſant,
D'un événement.... mais vous le ſavez peut-être.
Ce n'eſt point aux dépens de quelque Petit Maître
Qu'on va vous faire rire : oh ! vraiment nos acteurs
Sont gens graves, ſenſés ; j'aime à voir ces docteurs
Faire quelque ſottiſe avec un air capable.

LA COMTESSE.

Mais quel eſt donc ce fait ?

DAMIS.

Le fait eſt incroyable.
Dorante, ah ! ah !

LA COMTESSE.

Comment ?

DAMIS.

Ah ! j'en mourrai, je crois ;
Et quand vous le ſaurez, vous rirez comme moi.
Dorante va paſſer ſa vie à la campagne,
Et ce pauvre homme....

LA COMTESSE.

Hé bien ?

DAMIS.

Emmene une compagne.

LA COMTESSE.

Une compagne ! & qui ?

DAMIS.

Son choix eſt merveilleux ;

Et Cidalise en est l'objet très-sérieux.
Je viens dans cet instant de les trouver ensemble ;
Demain il est très-sûr que l'himen les rassemble,
Et qu'après pour toujours ils sortent de Paris.
L'aventure est plaisante au moins... votre air surpris
M'annonce tous les traits d'une fine satire :
Oh ! j'étois bien certain que je vous ferois rire.
Je vais faire venir des instrumens chez vous,
Et nous irons tous deux chez ces nouveaux époux
Faire jouer gaiement un petit air de noce,
Lorsqu'ils seront tout près de monter en carrosse.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

MADAME, vous avez bien contenu vos ris,
Et.....

LA COMTESSE.

Parlez-moi, Lisette ; où donc avez-vous pris
Tantôt que ce portrait étoit une méprise,
Qu'on m'avoit voulu peindre au lieu de Cidalise ?

LISETTE.

Je m'en croyois certaine.

LA COMTESSE.

Et sur quoi, s'il vous plaît ?

LISETTE.

Mais cela devroit être. On ne ſait ce que c'eſt
Que ces gens ſérieux : ah ! j'en ſuis ſi choquée,
Et Madame, je crois, en eſt auſſi piquée.

LA COMTESSE.

Tout ce qui me fait peine en cette affaire-ci,
C'eſt de voir que Dorante eſt un perfide ami ;
Car enfin il ne peut ignorer que Clitandre
Aime fort Cidaliſe, & ne doit pas s'attendre
A trouver un rival en lui : mais le voilà,
Sachons s'il eſt inſtruit de cette hiſtoire-là.

SCÈNE VIII.

CLITANDRE, LA COMTESSE, LISETTE.

CLITANDRE.

MADAME, auprès de vous j'ai cru trouver Dorante.
Je me vois ſur le point de remplir ſon attente ;
De tous ſes embarras je vais le dégager,
Et j'aurai le plaiſir enfin de l'obliger.
J'ai trouvé, par bonheur, la ſomme qu'on demande ;
Je ne ſentis jamais une joie auſſi grande.
Vous repréſentez-vous mon bonheur tout entier ?
Des ſervices qu'on rend on jouit le premier.

LA COMTESSE.

Que vous êtes, Clitandre, un ami reſpectable !
Je doute que le ſiecle en fourniſſe un ſemblable.

Dorante, vous ſavez, ſe marie aujourd'hui.
Il vous en a fait part ſans doute.

CLITANDRE.

Dorante!

LA COMTESSE.

Oui;
Cidaliſe l'épouſe, & la choſe eſt publique.

CLITANDRE.

Cidaliſe!...

LA COMTESSE.

On conçoit que ce trait-là vous pique.

CLITANDRE.

Piqué! Dorante & moi, nous ſommes trop amis,
Pour vouloir nous brouiller jamais à pareil prix.
L'amitié ne prend point garde à la minutie,
Je crois même qu'il faut que je le remercie.

LA COMTESSE.

Le remercier!..

CLITANDRE.

Oui...

LA COMTESSE.

Mais vous n'y penſez pas.

CLITANDRE.

Ce mariage-là me tire d'embarras;
Car, en un mot, j'avois du goût pour Cidaliſe,
Qui ſans doute de moi n'étoit pas fort épriſe:
Malgré cela peut-être elle eût pu m'épouſer,

Et nous aurions fini par nous tyrannifer.
Dorante cependant me fauve cette peine,
Je dois lui rendre grace : oui, la chofe eft certaine,
Je vais moins le chercher pour vanter mon bienfait,
Que pour me réjouir du plaifir qu'il m'a fait.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

Sur Clitandre à préfent vous voilà fans fcrupule.

LA COMTESSE.

Lifette, laiffez-moi, vous êtes ridicule,
Et vous prenez plaifir à m'impatienter.

LISETTE.

Mais....

LA COMTESSE.

Oui, vous vous plaifez à me perfécuter.

LISETTE.

Convenez franchement que vous êtes touchée
De voir....

LA COMTESSE.

Où prenez-vous, moi, que je fuis fâchée ?
Mon efprit n'eft-il pas dans fa tranquillité ?

LISETTE.

Tranquille fans langueur.

LA COMTESSE.

Lisette, en vérité,
Vous me poussez à bout, & je suis trop facile.
Sortez. . . .

LISETTE.

Oui, je vous laisse en cet état tranquille.

LA COMTESSE.

Ah! si je m'en croyois .... Lisette, écoutez-moi;
Allez chercher Dorante.

LISETTE.

Et dirai-je pourquoi?

LA COMTESSE.

Dites-lui seulement que je l'attends, qu'il vienne.
Mais faut-il votre aveu pour que je l'entretienne?
Suivez mes volontés, & ne répliquez pas.

SCÈNE X.

LA COMTESSE, *seule.*

JE crains de pénétrer d'où vient mon embarras.
O Ciel! se pourroit-il que j'aimasse Dorante,
Moi qui plaçois ma gloire à vivre indépendante?
Il ne sait pas encor ce que j'ai fait pour lui.
A-t-il eu près de moi l'amour pour son appui?
Non, non, c'est l'amitié que j'avois seule en vue;
L'amitié! mais, hélas! m'étoit-elle connue?
Une Coquette (il faut l'avouer sans détour)

Ne connoît l'amitié qu'en connoiſſant l'amour.
Il vient, cachons-lui bien le trouble de mon ame.

SCÈNE XI.

DORANTE, LA COMTESSE.

DORANTE.

ON dit que vous voulez m'entretenir, Madame ?

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur ; je voulois ſavoir en ce moment
Ce que vous avez fait pour votre Régiment.

DORANTE.

Moi, je n'y penſe plus.

LA COMTESSE.

Votre raiſon s'oublie.
Mais vous vous mariez, à ce que l'on publie ?
Vous pouviez, ce me ſemble, attendre un peu plus tard.

DORANTE.

Madame, je venois pour vous en faire part.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah ! juſte Ciel ! il m'oſe avouer ſa foibleſſe.

DORANTE.

L'affaire eſt convenable, & n'a rien qui vous bleſſe.

LA COMTESSE.

Ah ! non certainement, Monſieur ; & votre choix
Eſt ſi beau, ſi ſenſé, que j'y donne ma voix.

DORANTE.

Hé bien, je ſuis flatté d'avoir votre ſuffrage,
Je craignois de vous voir blâmer ce mariage.

LA COMTESSE.

Moi, Monſieur! Cidaliſe a l'eſprit ſi bien fait!

DORANTE.

Savez-vous bien qu'elle eſt eſtimable en effet?

LA COMTESSE.

Sa ſageſſe eſt ſur-tout ſi douce, ſi traitable....

DORANTE.

Quand on la connoît bien, elle eſt vraiment aimable.

LA COMTESSE.

Il faut, en vérité, qu'elle ait perdu l'eſprit.

DORANTE.

Que dites-vous?

LA COMTESSE.

Comment lui cacher mon dépit?

DORANTE.

Vous la verrez ſouvent, c'eſt votre intime amie.

LA COMTESSE, *à part.*

Sans doute: ah! c'eſt trop loin pouſſer la raillerie.

DORANTE.

Son eſprit, j'en conviens, n'eſt pas des plus brillans,
Elle n'eſt pas fertile en traits vifs & ſaillans;
Mais un mari n'a pas grand beſoin que ſa femme
Se diſtingue dans l'art de dire une épigramme.

Dès que l'on a pour but le lien conjugal,
Je crois que la raiſon eſt le point capital ;
Car on eſt malheureux de prendre une Coquette,
Dont l'eſprit n'eſt jamais qu'un meuble de toilette,
Qui, quand vous lui parlez, répond à ſon miroir,
Dont la derniere mode eſt l'unique ſavoir.
Le mari le plus doux & le plus raiſonnable,
Eſt toujours à ſes yeux un homme inſoutenable,
Qui n'a dans ſa maiſon d'autre charge en effet,
Que d'approuver tout haut ce qu'il blâme en ſecret.

LA COMTESSE.

Oui, ſans doute, avec elle un époux eſt à plaindre :
Mais je crois cependant qu'on doit encor plus craindre,
Ces femmes dont l'eſprit, plein de fiel & d'aigreur,
S'enveloppe toujours des voiles de l'humeur,
Qui ne veulent d'amis que pour pouvoir médire,
Ne prennent un mari qu'afin de contredire,
Penſent que le tribut qu'on doit à la raiſon,
Conſiſte ſeulement à prononcer ſon nom ;
Qui prétendent borner le don de la ſageſſe,
Moins à la pratiquer qu'à voir ce qui la bleſſe,
Et qui, voyant le mal ſans s'attacher au bien,
Croyent que la vertu n'eſt que dans le maintien.

DORANTE.

Entre tous ces dangers il eſt vrai qu'on balance,
On n'oſe à l'un des deux donner la préférence.
Sans doute les excès ſont tout-à-fait fâcheux,
Mais la coquetterie eſt plus fauſſe à mes yeux.

LA COMTESSE.

Lorſqu'une femme eſt née avec ce caractere,
Quand la coquetterie eſt ſon unique affaire,
Son orgueil lui tient lieu d'un ami, d'un amant;
Elle doit avec ſoin fuir tout engagement,
Même à le publier ſa probité l'oblige.

DORANTE.

Je ſuis de votre avis, la bonne foi l'exige;
Vous en avez donné l'exemple à mon égard.

LA COMTESSE.

Qui? moi, Monſieur!

DORANTE.

Sans doute, & c'eſt un grand haſard
Que mon courage ait pu prendre aſſez ſur moi-même
Pour étouffer un feu....

LA COMTESSE.

Ma ſurpriſe eſt extrême.
Qui? vous!...

DORANTE.

Oui, j'ai vu l'heure où j'allois m'embarquer,
Si je n'euſſe ſenti que c'étoit trop riſquer,
Que vous m'euſſiez raillé pendant toute ma vie;
En honneur, j'étois prêt d'aimer à la folie.

LA COMTESSE.

Moi, vous railler!

DORANTE.

Allons, avouez franchement

Que ç'eût été pour vous un grand amuſement.
Je ne vous blâme point, vous êtes trop heureuſe
De pouvoir conſerver cette paix précieuſe,
De lancer tous les traits de l'amour contre nous,
Sans craindre qu'aucun d'eux s'oſe adreſſer à vous.

LA COMTESSE, *à part.*

Comment cacher mon trouble ?

DORANTE.

Oui, votre ame contente,
Parmi tous les captifs demeure indépendante.
D'un coup d'œil attirant vous produiſez l'eſpoir ;
Vous careſſez l'amour en bravant ſon pouvoir.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah ! je crois qu'il inſulte au trouble de mon ame.

DORANTE.

Vous riez en ſecret, convenez-en, Madame,
Des tranſports de plaiſir que préſente à mon cœur
Un hymen dont l'amour entretiendra l'ardeur.
Vous ne concevez pas & le charme & l'ivreſſe
De deux époux qu'anime une égale tendreſſe,
Dont les cœurs confondus, ſans fard & ſans détour,
Voyent comme étranger ce qui n'eſt point amour.
Mais quel trouble ſoudain change votre viſage ?
C'eſt peut-être l'ennui d'un ſi fade langage ?
Je briſe un entretien pour vous ſi peu flatteur ;
Excuſez un Amant trop plein de ſon bonheur.

LA COMTESSE.

Monſieur, je vous l'avoue, un tel diſcours m'excède ;

Je méprise beaucoup l'amour qui vous possede,
Et vous defends sur-tout de revenir ici.

DORANTE.

Ciel! qu'entends-je? qui? moi, votre meilleur ami!

LA COMTESSE.

Ah! mon ami, Monsieur, est celui qui m'amuse.

DORANTE.

Lorsque l'on pense ainsi, jamais on ne s'abuse:
Moi qui suis sérieux, je pars sans nul espoir
De devenir un jour digne de vous revoir.

(*Il s'éloigne.*)

LA COMTESSE.

Quoi! faut-il à ce point que son départ m'afflige?
Dorante....

DORANTE.

Je vous quitte.

LA COMTESSE.

Ah! revenez, vous dis-je.

DORANTE.

J'obéis....

LA COMTESSE.

Savez-vous que vous perdez l'esprit?

DORANTE.

Sur quoi le jugez-vous?

LA COMTESSE.

Monsieur, sans contredit,

Ce mariage-là vous perdra dans le monde.
Et que prétendez-vous enfin que je réponde
A tous ceux qui viendront vous couvrir de brocard?
Que dirai je?...

DORANTE.

Il faudra m'en donner votre part.

LA COMTESSE.

Voilà mon Philosophe, & sa belle prudence.
Si de ce projet-là j'avois eu connoissance,
J'avois pour vous en vue un parti vraiment bon.

DORANTE.

Mais je prends celui-ci par inclination.

LA COMTESSE.

Ah! cela me confond.

DORANTE.

Vous en êtes surprise?

LA COMTESSE.

Par inclination épouser Cidalise!
Le parti que j'avois vous auroit fait honneur.

DORANTE.

Celui-ci fera mieux, il fera mon bonheur.
D'ailleurs, de votre choix je craindrois qu'une femme
Ne recherchât le monde autant que vous, Madame,
Et j'ai pour ce goût-là beaucoup d'éloignement;
Car, puisqu'il faut ici vous parler franchement,
Je ne veux point avoir une maison bruyante,
Où Paris en détail s'amene & se présente,

Où l'on trouve Officiers, Magiſtrats, Beaux-Eſprits,
Toute eſpece, en un mot, excepté des amis;
Une maiſon enfin, où, loin de s'en voir maître,
Le mari ſubjugué n'a pas droit de paraître,
Et ſans ceſſe entend dire avec un ris moqueur,
Que l'on va chez Madame, & jamais chez Monſieur.
Oui, ſans doute, à préſent, par un abus extrême,
Un époux eſt un être étranger chez lui-même.
Si le ſoir, par haſard, lorſqu'il vient de rentrer,
Chez ſa femme un moment il oſe ſe montrer,
On demande tout bas quel homme ce peut être.
S'il ſe trouve quelqu'un qui le faſſe connaître,
On ſe leve; & Madame, avec un air tranſi,
Dit: Ne vous levez pas, Meſſieurs, c'eſt mon mari;
Il s'en ira bientôt, car jamais il ne ſoupe.
Alors le ſérieux gagne toute la troupe;
Tous d'un ennui marqué ſemblent enveloppés;
Le ſilence eſt rompu par quelques mots coupés.
L'homme, qui voit le froid que ſa préſence inſpire,
Et qui juge aiſément qu'on veut qu'il ſe retire,
S'eſquive, ouvre la porte en déplorant ſon ſort;
Et l'on voit la gaieté qui rentre quand il ſort.
Madame, je craindrois de mener cette vie,
Si j'oſois quelque jour épouſer votre amie.

LA COMTESSE.

Mais avec mon mari vivois-je donc ainſi?

DORANTE.

Mais à peu près, & même il s'en plaignoit auſſi.

LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Qui ! moi, je l'ai jamais réduit à cette épreuve ?

DORANTE.

Mais je ſais, lui vivant, que l'on vous a cru veuve.
Je ne veux pas du moins attaquer votre honneur,
Votre coquetterie a ſauvé votre cœur;
Mais vous avez toujours donné de l'eſpérance.
Certain Marquis, dit-on, ſéduit par l'apparence,
Mais ennuyé pourtant de n'être pas heureux,
Vous propoſa l'hymen pour couronner ſes feux.
Votre réponſe fut un grand éclat de rire;
Après quoi, gravement vous daignâtes lui dire :
Cette offre-là, Monſieur, me conviendroit très-fort,
Mais du moins attendez que mon mari ſoit mort.

SCÈNE XII.

CIDALISE, LA COMTESSE, DORANTE.

CIDALISE.

DORANTE, on n'attend plus que vous chez le Notaire.
La Comteſſe ſans doute approuve cette affaire :
Son amitié pour moi partage mon bonheur.

LA COMTESSE.

Partager, c'eſt beaucoup; mais au fond de mon cœur
Je reſſens vivement votre amour l'un pour l'autre.

SCÈNE XIII.

CLITANDRE, LA COMTESSE, CIDALISE, DORANTE.

CLITANDRE.

Mon ami, nul bonheur n'eſt comparable au vôtre ;
Je vous cherchois par-tout avec empreſſement.

DORANTE.

Quoi ?....

CLITANDRE.

Voilà le brevet de votre Régiment.

DORANTE.

Hélas ! de mon chagrin il ranime l'atteinte :
Mon argent n'eſt pas prêt.

CLITANDRE.

N'ayez aucune crainte,
Vous avez des amis ; l'argent eſt délivré,
Et tout dans ce beau jour va ſelon votre gré.

LA COMTESSE.

Sans doute, vous devez ce bienfait à Clitandre ?

DORANTE.

Ah ! mon ami, que j'ai de graces à vous rendre !

CLITANDRE.

Dorante, à ce bonheur un autre eſt parvenu ;
Je m'y ſuis pris trop tard, on m'avoit prévenu.

DORANTE.

Et pourquoi tarde-t-il à ſe faire connoître ?
(*à Cidaliſe.*)
Mais.... Madame, c'eſt vous; quel autre pourroit-ce être ?
Penſiez-vous, pour pouvoir aſſurer mon bonheur,
Qu'il ne ſuffiſoit pas du don de votre cœur ?

SCÈNE XIV, *& derniere.*

DAMIS, ACTEURS PRÉCÉDENS.

DAMIS.

JE reviens tout exprès vous propoſer, Dorante,
Un marché merveilleux que le haſard préſente.
Peut-être vous voulez donner des diamans
(*montrant Cidaliſe.*)
A Madame.... & j'en ſais qui ſont au plus brillans.
Sans doute ce ſont ceux d'une vieille Coquette,
Qui voudroit bien donner dans un air de retraite,
Et qui ſe conduiſant par un ſyſtême faux,
A vendu ſes bijoux, & garde ſes défauts.

LA COMTESSE.

Et qui vous a chargé du ſoin de les revendre ?

DAMIS.

Aſſurément, la choſe eſt facile à comprendre.
On ſait bien que je ſuis répandu dans Paris;
Si de la moindre choſe on veut avoir le prix,

J'ai du goût, c'eſt à moi ſur le champ qu'on s'adreſſe:
Vous allez voir qu'ils ſont rares dans leur eſpece.

DORANTE.

Quoi ! vous les avez ?

DAMIS.

Oui.

CIDALISE.

Tant mieux, nous les verrons.

DAMIS.

Tenez, voici l'écrain.

DORANTE.

Sans balancer, ouvrons.
Me trompai-je ! ce ſont vos diamans, Madame.

LA COMTESSE.

Monſieur, je ne crois pas qu'un autre les réclame.

DORANTE.

Vendre vos diamans, vous, Madame! eh pourquoi?

LA COMTESSE.

Je ne m'en repens pas...

CIDALISE.

Ah ! j'en ſais bien l'emploi.
Un procédé ſi noble & me touche & m'enchante ;
C'eſt vous qui par ce trait avez ſervi Dorante.

DORANTE.

Madame, il ſeroit vrai ?...

LA COMTESSE.

Dans cette occaſion,
J'ai de mon amitié ſuivi l'impreſſion.

CIDALISE.

D'un procédé ſi beau vous me voyez ravie.
Pour feindre plus long-temps je ſuis trop votre amie;
Dorante n'eut jamais de projets que pour vous,
Et c'eſt Clitandre enfin que je prends pour époux.

LA COMTESSE.

Votre amour pour Dorante....

CIDALISE.

Etoit un ſtratagême
Qu'a dicté le haſard pour vous ſervir vous-même.

LA COMTESSE.

Ah! que je vous embraſſe!

DORANTE.

Eſt-il ſûr en effet
Qu'aujourd'hui votre eſprit ſoit changé tout-à-fait,
Madame?...

LA COMTESSE.

Oui; trop livrée à cet eſprit volage;
Des ſages & des ſots confondant le ſuffrage,
Mon amour propre ſeul, pour un inſtant lié,
Méconnoiſſoit l'amour, l'eſtime & l'amitié;
Et cet aveugle orgueil, avide de louange,
De ceux qui la donnoient oublioit le mélange:

Un ſentiment plus pur, plus tendre & plus heureux,
En éclairant mon cœur, l'a rendu vertueux.

DORANTE.

Au ſeul nom de l'hymen vous n'êtes pas atteinte
D'un mouvement ſecret de triſteſſe & de crainte ?

LA COMTESSE.

Ah ! ſi vous le croyez, vous me connoiſſez mal.
Je conçois que l'hymen peut être un nœud fatal;
Mais lui ſeul fait auſſi le bonheur de la vie,
Quand par la probité ſa chaîne eſt affermie;
Quand deux cœurs enchantés ſe préviennent tous deux,
Savent ſe reſpecter, s'aimer, combler leurs vœux,
D'unir leurs volontés font leur étude unique,
Ils s'acquierent un droit à l'eſtime publique;
Ils ſavent l'augmenter par leur félicité;
Plus leur bonheur eſt grand, plus il eſt reſpecté:
Enfin, tout ce qui rend deux Amans condamnables,
Rend aux yeux du Public deux époux eſtimables.
Quel plaiſir pour un cœur ſenſible au ſentiment !
L'hymen n'eſt que le droit d'avouer ſon Amant:
C'eſt en vain ſous ces traits qu'on veut le méconnaître,
Il unit deux amis, ſans établir un maître;
Et de leur ſentiment le mutuel retour,
Doit prouver que l'eſtime eſt l'ame de l'amour.

DORANTE.

Ah ! qu'en penſant ainſi vous flattez ma tendreſſe !

DAMIS.

D'un pareil changement je ſuis charmé, Comteſſe.
Décider votre cœur m'auroit rendu content ;
Mais j'aime autant l'honneur d'en faire un inconſtant.
J'étois perſuadé que je devois vous plaire ;
Voilà votre portrait qu'en ſecret j'ai fait faire ;
Je vais vous le remettre : ah ! qu'il me ſeroit doux
De pouvoir quelque jour le recevoir de vous !

LA COMTESSE, *à Dorante.*

C'eſt à vous rendre heureux que je mettrai ma gloire ;
Et par un changement qu'on aura peine à croire,
Je veux que déſormais le monde ſoit inſtruit,
Que ſouvent c'eſt le cœur qui ramene l'eſprit.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

DIVERTISSEMENT.

AIR.

RASSEMBLEZ-VOUS, tendres Amans,
Le Soleil eſt rentré dans l'onde ;
Employez ces heureux momens,
Ne craignez rien, tout vous ſeconde.

L'obſcurité ferme les yeux
Des jaloux qui vous font la guerre ;
Dès que la nuit couvre les Cieux
L'Amour eſt maître de la terre.

FIN.

LE RÊVEIL DE THALIE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS;

Avec un Divertiſſement.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 19 Juin 1750.

Verſibus exponi Tragicis res Comica non vult.
Hor. Art Poët.



ACTEURS.

MOMUS.
LA RAILLERIE.
CIDALISE.
DAMON.
COMI-TRAGIQUE.
SCAPIN.
ARLEQUIN.
Mlle. CATINON.
L'ORACLE.

La Scène se passe dans le Palais de Thalie.

EXPLICATION
DU BALLET.

LE Ballet-Pantomime, qui dénoue cette Comédie, ayant fait au Public tout le plaiſir que l'on pouvoit attendre des ſoins & des talens marqués du Compoſiteur, nous avons cru qu'il ne feroit pas hors de propos d'en donner ici une légere idée, en faveur de ceux qui n'auront point été à portée de le voir exécuter.

Pluſieurs Bûcherons, occupés dans une forêt à leurs travaux, ſont agréablement interrompus par leurs femmes, qui leur apportent des rafraîchiſſemens. Après avoir pris leur repas, pendant les danſes des femmes, ils ſe remettent à l'ouvrage. Un orage les ſurprend : l'un d'eux tombe d'un arbre. Les femmes, effrayées, courent chercher deux Médecins pour ſoulager le bleſſé. Les Médecins arrivent, viſitent le malade, font une conſultation comique, dans laquelle ils ne s'accordent pas. Le premier ordonne la ſaignée. Le Chirurgien appelé veut procéder à l'opération ; le ſecond Médecin s'y oppoſe avec colere ; la diſpute s'échauffe. Après pluſieurs lazzis plaiſans, ce dernier ordonne au Chirurgien d'apporter au malade

du meilleur vin. Le Bûcheron en boit, ſe trouve guéri à l'inſtant, & fait par ſes entrechats l'éloge du remede. Chacun félicite le ſecond Médecin, & ſe réjouit de l'heureux ſuccès de ſon ordonnance. Cette commune alégreſſe occaſionne une contredanſe générale, qui termine le Ballet, & dans laquelle les Médecins & le Chirurgien ſont introduits.





LE RÉVEIL DE THALIE, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIERE.

MOMUS, LA RAILLERIE.

LA RAILLERIE.

HÉLAS ! Seigneur Momus, mon protecteur, mon maître,
Vous seul à qui je dois mes appas & mon être,
Venez appaiser mes douleurs.

MOMUS.

Comment, aimable Raillerie,
Je crois que vous versez des pleurs ?
C'est par vous que la source en doit être tarie.

LA RAILLERIE.

On me bannit de ces lieux pour jamais.

MOMUS.

Et de quelle façon ?

LA RAILLERIE.

En endormant Thalie.

MOMUS.

En décochant cinq ou ſix traits,
On peut la réveiller, je penſe.
Pour diſſiper un aſſoupiſſement,
Je juge que la médiſance,
Près d'une Muſe opere promptement.

LA RAILLERIE.

Je l'ai traitée en vain ſuivant votre ordonnance.
J'ai medit de tout l'univers,
Sans que ſes yeux ſe ſoient ouverts.

MOMUS.

Ainſi vous avez dit du mal en pure perte.
C'eſt jouer de malheur.

LA RAILLERIE.

Le regret eſt placé;
Mais je n'ai pas tout dépenſé.

MOMUS.

Tant mieux. D'ailleurs j'ai fait la découverte,
Que jamais en ſatire on n'épuiſe ſes fonds.

LA RAILLERIE.

C'eſt des fautes d'autrui que la caiſſe eſt complette;
Elle va bien, je vous réponds;
Et le monde eſt exact à groſſir la recette.

MOMUS.

Je remarque en effet qu'on ne s'épargne en rien.

Je trouve l'année aſſez bonne;
Et les ſottiſes rendent bien.

LA RAILLERIE.

Oui; quiconque obſerve, moiſſonne.

MOMUS.

Revenons à Thalie. Avez-vous entrepris,
En voyant ſon ſommeil, d'en rechercher la cauſe?

LA RAILLERIE.

Sans doute, elle écoutoit cinq ou ſi Beaux Eſprits,
Dont la figure etoit plus plate que leur proſe.
Ils lui parloient très-gravement:
Elle a baille premiérement.

MOMUS.

C'eſt la preuve d'un eſprit juſte.

LA RAILLERIE.

Au même inſtant, d'un air auguſte,
Melpomene vers elle a dirigé ſes pas.
Moi, comme de raiſon, je me ſuis éloignée:
Mais Thalie, en voulant embraſſer ſon aînée,
S'eſt endormie entre ſes bras.

MOMUS.

Si c'eſt ainſi que les choſes ſe paſſent,
Tous ces événemens paroiſſent naturels.
Le ſommeil a des droits réels
Sur toutes les ſœurs qui s'embraſſent.
Conſultons Apollon. Du temps de ſon réveil,
Il faut que ce Dieu nous informe.

O vous ! divin Phébus, Oracle ſans pareil,
Combien de temps faut-il que cette Muſe dorme ?

L'ORACLE.

Pour la tirer de ſa triſte langueur,
Pour l'éveiller, il faut attendre,
Que l'on trouve un Auteur
Qui puiſſe ſe faire comprendre.

LA RAILLERIE.

Juſte Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Quel funeſte Oracle ! j'ai peur
Que ce ne ſoit un ſommeil incurable.

MOMUS.

A chercher cet Auteur appliquons tous nos ſoins :
Peut-être que le véritable
Eſt celui qu'en ces lieux on remarque le moins.

LA RAILLERIE.

J'en ai laiſſé tantôt un grand nombre à la porte.
Chaque jour en fournit d'une nouvelle ſorte ;
Mais preſque tous ſont importuns ;
Avec peu de talens ils ſont ſots ou bizarres ;
Les Beaux-Eſprits ſont fort communs,
Mais les gens d'eſprit ſont bien rares.

(*Elle ſort.*)



SCÈNE II.

SCÈNE II.

MOMUS, *seul.*

Quels qu'ils soient, je prétends en faire mon profit.
Qui se laisse ennuyer est toujours sans excuse :
On n'a qu'à se prêter ; & si le bon amuse,
Le ridicule divertit.

SCÈNE III.

CIDALISE, MOMUS.

CIDALISE.

Seigneur, je ne viens point pour réveiller Thalie ;
Son sommeil éternel ne m'embarrasse pas.
Les neuf Sœurs dormiroient, sans que je fisse un pas
Pour dissiper leur léthargie.

MOMUS.

Vous en retireriez une gloire infinie.

CIDALISE.

Je me borne à l'esprit qui sied à mon état.
Chérissant plus le bonheur que la gloire,
Loin de chercher des triomphes d'éclat,
Je n'ai jamais remporté de victoire,
Sans craindre qu'aussi-tôt on ne la publiât.

MOMUS.

Quel eſt donc le motif qui vers moi vous attire ?

CIDALISE.

Je ſais qu'à mes dépens ſouvent vous oſez rire ;
Mon petit Dieu ; ſoyez bien averti
Que vous faites ſur terre un vrai métier de dupe.
Souvent des femmes on s'occupe,
Mais c'eſt pour en tirer parti.
Corrigez-vous de la ſatire,
Goûtez plutôt le charme de ſéduire,
Votre plaiſir naîtra de ce projet.
La ſéduction eſt charmante ;
Et quand les médiſans la prennent pour objet
C'eſt le bonheur qui fournit le ſujet,
Et c'eſt le dépit qui plaiſante.

MOMUS.

Le plaiſir eſt toujours relatif à l'eſprit.
C'eſt un être flexible à chaque caractere ;
De ſa variété tirant tout ſon crédit,
Sa figure eſt changeante, & ſa forme arbitraire ;
Pluſieurs femmes ſur-tout penſent le bien choiſir ;
Et n'attrapent qu'un ridicule :
A les examiner j'occupe mon loiſir,
Et j'en plaiſante ſans ſcrupule.

CIDALISE.

Préciſément vous donnez dans le faux.
Un ſentiment vaut mieux que toutes vos fineſſes.

Vous devriez excuſer nos défauts,
Et profiter de nos foibleſſes.

MOMUS.

Je n'en retirerois qu'un bonheur paſſager,
Et la ſuite en ſeroit cruelle.
J'ai promis de ne m'engager,
Que quand je trouverois un cœur tendre & fidele.

CIDALISE.

L'amour rempliroit tous vos vœux;
Un Dieu peut-il trouver une femme légere?

MOMUS.

Les Dieux plus qu'un mortel n'ont pas le droit de plaire.

CIDALISE.

Que leur ſert-il donc d'être Dieux?

MOMUS.

Momus n'eſt point celui de la galanterie;
Il préſide à la raillerie.

CIDALISE.

C'eſt un vilain département:
Votre ſociété doit être trop piquante;
Un mortel qui ſait être amant,
Vaut bien mieux qu'un Dieu qui plaiſante.

MOMUS.

Mes traits piquans m'ont fait bannir des Cieux;
Mais ſur mon châtiment les Dieux ont pris le change.
Ils m'auroient puni beaucoup mieux,

En acquérant des vertus ſans mélange.
On ne peut ſe venger d'un Dieux malicieux
Qu'en le forçant à la louange.
Je jouis ici-bas d'un deſtin auſſi doux.
Je ſuis dédommagé du ſéjour du tonnerre :
Tout ce que je rencontre, à commencer par vous,
Me fait très-bien les honneurs de la terre.

CIDALISE.

Je vous amuſe donc beaucoup ?

MOMUS.

Infiniment.
Vous vous y prenez à merveille.

CIDALISE.

Vous êtes un ingrat, Momus, aſſurément ;
Vous ne rendez pas la pareille.

MOMUS.

Votre raiſon ſur-tout me charme & me ſurprend.

CIDALISE.

Je manque de raiſon par eſprit de ſageſſe.

MOMUS.

C'eſt un expédient d'une nouvelle eſpece.

CIDALISE.

L'expérience eſt mon garant.
On s'attendrit, quand on s'attriſte :
La foibleſſe s'accroît par les réflexions ;
Et je ſoutiens que la raiſon n'exiſte
Qu'au profit de nos paſſions.

En combattant l'amour elle en offre l'image :
Elle réveille en cherchant à guérir.
Lorſque l'on veut ſonger au malheur qu'on doit fuir,
Le bonheur qu'on eſpere eſt ce qu'on enviſage.
C'eſt un danger que de trop réfléchir
Aux différens moyens d'éviter le naufrage ;
Notre penchant tire avantage
Des efforts que l'on fait pour n'y pas conſentir :
Et la raiſon, ſi fiere & ſi ſauvage,
Quand même elle paroît contrarier ce ſage,
N'eſt bien ſouvent qu'un piége du plaiſir.

MOMUS.

Vous vous en êtes garantie ?

CIDALISE.

Quels ſont donc les défauts que vous me reprochez ?
De ne point renoncer à la coquetterie ?
Vous avez très-grand tort, mon cher Momus; ſachez
Que par cet art heureux, tous les temps de la vie
Sont embellis & rapprochés ;
Sans peine on peut en faire uſage,
Lorſqu'à l'Amour la jeuneſſe ſourit.
Un ſeul regard où l'eſpérance luit,
De vingt Amans nous attire l'hommage :
Mais la coquetterie, en atteignant mon âge,
Dois n'exiſter que dans l'eſprit.
Par ce charme enchanteur on peut encore prétendre
A retarder l'agrément qui s'enfuit :
La jeuneſſe paroît s'étendre
Au delà du terme preſcrit.

Avec plaiſir on vient pour nous entendre ;
Sous le nom d'amitié l'amour ſe reproduit :
De notre adreſſe alors nous retirons le fruit ;
Nous jouiſſons bien plus d'un ami tendre,
Que d'un Amant qui nous trahit.

MOMUS.

Ce ſyſtême eſt charmant par ſa délicateſſe,
Et je vous reconnois dans cette occaſion :
Vous livrez votre cœur à la ſeule tendreſſe,
Et l'amitié chez vous eſt un vrai prête-nom.

CIDALISE.

Et voilà contre vous le ſujet qui m'irrite.
Vous ſavez aux vertus donner un mauvais tour.
Regardez-vous comme un mérite,
D'expoſer tout dans un faux jour ?
Je hais un eſprit qui ne s'ouvre
Que pour voir quelque tache à des dehors flatteurs :
J'aime mieux le Dieu des erreurs,
Que le Dieu qui me les découvre.
Pour guérir votre eſprit, devenez amoureux :
Vous ne prendrez plus garde aux actions des autres,
Vous ne ſerez occupé que des vôtres ;
Croyez qu'on n'eſt méchant que faute d'être heureux.

MOMUS.

J'approuve vos conſeils. Voilà pourquoi je veux
A la Muſe endormie apporter la lumiere.
Elle ſeroit l'objet de tous mes vœux.

CIDALISE.

Vous croiriez vous aimer tous deux
En médiſant de la nature entiere.
De ce commerce intime il naîtroit trop de maux :
A l'univers vous chercheriez querelle.
Loin d'arracher Thalie aux douceurs du repos,
Je vais recommander à nos Auteurs nouveaux,
De vous endormir auprès d'elle.

SCÈNE IV.

DAMON, MOMUS.

DAMON.

A quoi pouvez-vous donc vous occuper ici ?
Seigneur, en vérité je viens vous faire honte.
Thalie eſt endormie, à ce que l'on raconte,
Mais endormie au point qu'on lui voit un mari.

MOMUS.

Moi je ne penſe pas ainſi :
Une beauté dort peu lorſqu'elle eſt mariée.
L'époux eſt mauſſade ou charmant ;
S'il eſt charmant, la femme eſt trop bien élevée
Pour dormir ſi facilement.
Si, comme il arrive ſouvent,
Avec un ſot elle ſe voit liée,
Dans ce cas le ſommeil s'approche rarement ;
L'époux eſt ſurveillant, & l'épouſe éveillée.

DAMON.

Momus croit que l'Hymen empêche de dormir?
Cette opinion eſt nouvelle.

MOMUS.

Elle n'en eſt pas moins réelle.
L'Hymen veille toujours par haine ou par plaiſir.

DAMON.

Qui peut donc procurer le ſommeil de Thalie?

MOMUS.

De tous ſes favoris c'eſt l'uniformité.
En prenant un Amant quelquefois on s'abuſe;
On croit que de ſon choix la conſtance eſt l'excuſe,
Et l'on s'y tient par vanité.
Tôt ou tard l'ennui vous accuſe,
On s'endort par néceſſité.

DAMON.

Mais vraiment ce diſcours me paroît aſſez ſage.
Afin de mettre ordre à cela,
Je viens de nos Auteurs réformer le langage.
Où ſont donc ces eſpeces-là?
Je ſuis infiniment répandu dans le monde,
On ne les y voit point. C'eſt pourtant là qu'abonde
Le mélange divers de cent originaux.
Nous fourniſſons des choſes ſingulieres;
Les aventures, les propos,
Les contraſtes de caracteres,
Tous les ridicules nouveaux,
Le langage affecté, les raiſonnemens faux.

En un mot, aux Auteurs nous donnons pour écrire,
Tous les grands traits, tous les fonds principaux :
Leur richesse est dans nos défauts ;
Leur but est de les peindre, & le nôtre est d'en rire.

MOMUS.

Et voilà ce que je leur dis :
Plus que jamais, Messieurs, vous vous mettez en prise ;
Et pour donner matiere au piquant des écrits,
On croiroit en effet que chacun se cottise.

DAMON.

Voilà pourquoi je veux parler à vos Auteurs.

MOMUS.

J'approuve fort cette entreprise.
Mais de tous les états connoissez-vous les mœurs ?

DAMON.

J'ai là-dessus des notes merveilleuses.
Il n'est pas jusqu'à l'Opéra
Qui ne m'ait donné lieu, sur cet article-là,
A des découvertes heureuses.
De la premiere main je sais tous les complots,
Les querelles d'Acteurs, les brigues des Chanteuses,
Et le manége des Danseuses,
Leurs disputes & leurs bons mots ;
De leurs tours de coquetterie
Je possede les moindres faits,
Et de leur passe-temps, à deux minutes près,
J'écrirois la chronologie.

MOMUS.

La chose est difficile, il le faut avouer.

DAMON.

Il est encore une partie,
Dans laquelle je vous défie,
Malgré tout votre esprit, de ne pas échouer.
C'est une science infinie.

MOMUS.

Je la devine. C'est leur généalogie.

DAMON.

Votre esprit pénétrant ne peut trop se louer.

MOMUS.

L'Opéra se divise en différentes classes.
Ce qu'on nomme les grands Acteurs,
Qui savent rassembler les talens & les graces,
C'est la chambre des Pairs. Les Actrices des chœurs,
Pour se faire rendre les armes,
Au lieu de talens ont des charmes.
Ainsi nous distinguons quatre ordres différens;
Chanteurs, Danseurs, Musiciens, Poëtes.
On y peut joindre encor leurs Partisans,
Qui savent du pays les Annales secretes,
Qui depuis trente ou quarante ans,
Dans le Parterre sont maîtres des premiers rangs.
On croiroit que par bail ils ont loué ces places;
Et j'en sai cinq ou six, pour n'en pas dire plus,
Dont les lettres pourroient avoir pour leur dessus:
C'est à Monsieur un tel, dans le coin, près des Basses.

DAMON.

Tout aussi bien que moi vraiment,
Vous paroissez au fait de ce département.

MOMUS.

Cela ne suffit pas pour réveiller Thalie.

DAMON.

Non ? Dans le monde il faut puiser des plans ;
Je crois, contre une léthargie,
Les ridicules excellens.

MOMUS.

Pour en rendre les traits dans le degré suprême,
Je crois qu'on n'a besoin souvent que de soi-même.

DAMON.

Sans contredit : chacun fournit son contingent.
Du même défaut bien souvent
On peut tirer différentes peintures,
Qui des sujets divers empruntent les teintures,
Des objets que l'on prend l'impression.
L'esprit de bonne compagnie,
N'est qu'un ton de convention,
Qui dans chaque maison & differe & varie.
La bienséance même a des traits différens,
Qu'elle tient des états, des âges & des rangs.
L'agrément affecté devient une grimace ;
L'esprit, un contre sens dès qu'il n'est pas en place ;
L'assurance est fatuité ;
La défiance marque une tête affoiblie ;
L'excès de la raison dégénere en folie :

Le mépris de ſoi-même eſt une vanité ;
Et dans le monde enfin, pour quiconque étudie,
Il n'eſt point de ſociété,
Qui ne fourniſſe un plan de Comédie.

MOMUS.

Allez donc trouver nos Auteurs.
De tous les faits plaiſans racontez-leur l'hiſtoire ;
Que d'éveiller Thalie ils obtiennent la gloire,
Fût-ce aux dépens des ſpectateurs.

DAMON.

Je vais pour des portraits leur prêter des couleurs ;
Et par tous mes détails les mettre en droit de croire,
Que pour bien expoſer la peinture des mœurs,
On a bien moins beſoin d'eſprit que de mémoire.

SCÈNE V.

COMI-TRAGIQUE, MOMUS.

COMI-TRAGIQUE.

Lorsqu'une Muſe dort, doit-on parler ſi haut ?
Qui peut faire un tel bruit ? Que l'on prenne donc garde ;
Ne ſait-on pas que l'on haſarde
De la réveiller en ſurſaut ?

MOMUS.

Quoi ! c'eſt à ſon ſommeil que Monſieur s'intéreſſe ?

COMI-TRAGIQUE.

Sans doute, il eſt le fruit de mon adreſſe,
C'eſt de moi ſeul qu'elle tient ce bienfait.

MOMUS.

Vous pouvez vous vanter d'avoir un bon ſecret;
Car je ne vis jamais de ſommeil ſi tenace.

COMI-TRAGIQUE.

Depuis qu'elle eſt ſur le Parnaſſe,
Elle ignoroit les douceurs du repos.
Fermoit-elle les yeux ? auſſi-tôt un Moliere
Venoit la réveiller avec tous ſes propos:
Ils ſe liguoient enſemble, ils ſe donnoient carriere;
Perſonne impunément ne montroit ſes défauts;
Leur maudite langue cauſtique
Auroit troublé toute une République.
J'ai mis le genre humain en paix,
Et j'ai ſi bien parlé d'amour avec Thalie,
Qu'elle eſt tombée en léthargie.
Depuis ce temps on ne craint plus ſes traits;
Et l'on peut vivre au moins ſelon ſa fantaiſie.

MOMUS.

Les Auteurs, il eſt vrai, n'excitent plus les ris;
Les rôles de Valets ſont tout-à-faits proſcrits;
L'on a mis au rebut l'eſprit de nos Soubrettes;
Les perſonnages favoris,
Ne ſont brilians que par bluettes;
On traite de fadeur le ſimple naturel:
En un mot, à préſent, une Piece comique

Consiste en vains détails, où l'esprit s'alambique,
Et ne goûte un plaisir réel,
Que lorsque deux Amans, pour dialogue unique,
De sentimens guindés font ensemble un cartel,
Et forment de l'Amour un être chimérique,
Qui bannit la nature, & qui sur son autel,
Enseigne la Métaphysique.
Pour être trop subtil on fatigue l'esprit;
Et lorsqu'un Auteur éblouit,
Il peut sauter sans conséquence
Par-dessus toute vraisemblance.

COMI-TRAGIQUE.

On nous approuve, & cela nous suffit.

MOMUS.

Vous avez souvent vu de ces femmes étiques,
Dont la face n'est pas plus grosse que cela,
Accabler leur maigreur d'ornemens magnifiques,
Et se traîner à l'Opéra.
Le Parterre ébloui regarde,
Voit un monceau de diamans,
Dont la flamme s'élance, & darde,
Les rayons les plus éclatans;
De vos Pieces voilà la peinture comique;
Les détails ce sont les brillans,
Et le fond c'est la femme étique.

COMI-TRAGIQUE.

Il falloit que Thalie eût un esprit plus doux;
Et j'en ai tout l'honneur.

MOMUS.

Le bel honneur pour vous !
Depuis un certain temps j'ai ſuivi le Spectacle.
Je m'attends à vous voir pénétré de douleur,
En vous diſant que, ſans obſtacle,
Le Comique reprend ſa premiere ſplendeur.

COMI-TRAGIQUE.

Eſt-il poſſible ?...

MOMUS.

On a remis à la lumiere,
Turcaret & *Georges-Dandin.*
Le Public s'eſt donné carriere,
Il a du premier mot ri juſques à la fin.

COMI-TRAGIQUE.

Ah ! c'eſt un accès de folie,
Et l'on touche au moment de réveiller Thalie.

MOMUS.

Elle qu'avec tant de plaiſir
Vous aviez pris ſoin d'aſſoupir.

COMI-TRAGIQUE.

Avec cet air railleur & ce ton lamentable,
Monſieur Momus, vous faites l'agréable,
Et je crois que vous plaiſantez.

MOMUS.

Entre nous vous le méritez :
Un Comique jamais ne doit paroître triſte ;
Par la Satire il doit être aiguiſé ;

De différens défauts il compoſe une liſte,
Et tombe ſur chacun ſous un nom déguiſé.

COMI-TRAGIQUE.

Depuis long-temps ce ſtyle eſt épuiſé.

MOMUS.

Vous vous trompez ; tant qu'un vice ſubſiſte,
Le portrait n'en eſt point uſé.
Détruiſez les abus dont Paris eſt la dupe ;
Il faut à cet emploi que votre eſprit s'occupe ;
Faites la guerre aux vices dominans.
Chaque état en a d'étonnans.
Les jeunes gens s'épuiſent en uſure,
Sans acquitter leurs creanciers ;
L'Avocat, dans ſes plaidoyers,
Au poids de l'or vend les injures ;
On eſt aſſaſſiné par tant de faux Marquis,
Par tant de Prudes ennuyeuſes,
Par tant de Coquettes trompeuſes,
Et preſque à chaque inſtant par tant de ſots maris.
Moliere eſt mort, tous les défauts revivent ;
Ranimez, s'il ſe peut, cet homme merveilleux ;
Redoublez vos travaux, mais que les ris vous ſuivent.
Faites-vous un eſprit léger & gracieux,
Que l'enjouement vous ſerve d'artifice ;
Il doit envelopper des avis ſérieux ;
Et pour faire pleurer le vice,
Faites rire les vicieux.

Mon avis eſt qu'on les ménage ;
Ce qui prête à railler doit être reſpecté :
Lorſqu'un Auteur comique eſt citoyen & ſage,
Dans chaque ridicule il faut qu'il enviſage
Un bien appartenant à la ſociété.

SCÈNE VI.

MOMUS, *ſeul.*

DU ſommeil de Thalie enfin voilà la ſource ;
Je crois avoir une reſſource,
C'eſt de poſer à ſes côtés
Ces Livres précieux que l'Amour a dictés,
Ces vers que compoſa Catulle,
Et le galant Ovide, & le tendre Tibulle.
Pour diſſiper un aſſoupiſſement
Cette recette eſt ſans pareille ;
Il faut avoir recours au ſentiment,
Ce n'eſt jamais l'eſprit, c'eſt le cœur qui réveille.



SCÈNE VII.

SCAPIN, MOMUS.

SCAPIN.

C'EST pour vous ſeul que je me rends ici,
Seigneur Momus ; enfin je vous rencontre.
Je vous crois bien charmé de trouver un ami.

MOMUS.

Je vous ſuis obligé de vous nommer ainſi.

SCAPIN.

En pouvez-vous douter, au zele que je montre ?

MOMUS.

Aſſurément : j'en ſuis bien convaincu,
Et votre début m'intéreſſe.
Mais, Monſieur mon ami, malgré votre tendreſſe,
Je ne crois pas vous avoir jamais vu.

SCAPIN.

Je n'en ſuis pas moins votre intime ;
Je me flatte d'avoir un titre aſſez touchant,
Pour parvenir à votre eſtime ;
Je ſuis de l'univers l'homme le plus méchant.

MOMUS.

Ne vous vantez-vous point ?

SCAPIN.

Non, j'emporte la piece ;

Je cabale toujours contre un nouvel Auteur,
Et je n'ai point de plaiſir plus flatteur
Que de voir tomber une Piece.

MOMUS.

Mais ſi vous composez, on pourra ſe venger.

SCAPIN.

Je ne compoſe point, j'imprime;
Je veux être frondeur, ſans courir de danger,
Je ſuis un Libraire étranger.
Le feu cauſtique qui m'anime
M'a fait courir tout l'univers :
J'ai cherché le pays où les plus mauvais vers
Se trouvaſſent en abondance,
Et j'ai pris le parti de me fixer en France.

MOMUS.

Vos pas n'ont pas été perdus.

SCAPIN.

Je tire un grand parti des Livres défendus,
Je les préfere aux Pieces les plus belles;
Le ſommeil de Thalie eſt un tréſor pour moi :
Je ſuis tranſporté, quand je voi
Tous ces jolis petits libelles,
Qui ſur ce qui paroît verſent tous les poiſons,
Et qu'on fait par amis vendre dans les maiſons.

MOMUS.

Moi, je vois ces Auteurs auſſi froids que des marbres,
Comme des nains difformes & courbés,

Qui, ne pouvant atteindre aux fruits qui ſont aux
arbres,
Vivent honteuſement de ceux qui ſont tombés.

SCAPIN.

Quoi! vous frondez la raillerie?

MOMUS.

Non: vous vous méprenez ſur la plaiſanterie;
D'elle-même en tout temps diſpoſant à ſon gré,
Elle s'étend, elle s'arrête,
Et ſelon la meſure & ſelon le degré
Des objets différens pour leſquels on l'apprête.
Toujours varié dans ſes traits,
Ce qu'on appelle l'homme aimable,
Sait plaiſanter, ſans être redoutable,
Et ſans ſe répéter jamais.
Son eſſor n'a rien que l'on craigne:
Cette eſpece d'eſprit eſt chérie en tout lieu,
Dans ſes portraits plaiſans la légéreté regne,
Et c'eſt cet eſprit-là dont Momus eſt le Dieu.

SCAPIN.

Mes ſentimens aux vôtres ſont contraires.
J'imprime une brochure en très-beaux caracteres;
Mais pour ces Ouvrages divers,
Que ſur chaque Théatre on juge ſous les lampes,
Je n'imprime jamais les vers,
Et je prends le parti de les mettre en eſtampes.

MOMUS.

Je vois que vous comptez les paroles pour peu;
Vous aimez les Acteurs, vous en gravez le jeu.

SCAPIN.

Sans contredit.

MOMUS.

J'entrevois le myſtere.
Jadis ſur le Parnaſſe on trouvoit un Libraire ;
L'eſprit qu'on lui vendoit ſe transformoit en or ;
Chaque Piece étoit un tréſor ;
C'étoit un tout compoſé de parties,
Par un même intérêt l'une à l'autre aſſorties,
Des mœurs, des ſentimens, des ſituations,
Du plaiſant & du noble, en fait de Comédies ;
Du ſimple & du ſublime, en fait de Tragédies :
De l'art pour émouvoir toutes les paſſions,
Peu de détails, beaucoup de caractéres,
Nuls perſonnages ſuperflus,
Point de vains ornemens, des beautés néceſſaires,
Le vrai par-tout, & rien de plus.
Le tout ſe retrouvoit en ſortant de la preſſe,
Et l'Imprimeur en vendoit par milliers.
Aujourd'hui les Auteurs ſont plus humiliés :
Un Ouvrage paroît, on s'y porte, on s'y preſſe ;
Mais on voit bien ſouvent que plus d'un en crédit,
Hors du Théatre eſt ſans débit :
L'eſprit conſiſte dans les mines,
Dans les yeux languiſſans, & dans ces graces fines
Que dans le jeu l'on fait briller avec tant d'art.
Chez le Libraire, ces Ouvrages
Se trouvent dépouillés de tous leurs avantages ;
Ce ſont des Coquettes ſans fard.

SCAPIN.

Oui, ſans doute, ce ſont des beautés déplacées;
Chacun a ſon département,
Un Auteur doit fournir des Scènes ſimplement,
C'eſt au jeu des Acteurs à les mettre en penſées.

MOMUS.

Vous êtes donc Peintre ou Graveur?

SCAPIN.

Oui, très-bon; & je ſais rendre de chaque Acteur
Toutes les images fidelles.
Près d'Apollon ſoyez mon protecteur.

MOMUS.

Volontiers, j'obtiendrai qu'il vous faſſe Imprimeur
De toutes les Pieces nouvelles.



SCÈNE VIII, & *derniere.*

CATINON, ARLEQUIN, MOMUS,

ARLEQUIN.

C'EST à moi ſeul qu'on réſerve l'honneur
D'éveiller Madame Thalie.

CATINON.

Vous allez ſur mes droits? Halte-là, je vous prie;
Mais ne voilà-t-il pas un fort joli Seigneur,
Pour réveiller une Muſe endormie?

MOMUS.

Il regne un peu d'aigreur dans ce bel entretien.

CATINON.

Pour chaſſer le ſommeil où languit votre Muſe,
Il prétend qu'il ne faut parler qu'Italien,
Et moi je ſoutiens qu'il s'abuſe;
Car malheureuſement ſi je m'endors jamais,
On ne m'éveillera qu'en me parlant François.

ARLEQUIN.

Je crois que vous aurez le ſommeil difficile.

CATINON.

Je ferai quelquefois ſemblant de ſommeiller,
Pour éprouver lequel ſera le plus habile
Dans l'art heureux de reveiller.

ARLEQUIN.

Cette entrepriſe eſt digne qu'on la loue;
C'eſt encourager les Beaux-Arts.

MOMUS.

Dans ce projet quelquefois on échoue.

CATINON.

J'en veux bien courir les haſards.

ARLEQUIN.

En vérité, c'eſt penſer à merveille.

CATINON.

Mais c'eſt que j'ai l'eſprit bien fait.

MOMUS.

Et ſi votre ſommeil n'étoit pas contrefait?

CATINON.

En ce cas, il faudroit, & je vous le conſeille,
Qu'un étourdi me parlât à l'oreille.

ARLEQUIN.

L'expédient ſeroit parfait;
Un ſot l'endort, mais un fat la réveille.

MOMUS.

On peut d'un tel ſecret retirer quelque fruit;
Mais Thalie eſt bien différente,
L'ennui ſeule accabla cette beauté riante,
Et pour la ranimer, il faut un Bel-Eſprit.

ARLEQUIN.

Bel-Eſprit! me voilà, &, ſi je ne m'abuſe,
Je puis ſeul de Thalie écarter les vapeurs.

MOMUS.

On doit trouver un Auteur qui l'amuſe ;
Elle s'éveillera des ris des ſpectateurs.

ARLEQUIN.

Tant pis vraiment, tous nos Auteurs
Sont à faire pleurer.

CATINON.

Excepté les Tragiques.

MOMUS.

Nous ſerons obligés d'implorer leur ſecours.

ARLEQUIN.

A leurs vers bourſoufflés, fauſſement pathétiques ;
Il ſeroit fort plaiſant que nous euſſions recours.
Je renferme en moi ſeul toute une Tragédie ;
J'ai le ſon de la voix doux, terrible & touchant ;
Et, qui plus eſt, toute ma vie
J'ai poſſédé le goût du chant.

CATINON.

Vous êtes le portrait de la belle Nature.

ARLEQUIN.

Voici de mes talens un foible échantillon ;
Je vais être Princeſſe, & comme de raiſon,
J'aurai l'ame ſenſible, ainſi que la figure.

CATINON.

Voyons, à votre ton doux & majeſtueux,
Si Thalie ouvrira les yeux.

ARLEQUIN *déclame en Princesse.*

Aux horreurs de ton sort tu vas livrer ta tête ;
Si rien ne te retient, qu'une femme t'arrête ;
Songe à l'état affreux où tu vas m'attacher.
Des bras de ton rival qui pourra m'arracher ?
Tu me laisses en proie à sa fureur barbare ;
Cette crainte sans doute est singuliere & rare ;
Mais en nous unissant, nous jurâmes que rien
Ne pourroit jamais rompre un si sacré lien.

(*Il déclame en Prince, & change sa voix.*)

Comblé de vos bontés, je connois votre flamme ;
Mais songez cependant que vous êtes ma femme.
Du projet de mourir loin de me dégager,
C'est votre passion qui doit m'encourager.

(*Il déclame en Tyran, dans un autre ton.*)

Je t'y surprends, Ingrat ! Gardes, qu'on le saisisse.

(*En Princesse.*)

Ah ! Seigneur, retardez l'arrêt de son supplice.

(*En Tyran.*)

Et quoi ! de son bonheur dois-je être confident ?

(*En Princesse.*)

Seigneur, il faut toujours respecter l'ascendant.

(*En Tyran.*)

Ah ! lorsqu'on le respecte, on est moins respectable.

(*En Princesse.*)

Non, mais l'on est bien mieux, Seigneur, on est aimable.

(*En Tyran.*)

Je veux vous décider en faveur de l'amour;
Songez que je dois être Auguste quelque jour:
Recevez mes soupirs, en couronnant ma flamme;
Allons manger tous deux du fromage à Bergame.
Qu'en dites-vous? Hé bien!
A ce qu'il me paroît, vous êtes dans l'ivresse.

MOMUS.

Ce jeu, pour réveiller, est trop plein de noblesse.

CATINON.

Oui, malgré l'air intéressant
Et les graces de la Princesse,
Le pathétique est fort assoupissant,
Et je m'endormois de tristesse.
Pour moi, j'imagine un moyen
Pour exciter ce réveil qu'on désire;
C'est de ne point parler, de rompre l'entretien:
En dépit des Auteurs nous devons nous suffire.

ARLEQUIN.

Votre projet est bon, sans contredit,
Et doit réussir à merveille.
En entendant parler la Muse s'endormit,
Par une Pantomime il faut qu'on la réveille.

CATINON.

Sans doute, un jeu muet est ce qu'on applaudit;
Et c'est cela seul qui fait rire.

ARLEQUIN.

Moi je n'ai jamais plus d'eſprit,
Que lorſque je n'ai rien à dire.

MOMUS.

Vous pourriez bien avoir raiſon;
Il eſt vrai qu'une Pantomime,
Preſque toujours a plus d'expreſſion
Qu'une Piece nouvelle, où l'on eſt la victime
D'un ſtyle obſcur, ſans action.

ARLEQUIN.

Je trouve, ainſi que vous, les Pantomimes drôles,
Les gens d'eſprit en paroiſſent contens;
Ce ſont les meilleures paroles
Que l'on faſſe depuis long-temps.

CATINON.

C'eſt un entretien que la danſe;
Et le plus ſimple menuet
Doit tracer avec éloquence
Une affaire ſuivie en langage muet.
D'abord on fait la révérence.

ARLEQUIN.

Cela marque premiérement
Qu'on entame la connoiſſance.

CATINON.

Le Danſeur voit vos pas, vous ſuit exactement:
Vous vous en éloignez d'abord très-ſagement.

ARLEQUIN.

Il presse la mesure, & va plus vivement,
Pour vaincre votre résistance.

CATINON.

Vous vous laissez joindre insensiblement
Par foiblesse ou par complaisance.

ARLEQUIN.

En présentant la main, il se déclare Amant.

CATINON.

Vous lui donnez la vôtre avec décence.

ARLEQUIN.

Arrivent les deux mains qu'on reçoit tendrement.

CATINON.

On se trouble, on rougit, sans rompre le silence,
Et l'on approuve en ce moment
Et son ardeur & sa persévérance.

MOMUS.

Oui : je suis de ce sentiment ;
Vous expliquez le vrai sens de l'Oracle.

ARLEQUIN.

Faisons-en l'essai dans l'instant.
Le réveil est certain, si le Public c ntent
Daigne applaudir la danse & le spectacle.

MOMUS.

Le Parterre sera chef de notre Conseil ;
Car s'il n'a pas trouvé notre Piece jolie,

Nous l'intitulerons le SOMMEIL DE THALIE ;
S'il daigne l'applaudir, ce ſera ſon RÉVEIL.

ARLEQUIN.

Vous êtes trop galans, j'en donne ici parole,
Pour ne pas réveiller une beauté qui dort ;
Et comme à celle-là, je m'intéreſſe fort,
Je vous remercierai par une cabriole.

FIN.

LA
JEUNE GRECQUE,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES, ET EN VERS LIBRES,

Représentée par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, en 1756.



ACTEURS.

SIMAS, pere de Policrite.

POLICRITE, fille de Simas.

PHILOXIPPE.

CRISIPPE.

AGATHON.

CRITON.

AVERTISSEMENT.

On répétoit au Théatre François *la Fille d'Ariſtide*, Drame de Madame de Graffigny, lorſque les Comédiens Italiens repréſenterent *la Jeune Grecque*; on ne manqua pas de dire à cette Dame, que M. l'Abbé de Voisenon s'étoit approprié le ſujet & le plan du Drame des François. Il ſe juſtifia par le Diſcours ſuivant, qu'il fit prononcer par un des Acteurs de la Piece, avant la repréſentation.

Messieurs,

» Nous déſirions trop l'honneur de vos ſuffrages, » de votre eſtime & de vos bontés, pour ne pas » nous diſculper des propos occaſionnés par la » nouveauté d'aujourd'hui.

» On a répandu dans le monde, que cette Piece » appartenoit Scène pour Scène à l'illuſtre Auteur » de Cénie; nous ſommes très-perſuadés qu'il eſt » plus facile de la voler que de l'imiter; mais quoi- » que nous ayons grand beſoin de tréſors, quoi- » que l'on ſoit bien peu dans l'habitude de nous en » apporter, nous n'avons jamais eu celle d'en dé- » rober. Nous nous piquons d'avoir en probité ce

» qui nous manque en talens : jugez, Meſſieurs ;
» combien nous ſommes honnêtes gens.

» Auſſi nous avons été très-mortifiés, lorſque » nous avons ſu qu'on accuſoit *la Jeune Grecque* » d'être la même que *la Fille d'Ariſtide* ; mais » quand *la Fille d'Ariſtide* paroîtra, nous ver- » rons, avec bien plus de douleur encore, » qu'on ne reprochera à *la Jeune Grecque* que de » ne pas lui reſſembler «.





LA JEUNE GRÈCQUE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

AGATHON, *ſeul.*

MAUDIT ſoit le jour où mon Maître
S'aviſa d'habiter cette belle maiſon ;
Il ſe croit libre en ce ſéjour champêtre,
Et moi je me trouve en priſon.
On n'apperçoit jamais ni treille ni feuillage ;
Par conſéquent le vin n'y vient que rarement :
Or, je ſoutiens qu'on eſt ſans voiſinage,
Lorſque les cabarets ſont dans l'éloignement.
Mais je ſais un moyen pour rompre mes entraves ;
Je compte que Criton, ce grand marchand d'eſclaves,

Ce matin viendra dans ces lieux ;
Il faut lui faire acheter Policrite :
Sans s'en douter, mon Maître en est fort amoureux ;
En la faisant décamper au plus vîte,
Notre départ aussi ne sera pas douteux.

SCÈNE II.

AGATHON, CRITON.

AGATHON.

Te voilà donc, Criton ; ta vue
Me réjouit, tes pas ne seront pas perdus.

CRITON.

Oui, crois-tu qu'en voyant la fête de Vénus,
Je puisse de Beautés faire bonne recrue ?

AGATHON.

Ce pays-ci n'est plein que de jolis minois ;
L'une a le nez friand & fait de bon augure ;
L'autre a des yeux malins, & lorgne en tapinois ;
D'un jeune chat qui joue elle offre la peinture ;
Portant sous son menton le petit bout des doigts,
Crac, au cœur aussi-tôt c'est une égratignure ;
A leur baiser la main on s'attrape toujours ;
D'ailleurs elles semblent si franches !
Mais ces menottes-là, si douces & si blanches,
Va, va, crois-moi, ce sont des fleches de velours.

CRITON.

Nigaud, pourquoi veux-tu quitter cette campagne,
Où le plaiſir ſans ceſſe t'accompagne ?

AGATHON.

Mon ami, l'on n'y boit, on n'y mange jamais ;
Et moi je fais cas du ſolide ;
Sans lui pour moi l'amour n'a point d'attraits ;
Mon cœur eſt toujours ſec, quand j'ai le ventre vide.

CRITON.

Mais pour te retirer, que faire ?

AGATHON.

Le voici.
Mon Maître, à ce que je ſoupçonne,
Eſt amoureux d'une perſonne
Qui loge tout auprès d'ici ;
C'eſt une jeune Grecque ; oh dame !
A l'admirer on voit tous les yeux employés.
Paroît-elle ? l'on dit d'abord, voyez, voyez.
La belle invention cependant qu'une femme !

CRITON.

Elle eſt eſclave ?...

AGATHON.

Oui, d'un homme fort gueux ;

CRITON.

Elle l'aime peut-être ?

AGATHON.

Oh ! non, il eſt trop vieux.

CRITON.

Il faut l'engager à la vendre.

AGATHON.

C'eſt juſtement ce que je veux.
Mais ſi mon Maître alloit tous les deux nous ſurprendre,
Il nous ſoupçonneroit : tu me gênes d'ailleurs ;
J'attends l'eſclave ici, qui m'a donné meſſage
De faire & d'aſſortir des guirlandes de fleurs ;
Je ne les prendrai pas, je crois, ſur ton viſage,
Ainſi va-t-en.

CRITON.

Je puis compter ſur toi ?

AGATHON.

Oui, mais ne reparois en ce lieu qu'avec moi.

CRITON.

J'ai faim ; où mange-t-on ?

AGATHON.

Mon ami, pour bien faire,
Va gagner ce grand bois près de ce nouveau plant,
Tu trouveras de l'eau fraîche & du gland.

CRITON.

Je deviendrai trop gras avec ſi bonne chere.



SCÈNE III.

AGATHON, POLICRITE.

AGATHON.

Voici l'esclave.

POLICRITE.

Hé bien, m'as-tu choisi
Des fleurs ?

AGATHON.

Oui, j'ai pillé le jardin de mon Maître.

POLICRITE.

Cela n'est pas bien.

AGATHON.

Oh ! que si.

POLICRITE.

Mais il se fâchera peut-être,
Quand il saura que c'est pour moi.

AGATHON.

Dans ce cas, il aura
De quoi reprendre sa revanche;
Mais voici le panier, je l'avois caché là.

POLICRITE.

Comment ? il est tout plein.

AGATHON.

J'ai détruit une planche,

Qui ſeule vaut plus d'un talent,
Elles brilleront plus, en vous les étalant.
(Il renverſe le panier.)

POLICRITE.

En effet, elles ſont bien belles.

AGATHON.

Aſſéyons-nous ſur le gazon;
En compoſant des guirlandes nouvelles,
Nous parlerons tous deux raiſon.

POLICRITE.

Volontiers, donne ces deux roſes.

AGATHON.

Tenez. Sangodemi, quels jolis petits doigts!
Comme je mangerois tout cela.

POLICRITE.

Si tu m'oſes
Toucher.....

AGATHON.

Oh! je perds tête alors que je vous vois.

POLICRITE.

Modere-toi, ſi tu m'en crois;
Nos guirlandes ſont commencées,
Aſſortiſſons-les donc.

AGATHON.

C'eſt-là mon grand talent.

POLICRITE.

Ces jacynthes, entrelacées
Avec ce chevrefeuille, auront l'air très-galant.

AGATHON.

Il y faudroit joindre encor ces penſées,
Votre portrait ſeroit plus reſſemblant.

POLICRITE.

De Vénus Uranie on célebre la fête :
Ton Maître compte-t-il la voir ?

AGATHON.

C'eſt une ſi mauvaiſe tête,
Que jamais avec lui l'on ne peut rien ſavoir.

POLICRITE.

Cette guirlande-là, je crois, ſera charmante.

AGATHON, *à part.*

Sa mine eſt éveillée, elle a des yeux d'eſpoir.

POLICRITE.

Quoi ?....

AGATHON.

Rien, je me parlois.

POLICRITE.

La choſe eſt fort touchante.

AGATHON.

Si l'on vous achetoit, ſeriez-vous bien contente ?

POLICRITE.

M'acheter ! moi ? quel terme ! & quelle inſulte !

AGATHON.

Eh bien ?
Moi je conſens à vous prendre pour rien.

POLICRITE.

Qui peut avoir cette vue insolente ?
Re[illegible]o d.

AGATHON.

Vous vous fâchez, je ne sais pas pourquoi :
Cela doit vous prouver que vous êtes gentille ;
J'aurois très-fort desiré, moi,
Qu'on me vendît souvent, si j'avois été fille.

(Philoxippe vient au fond du théatre.)

POLICRITE.

Est-ce ton Maître enfin qui croit venir à bout
De me tirer de ce séjour champêtre ?

AGATHON.

Qui ? lui, vous acheter ? ce n'est pas le connoitre ;
Il n'achete rien, & vend tout.

SCÈNE IV.

PHILOXIPPE, POLICRITE, AGATHON.

PHILOXIPPE.

CET éloge-là veut de la reconnoissance.

AGATHON, *allant au fond du théatre.*

Miséricorde....

POLICRITE *suit.*

Haye....

PHILOXIPPE.

Hé bien ! ma préſence
Produit un grand effet...... Fripon,
Veux-tu bien revenir ?

AGATHON, *loin.*

Ayez la complaiſance
De ne me pas appeler par mon nom.

PHILOXIPPE.

N'approche pas, je t'en diſpenſe,
Reçois mes ordres ſeulement.
Criſippe arrive, il faut en diligence
Préparer un appartement.

AGATHON, *en ſortant.*

Un étranger, *vivat !* & nous ferons bombance.

SCÈNE V.

PHILOXIPPE, *ſeul.*

JE changerois mon ſort contre le ſien :
Avec plaiſir Policrite l'écoute ;
Né ſon égal, il eſt heureux ſans doute,
Il peut parler d'amour ; moi, je rougis du mien.
Sur un coup-d'œil auſſi je m'abandonne
Au premier mouvement dont mon cœur eſt troublé,
Et comme un écolier, comme un écervelé,
Je m'aviſe d'aimer une jeune perſonne
A qui je n'ai jamais parlé ;

Mais son esprit, selon toute apparence,
Ressemble à son état, & tient de sa naissance.
Je prétends lui parler; son imbécillité
Reparera mon imprudence,
Et détruira l'effet de sa beauté.
Précisément vers moi mon bonheur la renvoie;
Je triomphe, & déjà je sens toute la joie
D'un cœur qui se retrouve avec sa liberté.

SCÈNE VI.

POLICRITE, PHILOXIPPE.

POLICRITE.

JE me souviens qu'ici j'ai laissé mes guirlandes;
Avec empressement je reviens les chercher;
A Vénus Uranie on les porte en offrandes:
Nous y joignons nos cœurs, afin de la toucher;
Le zele fait toujours l'espoir de nos demandes.

PHILOXIPPE, *à part.*

Elle ne parle point si ridiculement.
Poursuivons, courons-en le risque en ce moment.
(*à Policrite.*)
Quand pour offrir nos vœux le hameau vous couronne,
On doit de la Déesse attendre les faveurs;
Vous offrez à Vénus l'hommage de nos cœurs,
C'est ne lui présenter que ce que l'on vous donne.

POLICRITE.

A quel titre, Seigneur, pourrois-je m'en flatter?
Sédentaire en ces lieux, ſoumiſe aux loix d'un
Maître,
Perſonne ne me parle & ne peut me connaître:
Pour obtenir les cœurs, il faut les mériter.

PHILOXIPPE, *à part.*

C'eſt s'en tirer fort bien; mon malheur ſe décide.
(*à Policrite.*)
Eſclave de Simas, il doit vous rebuter;
Sa morale eſt ſi ſeche, & ſon air ſi rigide!

POLICRITE.

Ses conſeils doivent m'atteſter
Qu'il s'intéreſſe à moi, puiſqu'il me ſert de guide.

PHILOXIPPE, *à part.*

Elle a vraiment raiſon, je ne puis qu'approuver;
Cela manquoit pour m'achever.

POLICRITE.

Je craindrois à la fin de vous être importune;
Me parler ſi long-temps, c'eſt trop vous abaiſſer.

PHILOXIPPE.

Non, votre façon de penſer
Méritoit une autre fortune.

POLICRITE.

On n'en a pas beſoin quand on a du bonheur.

PHILOXIPPE.

Vous prononcez ce mot ſans en avoir l'idée.
Ne jouiriez-vous pas d'un deſtin plus flatteur,

Si, n'étant pas sans cesse esclave & commandée;
Vous êtiez dans un rang où l'on se fît honneur
De voir vos volontés d'un œil de complaisance;
Et, loin de se soustraire à votre obéissance,
Que chaque ordre de vous devînt une faveur?

POLICRITE.

D'un sort plus doux j'offrirois l'apparence,
Et le trouble seroit peut-être dans mon cœur.

PHILOXIPPE.

Chaque mot qu'elle dit confirme ma défaite;
J'ai fait une sottise en voulant lui parler.

POLICRITE.

Mais vous paroissez vous troubler.
Si quelque parole indiscrete
M'est échappée involontairement,
Il faudroit l'excuser; quelquefois l'ignorance,
Sans le savoir, s'exprime imprudemment,
Et c'est l'intention qui seule fait l'offense.

PHILOXIPPE.

Non, non, vous me troublez, je vous en fais l'aveu;
Mais c'est sans m'offenser.

POLICRITE.

Vous m'étonnez encore,
Moi vous troubler!....

PHILOXIPPE.

Je sens que je l'adore.
Ainsi donc vous avez fait vœu
De ne jamais quitter cette cabane.

POLICRITE.

Etant ce que je ſuis, le deſtin m'y condamne;
Ce n'eſt point un palais que je dois habiter :
Je crois, quelque effort que l'on faſſe,
Que l'on ne ſe fait reſpecter,
Qu'en ſe bornant au rang où notre ſort nous place.
Derniérement j'en vis un exemple éclatant :
Vous veniez d'aller à la chaſſe ;
Pour voir votre Château je ſaiſis cet inſtant;
J'entrai dans un ſallon qui me parut un Temple;
Enſuite je paſſai dans des appartemens
Que l'Art enrichiſſoit de divers ornemens.
J'examine avec ſoin, je parcours, je contemple ;
Et j'apperçus des vaſes précieux
Qui renfermoient des fleurs toutes nouvelles:
C'étoient les vaſes ſeuls qui fixoient tous les yeux,
On dédaignoit des fleurs les couleurs naturelles.
Hélas ! dis-je, leur ſort ſeroit plus glorieux
D'embellir le moindre bocage,
Que de languir avec obſcurité
Dans ces lieux où la pompe, avec ſon étalage,
Empêche de ſentir l'hommage
Qu'on doit à la ſimplicité.

PHILOXIPPE.

Ah ! que j'admire en vous cette candeur aimable;
Ce naturel heureux, cette naïveté
Qui part d'une ame vraie & d'un cœur eſtimable !
Pour un homme de Cour c'eſt une nouveauté.

POLICRITE.

Je ne ſuis pas la ſeule, en ce ſéjour champêtre,
Qui de votre ſuffrage ait obtenu l'honneur;
Je le ſais bien.

PHILOXIPPL.

Vous êtes dans l'erreur.

POLICRITE.

Non, non, je voudrois la connoître.
Ne me la nommez pourtant pas.

PHILOXIPPE.

C'eſt m'épargner un très-grand embarras;
A vous dire ſon nom j'aurois eu de la peine.

POLICRITE.

Elle a beaucoup d'eſprit?

PHILOXIPPE.

Oui, ſoyez-en certaine.

POLICRITE.

Sans doute elle a des attraits merveilleux?

PHILOXIPPE.

Je ne puis vous le prouver mieux,
Qu'en diſant qu'elle vous reſſemble.

POLICRITE.

Notre jeuneſſe à préſent ſe raſſemble
Au tour du Temple à Vénus conſacré;
Je vais ſavoir ſi tout eſt préparé.

SCÈNE VII.

SCENE VII.

POLIXIPPE, *ſeul.*

C'EST pour ſon eſprit ſeul à préſent que je l'aime ;
Et de notre entretien voilà quel eſt le fruit.
Je veux avoir l'honneur de me dompter moi-même,
Et, malgré ſes progrès, l'amour ſera détruit,
Agathon, Agathon......

SCÈNE VIII.

AGATHON, PHILOXIPPE.

AGATHON, *derriere le théatre.*

Ho!

PHILOXIPPE.

Viens.

AGATHON.

Je ſuis à table.

PHILOXIPPE.

Tu ſeras aſſommé.

AGATHON, *paroiſſant.*

C'eſt un vilain deſſert.
Eh bien, que voulez-vous?

PHILOXIPPE.

Voilà donc, miſérable;

Avec quelle ardeur on me ſert?
Tu paſſes la journée à manger, ſans rien faire.

AGATHON.

On dit qu'on ne devient un ſujet excellent,
Qu'en étudiant ſon talent;
Le mien eſt de manger, je l'exerce, & j'eſpere
M'y diſtinguer un jour.

PHILOXIPPE.

Ecoute, & réponds-moi.
Tu me parois l'ami de cette jeune Eſclave.

AGATHON, *d'un air de Petit-Maître.*

Mais oui, comme cela, quelquefois je la voi.

PHILOXIPPE, *à part.*

Je crois que ce faquin me brave.
La connois-tu beaucoup? parle moi vrai ſur-tout.

AGATHON.

C'eſt une bonne enfant.... du moins il me le ſemble.

PHILOXIPPE.

Son caractere?

AGATHON.

Eſt doux; quand nous cauſons enſemble,
Elle paroît contente, & je lui vois du goût.

PHILOXIPPE.

Auroit-elle un Amant? pourrois-tu m'en inſtruire?

AGATHON.

Ah! je vous vois venir, vous voulez me ſéduire,
Vous avez le deſſein de me faire jaſer.

PHILOXIPPE.

Explique-toi, que prétends-tu me dire?

AGATHON.

Rien; l'on pourroit pourtant vous amuſer,
Si l'on n'étoit pas honnête homme.

PHILOXIPPE.

Elle aime donc.

AGATHON.

Oh! oui.

PHILOXIPPE.

Cet Amant-là ſe nomme?

AGATHON.

Son nom? Ah! c'eſt caſſer les vitres, voyez-vous.

PHILOXIPPE.

Bourreau, que tu ſais bien exciter mon courroux!

AGATHON.

Ma diſcrétion vous étonne.
J'ai des principes, moi; je dirai ſeulement
Que je ſuis fort bien fait, que j'ai de l'agrément;
Que je ſuis beau; d'ailleurs, je ne nomme perſonne.

PHILOXIPPE.

Comment, c'eſt toi qu'elle aimeroit?

AGATHON.

Je ne ſuis point un ſot, jamais je ne me vante:
Peut-être elle vous a confié le ſecret?

PHILOXIPPE.

Me voilà bien payé.

AGATHON.

Son regard m'épouvante.

PHILOXIPPE.

Pour t'amuſer, tu t'y prends donc ainſi ?
Dans un cœur innocent tu portes des lumieres.

AGATHON.

Je badinois.

PHILOXIPPE.

Tu ſortiras d'ici,
Et je vais t'envoyer pour ta vie aux carrieres.

AGATHON.

Miſéricorde!.... En honneur, je mentois.

PHILOXIPPE.

Quoi! le fait eſt donc faux?

AGATHON.

Très-faux, je l'inventois.

PHILOXIPPE.

Eh bien! tu vas avoir mille coups d'étrivieres,
Pour t'apprendre à mentir.

AGATHON.

Oh! non, je diſois vrai.

PHILOXIPPE.

Aux carrieres donc ſans délai.

AGATHON.

Hé, pardon, mon cher Maître!

PHILOXIPPE.

Il faut que tu choiſiſſes.

AGATHON.

Que je ſuis malheureux ! de quel côté tourner ?
Ciel ! je me trouve entre deux précipices.

SCÈNE IX.

CRISIPPE, PHILOXIPPE, AGATHON.

AGATHON.

Vous venez à propos pour me déterminer.

PHILOXIPPE, *bas à l'Eſclave.*

Garde-toi de parler.... Eh bon jour, donc Criſippe !
(*à Agathon.*)
Toi, va-t-en.

CRISIPPE.

Serviteur, vous ſemblez inquiet.

PHILOXIPPE.

Non, ce n'eſt rien.

AGATHON.

Je vais vous inſtruire du fait.

PHILOXIPPE.

Pour peu que d'un ſeul mot ta langue s'émancipe....

CRISIPPE.

Ce drôle a bien l'air d'être un coquin en effet.

AGATHON.

Grand merci. Vous ſaurez enfin que Philoxippe....

PHILOXIPPE.

Ne nous romps pas la tête, & ſors.

CRISIPPE.

Accordez-moi
Sa grace.

PHILOXIPPE.

Volontiers.

AGATHON.

Mon dos l'échappe belle.

PHILOXIPPE, *à part.*

Que je ſouffrois !

CRISIPPE.

Je puis.

AGATHON.

Quand vous ſaurez pourquoi
Mon Maître m'a cherché querelle,
Vous verrez ſi....

CRISIPPE.

Je vais me mettre contre toi.

AGATHON.

De mon pardon la faveur m'eſt bien chere;
J'ai cependant beaucoup de regret à me taire,
Et je ſuis un tréſor pour les gens curieux.



SCÈNE X.

CRISIPPE, PHILOCRITE.

CRISIPPE.

Bon jour, mon cher ami, je ſuis comblé de joie
De paſſer quelques jours avec vous dans ces lieux.

PHILOXIPPE.

Ce temps pour moi ſera bien précieux :
Mais ſi loin de chez vous quel haſard vous envoie ?

CRISIPPE.

Le déſir de vous voir eſt mon premier objet ;
Mais j'ai de plus des affaires preſſantes.
Je viens faire enfermer un fort mauvais ſujet ;
C'eſt un de mes neveux, dont les mœurs indécentes
Pourroient déshonorer le ſang dont il né.
Dans une terre confiné,
D'un ſimple Villageois il adore la fille ;
Cette ſottiſe-là me force à le punir,
Pour empêcher & prévenir
Un hymen qui feroit du tort à ſa famille.

PHILOXIPPE, *à part.*

Je mériterois bien que l'on m'en fît autant.

CRISIPPE.

Vous êtes homme ſage, & m'approuvez, je penſe.

PHILOXIPPE.

Sans doute ; je le plains pourtant.

CRISIPPE.

Il eſt votre voiſin ; s'il eût eu la prudence
De vous voir fréquemment, il ſe fût fait honneur ;
Vous l'auriez détourné de ſon extravagance.

PHILOXIPPE, *à part.*

Il ne pouvoit pas mieux choiſir ſon Gouverneur.

CRISIPPE.

Mais ceſſons d'en parler, il n'en vaut pas la peine ;
Quand vous reverra-t-on ?

PHILOXIPPE.

Inceſſamment, je crois ;
A la campagne, un jour paroît une ſemaine ;
Celle-ci me déplaît.

CRISIPPE.

Eh bien ; vendez-la moi !
J'ai de l'argent qui m'embarraſſe,
Et je n'en puis faire un meilleur emploi.

PHILOXIPPE.

Je conſens de bon cœur que le marché ſe faſſe.

CRISIPPE.

Combien l'eſtimez-vous ?

PHILOXIPPE.

Cent cinquante talens.

CRISIPPE.

Cette acquiſition convient à tous mes plans.
N'avez-vous pas dans votre voiſinage
Un certain Philoſophe, une eſpece de Sage
Que l'on nomme Simas ?

PHILOXIPPE.

Il eſt vrai, vous voyez
Sa demeure.

CRISIPPE.

Mes pas ſeront bien employés ;
Il entre pour beaucoup auſſi dans mon voyage :
Son pere, comme un ſot, mourut banqueroutier ;
Me devant cent talens, ſon fils doit les payer.
J'ai découvert le lieu de ſa retraite,
Et je prétends qu'il faſſe honneur à cette dette.

PHILOXIPPE.

Philoſophe indigent, Simas ne craindra rien ;
Il n'a pas un effet pour que l'on ſe nantiſſe :
Lorſque l'on n'a que la vertu pour bien,
On ne craint point qu'on la ſaiſiſſe.

CRISIPPE.

Ce mot de Philoſophe eſt un terme enchâſſé
Qu'on affiche par prévoyance.
Voit-on tout ſon bien éclipſé ?
C'eſt en grands ſentimens que l'on fait ſa dépenſe,
Et la Philoſophie eſt un état forcé,
Qui ſert de faſte à l'indigence.

PHILOXIPPE.

Il faut l'entretenir, vous ſaurez ce qu'il penſe ;
Vous verrez quel parti vous en pourrez tirer.
Mais voici les Bergers, ils viennent célébrer
Une fête en l'honneur de Vénus Uranie ;
D'abord qu'elle ſera finie,
Chez Simas il faudra tâcher de pénétrer.

SCÈNE XI.

CRISIPPE, PHILOXIPPE.

(La jeunesse du Hameau paroît conduite par Policrite. Crisippe l'admire, & vers le milieu de la fête, il tire Philoxippe à l'écart, & dit :)

CRISIPPE.

Quel est ce jeune objet ? j'aime son air modeste ;
La vertu, la douceur, brillent dans son maintien.

PHILOXIPPE.

Ce n'est qu'une Esclave.

CRISIPPE.

La peste,
Je serois volontiers le sien.

PHILOXIPPE.

Elle seroit flattée en sachant sa conquête.

CRISIPPE.

On la nomme ?

PHILOXIPPE.

Attendez qu'on finisse la fête.

CRISIPPE, *à part.*

Il en est amoureux, je veux le supplanter.

PHILOXIPPE.

Il aime Policrite, il faut l'en dégoûter.

CRISIPPE.

Grace au Ciel, la fête eſt finie,
Parbleu, je ne m'en dédis pas :
Cette Eſclave eſt jolie au moins, mais très-jolie !
Quel eſt ſon Maître ?

PHILOXIPPE.

C'eſt Simas.

CRISIPPE.

Simas ! ah ! quel bonheur ! j'en ai l'ame ravie ;
Je vais le trouver de ce pas.

PHILOXIPPE.

Que faites vous ?

CRISIPPE.

Il peut ſe tirer d'embarras ;
Je vais lui propoſer.

PHILOXIPPE.

Non, je vous en ſupplie ;
Je devine à peu près la propoſition,
Vous lui voulez ôter la douceur de ſa vie.

CRISIPPE.

Il n'importe ; aimât-il l'Eſclave à la folie,
C'eſt un effet à vendre en cette occaſion ;
Je vais dans le moment lui parler de maniere....

PHILOXIPPE, *vivement.*

Vous réuſſiriez mal ; chargez moi de ce ſoin.
Dans un cœur vertueux l'infortune eſt altiere,
Vous le révolteriez ; mais je ſaurai de loin,
Sans l'offenſer, traiter cette matiere.

J'aurai peut-être l'art de fléchir ſon eſprit.
L'adverſité réſiſte auſſi-tôt qu'on l'aigrit ;
Mais lorſqu'on la ménage & qu'on la conſidere,
La bonté l'adoucit, l'humanité l'éclaire,
Et l'on en obtient tout, d'abord qu'on l'attendrit.

CRISIPPE.

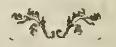
Hé bien ! chez vous je vais donc vous attendre :
S'il n'entend pas raiſon, au plus tard aujourd'hui...
C'eſt à vous ſeul alors que je ſaurai m'en prendre ;
Vous ſerez caution, & vous paierez pour lui.

SCÈNE XII.

PHILOXIPPE, *ſeul.*

IL faut abſolument que ce projet échoue.
Policrite à jamais partiroit de ces lieux !
Le malheur de Simas me paroîtroit affreux,
Et je dois l'empêcher ; mais lorſque je m'en loue,
Ce n'eſt que mon amour qui me rend généreux ;
Oh ! je veux m'en rendre le maître.
Je vais trouver Simas, ſans pourtant le connaître,
Et l'obliger, ſans nul égard pour moi.
Les intérêts d'autrui doivent être les nôtres ;
Il faut ſans balancer faire du bien aux autres,
Et la meilleure part en eſt toujours pour ſoi.

(*Il frappe à la porte de la cabane.*)



SCÈNE XIII.

SIMAS, PHILOXIPPE.

SIMAS.

EH quoi ! c'eſt vous, Seigneur ? A quelle circonſtance
Puis-je devoir l'honneur que je reçois ?
(à part.)
Je m'en doute à peu près.

PHILOXIPPE.

Avec impatience,
Depuis long-temps chez vous déſirant d'être admis,
Je veux mériter d'être au rang de vos amis.

SIMAS.

Seigneur, l'amitié veut un peu plus d'équilibre ;
Son lien le plus fort vient de l'égalité :
Lorſque l'on veut s'unir avec intimité,
Il faut former ce nœud, ſans ceſſer d'être libre,
Et que tous les devoirs ne ſoient pas d'un côté.
Préciſément, c'eſt le cas où nous ſommes ;
Je vous dois tout, ſuivant le préjugé des hommes.
De vous à moi l'eſpace eſt infini,
Et l'amitié demande un terrein plus uni.

PHILOXIPPE.

Moi, j'en conçois une autre idée ;
Et je crois quelle n'eſt jamais mieux décidée

Qu'entre les états différens.
Le plaiſir d'obliger la rend bien plus aimable;
Et l'on ignoreroit ce charme inexprimable,
Sans la diverſité des rangs.

SIMAS.

Je n'ai beſoin de rien dans cette ſolitude;
Je paſſe tous mes jours ſans être remarqué,
Je les conſacre aux douceurs de l'étude,
Et je ſuis vertueux, ſans être critiqué.

PHILOXIPPE.

Je reſpecte beaucoup votre philoſophie:
Mais pourriez-vous, avec tranquillité,
Vous voir priver d'une jeune Beauté
Qui peut-être adoucit votre miſanthropie.

SIMAS.

Ah! je ſais à préſent quel motif vous conduit;
Et, ſans être bien fin, je vois, ſans contredit,
Que votre politeſſe a la franchiſe Grecque;
Que vous ne venez pas ici pour mon eſprit,
Ni pour rendre viſite à ma bibliotheque.

PHILOXIPPE.

C'eſt votre intérêt ſeul que j'aime & que je veux;
Et pour vous le prouver, je vais être ſincere.
Vous êtes menacé d'une fâcheuſe affaire,
Et je me croirois trop heureux
Si je pouvois vous être néceſſaire.

SIMAS.

Vous paroiſſez vraiment zélé pour moi,

J'en remercierai Policrite ;
Et lorſqu'on peut avoir telle Eſclave chez ſoi,
Convenez donc qu'on a bien du mérite.

PHILOXIPPE.

Ah ! ſi vous connoiſſiez le prix de cet objet !
Craignez que l'on ne vous en prive ;
Vous êtes ſur le point d'avoir à ſon ſujet
L'inquiétude la plus vive.
Je connois vos malheurs, je ſais que vous devez ;
On peut vous découvrir dans ce lieu ſolitaire,
Et l'on vous contraindroit alors à vous défaire
De l'Eſclave que vous avez.
A cette extrémité vous ſeriez trop ſenſible ;
De ce dernier revers je veux parer les coups :
Si l'on vient vous troubler dans ce ſéjour paiſible,
Ne vous alarmez point, je répondrai pour vous.

SIMAS.

Vos procédés ſont beaux, Seigneur, je les reſpecte ;
Mais me connoiſſant peu, j'ignore quel motif
Vous fait prendre à mon ſort un intérêt ſi vif.
Je l'avouerai, votre offre m'eſt ſuſpecte,
Je vois que l'amour eſt adroit ;
Vos ſecours ſont trompeurs ; & ſi je les accepte,
Policrite en ce cas eſt à vous de plein droit.

PHILOXIPPE.

Pouvez-vous concevoir une telle penſée ?
Non, mon intention eſt déſintéreſſée :
Qui peut à cet excès vous rendre ſoupçonneux ?

SIMAS.

Je connois trop les hommes, Philoxippe,
Il en eſt peu de généreux.
Je vois depuis long-temps que la vertu chez eux
Eſt ſouvent un moyen, rarement un principe.

SCÈNE XIV.

AGATHON, PHILOXIPPE, SIMAS.

AGATHON.

Vous êtes ſupplié d'arriver à l'inſtant;
Votre dîner ſervi refroidit ſur la table;
Criſippe gronde, mange, & dit qu'il vous attend.

SIMAS.

Criſippe, ô Ciel!

PHILOXIPPE.

Voilà l'énigme véritable,
Et le mot deviné doit vous rendre traitable.

SIMAS.

Quel affreux contre-temps!

PHILOXIPPE.

Vous voilà confondu.
(*Il ſort.*)

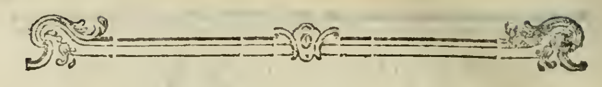


SCÈNE XV.

SIMAS, *ſeul.*

FAUT-IL t'abandonner, ô cabane chérie!
Mais oppoſons les traits de la Philoſophie
A ce revers inattendu :
Sous un ciel plus ſerein allons paſſer ma vie ;
Dans des lieux où l'honneur ne ſoit point combattu :
Le Sage trouve ſa patrie
Par-tout où regne la vertu.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

POLICRITE, SIMAS.

POLICRITE.

Qu'est-il donc arrivé, Seigneur ?
L'air trifte où je vous vois me remplit de douleur ;
Je n'ofe qu'en tremblant pénétrer le myftere.

SIMAS.

Approchez, Policrite, & ne me craignez pas.

POLICRITE.

La crainte eft ce qu'on fent pour un Maître févere :
Je naquis, il eft vrai, dans l'état le plus bas ;
Mais bien loin de trouver mon infortune amere,
J'en goûte mieux les dons que vous daignez me faire ;
Le plus tendre refpect m'attache fur vos pas,
Et je vous crains, Seigneur, comme l'on craint un pere.

SIMAS.

Le moyen le plus fûr de faire mon bonheur,
Eft de fentir combien vous m'êtes chere ;
Je vois avec plaifir dans votre caractere,
De la fageffe avec de la douceur.

POLICRITE.

Je ne les dois qu'à vous ; vous avez l'habitude
De joindre à vos leçons des exemples parfaits :
Mon cœur fut de tout temps l'objet de votre étude ;
Y lire des vertus, c'est y voir vos bienfaits.

SIMAS.

Eh bien! pour me marquer votre reconnoissance,
Confiez-moi tout ce que vous pensez.
Policrite, vous rougissez,
Vous m'en dites beaucoup en gardant le silence.

POLICRITE.

Mais, Seigneur....

SIMAS.

Je connois vos nouveaux sentimens ;
Sans le savoir encor vous les avez peut-être.
Je vous ai remarquée, & j'ai cru reconnoître
Plus d'étude & plus d'art dans vos ajustemens.
Autrefois vous n'alliez au bord d'une fontaine
Que pour vous y désaltérer ;
Un dessein différent à présent vous y mene ;
Vous n'en cherchez, dit-on, que pour vous admirer.
Jadis en ondes négligées
Vos longs cheveux étoient flottans ;
En tresses maintenant avec art arrangées,
Vous leur donnez pour nœud les trésors du printems.
Qui vous fait renchérir ainsi sur la Nature ?
Je n'en puis pas être l'objet ;
Vous me plaisez autant sans fleurs & sans parure :
Policrite, parlez, vous avez un projet.

POLICRITE.

J'ai conduit aux autels votre aimable jeunesse,
Et je m'étois parée en l'honneur de Vénus.

SIMAS.

Votre ferveur s'accroît pour la Déesse;
Elle reçoit de vous des vœux plus assidus.

POLICRITE.

Vous doutez que je sois sincere;
Vous me parlez avec obscurité:
Aurois-je eu le malheur, Seigneur, de vous déplaire?
Daignez vous expliquer avec plus de bonté.

SIMAS.

Cette cabane solitaire,
Asile de l'honneur & de la pauvreté,
Vous est-elle odieuse, ou vous est-elle chere?

POLICRITE, *vivement.*

Quoi! vous voudriez la quitter?

SIMAS.

A ce que je puis voir, vous en seriez fâchée.
Convenez qu'à ce lieu vous êtes attachée,
Depuis que Philoxippe est venu l'habiter.

POLICRITE.

Je ne le cache pas, son caractere affable,
Beaucoup plus que son rang, me le fait estimer.

SIMAS.

Il vous a déclaré qu'il vous trouvoit aimable?

POLICRITE.

Il eſt vrai....

SIMAS.

Votre cœur n'eſt pas loin de l'aimer ?

POLICRITE.

Je l'aime tout-à-fait, Seigneur, je vous l'avoue.

SIMAS.

Quoi ! vous l'aimez, Policrite ?

POLICRITE.

Eſt-ce mal ?

SIMAS.

Voilà bien l'amour propre & ſon penchant fatal ;
Vous vous défiez peu d'un Amant qui vous loue.

POLICRITE.

Raſſurez-vous, je connois mon penchant ;
Et j'en ſuis plus en garde ſur moi-même.

SIMAS.

Vous devez l'oublier par un effort extrême ;
Car enfin de ces lieux il faut fuir ſur le champ.

POLICRITE.

Qui peut vous inſpirer ce deſſein ?

SIMAS.

L'infortune.
Criſippe eſt arrivé ; ſa préſence importune
A quitter ces climats doit me déterminer.
Mon pere paroiſſoit être dans l'opulence ;
J'y fus trompé moi-même, & je fis l'imprudence
De m'en rendre héritier ſans rien examiner.

Je trouvai qu'il avoit moins de bien que de dettes;
Sur-tout à ce Crisippe il devoit cent talens:
J'échappai dans ces lieux à ses soins vigilans;
Ma femme me suivit au fond de ces retraites;
J'y fus trop convaincu de ses vrais sentimens;
Elle aima mieux souffrir l'excès de la misere,
Que de se dépouiller, dans son ardeur sincere,
De ce portrait de moi, garni de diamans,
Dont jamais son amour ne voulut se défaire.

POLICRITE.

Seigneur, de tous les dons que j'ai reçus de vous,
Ce portrait à mes yeux paroîtroit le plus doux.

SIMAS.

Je fais ce que je dois, lorsque je vous le donne,
Il vous appartient plus qu'à moi.

POLICRITE.

Comment?...

SIMAS.

Ce discours vous étonne?
J'en fais le véritable emploi.
Policrite, apprenez combien vous m'êtes chere;
Ce portrait à vos yeux presente votre pere.

POLICRITE.

Ah! mon cœur me disoit donc vrai:
Mais pourquoi si long-temps m'en avoir fait mystere?
Doutiez-vous de mon caractere?
Vouliez-vous en faire l'essai?

SIMAS.

Si je vous ai caché de qui vous êtes née,
C'étoit par un excès de l'amour paternel.
J'ai voulu vous ſauver le paſſage cruel
D'un changement de deſtinée.
Lorſque l'on n'a connu que l'état du malheur,
A ſes traits émouſſés notre ame s'accoutume ;
Les ſeuls revers affectent notre cœur :
L'infortune paroît tirer ſon amertume
Des droits que l'on avoit de prétendre au bonheur.

SCÈNE II.

AGATHON, POLICRITE, SIMAS.

AGATHON.

JE vous annonce une belle viſite ;
C'eſt celle de Criſippe ; il vient exprès pour vous :
C'eſt un homme d'un vrai mérite ;
Il ne vous nomme pas ſans ſe mettre en courroux ;
Il s'évapore en vives apoſtrophes,
Et puis après il dit que vous avez du bon,
Vous place au rang des plus grands Philoſophes,
Mais qu'avec tout cela vous êtes un fripon.

SIMAS.

Inſolent....

AGATHON.

Doucement ; la ſageſſe s'anime :
Un Philoſophe doit ignorer tous ces mots ;

Les prononcer, c'eſt ſortir du régime.
Je ſais bien quel ſujet trouble votre repos;
Vous avez peur de perdre Policrite;
Une Eſclave devient le bien d'un créancier:
Mais ſi vous approuvez un tour que je médite,
Votre brutal pourra jurer, crier,
Vous aurez le plaiſir de ne le pas payer,
Et cependant vous ſerez quitte.

SIMAS.

Eh! pourroit-on ſavoir quel eſt ce beau moyen?

AGATHON.

Le voici. Dans ce lieu Criſippe va paroître.
Moi je prendrai Madame par la main;
Il en ſera ſurpris, peut-être;
Vous direz que c'eſt moi qui ſuis l'objet chéri,
Qu'elle n'eſt plus eſclave, & m'a pris pour mari;
Même, ſi vous voulez, cela pourra bien être.

POLICRITE.

Ce mariage-là ſeroit bien aſſorti.

AGATHON.

Apparemment; je ſuis un excellent parti,
Tous les jours je vole mon Maître.

SIMAS.

Que deviendrois-je moi?...

AGATHON.

Vous ſeriez en priſon
Tout le reſte de votre vie;
Tout n'eſt-il pas égal pour la Philoſophie?

SIMAS.

Cet expédient est très-bon,
(*à part.*)
Mais va-t-en ... A quel point l'infortune humilie!

AGATHON.

Je pars; mais j'en aurai raison.

SCÈNE III.

CRISIPPE, POLIXITE, SIMAS.

CRISIPPE.

JE vous trouve à la fin : j'imagine la peine
Que je vous fais en venant dans ce lieu ;
Il ne sera pas dit, morbleu,
Que Crisippe aura fait une recherche vaine.

SIMAS.

Que me demandez-vous pour accommodement?

CRISIPPE.

De l'argent bien compté me plairoit en paiement;
A son défaut, je veux que l'on me livre
Bien plus qu'il ne m'est dû, pour mon nantissement;
Car, après tout, je suis facile à vivre.

SIMAS.

Entrez dans ma cabane, & vous n'y trouverez
Que des meubles formés des mains de la Nature.
La mousse de nos bois, les gazons de nos prés,

Sont des siéges charmans, sans vernis, sans sculpture:
La vanité s'assied sous des lambris dorés,
Et le bonheur choisit des berceaux de verdure.

CRISIPPE.

Tous ces beaux meubles-là ne me tentent jamais;
Mais pour cette personne, elle est vraiment jolie:
J'ai, pendant votre fête, examiné ses traits;
Elle offroit des présens à Vénus Uranie.

POLICRITE.

Il est vrai....

CRISIPPE.

La Prêtresse étoit très-bien choisie;
J'ai tout d'abord été frappé de ses attraits.

POLICRITE.

Seigneur....

CRISIPPE.

Il faut qu'elle fasse partie
Dans la liste de vos effets;
Tenez.... si vous voulez.... je ferai la folie
De... Cependant de l'argent vaudroit mieux.

POLICRITE.

La réflexion est galante.

CRISIPPE.

Quel minois ! je ne puis en détourner les yeux.
En vivant avec moi seriez-vous bien contente?

POLICRITE.

Oh! non, Seigneur....

CRISIPPE.

Elle a la réplique plaiſante ;
Allons, pour mon paiement je m'en contenterai ;
Quand elle m'ennuira, je pourrai la revendre.

SIMAS.

A cet accord je ne puis pas me rendre.

CRISIPPE.

Parbleu, je vous y forcerai ;
(*bas à Policrite.*)
Vous voyez comme je vous aime.

POLICRITE.

Je le vois bien.

CRISIPPE.

J'ai trop de ſenſibilité.

SIMAS.

Inſolvable envers vous, je perds ma liberté ;
Vous pouvez m'emmener.

CRISIPPE.

Policrite de même ?

SIMAS.

Non, je vous en réponds.

CRISIPPE.

Je veux ſavoir pourquoi.
Quelle eſt-elle ?

SIMAS.

Depuis le moment qu'elle eſt née,
En qualité d'eſclave elle habite chez moi ;
Mais je me ſuis fait une loi,

De corriger sa destinée.
Elle a gagné mon cœur par la candeur du sien ;
Ses bonnes qualités ont formé le lien
Qui me la font chérir comme ma propre fille.
J'ai toujours cru que tous les gens de bien
Ne devroient composer qu'une même famille.

CRISIPPE.

C'est parler tout au mieux ; mais malheureusement
Cette famille-là tous les jours diminue.

POLICRITE.

Oui, l'on voit peu de gens qui pensent noblement.

CRISIPPE.

Fort peu. Mais nous perdons notre affaire de vue.

SIMAS.

Que Philoxippe soit notre arbitre aujourd'hui.

POLICRITE, *vivement.*

C'est un homme équitable & sage.

CRISIPPE.

Vous avez confiance en lui,
Et vous faites bien ; c'est dommage
Qu'à tromper votre sexe il trouve tant d'attraits.
(*à part.*)
Tâchons de le détruire.

POLICRITE.

Un tel discours m'étonne.

CRISIPPE, *à part.*

La pauvre petite personne
Auroit-elle déjà donné dans ses filets ?

SIMAS.

Mais....

CRISIPPE.

A mille travers cet homme s'abandonne ;
D'être Amant & perfide il s'eſt fait un métier ;
Il ſait donner à la ſupercherie,
Des graces, un tour neuf, un eſprit ſingulier ;
Et tout Sparte convient, qu'en fait de tromperie
Il ſera toujours le premier.
Il a fait là-deſſus des recherches ſecretes ;
On trouvoit tout particulier ;
Mais l'on peut dire auſſi qu'il s'y livre en entier,
Comme à des Sciences abſtraites.
Il a l'art de connoître & de concilier
Les eſprits oppoſés & les humeurs contraires ;
Timide & confiant, triſte & gai tour à tour,
Il ſait toujours à point varier ſes manieres,
Et, ſouple à ſe montrer dans un différent jour,
Prend l'air & le maintien de tous les caracteres.

POLICRITE.

Ce portrait me confond.

CRISIPPE.

Eh bien ! il eſt flatté.

POLICRITE.

C'eſt un monſtre à bannir de la ſociété.

CRISIPPE.

Et chacun veut l'avoir : ce n'eſt pas qu'on ne ſache
L'infaillible malheur des folles qu'il s'attache ;

Mais c'eſt un air, une prétention,
C'eſt ſe tirer de la claſſe commune;
L'indécence devient une illuſtration,
Et l'on ſe perd de réputation
Pour tâcher d'en acquérir une.

SIMAS.

Oui, vraiment, c'eſt ainſi qu'on s'illuſtre aujourd'hui.

CRISIPPE.

La derniere tête tournée
Se nomme Cytheride; elle eſt folle de lui:
Quand elle vous ſaura dans ces lieux confinée,
Peut-être que dès aujourd'hui
Vous la verrez jalouſe & dechaînée;
Rien ne pourra la retenir.
Il n'eſt point de moyens qu'alors, en femme habile,
Elle n'employe afin de parvenir
A vous forcer de quitter cet aſile.

POLICRITE.

Il en eſt un bien ſimple, elle n'a qu'à venir.



SCÈNE IV.

AGATHON, CRITON, POLICRITE, SIMAS, CRISIPPE.

AGATHON.

SEIGNEUR, dans un inſtant Simas peut être quitte;
Je ne ſais pas comment ce Sage-là fera
Pour ne pas vous payer; car je lui facilite
Un moyen ſingulier dont il profitera:
Ce Marchand vient exprès acheter Policrite.

CRITON.

J'en donnerai tout ce que l'on voudra.

SIMAS.

Quel embarras!

POLICRITE.

O Ciel!

AGATHON, *à Criſippe.*

Comme elle eſt interdite!

CRISIPPE.

Hé bien! Simas, comment vous excuſer?

AGATHON, *à Policrite.*

Ah! voilà ce que c'eſt que de me refuſer.

CRISIPPE.

D'Eſclaves en ces lieux avez-vous une ſuite?

CRITON.

Oui, Seigneur.

CRISIPPE.

Qu'à mes yeux la troupe ſoit conduite;
Si quelqu'une me plaît, je pourrai l'acheter
De l'argent de Simas.

CRITON.

Je vais vous contenter.

SIMAS.

Pouvez-vous acheter une Eſclave à votre âge?

CRISIPPE.

Cela fait oublier ſouvent que l'on eſt vieux;
C'eſt, en vérité, grand dommage
Que cela ſoit devenu ſi couteux.

SCÈNE V.

CRISIPPE, CRITON, AGATHON, SIMAS.

(*Criton revient avec les Eſclaves, elles danſent après le divertiſſement.*)

CRISIPPE.

Toutes me paroiſſent charmantes;
Je ne ſerois qu'embarraſſé du choix:
La valeur s'en monte, je crois,
A des ſommes exorbitantes?

CRITON.

Deux cents talens.

CRISIPPE.

CRISIPPE.

Hé bien ! elles me plaisoient fort,
Elles ont de grands yeux capables de surprendre ;
Mais en sachant le prix que vous voulez les vendre,
Ces yeux-là m'ont paru rapetisser d'abord.

AGATHON.

Concluez le marché de notre jeune Grecque ;
Songez que vous avez sur elle une hypotheque.

SIMAS.

Non, Policrite est libre, & je le prouverai.

CRISIPPE.

Oui, mais en attendant je m'en emparerai.

POLICRITE.

Tous les honnêtes gens, devenus mes arbitres,
Sauront me respecter, en apprenant mes titres.

SIMAS.

Si c'étoit un dépôt qui m'eût été remis ?

AGATHON.

Cela se peut, à Sparte il avoit des amis ;
On se souvient encor, dans beaucoup de familles,
De son ton patelin & de ses yeux roulans ;
Et pour l'honneur de ses soins vigilans,
Peut-être il tient ici pension pour les filles.

CRISIPPE.

Agathon rend justice à vos talens.

SCÈNE VI.

UN ESCLAVE, ACTEURS PRÉCÉDENS.

SIMAS.

QUE veut-on ?

L'ESCLAVE.

En ces lieux Policrite m'attire,
Et je viens tout exprès
Lui donner cette lettre.

POLICRITE.

Et qui peut me l'écrire ?

L'ESCLAVE.

Il m'eſt expreſſément défendu de le dire.

POLICRITE.

Reprenez-la.

CRISIPPE.

Liſez, & vous pourrez après
Vous fâcher s'il le faut.

SIMAS.

Je penſe aſſez de même.

POLICRITE.

Hé bien ! dans ce cas-là, liſez-la donc vous-même.

SIMAS *prend la lettre, & lit.*

» Policrite, quoique vous n'ayez pas les ſenti-
» mens d'une Eſclave, vous êtes cependant ſur le

» point d'en essuyer tous les chagrins. On voudroit
» vous les épargner, & prévenir la douleur que
» vous auriez d'appartenir à un autre Maître que
» Simas. Le Porteur de cette lettre est chargé de
» vous remettre cent talens, si vous voulez ren-
» fermer vos jours dans le Temple voisin, consacré
» à Diane «.

POLICRITE.

L'offre est d'une grande ame.

SIMAS.

Et l'on ne peut savoir
Quel est le nom de la personne
Qui veut que Policrite ait tout à lui devoir?

L'ESCLAVE.

Non, mais j'ai cent talens, faut-il que je les donne?

SIMAS.

Sur cet article-là je me consulterai;
Il faut que Policrite y pense, y réfléchisse;
Quelque parti qu'elle choisisse,
Avant la fin du jour je vous en instruirai.

POLICRITE.

Mais ordonnez que cet Esclave sorte,
Aussi bien qu'Agathon, il me blesse les yeux.

AGATHON.

Lorsque l'on me permet de sortir par la porte,
Moi, je trouve toujours le monde gracieux.



SCÈNE VII.

POLICRITE, CRISSIPPE, SIMAS.

CRISIPPE.

Mon oracle ſe vérifie,
Cytheride nous joue un tour de ſa façon.

POLICRITE.

Quoi ! c'eſt elle qui veut que j'accepte ce don ?

CRISIPPE.

En doutez-vous ? je vous le certifie.
Pour ſe venger d'un Amant qui l'oublie,
Elle employe un moyen qui n'eſt pas rebattu ;
C'eſt la premiere fois qu'on voit la jalouſie
Prendre les traits de la vertu.

POLICRITE.

A remplir ſes deſſeins je ſuis déterminée ;
Chriſippe, je vous promets bien
Que, dans le cours de la journée,
Simas ne vous devra plus rien.

CRISIPPE.

Quoi ! vous enſevelir dans un ſi triſte aſile !

POLICRITE.

Cette triteſſe-là n'eſt pas ce que je crains ;
Par cet expédient Simas ſera tranquille,
Et tous mes jours alors ſeront purs & ſereins.

CRISIPPE.

Allons, ſavez-vous bien que vous me touchez l'ame?

SIMAS.

Vos ſentimens ſurpaſſent mes bienfaits.

CRISIPPE.

Cela feroit une très-bonne femme,
Elle vivroit à peu de frais.
(à Simas.)
Je parierois qu'elle eſt fort économe.

SIMAS.

Je vous en réponds bien.

CRISIPPE.

Elle eſt donc dans mon goût,
Et vous l'avez formée à ſe paſſer de tout.

SIMAS.

Mais il le falloit bien.

CRISIPPE.

Vous êtes un grand homme,
Elever des enfans eſt votre vrai talent;
Voilà ce qui s'appelle un ſujet excellent;
Sa phyſionomie eſt vraiment aſſez fine;
Je la crois douce: elle a pourtant un air malin;
J'aime ces mines-là.... Dans l'inſtant j'imagine,
Et peut-être qu'au fond j'y trouverai du gain;
Oui-dà, j'irai chez vous vous dire mon deſſein,
Vous ſaurez le ſujet à qui je la deſtine.

❀

SCÈNE VIII.

POLICRITE, SIMAS.

SIMAS.

Un foible espoir vient m'éclairer,
Voudroit-il par l'hymen ?... Je goûterois la chose.

POLICRITE.

A Diane, Seigneur, je vais me consacrer.

SIMAS.

Oh! non pas, s'ils vous plaît, c'est à quoi je m'oppose;
J'admire, je respecte, & défends ce projet.

POLICRITE.

Votre bonheur est mon unique objet;
Mais pourquoi cachez-vous mon nom & ma famille ?
Déclarez au plutôt que je suis votre fille.

SIMAS.

Je m'en garderai bien, on nous sépareroit.

POLICRITE.

Comment ?...

SIMAS.

De ce malheur rien ne nous pareroit.
Si-tôt qu'un débiteur à Sparte est insolvable,
Tous ses enfans sont esclaves de droit;
Le créancier inexorable
Se fait ainsi payer ce qu'on lui doit.

POLICRITE.

Que cette loi me paroît effroyable !
Mon pere m'eſt ſi cher, & l'on m'en priveroit !
Je vous réponds du plus profond ſecret.

SIMAS.

Pour rejoindre Criſippe en ces lieux je vous laiſſe ;
Evitez Philoxippe, homme frivole & fin ;
Il eſt faux par état, il trompe avec adreſſe,
Etourdit l'amour-propre, & ſéduit la ſageſſe,
Moins pour en être heureux, que pour en être vain.

SCÈNE IX.

POLICRITE, *ſeule.*

PLUS de la politeſſe il aura l'apparence,
Plus je m'en garderai, je me le promets bien.
Je l'apperçois, il faut fuir ſa préſence.



SCENE X.

PHILOXIPPE, POLICRITE.

PHILOXIPPE.

Vous fuyez....

POLICRITE.

Oui ſans doute, & par indifférence.

PHILOXIPPE.

Moi je penſe pour vous un peu différemment.

POLICRITE.

Fort bien, nous y voilà.

PHILOXIPPE.

Jeune, jolie & ſage,
Devriez-vous ici languir obſcurement ?

POLICRITE.

Que voulez-vous ? c'eſt mon amuſement.

PHILOXIPPE.

Vous voulez donc toujours vivre dans l'eſclavage ?

POLICRITE.

Que puis-je déſirer ? tous mes jours ſont heureux,
Simas n'eſt point un Maître impérieux,
C'eſt un ami compatiſſant & tendre,
Qui ſait parler au cœur, qui ſait s'y faire entendre,
Qui cherche à ſoulager les peines qu'il y voit,

Sans rien exiger, ſans prétendre
Qu'on lui ſache aucun gré du bonheur qu'on lui doit.

PHILOXIPPE.

Ce portrait-là preſente un Maître moins qu'un pere.

POLICRITE.

Vous avez bien raiſon.

PHILOXIPPE.

Ah! qu'un fidele Amant
Qui vous adoreroit & qui ſauroit vous plaire,
Goûteroit en ces lieux un ſort doux & charmant!
Pour votre bienfaiteur rempli de complaiſance,
Se faiſant de Simas un ami reſpecté,
On lui rapporteroit votre félicité,
Et l'on partageroit votre reconnoiſſance:
Vivant toujours avec intimité,
Penſant trop bien pour voir de l'inégalité
Dans le rang & dans la naiſſance,
L'amour ſe ſoutiendroit par la ſincérité,
L'amitié par la confiance.
Des mêmes ſentimens la douce intelligence
Etabliroit le calme & la ſérenité.
Un tel commerce, exempt de toute inquiétude,
En liant les eſprits, produiroit la gaieté,
Et l'on réuniroit, ſans peine & ſans étude,
Les charmes de l'amour & de la ſolitude
Avec les agrémens de la ſociété.

POLICRITE.

Voilà préciſément le langage perfide
Dont on m'a ſi bien peint le dangereux attrait;

Voyez ſon air touché ; diroit-on qu'en effet
C'eſt la fauſſeté qui le guide ?

PHILOXIPPE.

De mes vrais ſentimens mes yeux ſont pénétrés,
Et du fond de mon ame ils ſont les interpretes.
Connoiſſez vos attraits, alors vous me croirez ;
Voyez-vous telle que vous êtes ;
Rendez-vous mieux juſtice, & vous me la rendrez.

POLICRITE.

Je devois l'éviter, & malgré moi je reſte.

PHILOXIPPE.

Comment....

POLICRITE.

Je veux le fuir ſans le moindre délai.

PHILOXIPPE.

Je ne me croyois pas un objet ſi funeſte.

POLICRITE.

Ciel ! peut-on être faux avec un air ſi vrai ?

PHILOXIPPE.

Policrite à ce point humilie & condamne
Un cœur rempli du plus parfait amour !
Elle pourra me regretter un jour,
Lorſque le Temple de Diane
La poſſédera ſans retour.

POLICRITE.

Un tel diſcours me cauſe une ſurpriſe extrême ;

D'où pouvez-vous ſavoir? Comment, vous connoiſſez
Un bienfaicteur qui ſe cache à moi-même?

PHILOXIPPE.

Mais l'offre vous venant de quelqu'un qui vous aime,
Prouveroit que ſes feux ſont déſintéreſſés.

POLICRITE.

C'eſt vous dont l'amitié généreuſe & timide
Se cache en obligeant? Mon cœur eſt tranſporté;
Ah! que Criſippe eſt un ami perfide!

PHILOXIPPE.

On alloit diſpoſer de votre liberté;
Il falloit vous ſauver de cette extrémité.

POLICRITE.

Un procédé ſi beau doit me rendre ſincere:
Si vous ſaviez combien à Simas je ſuis chere;
Il mourra de chagrin, s'il faut nous ſéparer.

PHILOXIPPE.

S'il eſt d'autres moyens, daignez me les preſcrire.

POLICRITE.

Il en eſt un, mais je n'oſe le dire;
Je ne ſuis qu'une Eſclave, & ne puis l'eſpérer.

PHILOXIPPE.

Votre attente ſera remplie;
Ma conduite envers vous juſtifiera mes feux;
Je veux vous rendre libre, & que l'hymen nous lie:
Je me mets au deſſus du préjugé honteux

Qui fixe la façon dont on se mésallie.
La beauté qu'on épouse en seroit mieux choisie ;
Si l'on ne recherchoit qu'une grande douceur,
Du bon sens, préférable à l'esprit de saillie,
De l'enjouement, jamais d'humeur,
Et beaucoup de vertus sans généalogie.

POLICRITE.

Oh ! de sa bonne foi je ne puis plus douter.

PHILOXIPPE.

L'amour vous en assure, & c'est un bon oracle ;
Je vais trouver Simas, & le solliciter.

POLICCRITE.

Non, non, vous trouveriez un trop puissant obstacle ;
Mais j'en triompherai, s'il peut être détruit ;
De vos vrais sentimens je veux qu'il soit instruit.
(elle revient.)
J'y vole.... Cependant il me vient un scrupule :
Peut-être qu'en vous-même à présent vous riez
De me trouver si simple & si crédule ;
Cela seroit affreux au moins si vous trompiez....

PHILOXIPPE.

Vous me croyez trop méprisable.

POLICRITE.

De grace, ne vous fâchez pas ;
Je l'ai toujours bien dit, vous êtes estimable ;
Et dans l'instant je goûte une joie incroyable
D'aller tout de nouveau l'annoncer à Simas.
(elle sort.)

SCÈNE XI.

PHILOXIPPE, *seul.*

JE ſuis au comble de l'ivreſſe,
Je cherchois le bonheur, cet hymen l'établit;
On en voudroit à tort condamner la baſſeſſe,
L'objet eſt reſpectable, & cela me ſuffit;
Dès-lors ma paſſion n'eſt plus une foibleſſe,
Et Policrite en rien ne m'avilit.
De l'agrément, de la ſageſſe,
Un ame tendre & de l'eſprit
Sont en amour des titres de nobleſſe.

SCÈNE XII.

CRISIPPE, PHILOXIPPE.

CRISIPPE, *à part.*

OUI, je me détermine à l'hymen projeté:
Mais je crains Philoxippe, il dira qu'à mon âge
C'eſt s'embarquer avec témérité,
Que de penſer au mariage.

PHILOXIPPE.

Vous paroiſſez rêveur, ſans doute le neveu,
Par ſa ſottiſe, occupe votre tête?

CRISIPPE.

Non, je commence même à l'excuſer un peu.

PHILOXIPPE.

Comment donc ?...

CRISIPPE.

Comme moi vous êtiez à la fête ;
Je ne vis jamais tant de beautés qu'en ce lieu.

PHILOXIPPE.

Fort bien, quelque Bergere a fait votre conquête.

CRISIPPE.

Cela se peut.

PHILOXIPPE.

Je suis charmé de cet aveu,
Et vous m'enhardissez pour en faire un semblable.

CRISIPPE.

Parbleu, je vous en trouve encor plus estimable.

PHILOXIPPE.

En ce moment, que vous me soulagez !

CRISIPPE.

Celle que vous aimiez sans doute est fort aimable ?

PHILOXIPPE.

Oui. C'est donc tout de bon que vous vous engagez ?

CRISIPPE.

Je suis sûr de l'aimer pendant toute ma vie.

PHILOXIPPE.

Je suis charmé que vous pensiez ainsi ;
Votre exemple me justifie.

CRISIPPE.

J'aime si follement, moi, que je me marie.

PHILOXIPPE.

Et du moins de l'objet peut-on être éclairci ?

CRISIPPPE.

C'est Policrite.

PHILOXIPPE.

O Ciel ! moi, je l'épouse aussi.

CRISIPPE.

Vous vous moquez, & c'est une sottise.

PHILOXIPPE.

J'ai sa parole.

CRISIPPE.

Il vous faut un tuteur,

PHILOXIPPE.

Eh bien ! moi j'obtiendrai que l'on vous interdise.

CRISIPPE.

Je suis sûr de sa main.

PHILOXIPPE.

Moi, j'ai déjà son cœur.



SCÈNE XIII.

AGATHON, CRISIPPE, PHILOXIPPE.

AGATHON.

AH ! je viens de ſurprendre une bonne nouvelle,
Attendez-vous qu'elle vous confondra !

PHILOXIPPE.

Et quelle eſt-elle, dis ?

AGATHON.

Ce maudit ſexe-là
N'eſt bon qu'à tourner la cervelle.

CRISIPPE.

Mais explique-toi donc.

AGATHON.

C'eſt un événement....
Dès ce ſoir l'aventure en ſera publiée.

PHILOXIPPE.

Finis.

AGATHON.

Vous connoiſſez cet objet ſi charmant,
Cette eſclave ingenue ? Ah ! qu'elle eſt déliée !

CRISIPPE.

Hé bien ! qu'a-t-elle fait ?

AGATHON.

Rien que de bien, vraiment ;
Apprenez qu'elle eſt mariée.

PHILOXIPPE.

O Ciel ! à qui ?

CRISIPPE.

CRISIPPE.

Cela ne se peut pas.

AGATHON.

Le fait est tel que je l'expose ;
Tantôt en vous quittant, la suivant pas à pas,
J'ai vu que de sa poche il tomboit quelque chose :
Je n'en ai pas dit un seul mot
J'ai ramassé d'une main preste ;
Tenez, voyez, ceci dira le reste,
Voilà la peinture du sot.

PHILOXIPPE, *voyant le portrait.*

Quoi ! de Simas c'est l'image parlante.

CRISIPPE.

En effet, c'est lui trait pour trait.

PHILOXIPPE.

D'un bienfaicteur chéri l'on porte le portrait ;
La preuve d'Agathon n'est en rien concluante.

AGATHON.

Lisez ces mots, voyez si c'est un bienfaiteur.
(*à part.*)
Je vois dans ce moment leur ame qui travaille.

PHILOXIPPE *lit.*

» Conservez le portrait d'un époux plein d'ardeur,
» Et qu'il soit sous vos yeux moins que dans votre
» cœur ".

CRISIPPE.

Que vois-je ? grands Dieux ! je suis mort.

PHILOXIPPE.

C'est donc ainsi que l'on me raille.

CRISIPPE.

Cette aventure-là nous met tous deux d'accord.

PHILOXIPPE.

Je me livre à l'excès du plus juſte tranſport.

CRISIPPE.

Me jouer à ce point! j'en aurai l'ame nette;
Sous peine de priſon, Simas paiera ſa dette.

AGATHON.

Comment! me laiſſer avancer
Juſqu'à l'aimer & vouloir l'épouſer!
Me commettre à ce point!

CRISIPPE.

Je me fais une fête
De garder ce portrait.

AGATHON.

Tout doux;
Il m'appartient par le droit de conquête.

CRISIPPE.

Mais comme créancier j'ai droit ſur les bijoux;
Je vais voir la perfide, & je veux la confondre.

PHILOXIPPE.

Voyons ce que l'ingrate oſera me répondre.

AGATHON.

Je frémis de la voir l'objet de mon courroux.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

POLICRITE, *seule.*

OU Simas peut-il être ? il faut que je le voie ;
Veut-il se dérober à l'excès de ma joie ?
Que j'aurai de plaisir d'exhaler à ses yeux
A quel point Philoxippe est tendre & vertueux !
Il me tarde déjà que mon cœur se déploie ;
En instruisant Simas, je vais le rendre heureux,
Je jouirai par-là de sa tendresse extrême.
Le bonheur ne devient bien vrai, bien précieux,
Qu'en le communiquant à quelqu'un qui vous aime.

SCÈNE II.

SIMAS, POLICRITE.

POLICRITE.

JE le vois, ah ! je suis au comble de mes vœux.
Mon pere, nous n'avons à craindre aucun orage,
Tous vos jours vont couler dans la tranquillité.

SIMAS.

Et moi, je vous cherchois pour fuir notre naufrage;

Plus que jamais je ſuis perſécuté ;
Criſippe tout à coup a changé de langage.

POLICRITE.

Mon hymen avec lui n'eſt donc pas arrêté?

SIMAS.

Il s'en faut bien.

POLICRITE.

Tant mieux ; ne craignez rien, mon pere ;
Croyez que ce Criſippe eſt un homme bien noir.
Philoxippe eſt tout le contraire
Du portrait qu'il en fait ; ſenſible par devoir,
De ſes ſeules vertus il tient le don de plaire ;
Bien loin de reſſembler à ce qu'on en a dit,
C'eſt un homme charmant, c'eſt un homme ſincere.
Aux dépens de ſon cœur il n'a point ſon eſprit,
Sa conduite avec moi prouve ſon caractere.

SIMAS.

Par ce panégyrique, il eſt aiſé de voir
Qu'il vous aime, ou du moins qu'il vous le fait accroire.

POLICRITE.

C'eſt un Amant ſincere, il m'aime, j'en fais gloire ;
Et ſi vous le voulez, il m'épouſe ce ſoir.

SIMAS.

Ah ! vous avez eu l'imprudence
De déclarer votre naiſſance ;
Jamais un tel ſecret n'eût dû vous échapper.

POLICRITE.

Il ne me croit qu'esclave.

SIMAS.

Il veut donc vous tromper?

POLICRITE.

Eh non, non, Philoxippe est estimable & tendre;
Pour devenir époux, il se déclare Amant;
Il vous cherche, & bientôt il doit ici se rendre,
Pour obtenir votre agrément.

SIMAS.

Il y peut bien compter.

POLICRITE.

Ah! mon ame ravie
Se peint tous les momens que nous allons passer,
Je verrai mon époux sans cesse s'empresser
A respecter celui qui me donna la vie.
Il vous demandera vos leçons, vos avis;
J'en suivrai mieux les siens, quand il prendra les vôtres.
Dans sa propre maison tout vous sera soumis;
Nous soignerons vos jours, pour rendre heureux les nôtres.
Votre tendre amitié cimentera nos nœuds,
Vous régnerez sur nous en pere de famille,
Vos yeux caresseront & le gendre & la fille;
Vous n'avez qu'un enfant, & vous en aurez deux.

SIMAS.

Tu portes dans mon cœur la douceur la plus pure,

Ah ! ma fille, en effet voilà le vrai bonheur ;
Mais Philoxippe eſt-il ſi ſenſible à l'honneur,
Et crois-tu le connoître aſſez ?

POLICRITE.

J'en ſuis ſûre,
Oui, je vous garantis toute ſa probité ;
Il vient, vous jugeez de ſa ſincérité,
Et s'il eſt en effet capable d'impoſture.

SCÈNE III.

PHILOXIPPE, POLICRITE, SIMAS.

PHILOXIPPE.

JE vous cherche, & je ſuis charmé de vous trouver,
Pour vous bien aſſurer de tout ce que je penſe.
Simas n'eſt pas de trop, il pourra m'approuver,
Et de mes bons conſeils ſentira la prudence.
Lorſqu'on eſt à votre âge & ſans expérience,
L'orgueil produit l'excès de la crédulité.
Vous m'avez cru de vous follement entêté ;
Vous penſiez avec complaiſance,
Qu'oubliant toute bienſéance,
Mon amour m'aveugloit ſur votre obſcurité.
Vous aviez, je l'avoue, un air aſſez honnête,
Vos attraits ſont aſſez piquans ;
Mais ce n'eſt pas au point de tourner une tête :
Vous l'avez pourtant cru pendant quelques inſtans ;
Un tel exemple doit ſervir à vous inſtruire,

Et vous me devriez quelques remercîmens.
Adieu, tenez de moi l'art de vous mieux conduire ;
Une autre fois sur-tout croyez moins aux Amans.

SIMAS, *à part.*

Avec ce mépris-là puis-je voir qu'on la traite,
Sans pouvoir la venger de ce trait offensant ?

PHILOXIPPE, *à Simas.*

On sait bien qu'à vos yeux elle paroît parfaite ;
Corrigez-la pourtant d'être un peu trop coquette.
Cet article est pour vous assez intéressant,
Et je dois vous donner cet avis en passant.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

POLICRITE, SIMAS.

POLICRITE.

AH, l'abominable homme! ô mon pere! mon pere!
Je demeure immobile, & je meurs de douleur.

SIMAS.

Loin de vous accabler d'une juste colere,
Je partage & je plains l'état de votre cœur.
Il faut nous séparer, & tout nous y condamne ;
Un asile sacré vous attend chez Diane.

POLICRITE.

Mon pere, ce secours n'est plus en mon pouvoir,

L'événement a trahi mon attente;
Cet éclair paſſager d'une ame bienfaiſante
Partoit de Philoxippe, & je n'ai plus d'eſpoir.

SIMAS.

Que dites-vous? Ciel! quel contraſte étrange!
De vices, de vertus l'homme eſt un vrai mélange
Que la raiſon bornée a peine à concevoir.
Vous jugez qu'à préſent la fuite eſt néceſſaire;
Mon eſprit, prévoyant que l'infortune éclaire,
S'étoit à ce départ déjà déterminé:
Le projet eſt couteux; mais, tout examiné,
J'ai le moyen de l'entreprendre,
En trouvant un marchand à qui je puiſſe vendre
Les brillans du portrait que je vous ai donné.

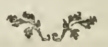
POLICRITE.

C'eſt l'unique parti que nous ayons à prendre;
Je vais vous le donner avec empreſſement.
(*Elle ſe fouille.*)
Ah! quel nouveau chagrin vient encor me ſurprendre!
Je n'ai point ce portrait.

SIMAS.

Il eſt apparemment
Dans la cabane; allez le chercher promptement:
Mais il ſeroit pour moi trop dangereux d'attendre;
Je ſerai ſur le port, c'eſt là qu'il faut vous rendre,
Ne perdez pas un ſeul moment.

(*Il ſort.*)



SCÈNE V.

POLICRITE, *seule.*

CETTE peinture, ô Ciel ! seroit-elle égarée ?
Car il ne me souvient en aucune façon
De l'avoir de ma poche un seul moment tirée :
Allons dans la cabane éclaircir ce soupçon.

SCÈNE VI.

AGATHON, POLICRITE.

AGATHON.

DITES-MOI, s'il vous plaît, avez-vous vu mon Maître ?

POLICRITE.

Ton Maître ?...

AGATHON.

Eh oui, sans doute, il suit toujours vos pas ;
Par conséquent ne vous étonnez pas
En m'y voyant toujours paraître.

POLICRITE.

Ah ! tu cherches ton Maître ?

AGATHON.

Oui, je sens de l'ennui
Quand je ne le vois pas ; enfin, je vous ressemble.

POLICRITE.

Peut-on ſervir un monſtre tel que lui ?

(*Elle ſort.*)

SCÈNE VII.

AGATHON, *ſeul.*

Mais ils ſont ſans façon enſemble,
A ce qu'il me paroît; il faut qu'elle ait grand tort,
Puiſqu'elle fait tant la fâchée;
Car lorſque je rêve au butor
Dont elle s'eſt amourachée,
Cela me révolte ſi fort....

SCÈNE VIII.

PHILOXIPPE, AGATHON.

PHILOXIPPE.

Ah! te voilà, depuis une heure entiere
Je te cherche, bourreau.

AGATHON.

Vous m'avez cherché mal;
Un ſi bon domeſtique eſt toujours néceſſaire.

PHILOXIPPE.

Oui, j'ai beſoin de toi dans un point capital,

Il faut que dans ce moment même
J'aye avec Policrite un second entretien.

AGATHON.

Assurément, vous réussirez bien,
Car cette fille-là vous aime,
C'est un plaisir.

PHILOXIPPE.

Cours donc la chercher promptement.

AGATHON.

Je me sauve plutôt.

PHILOXIPPE.

Quoi!

AGATHON.

Je crains une aubade;
Je pourrois dans mon ambassade
N'être pas reçu décemment.
(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

PHILOXIPPE, *seul.*

GRACES aux Dieux, je ne suis plus Amant;
En vérité je m'admire moi-même
D'avoir pu si rapidement
Passer d'un grand amour à la froideur extrême.

❀

SCÈNE X.

CRISIPPE, PHILOXIPPE.

CRISIPPE.

HÉ bien, mon cher ami! comment va votre cœur?

PHILOXIPPE.

Tranquille. . . .

CRISIPPE.

Sur ce point je mérite la palme;
Ah! la perfide! ah! qu'elle a de noirceur!

PHILOXIPPE.

D'autant plus qu'elle y joint les traits de la douceur.

CRISIPPE.

Graces aux Dieux, nous ſommes dans le calme,
Nous n'avons plus le bandeau de l'erreur.

PHILOXIPPE.

Que j'aurois de plaiſir à la voir malheureuſe!

CRISIPPE.

Ah! je compte avant peu vous le faire goûter;
On ſuit ſon vieil époux, pour le faire arrêter.

PHILOXIPPE.

L'occaſion eſt précieuſe.

CRISIPPE.

Je ſaurai bien en profiter;
Peut-être elle viendra faire ici la pleureuſe.

PHILOXIPPE.

Je ne vous dirai pas un mot en ſa faveur.

CRISIPPE.

Parlez-vous vrai ?...

PHILOXIPPE.

Sans doute, il faut être inflexible.

CRISIPPE.

J'admire comme vous notre excès de froideur ;
Je n'aurois jamais cru que cela fût poſſible.

SCÈNE XI.

POLICRITE, PHILOXIPPE, CRISIPPE.

(*Policrite ſort de la cabane en cherchant.*)

POLICRITE.

RIEN ne pourra réparer ce malheur,
Simas d'une priſon éprouvera l'horreur.
Sans doute ce portrait eſt tombé de ma poche.
(*appercevant Philoxippe & Criſippe.*)
Mais, ſans le remarquer, où porté-je mes pas ?

PHILOXIPPE.

Vous paroiſſez troublée à notre approche.

CRISIPPE.

On juge ſur votre air & ſur votre embarras,
Que vous avez appris le deſtin de Simas.

PHILOXIPPE.

Votre chagrin eſt juſte, & n'a rien qui m'étonne.

POLICRITE.

Comment?...

CRISIPPE.

Dans l'inſtant même il doit être arrêté.

POLICRITE.

Ah ! qu'il paroiſſe, qu'il revienne,
Qu'on lui rende ſa liberté ;
Pour vous dédommager, je vous offre la mienne,
Je me rends votre eſclave, & délivrez Simas.

CRISIPPE.

Vous me rendez encor plus intraitable.

POLICRITE.

Eh quoi ! vous n'y conſentez pas?

CRISIPPE.

Parlez à Philoxippe, il eſt homme équitable ;
Au bonheur de Simas s'il prête ſon appui,
Je veux bien m'y ſoumettre & remplir votre attente ;
Vous devez être bien contente,
Car vous avez, dit-on, un grand crédit ſur lui.

(*Il ſort.*)



SCÈNE XII.

POLICRITE, PHILOXIPPE.

POLICRITE, *à part.*

JE ſens qu'en le voyant la colere m'agite ;
C'eſt pourtant devant lui qu'il faut m'humilier.

PHILOXIPPE, *à part.*

Que je vais la mortifier !

POLICRITE, *à part.*

A quelle extrémité me trouvé-je réduite !

PHILOXIPPE.

Pourquoi craindre de m'approcher ?
Car enfin vous n'avez rien à vous reprocher.

POLICRITE.

J'ai cru trop aiſément que j'avois ſu vous plaire.

PHILOXIPPE.

Et cette erreur vous fâche apparemment ?
Vous ſentiez un amour ſi tendre & ſi ſincere.

POLICRITE.

Il faut bien que l'amour tienne du caractere.

PHILOXIPPE.

Oui ; vous en fourniſſez la preuve exactement.

POLICRITE.

Vous me rendez juſtice, & je dois vous la rendre ;

Vous avez le cœur bon, compatiſſant & tendre;
Vous ſouffrez des peines d'autrui :
Simas eſt malheureux, vous parlerez pour lui.

PHILOXIPPE, *à part.*

Elle eſt tout à la fois fauſſe, douce & hardie.

POLICRITE.

Simas faiſoit la douceur de ma vie,
Il eſt mon protecteur, mon maître, mon ſoutien;
Mon cœur eſt ſi content quand ma bouche le loue!

PHILOXIPPE, *à part.*

Pour me toucher elle s'y prend fort bien.
(*haut.*)
Vous aimez donc Simas?

POLICRITE.

Beaucoup, je vous l'avoue.

PHILOXIPPE, *à part.*

Je n'y tiens plus, elle me pouſſe à bout
Par cette candeur affectée.
(*haut.*)
Mais vous aviez du goût pour moi.

POLICRITE.

Vous m'en avez déjà trop plaiſantée.

PHILOXIPPE.

Votre ſimplicité m'en donne du regret.

POLICRITE.

Si c'eſt ſimplicité parmi vous que l'on nomme
La foi que l'on ajoute aux ſermens que l'on fait,
Je

Je mérite ce titre, & j'avoue en effet
Que j'avois la bonté de vous croire honnête homme.

PHILOXIPPE, *bas.*

O Ciel ! en ce moment, que n'ai-je le portrait !
(*haut.*)
Ouvrez-moi votre cœur, faites-le moi connoître :
Vous aimez Simas ?

POLICRITE.

Je le doi.

PHILOXIPPE.

Je vous approuve, on doit aimer un Maître ;
Mais de nous deux, parlez de bonne foi,
Lequel dans votre cœur emportoit la balance ?

POLICRITE.

Me faites-vous le tort d'en douter un moment ?
Sans contredit, Simas avoit la préférence.

PHILOXIPPE.

Ah ! je cede à l'excès de mon ressentiment,
Et je rendrai Crisippe inexorable.
Je connois ce Simas, je sais ce qu'il vous est.

POLICRITE.

Je tiens à ce vieillard par un nœud respectable,
Mon cœur & mon devoir y prennent intérêt,
Et cependant pour lui mon amour vous déplaît ;
Vous êtes donc un homme détestable ?

PHILOXIPPE.

Vous n'avez rien de vrai ; ce ton, cet air affable,

Tout eſt piége chez vous juſqu'à votre maintien,
Et je vous ai ſervi de jouet & de fable ;
Je ne l'aurois pas cru.

POLICRITE.

Dieux ! je n'y comprends rien.

POLIXIPPE.

Non, je ne reviens point de ma ſurpriſe extrême,
Quoi ! ſans modele & ſans inſtruction,
Seule dans ce déſert, vous avez pu vous-même
Pouſſer l'art de tromper à ſa perfection ?
Je ne vous flatte point, c'eſt avoir du génie :
Comment donc, vous ſavez à la ſupercherie
Allier l'ingénuité,
Et vous avez cet air de vérité
Qu'avant que d'attraper il faut qu'on étudie.
Cela tient du prodige au moins, & je défie
Que l'on puiſſe trouver une ſeule Beauté
Qui connoiſſe le monde & l'ait bien fréquenté,
Qui ſache mieux filer l'art d'une perfidie.

POLICRITE.

Ce portrait vous va bien, vous qui n'êtes inſtruit
Qu'à chercher, qu'à trouver le foible de nos ames ;
Ignorant comme on ſent, ſachant comme on ſéduit ;
Tous vos nœuds ne ſont que des trames ;
Vous n'attaquez le cœur qu'avec l'eſprit,
Vous profanez l'amour en affectant ſes flammes.
Il rend notre ame tendre, & rend les hommes faux ;
Il produit les malheurs & les vertus des femmes ;
Il ne produit jamais en vous que des défauts :

J'en fais à mes dépens la triste expérience,
Et je ne reviens point de l'excès de noirceur
Qui vous a fait penser que mon peu de naissance
Vous acquéroit le droit, vous donnoit la licence
De m'éblouir par une fausse ardeur;
Bien loin que mon état méritât cette offense,
Vous auriez dû savoir que le malheur
Est un titre sacré pour tout homme qui pense.
Si je n'ai point d'aïeux, du moins j'ai des vertus;
Je sais m'apprécier, & je m'estime plûs
Que vos Beautés pleines d'audace,
Dont cent fois l'on m'a fait des portraits si charmans,
Et qui, sortant d'une ancienne race,
Comptent cependant moins d'ancêtres que d'amans.

PHILOXIPPE, *à part.*

Me voilà dans l'incertitude;
Je la crois innocente en voyant son courroux.
(*haut.*)
Peut-être ce dépit n'est qu'un jeu, qu'une étude;
S'il est vrai, ce seroit m'avouer, malgré vous,
Que vous m'aimez.

POLICRITE.

Oui, traître, & j'en suis furieuse;
Cette foiblesse malheureuse
Sera toute ma vie un poison pour mon cœur.
Je dois vous trouver haïssable,
Et je ne vous hais pas. Un prestige enchanteur
De votre art séduisant m'offre l'attrait flatteur.
J'ai cru vous détester, je vous trouve coupable;

Ah ! lorſqu'un Amant eſt trompeur,
Son plus grand tort eſt d'être aimable.

PHILOXIPPE.

Quoi ! vous n'avez pas eu deſſein de me trahir ?

POLICRITE.

J'ai formé ſeulement celui de vous haïr.

PHILOXIPPE.

Ses pleurs paroiſſent vrais ; voudroit-elle encor feindre ?

POLICRITE.

Si j'avois cru Simas, je ſerois moins à plaindre,
Il m'a toujours bien dit que vous me tromperiez.

PHILOXIPPE.

Quoi ! c'étoit, dans ce cas, lui que vous conſultiez ?

POLICRITE.

Pouvois-je garder le ſilence ?
Repréſentez-vous donc ma ſituation ;
Vous ſavez qu'à Simas je dois l'obéiſſance,
Son titre ſeul annonce ſa puiſſance ;
Devois-je vous aimer ſans ſa permiſſion ?

PHILOXIPPE.

Oh ! c'eſt pouſſer trop loin l'inſulte & l'ironie ;
Ces traits ſont trop ſanglans pour que je les eſſuie.
N'attendez plus de moi ni douceur ni bonté,
Pour Simas déſormais je veux être inflexible ;
Il vient, il a déjà perdu ſa liberté.

POLICRITE.

O Dieux!....

PHILOXIPPE.

A ſes malheurs plus vous êtes ſenſible,
Plus vous mettez le comble à ſon adverſité.

SCÈNE XIII, & *derniere.*

SIMAS *environné*, CRISIPPE, POLICRITE, PHILOXIPPE.

CRISIPPE.

VOILA le grand Simas, ce Sage qu'on renomme;
Qui s'eſtime tant, & qui croit
Qu'on peut être fort honnête homme
En ne payant pas ce qu'on doit.

POLICRITE.

Quel ſpectacle! ô Simas! qu'avec lui l'on m'entraîne;
Et rejetez ſur moi tout le poids de ſa chaîne.
Si ce jour peut encor m'offrir quelque douceur,
Ce n'eſt qu'en partageant l'excès de ſon malheur;
Je le verrai du moins, nous confondrons nos larmes:
M'envierez-vous encor ce funeſte plaiſir?
Cruels! mon déſeſpoir a-t-il pour vous des charmes?
Ne m'en ſéparez pas, ou me faites mourir.

SIMAS.

Ah! Policrite! Policrite!

POLICRITE.

Accablez-moi, je le mérite.

PHILOXIPPE.

Ses larmes pénetrent mon cœur.
Vous pouviez, Policrite, éviter ce malheur;
Pourquoi m'avoir trompé? vous me faites injure,
J'aurois de mon amour étouffé le murmure:
Mais il eſt encor temps d'être plus généreux;
Je ne triomphe point du ſort des malheureux;
Aimez Simas autant que je vous aime;
D'une aveugle fureur l'égarement honteux
Vous vengeroit plus que moi-même;
Qu'il ſoit libre, Criſippe, & je paierai pour eux.

CRISIPPE.

Ce mot appaiſe ma colere,
J'accepte le parti.

PHILOXIPPE.

Simas, heureux époux,
Vous jouirez d'un bien qui n'étoit dû qu'à vous.

SIMAS.

Je développe à préſent le myſtere,
Tout cet orage vient d'un mouvement jaloux.
Policrite eſt ma fille.

CRISIPPE.

Oh! Simas eſt ſon pere?
Cependant de ces vers l'intelligence eſt claire:
„ Conſervez ce portrait d'un époux plein d'ardeur,
„ Et qu'il ſoit ſous vos yeux moins que dans votre
„ cœur".

SIMAS.

Ces vers & ce portrait furent faits pour sa mere.

PHILOXIPPE.

Ah ! ce mot sert à m'éclairer;
Je connois tous mes torts, je dois les réparer.

SIMAS.

Moi, de quelle façon faut-il que je m'acquitte ?

PHILOXIPPE.

C'est en me permettant d'épouser Policrite.

SIMAS.

Policrite a pour moi des sentimens bien doux;
Elle en est plus digne de vous,
C'est un titre de plus pour vous la rendre chere :
L'Amant d'une Beauté qui veut en être époux,
S'enchaîne par l'amour qu'elle doit à son pere.

PHILOXIPPE.

Vous ajoutez le comble à mon bonheur.

POLICRITE.

Mon devoir est l'obéissance;
Mais, je vous l'avouerai, dans cette circonstance,
C'est le devoir le plus doux de mon cœur.

SIMAS.

Par de tels sentimens, ma fille, tu me flattes.

PHILOXIPPE.

Philoxippe avec vous passera d'heureux jours;
L'Amour, pour embellir leur cours,
Tiendra le premier rang parmi nos Dieux Pénates.

CRISIPPE.

Par cet arrangement, mon paiement eſt fini,
Et je n'irai chez vous qu'en qualité d'ami.

PHILOXIPPE.

Ah! ce titre m'enchante, & tout mon cœur s'y livre.

POLICRITE.

Répandons ſur nos jours le bonheur & la paix,
Et, pour être dignes de vivre,
Diſputons d'amitié, d'amour & de bienfaits.

Fin du premier Volume.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit ayant pour titre : *Œuvres de M. l'Abbé* DE *Voisenon*. La plupart des Pieces qui compoſent ce Recueil ſont déjà très-connues du Public ; les autres méritent autant de l'être. Je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion.

A Paris, ce 8 *Avril* 1777.

DE SANCY.

PRIVILÉGE GÉNÉRAL.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT, notre amé Madame De ****, Nous a fait expoſer qu'elle déſireroit faire imprimer & donner au Public *les Œuvres complettes* de feu CLAUDE-HENRI FUZÉE DE VOISENON, de notre Académie Françoiſe, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſante, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, dé-

biter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Exposante, ou à celui qui aura droit d'elle, & de tous dépens, dommages & intérêts; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur HUE DE MIROMÉNIL; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMÉNIL. Le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Exposante, & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, &

Lettres à ce contraires : car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le vingt-troiſieme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix-ſept, & de notre notre Regne le troiſieme.

Par le Roi, en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 504, fol. 342, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, Article IV, à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit exemplaires preſcrits par l'article CVIII du même Réglement. A Paris ce 29 Avril 1777.

LAMBERT, *Adjoint.*

ERRATA

DU PREMIER VOLUME.

PAGE 20, ligne 23, d'un ſi tendre amour, *liſez* d'un auſſi tendre amour.

P. 34, l. 9, mon eſprit eſt gâté, *liſ.* ſon eſprit eſt gâté.

P. 431, l. 9, cinq ou ſi beaux eſprits, *liſ.* cinq ou ſix beaux eſprits.

P. 443, l. 13, des objets que l'on prend l'impreſſion, *liſ.* des objets que l'on rend telle eſt l'impreſſion.

P. 457, l. 10, ce Sage, *liſ.* le Sage.

Même page, l. 25, dois n'exiſter, *liſ.* doit n'exiſter.



